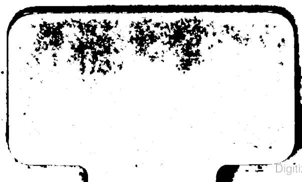




HISTOIRE MODERNE.

TOME CINQUIÉME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. ROLLIN.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS,
Chez DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

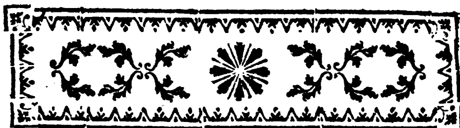


TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume, & qui indiquent les principales Matieres.

HISTOIRE DES INDIENS.

SUITE

DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÉME PARTIE.

INDIENS INSULAIRES.

HISTOIRE



HISTOIRE DES INDIENS.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE III.

Histoire Naturelle de l'Indostan.

ARTICLE PREMIER.

Climat, Saisons.



IL EST aisé de se figurer les différences de climat qui se rencontrent dans un pays qui s'étend depuis huit, jusqu'à trente-cinq ou trente-six degrés de latitude du Nord, c'est-

Idée générale du climat de l'Indostan.

à-dire, dans l'eſpace d'environ cinq cens ſoixante lieues. Sa partie ſeptentrionale, qui comprend preſque tout l'Indoſtan Mogol, eſt dans la Zone tempérée. Son climat eſt doux & fort ſain; les variations des vents y ſont aſſez fréquentes; ſes plus longs jours ſont de quinze heures. Les parties ſituées vers le midi, comme Surate, Bengale, & toute la preſqu'Iſle, ſont dans la Zone torride. Il y régneroit des chaleurs inſupportables, ſi l'air n'étoit rafraîchi par des inondations annuelles, & par des vents réglés. Le ſoleil eſt treize heures & demie ſur l'horiſon dans les plus grands jours. Le climat de ces régions eſt mortel pour les étrangers dans certaines ſaiſons, & les naturels du pays ſont expoſés eux-mêmes à des maladies épidémiques, qui font de terribles ravages dans cette partie de l'Inde.

Salmon, *Etat du Mogol.* Mandeſlo, Schouten, Terri, Dampier, Bernier, dans l'*Hiſtoire des voyages*, Tomes X & XI. *paſſim.*

Différence des ſaiſons.

J'ai obſervé ailleurs qu'il n'y a proprement ici que deux ſaiſons dont les différences ſoient bien ſenſibles: la ſaiſon humide, & la ſaiſon ſeche. La premiere commence vers la fin de Juin, dans l'Indoſtan ſeptentrional, & un mois plutôt dans l'Indoſtan mé-

ridional. La ſaiſon ſeche commence ſix mois après l'autre, c'eſt-à-dire, dans le cours de Décembre ou de Janvier, ſuivant les lieux, à raiſon de leur diſtance ou de leur proximité de l'Equateur. L'une & l'autre durent quatre mois.

J'ai parlé auſſi (1) des phénomenes généraux qui accompagnent & qui caractériſent ces deux ſaiſons, principalement ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, où ils ſont plus remarquables. Epargnons aux Lecteurs d'ennuyeuſes répétitions ; mais n'oublions rien d'eſſentiel dans une matiere ſi intéreſſante pour leur curioſité.

1°. La ſaiſon humide & la ſaiſon ſeche, ſont l'hyver & l'été de l'Indoſtan. Elles régnent tour à tour entre les Tropiques, dans des parties oppoſées ; de maniere que lorſqu'il fait un tems ſec & ſerein au Nord de l'Equateur, le ciel eſt pluvieux & couvert de nuages du côté du midi. C'eſt ainſi qu'on a l'été dans le climat voiſin de chaque pole, lorſqu'on a l'hiver dans l'autre. Cet hiver de l'Inde, dans les régions les plus ſeptentrio- Obſervations ſur ce ſujet.

(1) Tome IV, pag. 339 & ſuiv.

nales, est aussi tempéré que nos plus beaux printéms; & dans les régions méridionales, il est aussi chaud que nos étés: ce qui peut faire juger des chaleurs qui se font sentir dans la saison opposée.

2°. Dans le tems de la saison seche, le vent du Nord souffle quatre mois, presque sans interruption, dans le même point, & avec la même égalité. S'il cesse, ou s'il varie un jour, par hasard, il recommence bientôt, & reprend sa premiere direction. Pendant les deux mois qui suivent, les autres vents regnent sans aucune régle. Le vent du Midi succéde, amene la saison pluvieuse, & souffle pendant quatre mois. Après cela, il y a deux mois de tems incertain. Dans ces entre-deux de saisons, la navigation est également dangereuse & difficile, au lieu que pendant les saisons fixes elle est agréable & sans danger.

3°. Ces deux saisons, quoiqu'assez régulieres dans leur cours, ne laissent pas d'être quelquefois dérangées par des causes accidentelles, qui retardent ou qui accélerent leur retour. On observe aussi qu'elles n'a-

menent pas toujours le même dégré de sécheresse & d'humidité. Dans certaines années les pluies ne sont pas assez abondantes pour fertiliser les terres. Quelquefois elles sont continuelles & trop fortes. Le succès de la récolte dépend ici, comme en Egypte, du dégré des inondations.

4°. On éprouve assez généralement que le fort des pluies est dans les pays situés sous la ligne, ou qui en sont voisins; qu'elles tombent moins abondamment dans les parties orientales des continens, que dans les parties occidentales; & dans les côtes droites, que dans les côtes sinueuses; qu'il pleut moins le jour que la nuit, & moins sur la mer que sur la terre.

5°. Les chaleurs sont plus fortes dans le voisinage des Tropiques, principalement à trois ou quatre dégrés de ces cercles, que dans les régions situées sous la ligne. La raison de cette singularité, c'est qu'autour des Tropiques, le soleil, dans les grands jours d'été, qui sont de treize heures & demie, est plus long-tems sur l'horison que vers l'Equateur, où le jour & la nuit ont la même longueur dans

toutes les saisons. Il doit donc échauffer davantage ces premieres contrées. Ajoutez que cet astre, dans le cours de Mai, de Juin & de Juillet, passe deux fois sur le Zénith des Tropiques, sans s'en éloigner de plus de deux ou trois dégrés; de maniere que les habitans les plus voisins de ces cercles l'ont sur leur tête pendant trois mois. Au contraire, lorsqu'il entre dans la ligne équinoctiale, aux mois de Mars & de Septembre, il décline aussi-tôt vers le Nord ou vers le Sud, & parcourt en moins de vingt jours trois dégrés d'un côté, & trois de l'autre. Dans le peu de séjour qu'il fait dans ces contrées, il ne peut les échauffer au même dégré que celles où il est presque vertical pendant plusieurs mois.

6°. Le tonnerre tombe rarement dans l'Inde; ce que quelques-uns attribuent à la subtilité de l'air qu'on y respire.



ARTICLE II.

Vents, Marées, Courans, Fleuves de l'Inde.

ENTRE les vents qui soufflent dans les divers parages de l'Inde, & dont la connoissance est si utile à la navigation, ceux qu'on nomme *Alisés* tiennent un rang considérable. Ce sont des vents réglés, ordinairement très-doux, qui partent de certains endroits fixes de l'horison, particulierement entre trente degrés de latitude du Nord, & trente degrés de latitude du Sud. On en distingue plusieurs, dont la direction est différente. Les uns viennent de l'Est, les autres de l'Ouest, du Sud, du Nord, ou des points intermédiaires. Il y en a de fixes, qui soufflent toute l'année d'un même endroit : d'autres, moins constans, soufflent six mois d'un côté, changent ensuite de rhumbs, & reprennent après cela leur premiere route. On en voit qui dans le cours de l'année se succédent tour-à-tour, chacun dans la saison qui lui est propre.

Vents Alisés.

Alisés de mer. Les véritables Alisés de mer sont des vents fixes, qu'on rencontre à certaines hauteurs, soit du côté du Sud, soit du côté du Nord. Ils ne soufflent régulierement que dans les grandes mers, & ordinairement à une assez grande distance des côtes, parce qu'ils reçoivent sur les mers trop étroites, & dans le voisinage des continens, une infinité de variations, occasionnées par les exhalaisons de la terre, par la situation des côtes, & par d'autres causes particulieres. En partant de l'Europe pour les Indes orientales ou occidentales, on trouve presque toujours ces vents réglés entre 28 & 30 degrés de latitude, & quelquefois à 32 & à 35. Ils viennent de l'Est; & quand ils régnent seuls, le tems est toujours beau. Leur souffle est doux & modéré jusqu'au Tropique, où leur force augmente, principalement depuis 23 jusqu'à 14 & 12 dégrés. Ils s'affoiblissent ensuite, & leur direction est fort incertaine à deux ou trois degrés de la ligne. On rencontre alors des calmes fréquens, & quelquefois de dangereux tourbillons nommés *Tornados*, qui s'élevent contre le vent réglé.

Les Alisés des côtes sont fixes ou changeans. Les Alisés fixes soufflent constamment & sans intermission d'un même point du compas. On en trouvè sur la plupart des côtes de l'Afrique méridionale, & sur celle de la Guinée, du Méxique & du Pérou. Ils sont à peu près les mêmes dans les mêmes paralleles, ce qui semble indiquer qu'ils ont une cause générale. On les connoît peu sur les rivages de l'Inde. Les Alisés changeans varient plusieurs fois dans le cours de l'année, suivant les saisons; mais ils sont réguliers dans leurs changemens. Pour ne parler ici que de ceux qui régnent sur les côtes de l'Inde, on observe qu'ils soufflent du Sud & du Sud-Ouest avec violence, depuis le mois de Juin jusqu'au mois d'Octobre. Dans le cours d'Octobre ils tournent à l'Ouest & au Nord, & se fixent après cela au Nord Est, jusqu'au mois d'Avril. Alors ils sont à l'Est pendant deux mois: ils reviennent ensuite au Sud; & c'est ainsi que dans le cours de l'année ils font le tour du compas. Ces révolutions, que les Marins appellent Moussons, se font sentir dans toutes les régions que bai-

Alisés des côtes.

gne la mer rouge, sur le Golphe Persique, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, le long du Golphe de Bengale, autour du détroit de Malacca, au Japon même, & dans toutes les Isles méridionales de l'Inde. C'est à la faveur de ces Alisés variables, qu'on voyage avec tant de facilité d'un port de l'Inde à l'autre. Sans leur secours, il seroit presque impossible de pratiquer ces mers.

Brises ou vents frais.

Les vents qu'on appelle *Brises*, sont des vents réglés qui soufflent autour des côtes. Les uns viennent de la mer, & les autres de la terre. Les Brises de mer ont cela de particulier, qu'elles ne soufflent que le jour, & cessent pendant la nuit. Ces vents se levent ordinairement vers neuf heures du matin. Ils s'approchent des côtes avec douceur, en frisant légerement la superficie de l'eau, qu'ils font paroître un peu noirâtre. Une demi-heure après qu'ils ont atteint la terre, ils deviennent plus frais, & leur force augmente par dégrès jusqu'à midi. A trois heures ils s'affoiblissent sensiblement, & à cinq ils ont coutume

Brises de mer.

de cesser tout-à-fait. Ils se font sentir avec régularité sur les côtes de l'Océan, dans les deux Indes, & dans une partie de l'Afrique. S'ils manquent quelquefois, c'est seulement dans la saison humide, pendant laquelle ils sont moins nécessaires que dans la saison séche, dont ils temperent les ardeurs. On observe que vers les caps & les pointes de terre, ils soufflent avec plus de violence, ils commencent plutôt & cessent plus tard. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les bayes & dans les anses. Leur empire, suivant l'expression de Dampier, ne s'étend qu'à trois ou quatre lieues: au-delà, on ne trouve que le vrai vent de mer.

Les Brises de terre ont un mouvement contraire à celui des Brises de mer, & soufflent directement de tous les points de la côte, quelle que soit la situation. Elles se levent le soir, regnent pendant toute la nuit, & font place le matin aux vents de mer. Le tems de leur lever & de leur durée n'est pas régulier: il dépend de la saison, de la disposition de l'air, & de quelques autres cau- Brises de terre.

ses accidentelles. Ces vents soufflent quelquefois dans un espace assez étendu ; mais ils ont plus ou moins de force, suivant la situation des côtes. On les sent rarement sur les caps. Ils régnent communément dans les golphes, dans les grandes bayes, dans les lacs de quelqu'étendue, & dans les détroits. Leur régularité est moins constante dans la saison humide, que dans la saison seche.

En général, les Brises de terre sont moins fortes que celles de mer; mais elles sont beaucoup plus froides, parce qu'elles se font sentir la nuit. Les unes & les autres ne sont pas moins réglées dans les grandes Isles, que dans le continent; mais quelquefois elles y soufflent de biais. Dans les latitudes où ces vents se trouvent, ils sont d'une grande utilité pour naviger autour des côtes. On a l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Leur fraîcheur est d'ailleurs d'un grand secours contre les chaleurs brûlantes de ces climats. Dans l'intervalle des deux Brises, l'air est ordinairement calme, & c'est alors le fort de la chaleur. On ne respire que

lorſqu'elles commencent à ſouffler. Dans certains quartiers, la Briſe de terre ne ſe lève qu'à minuit, ou même plus tard. Juſqu'à ſon arrivée, les nuits ſont exceſſivement chaudes; mais il eſt très-dangereux de les paſſer à l'air; & quand la Briſe ſurprend un homme endormi, elle lui glace les ſens, & lui cauſe quelquefois la mort.

Il regne ſur la côte de Coromandel, dans le tems de la ſaiſon pluvieuſe, un vent très-chaud, que les Portugais ont nommé *Terrenos*, ou vent de terre. Son ſouffle eſt ſi brûlant, que les étrangers, pour ſe garantir de ſes impreſſions funeſtes, ſe tiennent dans leurs maiſons, dont ils ferment les portes & les fenêtres. Leur ſanté en eſt ſenſiblement altérée. Heureuſement qu'il ne ſe fait ſentir que pendant trois ou quatre jours, ou, au plus, pendant huit ou dix. Les naturels du pays n'en ſont point incommodés. Le même vent ſe rencontre, dans la même ſaiſon, ſur les côtes du Golphe Perſique, où il eſt encore plus chaud. Les Marchands étrangers ſe retirent alors dans l'intérieur des terres; & ceux

Vent nommé *Terrenos*, ou vent de terre.

que leurs affaires retiennent dan sles places maritimes, passent la plus grande partie du jour dans le bain. Les Terrenos se font aussi sentir sur la côte de Malabar, mais dans une saison directement opposée.

Vent nommé *Harmatan*.

Hist. des Voyages, Tome XI.

Le vent qu'on nomme *Harmatan*, produit en d'autres pays un effet tout contraire. L'Historien des Voyages nous apprend que c'est un vent particulier à la côte de Guinée. Il commence à souffler, dit-il, [entre la fin de Décembre & le commencement de Février, sans que jamais il arrive ni plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours, & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du plancher des maisons, les ponts des navires & leurs bordages, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-tems qu'il est dans sa force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, continue l'Auteur, les habitans du pays, comme les étrangers, sont obligés de tenir leurs maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs bestiaux, qui ne sont

pas moins en danger. Quelques voyageurs ont vérifié par l'expérience que des chévres, exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes qui n'ont pas les commodités nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelqu'huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent souffle entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, d'une force égale, accompagné de nuages, mais sans éclairs, sans tonnerre & sans pluie. Aussi-tôt qu'il expire, le vent Alisé, dont il a interrompu la course, recommence à souffler, & le tems redevient clair & serein.]

Le *Typhon* est un vent orageux, qui se fait sentir dans la saison humide, aux approches de la nouvelle ou de la pleine lune, & seulement au Nord de la ligne. Il désole principalement les mers de la Chine. Voici ses symptômes & ses caracteres particuliers. Dans un tems calme & serein, on voit se former au Nord-Est une grosse nuée, fort noire près de Le Typhon.

l'horiſon, rougeâtre vers le milieu; lumineuſe dans ſa partie ſupérieure, pâle & blanchâtre vers ſes extrémités. Elle ſe montre quelquefois pendant douze heures, avant le commencement de la tempête. Elle s'ouvre enſuite avec fracas, & il en ſort un vent impétueux, accompagné d'éclairs, de tonnerres & d'un torrent de pluies : il ſouffle environ douze heures au Nord-Eſt, avec la derniere violence. Lorſqu'il commence à tomber, la pluie ceſſe auſſi, & l'orage ſe calme pour une heure ou deux; mais bien-tôt après on voit venir du Sud-Oueſt un autre tourbillon, qui ſouffle auſſi long-tems & avec la même fureur que le premier.

Le Tornados.

Ce que les Portugais appellent *Tornados*, eſt une autre eſpece de tourbillons qui ſe trouvent aux environs de la ligne, à une légere diſtance des côtes. Ce ſont plutôt des vents de terre que de mer. Ils ſortent impétueuſement d'un petit nuage, avec des pluies abondantes, qui durent quelquefois deux ou trois jours, & qui ſont accompagnées d'éclairs & de tonnerres. Le nuage s'arrête ordinairement ſur la côte, ou ſe diſſipe

en peu de tems lorſqu'il avance ſur la mer. Ainſi ces Tornados ne ſont redoutables que dans le voiſinage des terres. Lorſque les Matelots les apperçoivent de loin ſur la côte, ils diſent dans leur langage, que la terre *les mangera*. Ils ſont plus effrayés lorſque l'orage les ſurprend la nuit. Outre que la pluie les pénétre en un moment, ils ſont obligés de lutter contre la tempête pendant pluſieurs heures. Le jour, c'eſt un travail d'une heure ou deux.

Marées & courans de l'Inde.

Les marées des Indes orientales ſont en général moins fortes & moins réglées, que celles des côtes d'Europe. Dans le détroit de Malacca le flux & le reflux, dans leur plus grande force, ne ſont que de ſix pieds. Leur hauteur eſt encore moindre ſur les côtes de Coromandel & de Malabar. Vers les embouchures du Gange, l'eau monte quelquefois à dix pieds. Les marées ont cela de commun avec les Briſes de terre & de mer, qu'elles ne ſe font ſentir que fort près du rivage. Il n'en eſt pas de même des courans : ils ne ſont guère ſenſibles qu'à une diſtance raiſonnable des côtes. Plus près, ils ſe-

confondent avec les marées. Ils cessent communément, ou du moins ils deviennent imperceptibles, à cinquante lieues de la terre. Cependant on en rencontre quelques-uns à une distance beaucoup plus grande. Leur route est irréguliere. Il y en a qui changent d'un jour à l'autre de direction. D'autres courent six mois d'un côté & six mois de l'autre. Quelques-uns se heurtent, & parcourent le même espace dans une direction opposée. Il y en a de si rapides, qu'ils résistent au cours des vagues & à l'impulsion des vents. Cependant on remarque assez généralement, sur-tout en approchant des terres, que par-tout où des vents réglés dominent, le courant suit leur direction.

Fleuves. Passons à la description des fleuves de l'Indostan. Les plus célébres sont le Gange & l'Indus. La source du Gange est peu connue. L'Empereur Ekbar fit de vains efforts pour la découvrir. Quelques Bramines, qu'il employa à cette recherche, apperçurent, dans la partie la plus septentrionale de l'Indostan, une grande montagne, qui avoit la for-

Le Gange.

me d'une tête de bœuf. Comme ils virent sortir de son sein une grande abondance d'eau, ils se persuaderent que c'étoit la source qu'ils cherchoient; & contens de cette découverte, ils se hâterent d'en porter à l'Empereur l'heureuse nouvelle. La chose fut inscrite sur les Registres publics: mais on a vérifié depuis que le torrent, qui sort de cette montagne, n'est qu'une des cataractes du Gange, & que ce fleuve prend sa source beaucoup plus haut, dans la partie méridionale de la Tartarie. On ne nous apprend rien de plus particulier sur son origine. Il coule du Nord-Ouest au Nord-Est, & se décharge, par plusieurs embouchures, dans le Golphe de Bengale, vers le vingt-deuxieme dégré de latitude septentrionale, après avoir parcouru une portion de la Tartarie, & toute la partie orientale de l'Indostan Mogol. Quelques cartes Angloises lui donnent jusqu'à douze embouchures. Ce que les Européens appellent le fleuve *Oegli*, dans la province de Bengale, n'est qu'un des bras du Gange. C'est par là qu'on entre ordinairement dans ce grand fleuve. Dans

Salmon, *ubi suprà.* Otter, Mandeslo, dans l'Histoire des Voyages, Tome X.

la saison séche, principalement au mois d'Avril, il est très-bas, & même presqu'à sec, en plusieurs endroits. Au mois de Septembre, dans le fort de l'inondation, il a plusieurs lieues de largeur vers ses embouchures. Lorsqu'il abandonne les terres, pour rentrer dans ses anciennes limites, il y laisse un limon épais, qui les fertilise. Son eau est très-pure & très-salutaire.

L'Indus. L'Indus, que les Orientaux appellent *Sind*, coule aussi du Nord au Sud, & traverse toute la partie occidentale de l'Indostan Mogol, jusqu'à la frontiere de Guzarate, où il se perd dans le Golphe auquel il donne son nom, environ à 24 degrés de latitude du Nord. On ne s'accorde point sur sa source: les uns la placent dans la montagne de Nagrakut, qui sépare l'Indostan du petit Tibet: d'autres le font descendre des montagnes de Kachemire, qui sont au Nord de Nagrakut. Dans un cours d'environ quatre cens lieues, il reçoit une vingtaine de rivieres, dont les principales sont *Rigab*, *Ratab*, *Ravi*, *Viah*, & *Osyid*. On lui donne deux embouchu-

tes, qui sont si remplies de sable, qu'elles ne peuvent recevoir de grands vaisseaux. Le Gange & l'Indus embrassent dans leurs cours presque tout l'Indostan Mogol, & lui servent de limites naturelles à l'Est & à l'Ouest.

Le *Jemma*, ou *Gemené*, baigne les deux plus belles villes de l'Indostan, Dehli & Agra. Il prend sa source dans la partie septentrionale de la province de Dehli, coule au Midi & ensuite à l'Est, & se perd dans le Gange environ à 23 degrés de latitude. Le Jemma.

Le *Tapté*, ou *Tapti*, tire son origine de la province de Candish, dans le voisinage de Brampour, & se précipite dans le Golphe de Cambaye, aux environs de Surate, après avoir couru assez long-tems vers l'Ouest. Le Tapté.

Le *Paddar* naît dans la province de Bando, à peu de distance d'Asmir, coule du Nord au Sud-Ouest, & se perd dans le Golphe de l'Inde. Le Paddar.

Tous les fleuves dont on vient de parler, arrosent l'Indostan Mogol. La presqu'Isle en offre deux considérables, le *Ganga* & le *Cristena*. L'un Le Ganga & le Cristena.

& l'autre descendent du Visapour. Le Ganga coule du Midi au Nord, & se replie ensuite vers l'Est, pour traverser la province d'Orixa, où il se jette dans le Golphe de Bengale. Le Cristena court du Nord au Midi, jusqu'aux environs de Golkonde, où il prend sa direction du côté de l'Est. Il se perd aussi dans le Golphe de Bengale, au-dessous de Masulipatan, environ à 16 dégrés de latitude. La plupart des autres rivieres de la presqu'Isle n'ont rien de remarquable, & ne sont proprement que des torrens, qui s'enflent extraordinairement pendant la saison pluvieuse, & qui sont à sec dans la belle saison.

ARTICLE III.

Terroir, Agriculture, Plantes & Fruits de l'Indostan.

Fertilité de l'Indostan Mogol.

LES Pays soumis à la domination du Grand Mogol, sont, sans contredit, la plus riche & la plus fertile portion de l'Indostan. La terre, toujours couverte de verdure, y produit, dans tous les tems de l'année, une grande abondance de grains

& de fruits. Le terroir de la presqu'Isle est en général moins bon. Située dans la Zone torride, & desséchée par les chaleurs brûlantes de l'été, les campagnes y sont plusieurs mois sans verdure, à l'exception des arbres, qui conservent toujours leur fraîcheur. Mais lorsque les pluies commencent à tomber, la terre se couvre d'herbages, & produit avec rapidité toutes sortes de légumes & de grains.

Tems de la culture & de la récolte.

On laboure & on seme dans la saison séche. La terre, quoique très-aride, est légere & molle, & très-facile à remuer. Le limon que les inondations des rivieres y laissent, suffit pour l'engraisser, & les laboureurs sont dispensés de la fumer. On seme au mois de Mai & de Juin, & la récolte se fait en Novembre ou en Décembre.

Grains.

Le riz, le froment & l'orge, croissent abondamment dans toutes les provinces de l'Indostan Mogol. On y recueille aussi beaucoup de pois & de féves, d'une espece plus petite que les nôtres. Les pois, qu'on appele *Donna*, servent à nourrir les chevaux. On les fait bouillir dans

l'eau, on y mêle du ſucre & de la farine d'orge, & l'on en fait une eſpece de tourteau ou de pain groſſier, dont ces animaux ſont très-friands. Salmon remarque, à ce ſujet, que vers le milieu du dernier ſiecle, la coutume s'introduiſit en Angleterre de nourrir les chevaux avec du pain de ſeigle & de froment ; ce qui fit tellement renchérir les grains, que le Roi fut obligé de publier un Edit pour l'abolition de cet abus. Dans la preſqu'Iſle on ne cultive guere d'autre grain que le riz.

Fleurs. Les fleurs croiſſent ici ſans effort, dans toutes les ſaiſons. Leur éclat eſt très-vif, mais elles manquent en général de parfum, & leurs eſpeces ſont bien moins variées que les nôtres. La roſe & le jaſmin ſont preſque les ſeules fleurs odoriférantes. Les Indiens en tirent une huile, dont ils ſe parfument. Leurs jardins ſont agréables, bien plantés, diſtribués en compartimens & en allées, ornés de boſquets, de fontaines & de grottes.

La nature, plus féconde ici qu'en aucune autre partie de l'Univers, produit une telle variété d'arbres, d'arbuſtes,

d'arbuſtes & de plantes de toute eſpece, que la ſeule contrée de Malabar a fourni la matiere d'un Recueil Botanique très-étendu (1). Je ne puis me diſpenſer d'en faire connoître quelques-unes.

L'*Aavora*.

C'eſt le nom d'un arbre & de ſes fruits, qui ſont de la groſſeur d'un œuf de poule, & qui croiſſent enſemble dans une grande gouſſe. La chair renferme un noyau très-dur, de la groſſeur d'un noyau de pêche, & percé de pluſieurs trous. Il contient une belle amande, dont la qualité eſt aſtringente. Arbres & Plantes.

Hiſt. du Voy. to. XI. pag. 635 & ſuiv.

Le *Camchain* & le *Camkit*.

Ce ſont deux eſpeces d'oranges, dont les Orientaux font beaucoup de cas, ſur-tout dans la Cochinchine & le Tonquin, où elles ſont plus excellentes qu'ailleurs. Le Camchain a la couleur jaunâtre, la peau épaiſſe & rude, la chair auſſi jaune que de

(1) Publié ſous le titre d'*Hortus Malabaricus*. L'Hiſtorien des Voyages en a extrait un des plus curieux articles de ſon onzieme Tome. C'eſt de cette derniere ſource que j'ai tiré les principaux détails de la deſcription ſuivante.

l'ambre, l'odeur délicieuſe, & le goût exquis. Ce fruit eſt ſi ſain, qu'on le permet aux malades. Le Camkit eſt plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur eſt d'un rouge foncé. Sa peau eſt douce & fine, ſon goût excellent, mais ſon uſage très-mal ſain pour les perſonnes qui ont l'eſtomach foible. La ſaiſon de ces deux fruits eſt depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Février.

L'*Agoucla*, ou *Bois d'Aigle*, le *Calamba*, l'*Aloës*, le *Sandal.*

Je range ces arbres dans une ſeule claſſe, parce que leur eſpece eſt analogue. L'Agoucla, que les Portugais nomment *Aquila*, ou bois d'aigle, eſt la production d'un grand arbre, qui reſſemble, à pluſieurs égards, à l'olivier. Son bois eſt compacte, réſineux & peſant. Sa couleur eſt tantôt griſe, tantôt brune, & quelquefois noirâtre. Il exhale une odeur très-douce, lorſqu'on en jette quelques parcelles dans le feu. C'eſt un parfum que les perſonnes riches ont coutume de reſpirer, & l'on aſſure

que cette fumigation eſt auſſi ſalutaire qu'agréable. Elle excite la ſueur: elle ranime les eſprits. L'Agoucla le plus eſtimé vient de la Cochinchine.

Le Calamba eſt un autre bois eſtimé par ſon parfum, & dont on fait de beaux ouvrages de marqueterie. Sa couleur eſt verdâtre. Il ſe brûle comme l'Agoucla, & les Grands font beaucoup d'uſage de ce parfum.

L'Aloës a les feuilles épaiſſes, cannelées obliquement, convexes dans leur partie inférieure, & bordées de pointes émouſſées. Cette plante n'a qu'une racine, droite comme un pieu. Son odeur eſt très-forte, & rien ne ſurpaſſe ſon amertume. Elle croît abondamment dans toute l'Inde. On vante ſes uſages dans la Médecine.

Le Sandal eſt un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit de la forme des ceriſes, d'abord verd, enſuite noir, d'un goût inſipide. Son bois eſt très-eſtimé. Il y en a de rouge, de jaune & de blanc. Les deux dernieres eſpeces ſont les plus recherchées. On broye ou l'on pile ce bois dans un mortier rempli d'eau,

& l'on en tire une liqueur épaisse dont on se frotte le corps. On le brûle aussi en petits morceaux dans les appartemens, où il répand une odeur douce & salutaire. Le Sandal rouge a l'odeur moins agréable, & ne s'employe communément que dans les usages de la Médecine.

L'*Arbre du Savon*.

L'Arbre du Savon, ainsi nommé parce qu'il produit une espece de savon naturel, est un grand arbre, du petit nombre de ceux qui se dépouillent ici de leurs feuilles. Il porte des fruits formés en petites boules, dont l'écorce est jaunâtre dans leur maturité. Si on les frotte entre les mains, ils produisent une écume épaisse, & un savon très-blanc, qui est ici d'un grand usage pour laver les soies.

Le *Tenga*, ou *Cocotier*.

Cet arbre tient le premier rang dans l'Inde, par son utilité. Il est d'une grosseur médiocre, mais égale dans toute la longueur du tronc,

qui est fort droit, & qui s'éleve ordinairement à la hauteur de trente à quarante pieds. Sa tête se couronne de dix ou douze feuilles, larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Il n'a point d'autres branches. Ses racines sont nombreuses, mais menues & peu profondes. Son sommet pousse, entre les feuilles, plusieurs bourgeons, à peu près de la grosseur du bras, de chacun desquels pend une sorte de grappe, composée de dix, douze ou quinze cocos. La premiere enveloppe de ces fruits est fort polie, fort tendre, & d'un beau verd; mais elle jaunit, & se raffermit un peu en vieillissant. La seconde enveloppe, est une coquille dure, compacte, de l'épaisseur d'un pouce: on en fait de petits vases, des poires à poudre, & d'autres menus ouvrages. Elle renferme une liqueur claire, agréable & rafraîchissante. On en trouve quelquefois une chopine dans un seul coco. A mesure que le fruit mûrit, une portion de cette eau se change en une substance blanche & molle, qui a le goût de la crême. Lorsqu'il est parfaitement mûr, il n'y reste

que très-peu d'eau, & la liqueur venant enfin à se dessécher, il s'en forme une espece d'amande, ou plutôt de grosses noix, aussi fermes que la chair des noisettes, dont elle a le goût & la blancheur. En la pressant dans un moulin, on en tire une huile qui, lorsqu'elle est récente, égale en bonté celle des amandes douces, & qui, en vieillissant, contracte l'amertume & l'odeur forte de l'huile de noix. C'est la seule huile dont l'usage soit connu aux Indes. Le marc qui reste dans le pressoir, sert à nourrir les bestiaux & la volaille, & même quantité de pauvres gens, dans les années stériles.

Le Cocotier produit trois fois l'année de nouveaux bourgeons & de nouveaux fruits. La grosseur des cocos, en y comprenant les deux enveloppes, est à peu près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent peut les détacher de leur tige, & qu'ils tombent quelquefois d'eux-mêmes dans leur maturité, il seroit très-dangereux de s'asseoir sous ces arbres, qui n'offrent d'ailleurs qu'un foible abri contre les ardeurs du soleil.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait diſtiller une liqueur blanche, qu'on recueille dans un vaſe attaché à leur extrémité. On l'appelle *Tari.* C'eſt une liqueur aſſez agréable, qui tire ſur le goût de nos vins doux, & qui eſt capable d'enivrer. Il faut la recueillir avant le lever du ſoleil, & la boire dans ſa fraîcheur; car elle s'aigrit d'un jour à l'autre, & elle forme alors une eſpece de vinaigre appellé *Sori.* En la diſtillant dans ſa plus grande force, & en la faiſant paſſer trois fois par l'alembic, on en tire une eau-de-vie très-ſpiritueuſe. Si on la fait bouillir avec un peu de chaux vive, on en fait une eſpece de ſucre fort blanc, mais qui n'a jamais la délicateſſe de celui des cannes. Les Indiens l'appellent *Jagara*, & s'en ſervent pour faire leurs confitures. Les arbres, dont on exprime cette liqueur, ne portent aucun fruit, parce qu'elle eſt le ſuc dont les noix ſe forment & ſe nourriſſent.

Dellon regarde, avec juſtice, le Cocotier, comme la plus utile & la plus merveilleuſe de toutes les productions de la nature. On peut, dit-

il, trouver dans ce ſeul arbre, ſans autre ſecours, de quoi conſtruire, équiper de tous ſes agrès, & charger un navire; de quoi bâtir & meubler une maiſon, & de quoi nourrir & vêtir ceux qui l'habitent. En effet, ſon bois eſt propre à toutes ſortes de conſtructions. Ses feuilles, larges & épaiſſes, ſervent à couvrir les maiſons, & réſiſtent pendant pluſieurs années aux injures de l'air. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très-belles nattes, qui ſe tranſportent dans toute l'Aſie; & le cœur des feuilles, qui eſt auſſi gros que la jambe, ſert à brûler. La premiere écorce des cocos, lorſqu'elle eſt encore tendre, produit d'autres filamens, dont on peut fabriquer pluſieurs genres d'étoffes, toutes ſortes de cordes, & même des cables pour les plus grands navires. Pour raſſembler ici toutes les propriétés de cet arbre, obſervons, avec Dellon, qu'il fournit à l'Inde un fruit délicieux; une liqueur qui ſupplée au vin, & qui eſt très-ſaine; un aliment qui engraiſſe les beſtiaux, & qui nourrit les pauvres dans les tems de ſtérilité; toute l'huile dont on

assaisonne les viandes, & qui se brûle dans les lampes; plusieurs genres d'eaux-de-vie & de liqueurs fortes; du vinaigre, du miel, du sucre, du papier, du charbon pour les forges, des matieres propres à filer, des bois pour toutes sortes de constructions, des vases, des meubles & des ustensiles de toute espece. Ainsi les plantations de cocotiers sont un des meilleurs revenus qu'on puisse avoir dans l'Inde. On n'en trouve nulle part de plus beaux, ni en plus grand nombre, que sur la côte de Malabar.

L'*Anananseira*, ou *Ananas*; l'*Angolam*.

La premiere de ces plantes est une des plus agréables productions de l'Inde. Elle croît aussi dans plusieurs contrées de l'Afrique & de l'Amérique, & quelques curieux la cultivent en Europe avec succès. Son fruit a une forme pyramidale, & des feuilles pointues, qui lui donnent quelque ressemblance avec l'artichaut. Sa mesure commune est une palme de long, & une demi-palme

de diametre. Sa chair, qui a l'odeur du musc, est ferme, nuancée de jaune & de blanc, d'un goût acide, mais agréable, sur-tout lorsqu'on y mêle un peu de sucre. Les Indiens sont passionnés pour ce fruit. Son acidité est telle, qu'un couteau qu'on y laisseroit l'espace d'un jour, en perdroit tout-à-fait sa trempe. Il est d'ailleurs fort sain. La plante qui le produit n'est qu'une sorte de buisson.

L'Angolam est un arbre de la premiere grandeur, qui croît sur les montagnes & parmi les rochers. On assure que sa hauteur ordinaire est d'environ cent pieds, & qu'il en a douze de circonférence. Il produit des fruits semblables à ceux du cerisier, mais qui se conservent beaucoup plus longtems. Les Indiens du Malabar le regardent comme le symbole de la royauté, parce que ses fleurs s'arrangent autour de ses branches en forme de diadême. Sa racine tue les vers qui s'engendrent dans le corps, & passe pour un excellent spécifique contre les humeurs flegmatiques & bilieuses, contre l'hydropisie, contre la morsure des insectes venimeux.

L'*Areka* & le *Bétel*.

J'ai parlé tant de fois de ces deux plantes, qu'il me reste peu de chose à en dire. L'Areka est un fruit de la forme & de la grosseur d'une petite noix, couvert d'une peau verte, sans autre enveloppe, c'est-à-dire, sans bois. L'arbre qui le produit a la tige fort droite & fort élevée, mais si menue, que son bois n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues pour des bâtimens d'un port médiocre. Ce fruit, lorsqu'il est récent, contient une matiere blanche & visqueuse, dont la vapeur est si forte, qu'elle enivre ceux qui n'y sont pas accoutumés : mais cette ivresse dure peu. Dans la suite l'Areka perd cette mucosité, & n'enivre plus. Le Bétel est la feuille d'un arbrisseau rampant comme le lierre. Son goût est aromatique. Elle est naturellement verte ; mais on a trouvé le secret de la blanchir, lorsqu'elle est détachée de l'arbre, en l'arrosant de beaucoup d'eau ; ce qui lui donne un goût plus agréable & plus fin. Le Bétel & l'Areka se mâchent ensemble, en

y mêlant une petite portion de chaux éteinte. Ce mélange, qu'on appelle ſimplement Bétel, rougit la ſalive, la langue & les lévres, noircit l'émail des dents, laiſſe dans la bouche une odeur agréable, purge les flegmes, & fortifie l'eſtomac. Chez les perſonnes de qualité, on ne préſente jamais que des feuilles de Bétel parfaitement blanches, & l'on ajoute aux autres drogues un peu de cardamome ou d'ambre gris.

L'*Ateira*.

Cet arbre eſt de la grandeur du pommier. Ses feuilles ſont petites. Son fruit, que les Portugais ont nommé *pomme de canelle*, peut-être parce qu'ils lui ont trouvé l'odeur de ce bois, reſſemble à la pomme de pin. Il a la peau verte, la chair blanche, mêlée de pépins noirs, & d'une ſubſtance ſi molle, qu'on la mange avec la cuilliere. Sa véritable odeur eſt celle de l'ambre & de l'eau roſe mêlés enſemble. Il eſt dans ſa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le *Bambou*, ou *Mambou.*

Nous ne parlons ici de cet arbre, que pour obſerver que, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ſes jointures une matiere blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambou*, c'eſt-à-dire, Sucre de Mambou. Les Perſans & les Arabes lui donnent le nom de *Tabaxir*, qui ſignifie jus blanc. Ses vertus médicinales ſont ſi eſtimées, qu'on le vend ordinairement au poids de l'argent. Dans la plupart des autres contrées de l'Inde, les Bambous n'ont point cette ſubſtance.

L'*Arbre ſenſible.*

Il doit ce nom à une propriété très-remarquable. Dès qu'on le touche, ſon fruit s'enfle & s'agite. Schouten raconte qu'étant un jour aſſis ſous un de ces arbres, avec quelques autres Européens, ils eurent à peine touché à ſon fruit, qu'il commença à s'enfler & à s'ébranler ſenſiblement, & à faire pluſieurs ſauts.

L'*Arbre de Benjoin.*

Le Benjoin eſt une gomme d'une très-agréable odeur, qui découle naturellement d'un grand arbre touffu, dont les feuilles reſſemblent à celles du limonier. C'eſt une ſorte d'encens, que les Arabes nomment *Lou*, & qui eſt une des plus précièuſes marchandiſes de l'Orient, ſoit à cauſe de l'excellence de ſon parfum, ſoit pour ſes uſages dans la Médecine. Quoique cette gomme coule naturellement de l'arbre, on ne laiſſe pas d'y faire des inciſions, pour en tirer une plus grande abondance. Les plus jeunes arbres produiſent le meilleur Benjoin, qui eſt noirâtre. Les vieux ne produiſent que le blanc, qui eſt bien moins eſtimé.

Le *Camphrier.*

C'eſt un arbre aſſez commun dans l'Indoſtan. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier. Ses fruits ſont des baies, compoſées, comme le fruit de chêne, d'un calice, & d'un petit gland qui renferme une ſemence hui-

leuſe de la groſſeur d'un grain de poivre. Leur couleur eſt d'un pourpre foncé. En faiſant bouillir le bois, les feuilles, les fruits & les racines de cet arbre, on en tire une eſpece de camphre artificiel, dont les Indiens font beaucoup de cas, mais qui n'a rien de comparable à celui de Borneo.

Le *Dutroa*, le *Talaſſa*, le *Cumuc*.

Le Dutroa eſt une plante qui croît en arbuſtes dans les lieux incultes. Ses feuilles ſont pointues, dentelées & blanches. Lorſqu'elles tombent, elles font place à une touffe ronde, qui naît au ſommet de l'arbre, & qui porte une graine. On aſſûre que cette ſemence, mêlée dans de l'eau, dans du vin, ou dans les alimens ſolides, & priſe dans une certaine quantité, cauſe un vertige ſubit, qui ſe déclare par des ris immodérés, ou par des cris affreux, & qui conduit en peu de tems au tombeau. Si l'on en prend moins, on tombe dans une ſtupidité abſolue, ou dans un profond ſommeil. Cet état dure douze ou quinze heures. On ajoute que

les femmes libertines ont recours à ce dangereux artifice, pour endormir leur maris ou leurs gardiens.

Le Talaſſa ne produit ni fleurs ni fruits; mais ſes feuilles confites dans le vinaigre, ſervent d'aſſaiſonnement pour les viandes. Les Indiens les mangent vertes, pour s'exciter à la volupté. Le Cumuc eſt un arbriſſeau rampant, & qui a beſoin d'appui, comme le lierre. Son fruit croît par grappes, comme le raiſin, dans les lieux incultes, & chaque grain a ſa queue particuliere. On le regarde comme un ſpécifique contre tous les maux de poitrine. Les Mores lui attribuent les mêmes vertus qu'au Talaſſa, pour provoquer aux plaiſirs ſenſuels.

Le *Bananier*. Le *Figuier d'Inde*.

Le Bananier des Indes orientales, eſt moins un arbre qu'une plante aſſez tendre, de la nature des roſeaux, groſſe comme le bas de la cuiſſe humaine, & haute de quinze à vingt palmes. Ses feuilles ont environ quatre palmes de largeur, & ſervent aux Indiens de plats & d'aſ-

ſiettes. Elles ſervent auſſi de papier, ſur lequel on écrit. La tige produit depuis ſoixante juſqu'à cent Bananes; mais elle ne rapporte qu'une fois. Lorſqu'on a cueilli ſon fruit, on la coupe par le pied, & l'on en voit bientôt ſortir un rejetton. Les Bananes ſont de deux eſpeces. Les unes ont la longueur d'une palme, avec la rondeur & la groſſeur d'un œuf. On les nomme *Bananes à rôtir*, parce qu'on les cuit au feu, en y mêlant un peu de ſucre & de canelle. Leur poulpe eſt rouſſâtre, & remplie de pépins noirs qui ſe mangent auſſi. On les cueille encore vertes, & on les laiſſe jaunir & mûrir dans les lieux propres à les conſerver. C'eſt un fruit très-nourriſſant, quoique naturellement froid. Les Bananes de la ſeconde eſpece s'appellent *Bananes de jardin*. On les mange crues, parce ſont plus douces, plus chaudes, & de meilleur goût que les autres. Leur groſſeur eſt un peu moindre; mais elles ont les mêmes ſemences, & elles mûriſſent dans le même tems.

L'arbre, que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde*, n'a rien de commun avec le Figuier d'Europe,

& ressemble plutôt à nos noyers, dont il a les feuilles. Il pousse un petit fruit, que les Indiens brûlent, pour en tirer une gomme noire dont on se sert, au lieu de poix, pour noircir les navires. Ce que cet arbre a de plus particulier, c'est que ses branches, après avoir poussé en hauteur vers la cime, où elles produisent quelques rejettons, se courbent ensuite jusqu'à terre, & y jettent plusieurs racines, d'où il se forme d'autres arbres, qui couvriroient en peu de tems tout un pays, si l'on n'avoit soin de les détruire. Son bois n'est bon qu'à brûler.

Le *Plantin*.

Ce que nos Relations ordinaires appellent *Plantin* ou *Platane* de l'Inde, est un arbre qui ressemble beaucoup au Bananier, mais dont le fruit est une fois plus gros & plus long. Quelques voyageurs l'appellent *le Roi des fruits*, & le préferent au Coco même. L'arbre qui le produit n'a communément que dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. « En sortant de ter-

te il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres, entre les premieres; de sorte que si celles-ci regardent le Nord & le Sud, celles-là poussent à l'Est & à l'Ouest. Peu après il en produit deux encore, qui sont suivies par d'autres, dans le même ordre, jusqu'à ce qu'il se forme au sommet de l'arbre une forte tige, de la longueur & de la grosseur du bras, environnée de huit ou dix feuilles.

Les premieres feuilles de cet arbre n'ont pas plus d'un pied de long, sur un demi-pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt. Mais à proportion que le tronc s'éleve, leur volume augmente; & lorsque l'arbre est dans sa perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un pied & demi de large. Leur tige est alors de la grosseur du bras. A mesure que les vieilles feuilles tombent & disparoissent, il en renaît de nouvelles, qui entretiennent l'arbre dans une perpétuelle verdure; avantage commun à presque tous les arbres de l'Inde. Les différentes tiges qui sortent du

tronc, paroissent former sur le corps de l'arbre, dans l'endroit où elles naissent, plusieurs peaux épaisses, qui croissent les unes sur les autres. La tige qui croît au sommet, & qui sort du cœur de l'arbre, est plus dure & plus forte qu'aucune autre partie du tronc. C'est autour de cette tige que viennent premierement les fleurs, & que le fruit se forme ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse saucisse, & le fruit qu'elle renferme n'est pas plus dur que le beurre ne l'est en hiver. Son goût est très-délicat. Il se fond dans la bouche, & il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pépins. » C'est Dampier qui nous donne cette curieuse description.

Les Indiens font rôtir ce fruit, & le cuisent à l'eau, lorsqu'il est encore verd, & le mangent au lieu de pain avec de la viande & du poisson. Les Anglois établis dans l'Inde en composent une pâte, qu'ils font bouillir en forme de *Pouding*. Le même fruit,

infusé ou pressé dans l'eau, rend une liqueur agréable & très-nourrissante, mais qui ne se conserve que vingt-quatre heures. Enfin on tire de l'écorce du Platane Indien, de longs filamens, d'une grosseur égale, qui se détachent facilement d'un bout du tronc à l'autre, & dont on fabrique à peu de frais de gros draps. Les habitans de l'Isle de Mindanao ne portent point d'autres habits.

L'*Arbre au Godron.*

C'est ainsi que les Européens appellent un arbre d'où coule une gomme naturelle, qui sert aux mêmes usages que le godron. Son tronc a trois ou quatre pieds de diamétre. La maniere de tirer cette gomme, est *d'inciser* l'arbre horisontalement jusqu'au milieu du tronc, & d'y faire ensuite de biais une entaille, au-dessus de la premiere incision, jusqu'à ce qu'on la rencontre. On creuse à côté de l'endroit où les deux incisions se réunissent, une espece de bassin, capable de contenir une pinte ou deux de liqueur. Le suc tombe pendant quelques mois dans ce ré-

servoir, qu'on vuide tous les jours; après quoi l'arbre ne fournit plus de gomme. Malgré les profondes blessures qu'on lui a faites, il ne laisse pas de se rétablir avec le tems.

Le *Durion* & le *Jaqueira*.

Le premier de ces arbres a la hauteur de nos pommiers. Son fruit est à peu près de la grosseur d'une citrouille, & ne croît qu'au tronc, ou aux grosses branches qui en sont les plus voisines. Il est couvert d'une écorce épaisse & forte, verte dans sa primeur, & jaune dans sa parfaite maturité. On ne le mange que lorsqu'elle s'ouvre par le haut. Ce fruit est naturellement partagé en plusieurs côtes, dont chacune contient de petites cellules, qui renferment une poulpe blanche comme du lait, & que les Indiens trouvent aussi délicate que la meilleure crême. Les Européens n'en portent pas d'abord un jugement aussi avantageux; mais l'habitude y fait trouver un goût exquis. Il faut le manger frais, car il se corrompt après un jour ou deux. Son odeur est très-agréable. Sa poul-

pe renferme plusieurs pépins, de la grosseur d'une féve, qui se mangent grillés, & qui ont le goût de la châtaigne.

Le Jaqueira est de la grandeur du laurier. Ses feuilles & son écorce sont mêlées de jaune & de verd. Son fruit, appellé *Jaca*, est encore plus gros que le Durion. Un seul fait la charge d'un homme. Il croît sur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids. Sa chair est jaune, d'un goût très-doux, mais moins délicate que celle du Durion. Elle a aussi des pépins, qu'on fait griller & qu'on mange comme des marons. La saison de ces fruits est depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre.

L'*Indigo*.

C'est une plante qui croît en buisson. Les Indiens l'appellent *Anilnil*, *Aner nelli*, *Gali*, &c. La plupart des Européens lui donnent le nom d'*Indigo*, parce que c'est dans l'Inde qu'ils l'ont originairement connue. L'arbuste s'éleve jusqu'à la hauteur d'un homme. Il pousse de petites

Hist. des Voyag. Ibid. Salmon, ubi suprà.

branches, ſemblables à celles du groſeiller, mais ſans piquans. Ses feuilles approchent de celles des panais jaunes. Elles ſont vertes, tant qu'elles ſont petites, & elles prennent enſuite une belle couleur violette, qui tire ſur le bleu. Chaque petite tige en porte trois. La fleur reſſemble à celle du chardon, & la graine à celle du ſenegré, qui eſt une eſpece de treffle.

Cette plante ſe plaît dans les lieux élevés, & dans un terrein ſec & ſablonneux. Un tiers de craie, & deux tiers de ſable, ſont l'heureux mêlange qui contribue à ſa fertilité. On ne l'arroſe que rarement. Il faut labourer trois ou quatre fois le terrein qu'on lui deſtine. On y répand enſuite les ſemences. Lorſque la plante eſt haute de quatre doigts, on bêche la terre qui l'environne. Quand les feuilles & les fleurs commencent à pouſſer, & quand l'arbriſſeau a deux ou trois pieds de hauteur, on le coupe à cinq ou ſix pouces de terre, pour recueillir l'Indigo. L'uſage des Indiens eſt de le couper trois fois l'année. La premiere récolte eſt, ſans comparaiſon, meilleure que

que les deux autres, & la seconde eſt préférable à la troiſiéme. Après la derniere coupe on déracine la plante & on la brûle. Quand la terre a produit trois ans de ſuite, elle a beſoin d'une année de repos.

Il y a différentes méthodes de préparer l'Indigo. Les uns mettent les branches coupées dans un terrein ſec & uni, & les battent, pour en détacher les feuilles & les graines, qu'ils étendent enſuite ſur des nattes. On les laiſſe pendant vingt-cinq jours dans cet état, & l'on a ſoin de les couvrir. Après cela on les met dans de grandes chaudieres, dont elles occupent la moitié : le reſte ſe remplit d'eau. On les remue avec force, & on les expoſe pendant quatre heures au ſoleil le plus ardent. Cependant les feuilles ſe gonflent, & dépoſent une écume violette. On paſſe alors dans d'autres chaudieres, beaucoup plus grandes, au travers d'un linge très-fin, l'eau imprégnée de cette premiere teinture ; & l'on preſſe le marc dans le même linge, pour en exprimer tout l'Indigo, en verſant par intervalle de l'eau deſſus, juſqu'à ce qu'elle ne prenne aucune

teinture. Ceux qui sont employés à ce travail ont la précaution de mettre un linge devant leur visage, & de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, ne laissant au linge que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils boivent du lait chaque demi-heure. Malgré tous ces préservatifs, la vapeur subtile de l'Indigo les pénétre, & leur salive est bleuâtre pendant quelque tems. On a même observé que si l'on met un œuf le matin proche du lieu où l'Indigo se tamise, on le trouve le soir tout bleu en-dedans lorsqu'on le casse.

Après avoir battu long-tems, & à plusieurs reprises, ces eaux filtrées, on les laisse reposer pendant plusieurs jours, en couvrant les chaudieres d'une toile. L'eau se clarifie par degrés, & se dépouille de toutes les parcelles d'Indigo, qui descendent au fond. On la fait alors écouler par plusieurs ouvertures pratiquées dans les chaudieres. La lie qui reste, après avoir séché au soleil & dans le sable, forme une pâte ferme, qu'on divise en petites masses, de différente figure, les unes arrondies par le haut &

plattes par le bas, comme un œuf de poule coupé en deux, les autres également plattes comme de petits gâteaux. C'est la derniere opération de ce long travail.

D'autres, au lieu de faire tremper les feuilles dans des chaudieres, les mettent dans de grands bassins, faits d'une sorte de chaux aussi dure & aussi polie que le marbre. Leur circonférence est de quatre-vingts à cent pas. On les remplit à moitié d'eau saumache, & l'on y jette les feuilles qu'on a fait sécher au soleil, après les avoir séparées de leurs petites branches. On les remue souvent dans l'eau, jusqu'à ce qu'elles se réduisent en une espece de limon, ou de terre grasse. On laisse reposer le tout pendant quelques jours, & lorsque le dépôt est assez fait, on laisse écouler les eaux du bassin, en débouchant les trous pratiqués exprès dans sa circonférence. La vase qui s'arrête au fond se met dans des corbeilles. On la pétrit ensuite, & l'on en forme différentes masses, qu'on fait sécher au soleil.

L'Indigo est une production assez commune dans l'Indostan. Il en vient

beaucoup dans le territoire de Surate, dans le voisinage d'Agra, dans le canton de *Raout*, dans plusieurs endroits de la province de Bengale, sur les terres de Golkonde, & sur toute la côte de Coromandel. Le plus estimé est celui qu'on recueille dans les territoires de *Biana*, d'*Indoua*, & de *Corsa*, à une ou deux journées d'Agra. Il faut du discernement dans l'achat de cette marchandise. Car, outre que sa qualité met une grande différence dans les prix, il arrive souvent que les Indiens l'alterent par divers mêlanges.

Le *Màkarekau*.

C'est un arbre remarquable par la hauteur de son tronc, par la beauté de ses fruits, & par la disposition singuliere de ses nombreuses racines, qui étant presque entierement hors de terre, le font paroître comme suspendu sur des arcades, au travers desquelles on voit le jour. Les Indiens ont coutume de couper une partie de ces racines, dont le bois est fort uni, & n'en laissent ordinairement que quatre pour soutenir l'ar-

bre, qui en repousse bien-tôt de nouvelles. Ses fleurs sont blanches, toujours doubles, d'un parfum agréable, fort grosses, & de la longueur d'un pied. Ses feuilles ont cinq ou six pieds de long, & neuf pouces de large. Elles sont si épaisses qu'on les divise en plusieurs pellicules, sur lesquelles on écrit avec de l'encre, comme sur du parchemin. Son fruit est rond, de couleur incarnate, & de la grosseur d'une citrouille. La poulpe ne se mange point; mais elle est remplie de pignons d'un excellent goût. Le bois de l'arbre est humide, poreux & cassant; qualités qui ne permettent pas d'en tirer un grand usage.

La *Molucane.*

Cette plante, ainsi nommée parce qu'elle vient originairement des Isles Moluques, croît communément à la hauteur de trois ou quatre pieds, & s'éleve quelquefois jusqu'à sept. Sa tige est menue, un peu creuse, tendre & foible. Elle jette beaucoup de rameaux qui provignent lorsqu'on les laisse ramper; de sorte qu'une seule

plante occupe quelquefois un grand eſpace. Ses feuilles ſont dentelées & d'un beau verd. Sa fleur eſt jaune. Cette plante croît dans les lieux humides, & dans les terroirs fertiles. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont d'un grand uſage dans la médecine, & guériſſent les bleſſures & les ulcères les plus invétérés; c'eſt pourquoi les Indiens la nomment dans leur langue *le reméde des pauvres, & la ruine des Médecins.*

Le *Pin ſauvage.*

Les Européens lui ont donné ce nom, parce qu'il produit des fruits aſſez ſemblables à nos véritables pommes de pin, mais beaucoup plus gros. Ses feuilles ſont ſi épaiſſes, ſi longues, & ſi ſerrées, qu'elles retiennent l'eau des pluies, juſqu'à la quantité d'environ deux pintes. Ceux qui veulent ſe déſaltérer y enfoncent un couteau, un peu au-deſſus de la racine, & en font ſortir l'eau. C'eſt ce que cet arbre offre de plus particulier.

Le *Poivrier*.

C'est un arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du lierre. Sa tige est si foible, qu'elle a besoin d'être placée au pied d'un mur ou d'un arbre, ou contre des cannes qui lui servent d'appui. Ses feuilles ont l'odeur aussi forte, & le goût aussi piquant que sa graine même. Il ne croît que dans les terres grasses, & sa culture demande beaucoup de soin, sur-tout les trois premieres années, pendant lesquelles il faut nettoyer & sarcler toutes les herbes, qui croissent en abondance autour de sa racine. On ne le séme point, mais on le plante, & il faut choisir de bons rejettons. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de sa fécondité, & les deux qui suivent sont très-abondantes : tel arbrisseau produit alors jusqu'à six & sept livres de poivre. Dans les trois années qui succedent, la récolte diminue d'un tiers, & l'arbre va toujours ensuite en dégénérant, de maniere qu'après la douziéme année il ne rapporte plus rien.

Lorsque le Poivrier est prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres qui lui servent d'appui, afin que leur ombre ne nuise point à cette plante, à qui le soleil est plus nécessaire qu'à toute autre. Il faut aussi, lorsque les grappes sont formées, leur donner quelque petit soutien, dans la crainte que leur poids n'entraîne la tige principale qui est fort tendre. La distance entre les plantes doit être telle, qu'on puisse tourner à l'entour sans les endommager. Lorsqu'on a cueilli leur fruit on les émonde par le haut, pour empêcher qu'elles ne s'élevent trop. Sans cette précaution, elles porteroient moins de fruit l'année d'après.

Le Poivrier pousse d'abord des fleurs blanches, qui paroissent ordinairement en Avril. Il sort ensuite de leur bouton de petites grappes, semblables à celles du groseiller, & dont chacune est couverte de trois feuilles. Les premiers grains sont verds, mais à mesure qu'ils mûrissent ils deviennent d'un rouge très-vif. Quand ils sont dans leur parfaite maturité, ce qui arrive communément en Décembre, on coupe les grappes,

on les fait sécher au soleil, & l'on en sépare les grains, qui se lavent dans plusieurs eaux avec du sable, & qui dépouillés alors de leur pellicule rouge deviennent tels que nous les voyons.

Le poivre qui croît dans le continent de l'Inde n'est nullement comparable à celui qu'on recueille à Ceylan, aux Moluques, & dans d'autres Isles dont nous parlerons. On en tire beaucoup de la côte de Malabar, & des terres de Visapour. Le poivre long, dont la graine vient dans une gousse, est fort commun dans les Etats du Grand-Mogol.

Le *Tamarin*.

Cet arbre se distingue entre tous les autres par sa grandeur & par sa majesté. Son tronc est uni & fort droit. Ses feuilles sont d'un beau verd, & produisent le plus agréable ombrage. Il croît abondamment dans les forêts. Il fait l'ornement des cours, des jardins, des places publiques, & des grandes routes, où il sert d'abri contre les ardeurs du soleil. Il produit des fleurs assez semblables à celles

des pêchers ou des amandiers, mais d'un goût amer. Son fruit est oblong, un peu courbé, enveloppé dans une gousse de la longueur du doigt, qui est d'abord verte, & qui devient ensuite grise. Au coucher du soleil ce fruit se retire sous les feuilles, & reparoît le matin pour recevoir ses rayons. Chaque gousse contient trois ou quatre petites féves, dont la couleur tire sur le brun, & qui sont environnées d'une substance moëlleuse, un peu gluante, & d'un goût fort aigre. On se sert de ces fruits pour assaisonner les viandes; on les sale; on les met dans le sucre, après les avoir pétris ensemble, & l'on en fait des confitures, qui se transportent dans toutes les régions de l'Asie. Elles ont un goût aigrelet, qui les rend fort agréables. On leur attribue la vertu de calmer & de purifier le sang, & leur usage est très-commun dans la Médecine.

Le *Cotonnier*. Le *Pagna*.

La plante qui produit le coton croît ici de deux manieres, tantôt en arbrisseau, tantôt en herbe rampan-

te. Le Cotonnier de la premiere espece est de la grandeur du rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'érable : ses fleurs sont jaunes, & de la grosseur des roses. Quand la fleur est tombée, les boutons grossissent, & produisent un fruit de forme ovale, gros comme une noix, enveloppé dans une coque, dans laquelle on trouve cette espece de laine blanche & délicate qui s'appelle *Coton*. Ces arbustes ne produisent que trois ou quatre ans de suite, après quoi on les arrache, & l'on en plante d'autres. Les Indiens recueillent soigneusement la graine qui se trouve mêlée parmi les floccons, & la sément en terre pour se procurer de jeunes plants.

Les Cotonniers rampans ont la forme d'une jeune vigne sans appui. Leur tige, dont l'écorce est roussâtre & fort ridée s'éleve à deux pieds de terre, & pousse plusieurs petites branches, qui se garnissent de feuilles à peu près semblables à celles de la vigne, mais un peu plus petites.

Les fleurs tirent sur le jaune, avec un peu de rouge vers le milieu, & s'épanouissent en rayons. Les fruits

ſont de la groſſeur d'une petite pomme. Le coton qu'on tire de ces tiges rampantes eſt bien plus eſtimé que celui des cotonniers qui croiſſent en arbuſtes.

Le *Pagna*, arbre de la premiere grandeur, & qui n'a rien d'ailleurs de la forme du Cotonnier, produit une ſubſtance blanche & filandreuſe, qui peut paſſer pour une eſpece de laine. Elle eſt diviſée en filets fort menus, & renfermée dans une gaine fort dure, large d'un doigt, & longue d'une palme. Cette matiere ne ſe file point; mais on en fait des couſſins & des matelats.

Le *Mangoſtan*, & le *Manguera*.

Il ne faut pas confondre ces deux arbres, dont les qualités & les productions ſont très-différentes. Le Mangoſtan porte un fruit aſſez ſemblable à la grenade, mais beaucoup plus petit, dont l'écorce eſt d'un rouge obſcur, & la poulpe d'un cramoiſi foncé. Ce fruit, qui porte le même nom que l'arbre, eſt partagé en trois ou quatre cellules, qui ſe ſéparent facilement, & qui contiennent un

jus rafraîchissant, dont le goût est exquis. Chaque cellule renferme un petit noyau noir.

Le Manguera, qui porte le fruit que les Indiens appellent *Mangue*, ou *Mangoué*, a la hauteur & la forme d'un grand poirier, mais les feuilles plus grandes & plus souples. Son fruit, naturellement pesant, pend à l'arbre par une queue, qui n'a pas moins d'un pied de long. Son écorce est verte, & sa poulpe d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs especes, dont le goût est différent, mais si exquis, que quelques voyageurs préferent cette production de l'Inde aux meilleurs fruits de l'Europe. Les Mangues mûrissent ordinairement dans le cours d'Avril, de Mai & de Juin: L'usage est de les cueillir un peu verds. On les confit au sucre; on les marine au vinaigre, & l'on en fait une espece de salade, nommée *Achar*, qui fait les délices des Banians & des Mores.

Le *Sagumanda*. Le *Rima*.

N'oublions pas ces deux arbres, qu'on doit mettre au rang des plus utiles présens de la nature, puisqu'ils

ſervent à la nourriture des hommes ; & que pluſieurs habitans de l'Inde n'ont pas d'autre pain. Le Sagumanda eſt un arbre dont le tronc eſt fort gros, & dont la hauteur eſt médiocre. Son écorce & ſon bois ſont durs, quoique très-mince. Son tronc renferme une moëlle blanche, appellée *Sagu*, ſemblable à celle du ſureau. On coupe l'arbre, on le fend par le milieu, on en tire toute la moëlle, qu'on jette dans une grande cuve, & qu'on bat avec un pilon de bois. Quand elle eſt bien pulvériſée, on la paſſe dans un linge, ſur lequel on jette beaucoup d'eau, pour entraîner les parties les plus déliées de ſa ſubſtance, dont on fait enſuite une eſpece de tourteaux ou de galettes, d'un goût excellent. Dans pluſieurs endroits, on ſe contente de raper la moëlle de ces arbres, de la laiſſer tremper dans l'eau, de la pétrir, & de faire ſécher au ſoleil les pains qu'on en compoſe. Ils ſont auſſi durs que le biſcuit de mer. Ce n'eſt pas la ſeule utilité de cet arbre : on en tire une liqueur agréable & douce, appellée *Saguar*, qui, dans quelques quartiers de l'Inde, eſt la boiſſon ordinaire des hommes. Voici

la méthode qu'on obſerve pour la recueillir. On coupe une des plus groſſes branches du tronc, & l'on applique à l'endroit de l'inciſion une canne creuſe, qui ſert de réceptacle à la liqueur. Elle coule en abondance pendant toute la ſaiſon.

Le Rima eſt un autre arbre dont on compoſe une eſpece de pain. Sa tête eſt large & touffue ; ſes feuilles ſont noirâtres. Son fruit, preſque rond, a la forme & la groſſeur d'un petit pain. On le cuit au four, où ſon écorce ſe grille, & devient auſſi noire que de la croûte brûlée. On ôte cette ſurface, & l'on découvre une peau mince & tendre, qui ſert d'enveloppe à une poulpe de fort bon goût, auſſi blanche que la mie du meilleur pain. L'arbre qui produit cette manne précieuſe, n'eſt connu que dans les Iſles Marianes.



ARTICLE IV.

Animaux, Végétaux, Drogues, & productions minérales de l'Indostan.

Bœufs. LES Bœufs de l'Indostan sont, en général, moins gros, mais bien plus agiles que ceux d'Europe. Ils servent de monture aux hommes; ils portent des fardeaux; ils tirent la charrue. On les attelle à toutes sortes de voitures, aux carrosses même. Les Indiens ont coutume de leur couper les cornes, pour les gouverner plus facilement.

Chameaux. Les Chameaux servent aussi au transport des marchandises & des bagages. Ces animaux n'ont le pied ferme, que dans les lieux secs & sablonneux. On assure que dans les plus longs voyages, ils ne s'arrêtent jamais pour satisfaire les besoins naturels, & qu'ils peuvent résister pendant quarante jours à la faim & à la soif, sur-tout lorsqu'ils sont en chaleur.

Salmon, *ubi suprà.*

Eléphans. Les Eléphans ne sont pas ici de la même grosseur, que dans la partie de l'Inde qui est au-delà du Gange.

Les plus grands n'ont que dix à douze pieds de hauteur. Un enfant eſt capable de les conduire. Leur trompe leur ſert de main. C'eſt avec cet inſtrument qu'ils puiſent de l'eau, & qu'ils prennent tous les alimens qu'on leur préſente. S'ils en frappent quelqu'animal, ils le renverſent, & lui briſent les os. Ils nagent fort longtems ſans ſe fatiguer, tenant hors de l'eau leur trompe, qui leur ſert à reſpirer. Lorſqu'ils s'accouplent avec les femelles, ce qui ne leur arrive jamais que dans les bois, ils éprouvent une violente tranſpiration, qui couvre leur corps d'une ſueur abondante, dont l'odeur eſt très-forte. Il ſeroit très-dangereux de les ſurprendre dans cette action, tant la nature ſemble avoir inſpiré de pudeur à ces animaux. Quoiqu'ils craignent naturellement le feu, on les accoutume à marcher à la guerre, & à porter d'aſſez gros canons, qu'on décharge ſur leur dos, ſans qu'ils témoignent la moindre frayeur. La piece eſt ſur un affût, & le tout s'attache avec de groſſes cordes à une eſpece de bât placé ſur le dos de l'éléphant. Le Canonier eſt derriere, avec ſes boulets, ſa pou-

dre, ses mêches & ses autres instrumens. C'est tout ce que j'observerai ici touchant ces animaux (1).

Buffles, moutons, &c. Les Buffles sont très-communs dans l'Indostan. Ils fournissent quantité de lait; mais leur chair est dure & insipide. Leur peau est un cuir très ferme, dénué de poils. Ils sont plus robustes que les bœufs, mais moins ardens au travail. Les moutons des parties méridionales ont le corps maigre & décharné, les jambes longues, & le poil de l'échine roux. Dans les contrées septentrionales, ils sont plus gros, & leur toison est assez belle, quoiqu'ils ne soient nullement comparables à ceux de Tartarie & de Perse. Les Chevreaux & les Porcs ne sont pas rares, & leur chair est fort délicate. On trouve aussi dans l'Inde des Cerfs, des Daims, des Lievres, des Loups, des Léopards, des Lions, des Tigres, & quelques animaux particuliers, tels que l'Adive, la Civette, le Tigre royal, &c. Le Lecteur peut se rappeller leur description (2) Le nombre

Singes. des Singes ne se peut exprimer. Les

(1) Rapprochez de cette description ce que j'ai dit au Tome III, page 180 & suiv.

(2) Tome IV, page 345 & suiv.

Tamarins, les Cocotiers, & d'autres grands arbres, sont leurs demeures ordinaires. La plupart de ces animaux sont ici d'un verd foncé. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Il y en a d'aussi grands que des lévriers, & d'assez forts pour attaquer un homme; ce qui ne leur arrive pourtant jamais, à moins qu'ils ne soient irrités. Ils sont même si peu farouches, qu'ils entrent familierement dans les maisons, sur-tout dans celles des confituriers & des marchands de fruits, qui ont beaucoup de peine à les écarter.

J'ai parlé des Serpens monstrueux de Malabar. On en trouve d'aussi terribles dans le Carnate, dans le Visapour, à Golkonde, à Bengale, à Guzarate; & dans d'autres provinces Mogoles. Ovington en vit un à Surate, dans le comptoir des Anglois, qui dévora un oiseau de la premiere grandeur, avec ses plumes, & n'en fit qu'un seul morceau. C'étoit un serpent apprivoisé, de la nature de ceux que les charlatans promenent ici par les villes, & qu'ils font danser au son de quelques instrumens. Un sujet du grand Mogol ayant été con- Reptiles.

vaincu d'avoir tué sa mere, l'Empereur le condamna d'être exposé à ces cruels animaux. Le criminel fut attaché nud à un pieu : on lâcha contre lui plusieurs serpens qu'on irrita. Il y en eut deux qui s'attacherent à ses cuisses, & qui le déchirerent cruellement. Dans cette horrible torture, il se plaignoit de sentir un feu brûlant qui le dévoroit.

Dans les parties méridionales, les petits Reptiles de tout genre sont si communs, qu'on évite de couvrir de nattes les planchers, de peur qu'elles ne servent de retraite à ces dangereux animaux. On y est aussi exposé aux importunités continuelles des Moucherons, des Mosquites, & de toute espece d'insectes volans ou rampans. Pour voyager le jour tranquillement, & pour reposer la nuit, il faut avoir auprès de soi un esclave qui les écarte. Les Sauterelles font de terribles dégats dans les campagnes, qu'elles désolent quelquefois dans une seule nuit, ruinant les grains, les herbages & les plantations d'arbres. Elles vont ordinairement par grosses troupes, qui forment une nuée dont le ciel est obscurci. Leur vol est très-

Moucherons, Mosquites, &c.

Sauterelles.

rapide, & elles traversent quelquefois de vastes mers, poussées apparemment par les vents.

Autant que ces animaux sont nuisibles, autant les Vers-à-soie apportent-ils de commodité au pays. La chaleur du soleil les fait éclore ici presque dans toutes les saisons; & voici ce qu'on observe touchant la maniere de les élever. Ceux qui naissent au mois de Novembre filent la meilleure soie, appellée *Aggovadhund*. Dès qu'ils sont sortis de l'œuf, où ils ont coutume de séjourner douze jours, on les étend sur des nattes, & on leur donne quatre fois le jour des feuilles de mûriers, coupées fort menu; ce qu'on continue pendant quatre jours. Le cinquieme on ne leur donne point à manger. Les quatre jours suivans on garnit les nattes d'une grande abondance de feuilles, coupées en plus grands morceaux. Le dixieme est un jour de diete. L'onzieme & le douzieme, on les laisse manger à leur appétit, en renouvellant toujours les feuilles quatre fois le jour. Les deux jours suivans on ne leur donne rien. Du quinze au dix-huit, on leur donne

Vers-à-soie.

Salmon, *ubi suprà.*

à manger quatre fois le jour, & cinq fois du dix-neuf au vingt-six. Ils ont alors plus de deux pouces de longueur. Vers le vingt-sept ils changent de couleur, & ils deviennent jaunes. On cesse de leur donner des feuilles, & ils commencent à fabriquer leur coque, qui est ordinairement finie le vingt-huit. Ils continuent à filer jusqu'au trente-septieme jour. Le trente-huitieme ils sortent de la coque par un trou qu'ils y font eux-mêmes. On les reçoit sur des nattes fraîches, & l'on ne conserve que ceux qu'on croit les plus propres à perpétuer l'espece; ce qui se connoît à la force de leur bourdonnement. On distingue à la grosseur les femelles des mâles, ceux-ci étant plus maigres, & celles-là plus grosses. On les laisse frayer ensemble pendant une nuit, ce qui suffit pour féconder les femelles, qui font leurs œufs le quarantieme jour. On jette alors tous les anciens vers, mâles & femelles, dont la vie n'a duré que cinquante-deux jours, douze dans l'œuf, & quarante dehors.

On s'occupe bien-tôt après des œufs de la nouvelle ponte, qui ont

coutume d'éclore au commencement de Janvier, quatorze jours après leur formation. Les vers qui en sortent, produisent la soie appellée *Mangbund*, dont la qualité est la moins estimée. Ils vivent quarante jours hors de l'œuf, comme les autres vers, & on les éleve de la même maniere. La ponte de Février succede. Les vers ne sont que huit jours dans l'œuf, & ne vivent que trente-deux jours après en être sortis. La soie qu'ils filent est appellée *Chitabund*, & tient le second rang parmi les soies du pays. Ils vivent jusqu'à la fin de Mars, & ils engendrent d'autres vers, qui travaillent dans le cours d'Avril. La soie qu'ils produisent n'est que de la cinquieme qualité. On la nomme *Saukbund*. Leurs œufs donnent naissance à une quatrieme race de vers qui filent dans le mois de Mai, & qui meurent au commencement de Juin. Leur soie, appellée *Assoriebund*, est immédiatement au-dessus de celle dont nous venons de parler. Ils font place à d'autres vers, qui travaillent jusqu'à la fin de Juillet. La soie qu'ils produisent est de la troisie-

me qualité. La ſaiſon des pluies interrompt pendant les deux mois ſuivans le travail de ces animaux induſtrieux, & ils rapportent même aſſez peu en Octobre. Mais leur fécondité eſt extrême pendant les autres mois.

Poiſſons. Dans l'eſpece des poiſſons, les *Albicores* & les *Bonites* m'ont paru remarquables. Leur chair eſt exquiſe, & on les prend ſans aucune peine en pleine mer, parce qu'ils ſuivent conſtamment les navires qu'ils rencontrent. Ils font la guerre au *Poiſſon-volant*, animal amphibie, qui nage dans l'eau & qui s'éleve dans l'air. Sa longueur eſt celle du hareng, mais il eſt moins gros. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il prend ſon vol, & il ſe ſoutient tant que ſes aîles ſont mouillées. Lorſqu'elles ſe ſéchent, il tombe dans l'eau, & devient la proie des animaux qui le pourſuivent. Ils ne le perdent jamais de vûe, lors même qu'il prend ſon eſſor dans l'air.

Ibid. Les Dauphins ſont moins communs dans les mers d'Aſie, que dans celles d'Europe. Ils ſuivent les navires,

res, comme les Albicores & les Bonites ; & ils vivent comme eux des immondices qu'on jette dans la mer. C'eſt un poiſſon de belle apparence. Il a le dos un peu vouté, le muſeau rond, & la gueule bien fendue. Ses écailles ſont jaſpées de pluſieurs couleurs très-vives, qui s'éteignent néanmoins lorſqu'il eſt mort. Sa longueur ordinaire eſt de trois ou quatre pieds. Sa chair reſſemble à celle du porc, & les matelots en mangent avec plaiſir. On le prend avec un crochet à pluſieurs pointes recourbées, attaché au bout d'une perche qui tient à une longue corde. Quelquefois on couvre l'hameçon de plumes, & on le laiſſe flotter ſur l'eau. Le Dauphin, le prenant pour un véritable oiſeau, ſe jette deſſus pour le dévorer, & devient lui-même la proie du pêcheur.

Le Gange, ainſi que le Nil, nourrit une prodigieuſe quantité de Crocodiles. Comme dans tous les lieux qu'il arroſe, la dévotion des peuples eſt d'être enſevelis dans ſes ondes, ces monſtres ſubſiſtent de cette multitude de cadavres. Ils ont le corps d'une longueur démeſurée, les écailles fort larges, les nageoires courtes, — Crocodiles du Gange.

Ils sortent quelquefois de l'eau, & ils rampent dans la vase & sur le sable, où ils laissent leurs vestiges imprimés : mais, hors de cet élément, ils sont peu redoutables.

Oiseaux. Les oiseaux domestiques, tels que les poules, les oies, les canards, les pigeons & les paons, ne sont pas rares dans l'Inde ; mais leur chair a peu de suc & de goût. On voit ici des vautours aussi grands que des aigles, & aussi familiers que les oiseaux dont nous venons de parler, à cause des bons traitemens qu'ils reçoivent des Indiens. Les milans sont l'objet de l'adoration de plusieurs sectes, particulierement lorsqu'ils ont la tête blanche. On observe que ces animaux, dans les grandes chaleurs, tombent à terre de lassitude, & se laissent prendre sans résistance. Les Chrétiens & les Mores, qui veulent mettre à contribution la simplicité de ce peuple, les portent dans les places publiques, & feignent de vouloir les massacrer. La superstition fait alors accourir plusieurs dévots, qui payent cherement la rançon de ces captifs. Les arbres qui bordent les chemins publics, ou qui ornent les rues & les places des

grandes villes, sont toujours couverts d'une multitude d'oiseaux, auxquels les passans jettent du riz, du bled & d'autres alimens. Aucun bruit ne les effraye, si ce n'est celui du mousquet.

Un oiseau célebre dans toutes les Relations, est celui que les Indiens appellent *Manucodiatas*, & les Européens, *Oiseau de paradis*. Il ressemble à l'Hirondelle, mais il est plus gros & plus long. C'est une erreur de croire que ces oiseaux n'ont pas de pieds. On en envoya un d'Alep à Louis XIII, qui en avoit. Ils font leur principal séjour dans les Isles qui sont au midi de l'Inde : au printems ils passent dans le Continent. On assure que lorsqu'ils meurent, les fourmis, dont ces Isles sont remplies, leur mangent les pieds, sans toucher au reste du corps. De-là vient l'erreur dont j'ai parlé. Ajoutez que les marchands, pour accréditer cette fausse merveille, coupent souvent les pieds aux mêmes oiseaux, sans qu'il y paroisse.

Oiseau de paradis.

Hist. des Voyages, tome X, p. 674.

Les perroquets sont aussi communs dans l'Indostan, que dans aucune autre partie de l'Asie. Ils font leurs nids jusques dans les villes. Ceux qu'on appelle *Kabatous*, sont blancs, ou d'un

beau gris de perle, & portent sur la tête une houpe incarnate. Mandeslo prétend qu'on les a ainsi nommés, parce que, dans leur langage naturel, ils prononcent assez distinctement ce mot.

Mines de l'Indostan.

Il ne paroît pas qu'on ait jusqu'ici découvert dans l'Indostan des mines d'or ou d'argent. On y trouve du cuivre & du fer. Nos voyageurs font aussi mention de quelques mines de plomb; mais elles doivent être peu abondantes, puisque ce métal est une des plus utiles marchandises qu'on puisse porter aux Indes.

Pierres précieuses.

Ibid. tome XI.

Les mines de Carnate & de Golkonde, fournissent une grande abondance de pierres précieuses. On en trouve aussi dans les rivieres de ces deux royaumes, parmi les sables. Tavernier assure que les turquoises & les émeraudes, quoiqu'assez communes dans l'Inde, n'en viennent pas originairement. Il prétend que les turquoises se tirent de la Perse, & ne se trouvent point ailleurs. Ce sont des pierres opaques, d'un beau bleu, & naturellement rondes ou ovales. Quant à ces belles pierres, d'un verd chargé, tirant sur le noir, que nos Jouail-

liers appellent *Emeraudes orientales*; parce qu'elles passent en Europe par le canal de l'Orient, le même Ecrivain assure qu'elles viennent de l'Amérique méridionale; qu'elles sont portées dans l'Inde, depuis plusieurs siecles, par des marchands du Pérou; que ce commerce a précédé la découverte du nouveau monde par les Européens; que les Amériquains l'exercent encore aujourd'hui; & qu'on voit aborder tous les ans aux Philippines deux ou trois navires Péruviens, qui ne sont chargés que d'argent en lingots & d'émeraudes brutes.

N'oublions pas d'ajouter à tant de productions variées, la canelle, le poivre, les noix muscades, le gingembre, le sucre, les aromates, & une abondance inexprimable de plantes & de drogues médicinales (1). Autres productions variées.

La province de Bengale produit une grande quantité de salpêtre, que les Hollandois rafinent, & dont ils font un grand commerce. On le tire d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rousse. Il est bien meilleur que celui qu'on tire des Salpêtre.

(1) Leur description a fourni la matiere d'un Livre imprimé à Burgos en 1578.

démolitions. On le rafine en creusant une grande fosse, dans laquelle on met cette terre nitreuse, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue jusqu'à ce qu'elle devienne une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les sels, & la matiere la plus
Ibid. épaisse s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verse dans une autre fosse, plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on prend le plus clair, qui surnage, & qui forme une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans des chaudieres; on l'écume à mesure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures un sel de nitre très-fin.

On n'a point, jusqu'ici, trouvé de corail ni d'ambre jaune dans les mers de l'Inde. La premiere de ces productions paroît réservée à nos mers d'Europe, particulierement à la Méditerranée, & l'autre, au seul rivage de la Prusse Ducale, dans la mer Baltique. Mais l'ambre gris est assez commun dans l'Océan oriental, sur-tout vers les côtes de la Chine & du Japon. Les bois odoriférans, la civette, le benjoin, la laque, & diverses au-

Ambre gris.

tres eſpeces de gommes & de parfums, ſe trouvent en abondance dans pluſieurs contrées de l'Inde. Le muſc vient de plus loin : le meilleur ſe tire du royaume de Boutan, qui eſt enclavé dans le Tibet. Gommes & parfums.

La pierre de bezoard n'eſt point une production particuliere aux Indes orientales : elle ſe trouve auſſi dans l'Amérique. Mais le bezoard de l'Inde eſt infiniment préférable. Le plus eſtimé vient du royaume de Golkonde, & ſe forme dans le ventre de certaines chevres, qui ont la taille très-haute, & le poil auſſi fin que la ſoye. On connoît, en tâtant ces chevres, combien elles ont de bezoards. Les pierres different entr'elles dans leur couleur, dans leur forme & dans leur groſſeur. Il y en a de rondes, d'ovales, & quelques-unes, mais en très-petit nombre, qui ſe terminent en pointe. On en voit d'un rouge-clair, de jaunâtres, de cendrées, & plus ordinairement d'un verd pâle. Elles ont, comme l'oignon, pluſieurs peaux & pluſieurs enveloppes, qui ne ſont pas moins luiſantes, que ſi l'art avoit pris ſoin de les polir. Les plus intérieures ſont les plus unies & les Bezoard.

plus claires, & elles ont plus ou moins d'épaiſſeur, ſuivant la groſſeur des pierres. Les plus gros bezoards, indépendamment de leur poids, ſont les plus chers, quoique les petits n'aient pas moins de vertu. On regarde ces pierres comme un puiſſant préſervatif contre toute eſpece de poiſons.

On trouve d'autres bezoards particuliers dans le corps des vaches, des ſinges, & de quelques autres animaux. Celui qu'on tire d'une eſpece de ſinges, qui n'eſt connue que dans l'Iſle de Celebes, eſt encore plus eſtimé que celui des chevres. Les Indiens attribuent auſſi de grandes vertus à

Pierre de porc-épi. Pierre de ſerpent.

la *Pierre de porc-épi*, & à la *Pierre de ſerpent*. La premiere ſe forme dans la tête & dans le ventre de l'animal dont elle porte le nom. Elle a cela de particulier, que ſi elle trempe ſeulement un quart-d'heure dans l'eau, elle lui communique une amertume dont rien n'approche. L'autre ſe trouve, ſuivant l'opinion des Indiens, ſur la tête de certains ſerpens, principalement de ceux qu'on nomme *ſerpens à chapeau*. Sa groſſeur ordinaire eſt celle d'un œuf de poule. Si on la broye contre une pierre commune, on en tire une

poudre qu'on détrempe dans l'eau, & qu'on avale pour chasser du corps toutes sortes de venins. Il y a d'autres pierres plus petites, fort minces, rondes ou ovales, & ordinairement de la grandeur de nos pastilles communes, qu'on regarde comme un excellent remede contre toutes les morsures des animaux venimeux. On les applique sur la partie malade, après y avoir fait une incision, & elles ne tombent qu'après en avoir tiré tout le venin. Les Bramines, qui vendent ces pierres, disent que la nature les produit aussi sur la tête d'une espece particuliere de serpens. Mais on a lieu de soupçonner que c'est un antidote artificiel, composé de plusieurs drogues que ces Prêtres savent préparer.

La semencine, ou poudre à vers, est la graine d'une herbe qui croît dans les prés. Il faut la cueillir avec précaution, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre. Les Indiens « prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vou-

La semencine ou poudre à vers.

Ibid. p. 481.

loient faucher l'herbe par le haut : ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les paniers. Ils apportent tant de soin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux marchands, ils la prennent dans de petites écuelles destinées à cet usage ». Les Anglois & les Hollandois font un cas particulier de cette graine, qu'ils mettent en dragées, & dont ils usent fréquemment. La meilleure se recueille dans le Boutan & le Kerman, qui sont deux contrées du Tibet.

Soyes de l'Indostan Mogol.

Les plus belles soies qui nous viennent des Indes, se trouvent dans les Etats du Grand-Mogol. Le seul territoire de Kasambazar, dans la province de Bengale, en fournit annuellement jusqu'à vingt-deux mille balles, chacune du poids de cent livres. Les Européens en enlevent environ un tiers : les marchands Mogols & Tartares en prennent autant, & le reste est employé dans les manufactures du pays. La soie de Kasambazar tire sur le jaune, couleur naturelle à toutes les soies crues, si l'on excepte celles de la Palestine, qui sont naturellement blanches. Mais les Indiens ont

le ſecret de la blanchir parfaitement, avec une leſſive particuliere, compoſée des cendres de l'arbre appellé *Figuier d'Adam*. C'eſt auſſi dans les terres du Mogol que ſe font les plus belles étoffes de ſoie qui nous viennent des Indes orientales. On vante ſur-tout les manufactures de Surate & d'Amadabad, dans la province de Guzarate. Outre les draps de tout genre, ſoit en ſoie unie, ſoit en or & en argent, on y fait des tapis d'une grande richeſſe.

Manufactures de Guzarate.

Le travail du coton occupe principalement les habitans de la preſqu'Iſle. C'eſt dans le royaume de Golkonde, ſur-tout aux environs de Maſulipatan, que ſe fabriquent ces toiles admirables, peintes au pinceau, que les Indiens appellent *Calmandar*. Ils les peignent avec le ſuc naturel des plantes, & leur donnent un coloris inimitable, qui ne s'efface jamais. On imprime dans le même canton de très-belles Chites, & l'on y blanchit parfaitement toute ſorte de toiles, en les faiſant paſſer par l'eau de limon. Il y en a de ſi fines, qu'elles n'ont preſqu'aucune conſiſtance, & qu'on ſait à peine ce qu'on tient dans la

Toiles de Maſulipatan.

Ibid. p. 63.

main. Un voyageur raconte, c'est dommage que ce soit Tavernier, qu'un Ambassadeur Persan, qui revenoit de l'Inde, présenta au Sophi une mousseline de turban, longue de soixante aunes, enfermée dans une noix de coco de la grosseur d'un œuf d'Autruche.





HISTOIRE DES INDIENS.

TROISIEME PARTIE.

Indiens Insulaires.

LA MER qui coule au midi de l'Inde, doit être regardée comme un vaste Archipel, qui contient une prodigieuse quantité d'Isles de différente grandeur. Les plus considérables, & les seules dont on doit attendre la description, dans un Ouvrage moins consacré à la Géographie de l'Inde, qu'à l'Histoire de ses habitans, sont les *Maldives*, qui forment un amas de plusieurs Isles, situées à l'Ouest du cap de Comorin; *Ceylan*, qui est à

l'Est du même Cap ; *Sumatra*, qui est au midi des terres de Siam ; *Java*, qui est au Sud-Est de Sumatra, dont elle n'est séparée que par le détroit de la Sonde ; *Borneo*, qui est au Nord de Java, & qui passe pour la plus grande Isle du monde connue ; *Célebes* ou *Macassar*, qui est à l'Est de Borneo ; les *Moluques*, qui s'étendent encore plus vers l'Orient ; la *nouvelle Guinée*, ou le pays de *Papua*, qui est à l'Est des Moluques ; les *Philippines*, qui sont au Nord de Borneo, des Moluques, & de la nouvelle Guinée ; enfin les *Isles des Larrons*, ou les *Isles Marianes*, qui sont les plus orientales de toutes les Isles de l'Inde. Elles forment un Archipel particulier, qu'on nomme l'*Archipel de Saint-Lazare*. Nous allons donner une notion succincte de ces différentes Isles, & des peuples qui les habitent.



CHAPITRE PREMIER.

Habitans des Maldives.

LES ISLES que les Européens appellent *Maldives*, du nom Indien *Male-dive*, qui signifie Isles de Male (1), s'étendent depuis huit degrés de latitude du Nord, jusqu'à deux ou trois degrés du côté du Sud. Elles se succédent presqu'en droite ligne les unes aux autres, du Midi au Nord, & forment une espece de cordon de la longueur d'environ deux cens vingt lieues. Les plus septentrionales sont à cent cinquante lieues du Cap de Comorin, qui est la terre ferme la plus voisine.

I. Description des Maldives.

La nature a divisé ces Isles en treize portions, qui contiennent chacune quantité de petites Isles, presque contigues; assemblées par pelotons, & dont la plupart n'offrent que des monceaux de sable & de rochers. Ces groupes d'Isles, que Pyrard nomme *Atollons*, sont séparés les uns des autres par des canaux. Leur figure est

Division de ces Isles.

Voyage de Pyrard. Salmon, *Etat présent des Maldives.*

(1) Leur véritable nom, dans la langue des Maldivois, est *Male-ragué*.

ronde ou ovale, & les plus grands n'ont guere que trente ou quarante lieues de circuit. Un banc de pierre, plus fort que la plus épaisse muraille, leur sert de rempart naturel. Chacun de ces Atollons forme une province particuliere de l'Empire des Maldives, dont le souverain prend le titre de *Roi des treize provinces & des douze mille Isles*. La mer qui les environne, est fort agitée; mais les canaux qui les séparent sont assez tranquilles, & ils ont communément si peu de profondeur, sur-tout dans les basses marées, qu'on peut passer d'une Isle, & quelquefois d'un Atollon à l'autre, sans avoir de l'eau au dessus de la ceinture. On présume, avec quelque fondement, que toutes ces différentes Isles ont pour base commune un banc continuel, & qu'elles ne faisoient même anciennement qu'une seule Isle, que l'effort des vagues & des courans, ou quelqu'autre secousse violente, a divisée en plusieurs portions.

Sentiment vrai-semblable sur leur origine.

Canaux navigables.

De tous les canaux ou détroits qui séparent les Atollons, il n'y en a que quatre dont le passage soit ouvert aux navires de haut bord. Le plus grand

de tous, qui est sous la ligne, a vingt lieues de largeur. Ces passages sont très-difficiles, soit à cause des rochers & des basses dont ils sont semés, soit à cause des courans qui entraînent les navires, & dont la direction est tantôt à l'Est, & tantôt à l'Ouest; ce qui jette les Pilotes dans de fréquentes méprises. Aussi s'efforcent-ils, autant qu'il leur est possible, d'éviter les Maldives, faisant route au-dessus ou au-dessous de ces Isles, pour ne point s'engager dans ces détroits dangereux. Les Maldivois eux-mêmes, quoique plus aguerris aux dangers de la mer qu'aucun autre peuple de l'Inde, ne s'y exposent jamais pendant la nuit, & relâchent tous les soirs dans quelque rade.

Onze de ces Atollons sont au Nord de la ligne. Voici leurs noms, tels qu'on les trouve dans Pyrard. 1. *Til-la-Doumatis.* C'est le plus reculé vers le Nord. Les autres succédent dans l'ordre suivant. 2. *Milla-dove-madou.* 3. *Padipolo.* 4. *Malos-madou.* 5. *Aria-tollon.* 6. *Male.* 7. *Pulodou.* 8. *Molu-que.* 9. *Nillandous.* 10. *Collomadous.* 11. *Adoumatis.* Les autres, situés au Sud de la ligne, sont *Souadou*, *Addou*,

Noms des Atollons.

& *Pova-Moluque*. Ces deux derniers, quoique séparés l'un de l'autre, ne sont comptés que pour un Atollon, à cause de leur petitesse.

L'Atollon de Male, situé au centre du pays, entre trois & quatre degrés de latitude du Nord, est la plus agréable & la plus fertile portion de ces Isles. On y voit une ville, qui porte aussi le nom de Male, & qui passe pour la capitale des Maldives. Son circuit est d'une lieue & demie; mais elle n'est point environnée de murailles. Ses maisons sont en partie alignées, & séparées par des rues, en partie construites au hasard, & dispersées sans aucun ordre. Celles du peuple sont bâties de bois de cocotier, & couvertes de feuilles du même arbre; celles des Seigneurs & des riches particuliers sont bâties de pierre.

Capitale du pays.

L'Empereur fait sa résidence à Male. Son Palais est situé dans un enclos assez vaste, où l'on voit des jardins, ornés de fontaines & de pieces d'eau. Il est construit de pierres, & n'a qu'un étage. Ses nombreux appartemens environnent plusieurs cours, dans chacune desquelles il y a une belle citer-

Palais du Roi.

ne. La principale entrée eſt une grande ſalle, qui a la forme d'une tour quarrée, & qui ſert de corps-de-garde. On y voit quelques pieces d'artillerie & d'autres armes. De cette ſalle on paſſe dans une autre, où ſe tiennent les courtiſans. Ils ſont obligés de s'y rendre tous les jours à midi, pour recevoir les ordres du Monarque. Les Etrangers ne ſont reçus que dans la premiere ſalle, & il n'eſt permis qu'aux Officiers du Palais de pénétrer au-delà de la ſeconde. Elles ſont élevées toutes les deux de trois pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée. Leur ſol eſt couvert d'un beau parquet, ſur lequel on étend des nattes d'une grande propreté. Les murs ſont couverts de tapiſſeries de ſoie, & l'on voit pendre du plafond, qui eſt auſſi tapiſſé, quantité de franges de la même matiere. Les autres appartemens ne ſont pas moins décorés.

Productions des Maldives.

La plupart des Iſles qui compoſent l'Archipel des Maldives, ſont abſolument déſertes. Pluſieurs ne ſont couvertes que d'un ſable mouvant, qui eſt preſqu'entierement ſubmergé dans les hautes marées. Les plus fertiles ne produiſent que des herbages,

& quantité d'arbres de cocos, d'où les Maldivois tirent de grands secours, soit pour leur nourriture, soit pour leur boisson, soit pour la construction de leurs édifices. On ne recueille dans le pays presqu'aucune espece de grains, & le peu de riz qui s'y consomme se tire de Bengale. Le poisson s'y trouve en abondance, & sert de principal aliment à ces insulaires. Les Isles peu fréquentées sont en tout tems couvertes de grosses crabes, d'écrevisses de mer, & d'une telle multitude de *Pengouins*, qu'on n'y peut mettre le pied sans marcher sur leurs œufs & sur leurs petits. Ces oiseaux sont une espece d'oies marines, qui ont les plumes du dos noires, & celles du ventre blanches; un cercle blanc autour du cou; des ailes petites, & couvertes de plumes très-courtes, qui leur servent plutôt à nager qu'a voler; la peau, fort épaisse, & la chair d'assez bon goût. Tel de ces oiseaux pese douze ou quinze livres.

Oiseaux de mer appellés Pengouins.

On rencontre sur les rivages de l'ambre gris, du corail, & une sorte de noix, grosse comme la tête humaine, que les Indiens appellent *Tavar-*

carré, & les Portugais, *coco des Maldives*. On vante ses vertus pour la médecine, & elle se vend fort cher dans le pays. On trouve dans l'eau une racine, qui est une espece de corail, mais fort grossier, que les Maldivois nomment *Aquiri*. Ils la font bouillir dans du suc de cocos, & ce mêlange produit une sorte de miel & de sucre.

On doit mettre au rang des principales richesses de cette contrée, les *Bolys* ou *Coris*, petites coquilles blanches & luisantes, qui servent de monnoie à ces insulaires, & qui ont cours chez d'autres peuples de l'Inde. On les pêche deux fois chaque mois, & ce soin regarde les femmes, qui entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, cherchent parmi le sable ces monnoies fragiles. On en charge tous les ans aux Maldives trente ou quarante navires, pour Bengale, pour Siam, & pour d'autres lieux. Elles se vendent par paquets de douze mille, qu'on enveloppe dans des corbeilles faites de feuilles de cocotier. Chaque paquet vaut un *Larin*, petite piece d'argent qui se frappe dans ces Isles, Coquilles qui servent de monnoie.

& que Pyrard évalue à huit sols de France.

Commerce étranger.

Les principales marchandises que ces Indiens débitent aux étrangers, sont les voiles & les cordages de navires, qui se fabriquent dans le pays, & dont la matiere se tire des seuls cocotiers : l'huile, le miel & les cocos, dont on charge chaque année plus de cent navires ; le poisson sec, l'écaille, les nattes de jonc, diversement colorées, qui effacent tout ce qui se fabrique ailleurs de plus parfait en ce genre ; les toiles peintes, & les étoffes de soie. Ils tirent en échange des soies & des cotons cruds, des toiles de coton blanches, des essences parfumées, dont ils se frottent les membres ; du riz, des noix d'Arek, pour assaisonner leur bétel ; du fer, de l'acier, de l'or, de l'argent, de la porcelaine, des épiceries, & d'autres denrées que leur pays ne produit point.

Climat. Saisons.

La proximité de l'Equateur expose ces Isles à des chaleurs excessives : cependant les nuits, toujours égales aux jours, sont très-fraîches. On assure que la qualité de l'air est fort mau-

vaise, & que les Maldivois sont sujets à plusieurs maladies dangereuses, telles que des fievres épidémiques, connues dans toute l'Inde sous le nom de *fiévres des Maldives*; les maux d'yeux & de rate; la petite vérole, qui est d'une malignité particuliere dans ces Isles, où l'on observe néanmoins qu'elle ne se fait sentir que tous les dix ans. Le mal vénérien s'est répandu depuis deux siecles parmi ces Indiens, qui ont beaucoup de commerce avec les Portugais de Goa. La division des saisons est ici la même que sur les côtes de Malabar & de Coromandel. La mousson séche commence au mois d'Octobre, & la mousson humide au mois d'Avril.

II. Gouvernement & usages de ce peuple.

Disons un mot du gouvernement, & des usages civils & religieux de ce peuple. On ne peut guere douter que les Maldivois ne soient un mélange d'Indiens & d'Arabes. Les premiers habitans des Maldives vinrent probablement de la côte de Malabar, & donnerent à ces Isles le nom de leur ancienne patrie. Nous avons observé ailleurs (1) que Malabar, ou, comme les Indiens prononcent, *Male-bar*,

Conjectures sur son origine.

(1) Tome III, pag. 24.

ſignifie pays de Male, comme *Male-dive* ſignifie Iſle de Male. Les Arabes ont depuis pénétré dans les mêmes Iſles, ſoit au huitieme ſiecle, dans le tems de leur premiere excurſion dans l'Inde, ſous le Califat de Valid, ſoit dans l'onzieme ſiecle, ſous la conduite de Mahmoud Gaznévide; ſoit trois ſiecles après, lors de l'établiſſement des Tartares dans l'Indoſtan. Chaſſés des belles poſſeſſions qu'ils avoient dans ce dernier pays, ils s'embarquerent peut-être pour retourner dans leur ancienne patrie, & pluſieurs de ces fugitifs ayant rencontré les Maldives, les premieres Iſles qui ſe préſentent en voguant de l'Inde vers l'Arabie, ils y fixerent leur ſéjour. Quoi qu'il en ſoit de l'époque, des motifs & des circonſtances de cette tranſmigration; il paroît certain qu'une colonie d'Arabes s'eſt établie aux Maldives; qu'elle a uſurpé la ſouveraineté de ce pays; qu'elle y a introduit le culte de Mahomet, qui eſt aujourd'hui la ſeule religion de ces Iſles, & qu'elle s'eſt ſi bien entée ſur la nation primitive, que ces deux peuples n'en font aujourd'hui qu'un ſeul, qui ſuit les mêmes uſages, & qui

ſe

se gouverne par les mêmes loix. On remarque néanmoins quelque différence entre les Maldivois qui habitent la partie du Sud, & ceux qui sont établis dans la partie du Nord. Les premiers ont plus de rudesse dans leurs manieres & dans leur langage. Ils vont presque nuds, & les femmes mêmes n'ont d'autre vêtement qu'une simple toile, dont elles se couvrent le milieu du corps. Au contraire, les Maldivois du Nord sont vêtus avec la même décence que les Mahométans de l'Inde, & se distinguent par la douceur & la civilité de leurs manieres. Ainsi ces deux peuples, malgré leur mélange, conservent encore quelque trace de leur premiere origine. Pyrard, Ibid.

Les Maldivois obéissent à un seul maître, dont l'autorité est despotique, mais qui se repose de tous les soins de la royauté sur les Prêtres. Les treize Atollons forment autant de gouvernemens particuliers, dont les chefs, nommés *Naybes*, joignent aux fonctions du sacerdoce l'exercice de la puissance législative, & jugent souverainement de toutes les affaires. Ils ont sous eux d'autres ministres, nom- Administration de la justice.

més *Catibes*, qui rendent la justice dans les différentes Isles de chaque Atollon, & qui sont aussi tirés de l'ordre des Prêtres. Le Naybe, qui fait sa résidence à Male, a une sorte d'inspection sur les autres Gouverneurs. On le nomme *Pandiare*. C'est en même tems le souverain Pontife & le premier Magistrat de la Nation. Les autres Officiers de l'Empire sont le *Quilague*, dont la fonction répond à celle de Lieutenant-Général du Roi; le Secrétaire d'Etat, l'Intendant des Finances, le grand Trésorier; les *Mocouris*, qui forment le Conseil du grand Naybe, & qu'il est obligé de consulter dans les affaires importantes; les *Moscoulis*, ou Capitaines des gardes, &c. Le Roi assigne à ces différens Officiers certaines Isles de son domaine, & leur donne outre cela quelques mesures de riz, pour leur subsistance.

Loix particulieres.

Une loi particuliere à ce peuple, c'est que la punition des offenses les plus griéves, dépend uniquement de l'offensé. La justice n'en prend aucune connoissance, s'il n'y a point de plainte contre l'aggresseur. Si les enfans d'un homme assassiné sont en bas

âge, on attend qu'ils ſoient majeurs, pour ſavoir d'eux-mêmes s'ils veulent qu'on puniſſe le meurtrier. La ſodomie, l'inceſte & l'adultere, ne ſont punis que du fouet. Il eſt vrai que ce châtiment eſt ſi rude aux Maldives, qu'il devient quelquefois mortel. Dans les larcins conſidérables, on coupe le poing aux criminels.

La nobleſſe a ici de grands priviléges. Elle s'acquiert, comme parmi nous, par trois moyens: par la naiſſance, par les emplois, par les lettres du Prince. Les femmes la conſervent, quoique mariées à un roturier, & la tranſmettent, non à leur mari, mais à leurs enfans. Il en eſt de même des maris nobles, qui épouſent une femme du peuple. Ils n'annobliſſent pas leurs femmes, mais les enfans qui naiſſent de ce mariage participent à la nobleſſe du pere. Les roturiers ne peuvent s'aſſeoir en préſence d'un noble. S'ils le rencontrent, ils doivent s'arrêter, & le laiſſer paſſer devant eux. S'ils ſont chargés de quelque fardeau, ils ſont obligés de le mettre à terre.

Le Roi des Maldives prend le titre de *Raſquan*. Son habillement ordinai- Le Raſquan ou Roi.

re est une casaque de toile fine, qui descend un peu plus bas que la ceinture. Il y joint une sorte de pagne, qui lui couvre le reste du corps, & qui est attachée, vers le haut, par une large ceinture, dont les bouts, qui pendent fort bas, sont ornés de franges. Une chaîne d'or, enrichie d'une grande agraffe de diamans, ceint encore la même pagne. Il a les jambes nues; mais ses pieds sont couverts de sandales de cuir doré.

Ses revenus.

Ce Monarque a un domaine composé de plusieurs Isles, dont le produit lui appartient en propre. Il jouit, outre cela, du cinquieme de tous les fruits qu'on recueille dans le pays. Il leve encore des droits particuliers sur les Coris; sur le poisson sec, sur les marchandises étrangeres. L'ambre & le corail qu'on trouve sur les côtes, & généralement tout ce que la mer jette sur le rivage, appartient aussi à ce Monarque. Enfin, un des principaux objets de ses revenus, consiste dans le grand commerce qu'il fait au-dehors pour son propre compte.

Portrait des Maldivois.

Les Maldivois sont plus olivâtres que noirs, & leur visage est en général bien moins basané que celui des

autres Indiens. On trouve même dans le pays quelques femmes, qui sont aussi blanches que des Européennes. Ce peuple a du courage, du talent pour la guerre, & des dispositions assez heureuses pour les sciences. Il s'applique sur-tout à l'Astronomie.

Les hommes ont la taille haute, & la physionomie avantageuse. Ils ont naturellement le corps fort velu; mais ils se rasent le poil en divers endroits de la poitrine & de l'estomac, ce qui offre, dit Pyrard, l'apparence d'une étoffe découpée. Les nobles, les ministres de la religion, & tous ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Médine, portent leur barbe dans toute sa longueur, la rasant seulement autour des lévres, pour ne la point souiller lorsqu'ils mangent ou qu'ils boivent. Les autres la portent fort petite, & seulement autour du menton, où elle se termine en pointe. Ils ont coutume de se raser à la porte des Mosquées, & d'enterrer dans leurs cimetieres les rognures de leur poil & de leurs ongles. Il n'est permis qu'aux nobles & aux gens de guerre de porter les cheveux longs.

Les femmes ne manquent point d'a-

grémens. Elles laissent tomber leurs cheveux dans toute leur longueur, les lient par derriere avec un anneau, les parfument, les ornent de fleurs, & y joignent même quelquefois de faux cheveux, pour en augmenter le volume.

Les mœurs de ce peuple sont très-dissolues, & la corruption est égale dans les deux sexes. L'adultere, l'inceste, & l'infame sodomie, sont les crimes communs dans ces Isles.

III. Particularités concernant l'Histoire Moderne des Maldivois.

L'Histoire Moderne des Maldivois, n'est gueres plus connue que leur origine, & les Lecteurs ne doivent s'attendre à cet égard qu'à des détails très-superficiels. Voici quelques particularités recueillies par Pyrard. Les Portugais s'emparerent des Maldives vers la fin du seizieme siecle. Leurs Missionnaires ayant converti le Rasquan ou Roi du pays, l'engagerent à se rendre à Cochin, où il reçut le baptême. Ses sujets, qu'il somma inutilement d'embrasser le Christianisme, se révolterent contre lui, & couronnerent un Prince de son sang, qui lui avoit autrefois disputé le trône. Les Portugais, sous prétexte de défendre le Roi chrétien, porterent la guerre

Comment les Portugais s'emparerent des Maldives.

dans ces Isles, s'emparerent de la ville de Males, où le nouveau Roi fut tué les armes à la main, y bâtirent une forteresse, & soumirent bien-tôt après tout le reste du pays, à la réserve de l'Atollon de *Souadou*, qui est dans la partie du Sud. Deux Princes Mores se fortifierent dans ce dernier canton, où il fut impossible aux Portugais de pénétrer. Les choses demeurerent en cet état pendant l'espace d'environ dix ans. Tout se faisoit dans Male au nom du Roi chrétien; mais les Portugais le retenoient toujours à Cochin, & son absence faisoit murmurer le peuple, qui voyoit à regret toutes les forces & tous les revenus de l'Etat dans les mains de ces nouveaux maîtres. Les deux Princes, qui s'étoient révoltés dans l'Atollon de Souadou, résolurent d'affranchir les Maldivois de cette indigne servitude. Aidés de quelques Corsaires Malabares, ils fondirent brusquement sur la forteresse de Male, l'emporterent par escalade, & firent main basse sur la garnison. Les Portugais, irrités de cet affront, armerent puissamment contre les Princes rébelles, qui de leur côté se défendirent avec beau-

Comment ils en furent chassés.

coup de courage. Après une guerre opiniâtre, on convint de part & d'autre d'un accommodement, dont les principales conditions furent que la possession des Maldives resteroit aux deux Princes; que néanmoins ils ne prendroient pas le titre de Rasquans; que les Maldivois qui voudroient commercer au-dehors, seroient obligés de prendre un passe-port des Portugais; qu'on payeroit au Roi chrétien une pension annuelle, non à titre de tribut, mais comme un don gratuit de ses sujets. Le Rasquan dépossédé abandonna depuis le tiers de cette pension au Roi de Portugal.

Conspiration d'un jeune Portugais.

Quelques années après cette révolution, un jeune Portugais, élevé à la Cour des deux Princes Mores, & comblé de leurs bienfaits, conçut le projet de s'emparer du trône des Maldives, & entretint des correspondances secrettes avec le Conseil de Goa. Ses complots furent découverts, & une mort cruelle fut le juste prix de son ingratitude & de sa perfidie.

Saccagement des Maldives par une troupe de Corsaires.

Le Royaume des Maldives éprouva, en 1607, une cruelle disgrace, qu'on doit mettre au rang de ses principales révolutions. Des Corsaires

Bengalois ayant paru à la hauteur de Male, avec une flotte de ſeize bâtimens, furent introduits dans le port de cette capitale par un Pilote Maldivois. Le Raſquan prit l'allarme, & s'embarqua, avec ſes femmes, ſur quelques galeres, pour ſe retirer dans les Iſles du Sud, que la difficulté des paſſages rend preſque inacceſſibles. Tandis qu'il ſe mettoit en mer, emportant avec lui ce qu'il avoit pû ſauver de plus précieux, les Pirates deſcendirent ſur le rivage, ſans trouver aucune réſiſtance. Leur chef ayant appris la fuite du Roi, détacha auſſitôt huit galeres pour le ſuivre. Ces brigands commirent une infinité de violences dans l'Atollon de Male & dans les Iſles voiſines, qu'ils pillerent pendant dix jours, & d'où ils emporterent des richeſſes ineſtimables. Les galeres qui avoient pourſuivi le Roi, le joignirent au bout de quelques heures, prirent cinq de ſes galiotes, & revinrent le lendemain, chargées de tous les tréſors qu'il avoit embarqués. Le Raſquan fut tué dans cette bruſque attaque, & ſes femmes tomberent au pouvoir des vainqueurs, qui pillerent leurs joyaux, mais qui reſpecterent

leurs personnes. Les Pirates, en se retirant, rendirent la liberté à ces Princesses, & relâcherent tous leurs autres captifs. Mais ils laisserent le Royaume dans une affreuse désolation, qui fut encore augmentée par les divisions survenues entre les Princes du pays, qui se disputerent la succession du feu Roi. Après plusieurs guerres sanglantes, le frere de la principale Reine fut placé sur le trône, par la protection du Roi de Cananor.

CHAPITRE II.

Habitans de Ceylan.

ARTICLE PREMIER.

Situation de Ceylan. Division de ses Peuples & de ses Provinces.

Etendue & position de Ceylan.

LES Géographes placent l'Isle de Ceylan entre six & dix degrés de latitude septentrionale, & entre quatre-vingt-dix huit & quatre-vingt-dix-neuf degrés trente minutes de longitude du Méridien de Paris. Suivant cette position, on doit lui donner qua-

tre-vingt lieues * de long du Nord au Midi, & trente de l'Est à l'Ouest dans sa plus grande largeur. Sa distance de la côte de Coromandel n'est que de quinze lieues. Toutes nos cartes lui donnent la forme d'une poire.

* Grandes lieues à vingt le dégré.

On distingue dans le pays trois nations principales; les *Bedas* ou *Vedas*, qui habitent sa partie septentrionale; les *Chingulais*, qui sont au centre de l'Isle; & les Hollandois, qui possedent presque toutes ses places maritimes.

Trois Nations principales.

1. *Pays des Bedas. Leur Gouvernement & leurs usages.*

Les Bedas occupent presque tout le pays qui est entre les montagnes du *Kandukarre* & de *Passere*, district plus considérable par son étendue que par ses richesses. La premiere de ces Montagnes est située dans la partie orientale de l'Isle; l'autre regarde le Nord. Le pays est uni, rempli de bois & de lieux déserts. Il est partagé entre plusieurs familles, qui possédent en propre un canton particulier, & qui ont chacune leur chef. Elles ne reconnoissent point d'autres

Les Bedas.

Van Goens *apud* Salmon.

maîtres. Ces petites Ligues vivent dans une grande union. Elles terminent à l'amiable tous leurs différends; & si quelque puissance étrangere les attaque, elles se réunissent toutes contre l'ennemi commun. Chaque district a une garde de soldats, qui défendent l'enceinte de ses habitations, & qui n'y laissent entrer aucun étranger sans la permission du Chef. Les voyageurs, à qui l'on permet de traverser le pays, sont examinés avec la plus rigoureuse attention. La garde, qui leur a livré le passage, les accompagne jusqu'à l'entrée du district voisin.

Qualités morales de ce peuple.

Ces Insulaires sont braves, généreux, humains envers les étrangers; mais si jaloux de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils tueroient un homme qui oseroit les regarder ou les toucher. Ils parlent peu. Ils vont presque nuds, les femmes n'ayant qu'un tablier depuis les reins jusqu'aux genoux, & les hommes une toile légere qui leur couvre les parties naturelles. Leur taille est petite, mais ils ont le corps gros & robuste. Leurs armes sont des fléches, & un arc long de neuf ou dix pieds, armé d'une pointe de fer, qu'ils plantent en terre lors-

qu'ils décochent leurs traits. Cet arc leur sert aussi de lance. La chair de cerf, le miel & les fruits, sont leurs alimens ordinaires. Ils habitent sur les bords des rivieres, & ils passent la nuit sous le premier arbre qu'ils rencontrent, ayant la précaution de mettre autour d'eux quelques branches d'arbres, pour être avertis de l'approche des bêtes farouches, par le bruit qu'elles font en traversant ces feuillages.

Son commerce.

Les Bedas font avec leurs voisins un petit trafic de noix d'Arekier, de miel, de cire, de planches, de fer, de crystal, de peaux de bêtes, & des fruits que leur contrée produit. Ils reçoivent en échange des étoffes grossieres, des anneaux de cuivre, des brasselets de verre, du sel, &c. Autrefois ils ne faisoient aucun cas de l'argent ni de l'or; ils en prennent aujourd'hui volontiers pour leurs marchandises. Si un de ces Insulaires reçoit une offense d'un homme de sa tribu, il va trouver le Capitaine du canton, se tient assis sous un arbre, vis-à-vis sa demeure, tenant dans sa main une branche de verdure, & gardant un profond silence. Il attend

en cette posture, pendant cinq ou six jours, que le Capitaine l'interroge, & lui rende justice. Si on ne lui fait aucune satisfaction, il plante en terre son rameau & se retire, soit pour aller chercher son ennemi, soit pour abandonner le canton.

2. *Pays des Chingulais. Royaume de Candi.*

Les Chingulais. Les Chingulais forment la seconde division des habitans de Ceylan. Leur pays situé dans l'intérieur de l'Isle, est partagé en plusieurs provinces, qui contiennent chacune un certain nombre de districts. Les provinces du Nord sont *Noure Calava*, qui a cinq districts, & *Hotcourli*, qui en a sept. Celles de l'Est sont *Mantali* & *Ouvah*, qui comptent chacune trois Districts. *Tammaguod*, *Bintam*, *Vellas* & *Panao*, sont des terres voisines, mais qui n'ont point le rang de provinces. Il y a dans la seule province d'Ouvah, trente-deux tribus particulieres, soumises à autant de chefs, qui reconnoissent eux-mêmes l'autorité d'un Souverain. Son terroir produit le meilleur tabac de Ceylan. Le bois

Division de leur pays.

Van Goens, *Ibid.* Relation de Knox.

y eſt rare, mais elle eſt arroſée de pluſieurs rivieres, qui font croître dans ſes campagnes une grande abondance de riz. Elle produit auſſi beaucoup de beſtiaux.

Les provinces de l'Oueſt ſont *Oudipollat*, *Dolusbang*, *Hotterakourli*, qui ont chacune quatre diſtricts, *Portaloun* & *Tonkourli*, qui n'en ont que deux.

Les contrées du centre ſont partagées en petits diſtricts, dont les plus conſidérables ſont *Vallaponahoi* (1), *Poncipot* (2), *Goddaponohi* (3), *Hevoihattai* (4), *Cote-mul*, *Horſepot* (5), *Tunponnahoi* (6), *Oudanour* & *Tattanour* (7). Les deux dernieres ſont les plus peuplées & les plus fertiles.

La plupart de ces provinces & de ces diſtricts, ſont ſitués ſur des montagnes & ſur des côteaux, d'où leur vient le nom général de *Kondeuda*, ou *Candi-uda*, qui dans la langue

D'où lui vient le nom de Candi.

(1) Ce nom ſignifie *cinquante trous* ou *vallées*.

(2) Qui ſignifie *cinq cens ſoldats*. (3) *Cinquante pieces de terre ſéche*. (4) *Soixante Soldats*. (5) *Quatre cens ſoldats*. (6) *Les trois cinquantaines*. C'eſt Knox qui explique ainſi tous ces noms, qui ſont analogues à la nature du terrein ou des habitans.

(7) Salmon écrit *Yattanyar*.

Chingulaiſe, ſignifie *Cimes de montagnes*. C'eſt de ce nom que les Européens ont formé celui de *Candi*, qu'ils donnent à tout le pays.

Les différens diſtricts dont on a parlé, ſont ſéparés les uns des autres par d'épaiſſes forêts, que perſonne n'a la liberté d'abattre, parce qu'elles ſervent à la défenſe du Royaume. Le pays eſt auſſi coupé d'un grand nombre de rivieres qui deſcendent des montagnes. La plupart ſont fort grandes & fort poiſſonneuſes; mais il y en a peu de navigables, à cauſe des rochers dont elles ſont ſemées. La plus conſidérable eſt celle de *Mavelagongue*, qui prend ſa ſource ſur la montagne que les Portugais ont nommée *le pic d'Adam*. Elle traverſe preſque toute l'Iſle du Sud au Nord-Eſt, & va ſe jetter dans la Baye de Trinquemale, à huit degrés trente cinq minutes de latitude du Nord, après avoir arroſé Cote-mul, Hevoihattai, Horſepot, Mantali, Bintam, & d'autres provinces ou diſtricts conſidérables.

Rivieres.

La crainte de la puiſſance des Hollandois, a rendu preſque déſertes les provinces ſituées vers les côtes. La

plupart des habitans se sont retirés dans l'intérieur de l'Isle, qui est fort peuplé. La situation de ces quartiers les rend presqu'inaccessibles. On n'y arrive qu'en traversant de vastes forêts & des montagnes escarpées, dont les gorges sont si étroites, que deux hommes n'y sauroient marcher de front. Ces passages sont d'ailleurs défendus par de bonnes barrieres, composées du bois de certains arbrisseaux, dont les branches sont garnies de longues épines, aussi fortes que des clous de fer. On en trouve non-seulement dans les gorges des montagnes, mais à l'entrée de tous les chemins qui conduisent à la capitale. Personne n'y passe sans une permission scellée du sceau impérial.

Situation avantageuse de ce Royaume.

La plus haute montagne de l'Isle, est dans la partie du Sud. Les Portugais l'ont appellée *le pic d'Adam*, & les Indiens la nomment *Hamalel*. On voit sur son sommet une pierre platte, qui porte l'empreinte d'un pied humain, une fois plus grand que nature. C'est un objet de culte chez ce peuple, comme le *rocher de Prabat*, chez les Siamois; & il se fait tous les ans sur cette montagne, principa-

Le Pic d'Adam.

lement au mois de Mars, des processions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfans.

Villes importantes.

La capitale du Royaume est située au centre de l'Isle, dans le district de Tattanour. Les Européens la nomment *Candi*, & les Indiens, *Hingadagul-neur*, qui signifie *ville du peuple*, ou *Moncaire*, c'est-à-dire, *ville royale*. C'étoit autrefois une ville considérable, où les Souverains du pays fixoient leur résidence. Mais les Portugais l'ayant ruinée dans le tems de leurs premieres conquêtes, ces Princes ont transporté ailleurs le siége de leur empire. Ils ont néanmoins un beau palais à Candi, & de tems en tems ils y font des voyages. La forme de cette ville est triangulaire. Elle est fortifiée du côté du Sud par un rempart de terre, de la hauteur de vingt pieds, qui ferme une vallée située entre deux montagnes. Les autres avenues, à deux ou trois milles de distance, sont défendues par de fortes haies, qui sont toujours gardées par des soldats. Les autres villes considérables, sont *Nellembi-neur*, dans la province d'Oudipollat, à douze milles de Candi, vers le Sud;

Allout-neur, qui eſt au Nord-Eſt de cette capitale, dans le diſtrict de Bintam; le gouvernement y tient en réſerve de grands magaſins de bled & de ſel: *Badoula*, à l'Eſt de Candi, & à deux journées de cette ville, dans la province d'Ouvah : *Digligi-neur*, entre Candi & Badoula, dans la province de Hevoihattai: c'eſt dans ce lieu que les Rois réſident depuis près d'un ſiecle. Leur palais n'a d'autre enceinte qu'un rempart de terre. Il conſiſte dans un grand nombre de bâtimens irréguliers, la plupart fort bas, & couverts de paille. Il y en a quelques-uns dont les toits ſont de tuiles, & qui ont deux étages, avec des galeries ouvertes de tous les côtés, pour reſpirer la fraîcheur. Elles ſont entourées de baluſtres d'ébene & de bois vernis. Les fenêtres ſont garnies de plaques d'argent & d'ébene, & l'on voit au ſommet de chaque édifice des vaſes de terre, ou d'autres ornemens. Les portes ſont d'un beau travail.

Palais de Digligi-neur.

Les maiſons des habitans ne ſont en général que de pauvres huttes, élevées ſur des perches, & fermées d'un treillis de branches ou de roſeaux. Il eſt défendu à tout particulier, ſous

Maiſons des particuliers.

peine de la vie, de leur donner deux étages, & d'en blanchir les murailles; & cette loi regarde les étrangers comme les naturels de l'Isle. Knox, voyageur Anglois, qui fut retenu captif dans le pays pendant plusieurs années, ayant blanchi avec de la chaux une petite maison qu'il avoit construite, pensa subir la peine attachée à l'infraction de ce réglement. Il n'y eut que sa qualité d'étranger qui engagea le Roi à lui pardonner une faute, qui auroit couté la vie à un Indien. Ces Insulaires ne connoissent point l'usage des cheminées. Ils allument dans un coin de leur cabane le feu nécessaire pour la préparation des alimens; ce qui enfume toutes leurs habitations. Les maisons des nobles sont spacieuses & commodes, & consistent ordinairement dans deux corps de logis qui se regardent, & qui sont joints de chaque côté par une muraille. La cour qui sépare ces bâtimens est quarrée. Il y a aux environs d'autres logemens particuliers pour les domestiques.

Ordonnance bisarre.

Le nombre des Bourgs & des Villages est très-considérable dans tout le Royaume: mais les plus grands ne

Bourgs & Villages.

contiennent pas plus de cent maiſons, & la plupart en ont beaucoup moins. Ceux qui ont quelque Temple & quelque Divinité célèbres, ſont les plus fréquentés. On n'y trouve, au reſte, qu'un amas informe de cabanes, irrégulierement diſperſées, & environnées ordinairement d'une haie & d'un foſſé. Les Chingulais ne bâtiſſent jamais près du grand chemin, de peur d'être expoſés aux regards curieux des paſſans. Knox nous apprend que lorſque les maladies deviennent fréquentes dans un canton, & qu'il y meurt en peu de tems pluſieurs perſonnes, les habitans prennent auſſi-tôt la fuite, & vont s'établir ailleurs, perſuadés que le Diable a pris poſſeſſion de ce lieu funeſte.

3. *Etabliſſemens des Hollandois. Digreſſion préliminaire ſur l'Origine & les progrès de leur Commerce dans l'Inde.*

Les Hollandois poſſedent de ſi beaux établiſſemens dans les Iſles de l'Inde, & l'Hiſtoire de leur commerce eſt tellement liée à celle des peuples qui habitent ces Iſles, que je ne

puis me dispenser d'entrer dans quelques détails sur ce qui concerne l'origine & les progrès de leur Compagnie Orientale. J'ai d'ailleurs annoncé, dans mon quatrieme Volume, que je traiterois une si importante matiere avec une juste étendue. C'est ici le lieu de m'acquitter de cette promesse.

Recueil des Voyages Hollandois.

Les Hollandois doivent l'origine de leurs établissemens dans l'Inde, à la disgrace d'un de leurs compatriotes, nommé *Corneille Houtman*, que des affaires particulieres avoient conduit à Lisbonne. Cet homme s'étant rendu suspect au Gouvernement, par des informations indiscretes sur les affaires de l'Inde, & sur la route que tenoient les Navigateurs Portugais, les Ministres le firent arrêter, & le condamnerent à une grosse amende. Houtman étoit dans l'impuissance de la payer, & se voyoit menacé, faute d'y satisfaire, de passer sa vie dans les prisons de Lisbonne. Dans cette extrêmité, la pensée lui vint de recourir à quelques Marchands d'Amsterdam, & de leur écrire une lettre, dans laquelle il leur promettoit, pour prix de sa liberté, de leur faire

part de toutes les lumieres qu'il avoit acquises sur le commerce des Indes. On accepta ses offres; sa rançon fut payée, & il fut mis en liberté. De retour en sa patrie, il communiqua à ses libérateurs plusieurs secrets importans; & ces ouvertures parurent si intéressantes, qu'il se forma sur le champ une société de Négocians, sous le nom de *Compagnie des pays lointains*, dont l'administration fut confiée à dix Directeurs. Elle équipa, en 1595, quatre Navires, qui prirent la route de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, sous la direction de Houtman. Dans ce premier voyage, les Hollandois, après avoir reconnu *Sainte-Marie*, *Madagascar*, & d'autres Isles de la côte d'Afrique, pousserent jusqu'aux Maldives, rangerent le Cap de Comorin, & entrerent dans le détroit de la Sonde le 11 de Juin de l'année 1596. Ils aborderent quelques jours après à Bantam, une des principales villes de l'Isle de Java, où ils obtinrent d'abord la liberté d'établir un comptoir. Mais les dispositions des Insulaires ayant changé, Houtman fut arrêté dans le Palais du Gouverneur, & après une captivité

Premiere compagnie d'Amsterdam.

Envoi de quatre Navires sous la direction de Houtman.

de quelques mois, & divers combats cruels entre les Hollandois de la flotte & les Javanois, il fut obligé d'abandonner la rade de Bantam. Il rentra dans le port d'Amſterdam le 14 Août 1597, ayant perdu dans cette expédition un de ſes vaiſſeaux, & près des deux tiers des équipages de toute la flotte.

Second envoi, commandé par Van Nek.

Ce voyage, quoiqu'aſſez infructueux, ne rallentit point l'ardeur des Négocians d'Amſterdam. De nouveaux aſſociés ſe joignirent aux anciens, & la Compagnie envoya aux Indes, en 1598, une flotte de huit vaiſſeaux, commandée par M. *Van Nek*, avec cinq cens ſoixante hommes d'équipage, tant ſoldats que matelots. Van Nek arriva au mois de Novembre dans la rade de Bantam, conclut un traité de commerce avec les Javanois de ce quartier, y chargea quatre vaiſſeaux de poivre, de cloux de girofle, de fleur de muſcade & de canelle, & revint heureuſement au Texel, avec cette riche cargaiſon, au mois de Juillet 1599, après avoir fait huit mille lieues en moins de quinze mois.

Ouverture du commerce de Java.

Jacques *Warwick*, qui fit les fonctions

tions d'Amiral, après le départ de Van Nek, resta dans l'Inde avec les quatre autres vaisseaux de l'armement. Ses gens furent fort maltraités à *Madure*, Isle voisine de Java, & il y en eut plusieurs de massacrés par les Insulaires. D'autres, au nombre d'environ cinquante, furent arrêtés prisonniers, & l'Amiral n'obtint leur délivrance, qu'en payant une grosse rançon. Il quitta cette dangereuse contrée pour se rendre à l'Isle d'*Amboine*, près des Moluques, où il fut bien accueilli. On lui permit de charger de girofle deux navires, & tandis qu'il s'occupoit à cette cargaison, il envoya les deux autres vaisseaux qui lui restoient aux Isles de *Banda*, qui sont au Sud-Est d'Amboine, pour s'y pourvoir de noix & de fleur de muscade. L'Officier qu'il chargea de cette commission, alla mouiller à *Nera*, capitale de ces Isles, où il eut la gloire de fonder le premier comptoir que les Hollandois aient possédé dans l'Inde. Il y laissa vingt hommes, avec de l'argent & des marchandises pour l'achat ou l'échange des épiceries, & ayant lui-même achevé à très-peu de frais sa cargaison, il reprit la route de

Commencement de celui d'Amboine.

Premier Comptoir des Hollandois dans l'Inde.

la Hollande par le Cap de Bonne-Espérance. Le succès de son expédition causa une telle joie aux Directeurs de la Compagnie, qu'ils firent exposer aux yeux du peuple les marchandises de ces deux navires. Les montres de muscade furent trouvées si belles, que les Hollandois se persuaderent qu'on n'en avoit jamais vû de si parfaites à Lisbonne. Warwick eut de son côté le bonheur d'ouvrir à ses compatriotes l'entrée des Moluques, pour l'établissement d'une maison de commerce à Ternate. Il y laissa cinq hommes, pour veiller à la garde du comptoir & aux affaires du commerce, & il ramena au Texel, dans le cours de l'année 1600, les deux navires qu'il avoit chargés à Amboine.

Etablissement de Ternate.

L'émulation des Hollandois croissant à mesure que la prospérité de leur commerce augmentoit, quelques marchands de Zélande armerent aussi pour l'Inde, & les habitans de Rotterdam formerent dans le même tems une compagnie, qui mit en mer cinq navires. D'un autre côté, les Négocians d'Amsterdam, sans attendre le retour de leur seconde flotte, avoient fait partir, dès l'année 1599, trois

Autres Compagnies, qui se forment.

autres vaisseaux, sous le commandement de M. *Vander Hagen*. Cet Amiral se rendit à Bantam au commencement de l'année suivante, & de-là à Amboine, où il trouva la guerre allumée entre les Indiens & les Portugais. Les Indiens l'ayant invité de se joindre à eux, il leur envoya dix chaloupes armées, & il descendit lui-même dans l'Isle à la tête de ses plus braves soldats, pour attaquer un fort qui appartenoit aux Portugais. Il assiégea inutilement la place pendant deux mois; mais il eut lieu de se consoler de cette disgrace, par le Traité avantageux qu'il conclut avec les Insulaires. Ses conditions portoient qu'on travailleroit incessamment à la construction d'un fort; que les Indiens feroient les frais de tous les travaux; que les Hollandois mettroient une garnison dans la place, & se chargeroient de la défendre; que tout le girofle qui croît dans le pays seroit livré aux vaisseaux de la Compagnie, à un prix invariable, & que ce commerce seroit interdit à toute autre nation. Ce Traité fut à peine signé, que les Hollandois firent commencer les travaux; & ils les pousserent avec tant

Expédition de Vander Hagen.

Les Hollandois bâtissent un Fort à Amboine.

d'ardeur, que le fort fut achevé en moins de six semaines.

Ils sont mal reçus à Sumatra.

Les tentatives qu'ils firent dans le même tems pour s'établir dans l'Isle de Sumatra, eurent moins de succès. Leurs bâtimens furent insultés à *Achem*, capitale du pays : plusieurs Hollandois furent faits prisonniers, & le fameux Corneille Houtman y perdit la vie. Van Nek, dans un second voyage qu'il fit aux Indes en 1600, fut attaqué à la hauteur de Ternate par les Portugais, & mis hors de combat après une action très-vive, dans laquelle il eut la main droite emportée d'un boulet de canon. Il fut plus heureux à Patane & à Johor, Etats voisins de Siam, où il établit des Comptoirs.

Ils s'établissent à Patane & à Johor.

Les différentes Compagnies d'Amsterdam armerent en 1601 quinze navires, qui partirent ensemble le 22 Avril. *Wolphart Harmansen*, un des Amiraux, s'étant séparé du gros de la flotte, avec les navires qu'il commandoit, arriva le 24 de Décembre devant la ville de *Palinban*, qui est à la pointe occidentale de l'Isle de Java. Le hasard avoit conduit le même jour à Bantam, ville voisine de Palimban,

Expédition de Harmansen.

une flotte Portugaiſe, compoſée de trente bâtimens, parmi leſquels il y avoit huit gros galions de ſix à huit cens tonneaux. Elle venoit bloquer le port de cette place importante, pour en fermer l'entrée aux vaiſſeaux Hollandois. Harmanſen, qui n'avoit qu'une eſcadre de cinq navires, dont le plus fort n'étoit que de cinq cens vingt tonneaux, n'héſita pas d'aller combattre les Portugais, dès qu'il apprit leur arrivée. Le 27, vers le coucher du ſoleil, il rençontra leurs vaiſſeaux, ſur leſquels il fit un feu terrible, dont ils furent fort maltraités. Mais un des canons de ſon Amiral ayant crevé aux environs du gouvernail, qui en fut extrêmement endommagé, cet accident obligea le Général Holandois à la retraite. Il revint à la charge deux jours après, & il attaqua avec furie quatre galeres, qui formoient l'avant-garde ennemie. Il en prit deux à l'abordage, paſſa au fil de l'épée, ou précipita dans la mer, la plupart des Portugais & des Indiens qui les montoient, en ôta toute l'artillerie, & les brûla à la vûe de l'Amiral Portugais, qui n'oſa pas faire le moindre mouvement pour les ſecou-

Il bat la flotte Portugaiſe devant Bantam.

rir. Le 31, s'étant approché de Bantam, en portant droit sur la flotte ennemie, les Portugais s'éloignerent, & le laisserent entrer dans le port sans opposition. Les Javanois, qui avoient été spectateurs de toutes ces belles actions, le reçurent comme leur libérateur, & accorderent aux Hollandois un comptoir dans leur ville.

Il établit un Comptoir dans cette ville.

Voyage de Spilberg.

George *Spilberg*, qui fut envoyé dans l'Inde la même année que Wolphart Harmansen, ne signala pas moins sa valeur contre les Portugais. Son escadre consistoit en trois navires, qui furent équipés par des Marchands de Zélande, avec une commission du Prince Maurice. Il soutint au Cap-Vert, près de *Rufisco*, sur un petit bâtiment de transport, l'attaque de trois caravelles Portugaises, & il en aborda une, qu'il auroit prise, si le feu terrible des deux autres ne l'eût dégagée. Quelques jours après il se rendit maître d'une de ces caravelles. Arrivé au Cap de Bonne-Espérance, il reconnut la fameuse Baye qui est au Nord de ce Cap, & lui donna le nom de *Baye de la Table*, à cause d'un promontoire de cette forme qui s'a-

Avantages qu'il remporte sur les Portugais.

vance neuf ou dix lieues dans la mer. Il visita aussi, sur la même côte, deux petites Isles, dont il nomma l'une *Elisabeth*, & l'autre *Cornelia*. C'étoit prendre une possession anticipée de ce pays, où les Hollandois ont établi depuis une de leurs plus belles Colonies.

Après un voyage très-malheureux aux Isles de *Comorre*, où les Indiens massacrent vingt-huit de ses gens, continuant sa route par le Cap de Comorin, il arriva, au mois de Mai 1602, à *Point-de-Galle*, sur la côte méridionale de Ceylan. Le Roi de Candi, alors en guerre avec les Portugais, accepta l'alliance & les secours que Spilberg lui offrit, & promit à son tour aux Hollandois une maison de commerce dans son Isle, avec le choix du lieu où ils voudroient l'établir, & la liberté de la fortifier. Spilberg, occupé d'un autre projet, qu ne lui permit pas de profiter alors de ces offres, fit voile vers Sumatra, & arriva le 16 de Septembre au port d'Achem. Il fut assez heureux pour gagner les bonnes graces du Roi du pays, qui prévenu par les calomnies artificieuses des Portugais, avoit tou-

On lui offre une maison de commerce à Ceylan.

Il en établit une à Achem.

jours paru fort indiſpoſé contre les Hollandois. Le Roi lui donna cette maiſon dans Achem, & permit aux ſujets de Zélande de commercer dans tous les ports de ſon obéiſſance.

Cependant les Compagnies de commerce ſe multiplioient de jour en jour dans les Provinces-Unies, & commençoient même à ſe nuire les unes aux autres par leur nombre. Chacune agiſſoit par des vues particulieres d'intérêt, ſans aucune correſpondance pour le bien général. Leurs vaiſſeaux ſe rencontrant ſouvent dans les mêmes ports, cette concurrence faiſoit baiſſer le prix des marchandiſes, & ruinoit pluſieurs Armateurs.

Les Etats Généraux ouvrirent heureuſement les yeux ſur ce déſordre naiſſant, qui pouvoit cauſer la ruine du commerce. Ils aſſemblerent les Chefs des différentes Compagnies, leur propoſerent le projet d'une aſſociation générale, qui réuniroit en un ſeul corps toutes les Sociétés commerçantes, & vinrent à bout, moitié par inſinuation, moitié par autorité, de leur faire accepter ce plan. L'acte de réunion fut ſigné le 20 Mars 1602, & confirmé le même jour par l'aſſem-

Réunion de toutes les Compagnies de commerce.

blée des Etats. On établit ſix Chambres particulieres, celles d'Amſterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuiſe. On ſtatua que les affaires de la Compagnie ſeroient réglées à la pluralité des voix, dans une aſſemblée générale, compoſée de dix-ſept députés des Chambres; que cette aſſemblée ſe tiendroit alternativement à Amſterdam & en Zélande; que les Chambres particulieres ſeroient obligées de ſe ſoumettre à ſes réglemens; & que les affaires ſur leſquelles ſes membres ne pourroient s'accorder, ſeroient renvoyées à la déciſion des Etats Généraux. Le Gouvernement accorda à la Compagnie un octroi de vingt-un ans, pour commercer à l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, ou par le Détroit de Magellan, & défendit à tous les ſujets des Provinces-Unies de faire le même commerce, ſous peine de confiſcation des vaiſſeaux & des marchandiſes. Les Aſſociés donnerent une telle extenſion à ce privilége, que deux navires Hollandois, équipés en 1615, ayant trafiqué ſans commiſſion aux Moluques, le Gouverneur de Batavia s'en ſaiſit au nom de la Compagnie,

quoiqu'ils fussent entrés dans la mer du Sud par un autre passage que celui de Magellan. Enfin les Etats Généraux, pour achever d'encourager la Compagnie Orientale, lui accorderent le pouvoir de contracter dans les Indes toutes sortes d'engagemens au nom de leurs Hautes-Puissances, d'y bâtir des forts, d'y avoir des troupes, & d'y établir des Conseils souverains.

Les fonds que débourserent les nouveaux Associés, formerent un capital d'environ treize millions de nos livres (1), dont la seule Chambre d'Amsterdam fournit la moitié. Ces premiers fonds furent administrés avec tant d'œconomie & d'habileté, que les Intéressés n'ont jamais été dans la triste nécessité de les renouveller : ce qui est particulier à la Compagnie Hollandoise. C'est avec ces mêmes fonds, qui peuvent passer pour modiques, qu'une Société de simples négocians a trouvé le moyen de couvrir la mer de vaisseaux, de conquérir des Royaumes, de bâtir plusieurs villes & une infinité de forts, de

(1) Six millions quatre cens cinquante-neuf mille huit cens quarante florins de Hollande.

s'emparer du commerce exclusif des épiceries, dont elle a tiré des richesses inestimables, & de faire la loi dans l'Inde à toutes les nations de l'Europe. Grand exemple de ce que peut l'industrie d'un peuple, lorsqu'elle est animée par l'émulation, par la liberté du commerce, par la protection d'un Gouvernement équitable, bienfaisant, éclairé, & par tous les autres encouragemens qui dépendent du Souverain. Reprenons le fil des navigations Hollandoises.

Les Associés équiperent, en 1602, une flotte de quatorze grands navires, sous le commandement de l'Amiral Warwick, déja connu par un premier voyage dans l'Inde. Dans l'espace de quatre ans, il rendit d'importans services à sa Compagnie. Il érigea à Bantam une nouvelle maison de commerce, dans un bel emplacement dont le Roi lui accorda la propriété, & il laissa aux Directeurs des instructions très-sages, qui ont depuis été adoptées dans toutes les Colonies Hollandoises. il établit le même ordre dans le Comptoir de Johor, & il forma des liaisons étroites avec le Souverain de cette contrée, & avec

Seconde expédition de Warwick.

Nouveau Comptoir de Bantam.

le Roi de Siam. Il étendit ses correspondances jusqu'à la Chine, où il ouvrit à ses compatriotes les premieres sources de commerce, en gagnant par ses présens & par ses caresses plusieurs Mandarins des villes maritimes. En un mot, ses vues supérieures se tournerent vers tous les objets qui pouvoient étendre & faire prospérer le commerce de la Compagnie. Rien n'échappa à son zele ni à ses lumieres. Les Hollandois ont conservé une juste vénération pour la mémoire de ce grand homme, & le regardent, avec raison, comme le principal fondateur des puissantes Colonies qu'ils possédent dans l'Inde.

Second Voyage de Vander Hagen.

Sur la fin de l'année 1603, on vit sortir des ports du Texel une nouvelle flotte, composée de douze navires, commandés par M. Vander Hagen, qui, cinq ans auparavant, avoit conduit une autre escadre dans l'Inde. Il porta la terreur sur la côte de Mozambique & sur celle de Goa: il attaqua, dans la rade de Calecut, neuf frégates Portugaises, & il en prit une qui étoit montée de quatre-vingt hommes: il conclut un traité d'alliance avec le Zamorin, qui permit aux

Les Hollandois obtiennent la liberté de commercer à Calecut.

Hollandois de commercer dans tous les ports de sa dépendance. Il passa ensuite aux Moluques, où il fit une guerre ouverte aux Portugais, qu'il chassa des Isles d'Amboine & de Tidor.

Le Roi d'Espagne, alors maître du Portugal, crut devoir opposer une digue à ces excursions. Il rendit, en 1605, une déclaration, par laquelle il fut défendu aux Hollandois, sous peine de confiscation & d'emprisonnement, de commercer en Espagne & dans les deux Indes. La Compagnie, peu effrayée de cet Edit, envoya cette même année deux flottes dans l'Inde; l'une, d'onze navires, commandés par *Corneille Matelief*, & moitié équipés en guerre & en marchandises; l'autre, de huit, sous les ordres de *Van Caerden*. Matelief fit respecter pour la premiere fois, aux Isles du Cap-Vert & dans celle d'*Annobon*, le pavillon de sa Compagnie, que les Portugais de ces quartiers avoient insulté jusqu'alors. Il parut, au mois d'Avril 1606, devant Malaca, & il attaqua inutilement cette place, que les Portugais possédoient depuis un siécle. Malgré l'assistance

Expédition de deux nouvelles flottes.

du Roi de Johor, l'allié fidele des Hollandois, il fut obligé de se retirer, après deux mois de siége ou de blocus. Cette ville tomba trente-cinq ans après dans les mains des Hollandois.

Matelief se vengea de cet affront sur la flotte ennemie, qu'il battit en plusieurs rencontres, & qu'il ruina presque totalement. Il se rendit à Amboine au commencement de l'année 1607, & il établit une discipline exacte dans le Comptoir & dans le Fort. Il fit de vains efforts pour secourir Ternate & Tidor, où les Portugais étoient rentrés, & tenoient dans l'oppression les alliés de la Compagnie : mais il bâtit dans la premiere de ces Isles un petit Fort, dans lequel il laissa une bonne garnison. Une entreprise non moins importante l'attira, dans le cours de la même année, sur les frontieres maritimes de la Chine. Il s'agissoit d'ouvrir aux vaisseaux de la Compagnie les ports de ce vaste Empire, & d'élever l'édifice dont le Général Warwick avoit jetté les fondemens. Matelief entra au mois d'Août dans la riviere de Canton, & mouilla dans le voisinage de Macao, après s'être assuré de la protection des Mandarins

Etablissement de Ternate.

Tentatives du côté de la Chine.

de la côte. Mais il fut attaqué dans cette rade par une flotte Portugaiſe, qui le força de s'éloigner, & qui fit avorter ſon entrepriſe. Il revint en Hollande au mois de Septembre 1608, après un voyage de plus de trois ans, ayant ſur ſon bord des Ambaſſadeurs que le Roi de Siam envoyoit aux Provinces-Unies, & trois jeunes Indiens d'Amboine, qui étoient des premieres familles du pays. Les Etats Généraux furent ſi ſatisfaits de ſa conduite, qu'ils lui firent, par la bouche du Grand Penſionnaire, des remercimens, accompagnés des éloges les plus flatteurs.

L'expédition de Van Caerden eut moins d'éclat : il fit quelques ravages à Mozambique, dans l'établiſſement des Portugais; mais il aſſiégea inutilement leur Fort pendant un mois; & dans ſa retraite, un de ſes vaiſſeaux fut ſi maltraité, qu'on fut obligé de le brûler. Il trouva la même réſiſtance à Tidor & à Ternate, dans les Colonies Portugaiſes. Il fut plus heureux à *Machian*; au Sud de Ternate, où il emporta d'aſſaut un de leurs Forts, qu'il abandonna au pillage, après avoir fait main-baſſe ſur près de huit cens

Conquête de Machian, une des Moluques.

Insulaires qui le défendoient. Cette victoire le mit en possession de toute l'Isle, qui fournit à ses vaisseaux une abondante cargaison. Mais dans le tems qu'il se disposoit à les renvoyer en Europe, un orage imprévu en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie des équipages. Le reste de la flotte revint à Flessingue en 1609, sans son Amiral, qui dans une course qu'il fit à *Bachian*, la plus méridionale des Moluques, fut enlevée par une galere Espagnole, & conduit aux Manilles.

Nouvel armement de treize grands navires.

L'Amiral *Verhoeven* fut envoyé aux Indes deux ans après Caerden, avec une des plus belles flottes que la Compagnie eût encore équipées. Elle consistoit en treize navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux. Il assiégea sans succès le Fort de Mozambique, comme son prédécesseur; mais il prit à l'entrée de la rade un galion Espagnol. Il croisa ensuite sur la côte de Goa, & se rendit de-là à Calecut, où il renouvella avec le Zamorin le traité d'alliance conclu par le Général Vander Hagen. Arrivé à Johor, au commencement de l'année 1609, il y établit de nouveaux

Facteurs, & il trouva le Roi du pays dans des dispositions assez favorables pour les Hollandois. Mais il sollicita inutilement la permission de bâtir un Fort dans ces quartiers. Quelques divisions survenues entre les Javanois, l'appellerent à Bantam au mois de Février. Il fit de vains efforts pour calmer ces troubles; mais ayant promis au Roi de *Jacatra* l'assistance des Hollandois, ce Prince lui accorda une maison de commerce aux environs de sa capitale. Ce fut le berceau de la fameuse Batavia. Il se rendit, au mois d'Avril, aux Isles de Banda, pour visiter le Comptoir que la Compagnie avoit à Nera, la principale ville du pays. Dans la vue de donner plus de solidité à cet établissement, il alla trouver les Princes Indiens, qui partageoient la souveraineté de ces Isles, & il leur demanda la permission de fortifier le Comptoir. Sans s'embarrasser des allarmes que leur causa cette proposition, à laquelle ils feignirent néanmoins de donner leur consentement, il fit élever sur les ruines d'un ancien château Portugais, un Fort quarré, flanqué de quatre bastions, qui fut achevé & mis en état

Les Hollandois s'établissent aux environs de Jacatra.

Ils bâtissent un Fort à Nera.

de défenſe dans le cours du mois de Mai. Mais les Inſulaires l'ayant attiré quelques jours après dans une embuſcade, le maſſacrerent, avec trente ou quarante Officiers de la flotte qui l'accompagnoient. Ceux qui lui ſuccéderent au commandement, crurent qu'il étoit de la prudence d'oublier cette injure, & renouerent, après quelques menaces, avec les Bandanois, qui s'engagerent, par un Traité, à ne vendre leur muſcade & leur girofle qu'aux ſeuls Marchands de la Compagnie ; à contraindre toutes les Jonques étrangeres à venir mouiller ſous le Fort Hollandois, & à ne permettre aux Facteurs d'aucune autre Nation de s'établir à Nera.

Ils s'ouvrent le commerce du Japon.

Verhoeven, quelque tems avant ſon arrivée dans ces Iſles, avoit envoyé deux vaiſſeaux au Japon, pour tâcher d'obtenir, par quelque Traité, la permiſſion de commercer dans ce beau Royaume. Ils mouillerent à Nagazaki, au mois de Juillet 1609, & paſſerent enſuite à Firando, où la Compagnie obtint la liberté de bâtir un Comptoir. J'ai parlé aillieurs (1) des progrès de cet établiſſement, du

(1) Tome II, page 431 & ſuiv.

transport des Hollandois à Nagazaki, & de l'état présent de leur commerce au Japon.

D'autres navires de la même flotte furent détachés dans le même tems pour les Moluques, sous la conduite du Vice-Amiral *Witter*; & ce fut alors que la puissance des Hollandois s'accrut considérablement dans ces Isles. Ils y avoient en 1610, sept Forts importans: deux à Ternate; un à Timor; trois à Machian, & un à Bachian. Mais Witter s'étant laissé surprendre aux Manilles par les Espagnols, trois de ses vaisseaux furent pris, un autre sauta en l'air, le reste fut dispersé, & le Général périt lui-même dans ce combat.

Accroissement de leur puissance aux Moluques.

L'an 1614, *Vanden Broeck* ouvrit aux vaisseaux de la Compagnie une nouvelle carriere. Il servoit, en qualité de premier Commis, sur une flotte qui fut envoyée aux Indes dans le cours de l'année 1613, sous les ordres de l'Amiral *Reynst*. Cette flotte s'étant avancée à l'entrée de la Mer rouge, Broeck en fut détaché avec un navire, pour visiter les ports de l'Arabie heureuse, où les Hollandois n'avoient encore aucun établissement,

Après plusieurs voyages, dans lesquels il eut beaucoup d'obstacles à surmonter, le Bacha de cette contrée lui permit de commercer dans tous les ports de la Mer rouge, & d'établir un Comptoir particulier à Aden. Broeck fut chargé dans le même tems d'une commission importante sur la côte occidentale de l'Indostan. Il s'agissoit de procurer à la Compagnie une maison de commerce à Surate, le plus fameux entrepôt de l'Inde. Broeck l'obtint, y laissa des Facteurs, & forma ensuite d'autres établissemens à Broitschia, à Cambaye, à Amadabad, sur la même côte.

Ils commencent à commercer dans la mer rouge.

Ils forment un établissement à Surate.

Les périls dont le Comptoir de Jacatra fut menacé, l'appellerent, en 1618, au secours de cette Colonie naissante. Les Anglois, qui avoient une Loge dans le voisinage, avoient commis quelques hostilités contre les flottes de la Compagnie, & venoient d'enlever un de ses navires. On craignit qu'ils n'entreprissent d'attaquer le Comptoir Hollandois; & pour le mettre à l'abri de leurs insultes, Broeck le fit entourer de palissades & d'un rempart de terre. Il faut se rappeller que cette Loge étoit bâtie

Progrès de leur Comptoir de Jacatra.

hors de l'enceinte de la ville de Jacatra. Elle ne consistoit alors qu'en deux bâtimens, dont l'un se nommoit *Maurice*, & l'autre *Nassau*. Les Anglois & les Javanois, voyant croître ces travaux, en conçurent de l'ombrage, & conspirerent la ruine du Fort. Ayant attiré Broeck à Jacatra, après l'avoir trompé par les apparences d'une fausse paix, ils le retinrent prisonnier; ce qui répandit une telle frayeur dans la Loge, que les Anglois l'ayant sommée de se rendre, elle capitula le premier de Février 1619. Elle devoit être évacuée le lendemain, & les Hollandois étoient à la veille de se voir chassés de Jacatra, lorsqu'un événement imprévu rétablit leurs espérances. Le Roi de Bantam, gagné par les Facteurs qu'ils avoient dans sa capitale, envoya à leur secours un corps de deux mille hommes, qui arriverent à Jacatra le jour que la capitulation devoit s'exécuter. Le Général qui les commandoit, obtint, par ses menaces, que le Fort ne seroit point évacué, & que les Hollandois resteroient en possession de leur Loge; à condition néanmoins qu'ils cesseroient de travailler

à la fortifier. Malgré cette défenſe, ils ne laiſſerent pas de continuer ſecrettement les ouvrages, & ce fut alors qu'ils l'appellerent *Batavia*, de l'ancien nom de leur pays. Un renfort qu'ils reçurent des Moluques, au mois de Mars de l'année ſuivante, les mit en état de faire à leur tour la loi aux Inſulaires de Jacatra, & de ſe délivrer de ces dangéreux voiſins, par la ruine de leur ville. Le Général *Coen* l'attaqua, à la tête d'onze cens hommes, & l'emporta d'aſſaut, après trois jours de réſiſtance. Il raſa ſes murailles, fit mettre le feu aux maiſons, paſſa au fil de l'épée tous les Indiens qui s'y rencontrerent, & détruiſit juſqu'au nom de cette malheureuſe ville, ſur les ruines de laquelle s'eſt élevée Batavia, aujourd'hui le centre & la métropole des poſſeſſions de la Compagnie dans l'Inde.

Ils lui donnent le nom de Batavia.

Ne pouſſons pas plus loin cette digreſſion. Nous en avons dit aſſez pour faire connoître l'origine des établiſſemens Hollandois, dont nous donnerons dans la ſuite une idée plus particuliere, à meſure que nous parlerons des Iſles où ils ſont ſitués. Il ſuffit de remarquer que ce peuple

induſtrieux, dans le cours d'environ ſoixante ans, a réuſſi à enlever aux Portugais leurs plus belles poſſeſſions; à ruiner leur commerce de Goa; à les ſupplanter au Japon, à Malaca, aux Moluques, & dans toutes les Iſles méridionales; à ſe procurer à Surate, au Bengale, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, de magnifiques Comptoirs; à étendre ſon commerce juſqu'à la Mer rouge; à s'ouvrir les ports de Siam & de la Chine; en un mot, à établir dans l'Inde une puiſſance, qu'aucune nation Européenne n'eſt en état de balancer, & que les Princes Aſiatiques regardent eux-mêmes d'un œil jaloux.

Idée de leur puiſſance dans l'Inde.

Pour ne parler ici que de ce que les Hollandois poſſédent dans Ceylan, j'obſerverai qu'ils ſont maîtres de toutes les côtes de l'Iſle, & que dans pluſieurs endroits leurs domaines s'étendent douze ou quinze lieues dans les terres. Les plus conſidérables ſont *Jafanapatan*, *Manar*, *Calpentin*, *Negumbo*, *Kolumbo*, *Point-de-Gale*, *Batecalo & Trinquemale*.

Ce qu'ils poſſédent à Ceylan.

JAFANAPATAN eſt une preſqu'Iſle, ſituée à la pointe ſeptentrionale de Ceylan. Ce pays comprend quatre

Jafanapatan.

petites provinces, plusieurs villes considérables, & environ cent soixante hameaux, la plupart peuplés d'Indiens, qu'on croit Malabares d'origine. C'étoit autrefois un Royaume particulier, que les Portugais ont détruit. Ses habitans l'appelloient *Vannis*, ou *Vannias*, nom qu'une partie du pays conserve encore. Ses terres sont basses, & naturellement fertiles, quoiqu'on y trouve peu de sources. On y supplée par l'eau des citernes. Les bois de canelle sont la principale richesse de cette contrée. Dans les commencemens, les Hollandois éleverent autour de ce bois un rempart de terre, qu'ils faisoient garder par des soldats, pour empêcher les Indiens d'en approcher. Mais cette entreprise ayant excité la jalousie du Roi de Candi, ils résolurent de l'appaiser par leurs soumissions, & ils s'engagerent à ne mettre des gardes que sur la frontiere de leurs domaines. Leur maxime a toujours été de vivre en paix avec ce Monarque, d'employer à propos les présens & les complaisances, pour se concilier ses bonnes graces, & d'éviter avec soin toutes les occasions de rupture. Cette conduite pacifique

Salmon, *ubi suprà.*

fique les a heureusement maintenus dans leurs possessions.

La capitale du pays porte aussi le nom de Jafanapatan. C'est une belle ville, dont les rues sont larges & spacieuses, & qui est ornée de plusieurs beaux édifices, particulierement d'un magnifique Hôpital. Elle a une lieue & demie de tour. Les Hollandois y ont une forte citadelle, bâtie à la moderne, où ils entretiennent une garnison nombreuse. C'est-là qu'est le logement du Gouverneur, des Officiers de Justice, & des Facteurs de la Compagnie.

Delft, *Midelbourg*, *Leyde*, *Amsterdam*, *Enchuise* & *Hoorne*, sont de petites Isles situées au Nord-Ouest de Jafanapatan, & qui lui servent de rampart. Elles sont si bien pourvues d'artillerie, de soldats, & de munitions, que ce passage est inaccessible aux navires étrangers.

MANAR est une Isle située sur la côte occidentale du Royaume, à neuf dégrés de latitude du Nord. Sa circonférence est de dix ou douze lieues. On y voit une ville, environnée de plusieurs habitations, & défendue par un Fort qui est gardé par cent hom- Manar.

mes. Cette côte est fort poissonneuse ; & pendant un tems elle a été célébre par la pêche des perles.

Calpentin. CALPENTIN est une autre Isle, un peu plus grande que Manar, & plus près du Sud d'un dégré. Elle a seize lieues de long, sur une ou deux de largeur. Les Hollandois y ont deux châteaux en forme de tours, & un assez bon Fort, où ils entretiennent une petite garnison.

Negumbo. NEGUMBO, entre 7 & 8 degrés de latitude, n'est qu'une Forteresse, bâtie sur la même côte, pour la défense des bois voisins, où l'on recueille beaucoup de canelle. Elle est protégée d'un côté par la mer, & de l'autre par plusieurs bastions. Les Hollandois ont un petit Fort entre Negumbo & Calpentin, dans un lieu appellé *Chilaw*, le meilleur port de l'Isle.

Kolombo. KOLOMBO, l'ancienne capitale des Colonies Portugaises de Ceylan, tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les établissemens que les Hollandois possédent dans ce Royaume. Cette ville est au Sud de Negumbo, dont elle n'est éloignée que de neuf ou dix lieues. Elle est bâtie

au fond d'une baye, qui offre un port commode aux vaiſſeaux qui ne prennent pas beaucoup d'eau. Les Hollandois ont beaucoup reſſerré ſon ancienne enceinte, qui occupoit un terrein fort vaſte, trop difficile à garder; mais ils ont conſidérablement augmenté les fortifications du château. Le palais du Gouverneur eſt un des plus beaux édifices qu'on puiſſe voir. L'Arſenal & les Magazins ſont d'autres bâtimens très-remarquables. Comme cette ville eſt le principal comptoir de la Compagnie dans l'Iſle, c'eſt-là que réſident le Gouverneur Général & le Conſeil Souverain.

Point-de-Gale.

POINT-DE-GALE eſt une autre place très-forte, ſituée dans la partie méridionale de Ceylan, à ſix degrés de latitude du Nord. Ses fortifications, commencées par les Portugais, ont été beaucoup augmentées par la Compagnie Hollandoiſe; mais elle a détruit quantité d'édifices d'une inutile ſomptuoſité. La ſituation de cette ville eſt ſur une pointe de terre, défendue par des bords eſcarpés & par la mer. Elle a une baye, qui pourroit paſſer pour un bon port, s'il n'y avoit à l'entrée pluſieurs écueils dangereux,

& si les navires n'y étoient un peu trop battus par les flots. Tous les bâtimens qui viennent y mouiller passent sous le canon des deux Forts, qu'on appelle les *Châteaux d'eau*.

Batekalo & Trinquemale

BATEKALO & TRINQUEMALE sont les seules places remarquables que la Compagnie posséde sur la côte orientale de Ceylan. La premiere est une petite Isle, située vers le milieu de cette côte. Les Hollandois y ont une ville & un Fort. Trinquemale est beaucoup plus vers le Nord. C'est une Forteresse considérable, bâtie à la pointe septentrionale d'une grande baye, qui lui donne son nom, & qui conduit à une anse de moindre grandeur, dont le bassin forme un des plus beaux ports du monde. On y trouve par-tout depuis dix jusqu'à vingt-cinq brasses d'eau. Les Hollandois possedent ici plusieurs terreins très-vastes ; mais ils négligent de les cultiver, soit parce que ce pays est trop éloigné de Kolombo, le centre de leurs forces, soit parce qu'ils trouvent dans les autres parties de l'Isle beaucoup plus de canelle qu'il ne leur en faut. S'ils entretiennent des Forts dans ces quartiers, c'est moins pour

Salmon, *Ibid.* Journal de la Haie.

défendre leurs possessions, que pour empêcher les étrangers de s'établir sur la même côte. Les François leur donnerent en 1672 une chaude allarme, lorsqu'étant entrés dans la baye de Trinquemale, ils s'emparerent de plusieurs postes, où ils arborerent leur pavillon. Divers contre-tems firent échouer cette entreprise, d'ailleurs concertée par des gens habiles. Notre Compagnie Orientale, qui n'avoit point encore d'établissement solide dans l'Inde, cherchoit à s'y procurer quelque poste avantageux, où elle pût fixer le centre de son commerce. Caron proposa l'Isle de Ceylan, comme l'entrepôt le plus commode, & désigna en particulier la baye de Trinquemale. Il soutint que les François pouvoient s'y établir & s'y fortifier avec la dixiéme partie de la dépense que les Portugais & les Hollandois avoient fait à Goa & Batavia, deux places d'ailleurs mal choisies pour en faire l'entrepôt d'un trafic général, parce que la premiere est trop à l'Ouest, & l'autre trop à l'Est. Au contraire Ceylan est comme au milieu des Indes. C'est le passage qui conduit à Coromandel & à Bengale,

les plus importantes places de commerce ; tous les navires qui viennent d'Europe tombent d'eux-mêmes à la vue de cette Isle, & les moussons alternatives permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les tems de l'année. Caron exposa avec force tous les avantages de cette situation, & ce fut en conséquence de ses conseils que les François firent la tentative dont j'ai parlé.

ARTICLE II.

Antiquités de Ceylan. Anecdotes modernes.

Différens noms de Ceylan.

PLUSIEURS Savans se persuadent que l'Isle de Ceylan, est la *Taprobane* des anciens. Bochart croit que c'est le pays que les Juifs des premiers tems ont connu sous le nom d'*Ophir* & de *Tharsis*, & d'où les flottes de Salomon rapportoient tant de richesses. Ses propres habitans lui ont donné plusieurs noms. Ils l'ont appellée *Lamca* ou *Lamcab*, qui signifie Paradis terrestre, ou terre sainte ; *Ilanare* & *Tranate*, c'est-à-dire,

M. Guyon, Hist. des Indes, tom. II. Salmon, *ubi suprà*. Spilberg, dans les voy. Hol.

royaume insulaire ; *Hibenaro* terre fertile, & *Tenarisim*, lieu de délices. Les Arabes la nomment *Sereudip*.

On croit que ses habitans ont autrefois connu la Religion révélée. Cette opinion est appuyée sur quelques traditions qui ont cours parmi ce peuple, & qu'on suppose lui être venues originairement par le canal des Juifs. En effet les Ceylanois s'imaginent que leur Isle étoit anciennement une portion du paradis terrestre ; que le premier homme, qu'ils connoissent sous le nom d'*Adam*, a été créé sur une de leurs montagnes nommée *Hamalel ;* qu'on y voit encore, sur une grande pierre, le vestige d'un de ses pieds une fois plus grand que nature (1) ; qu'un lac très-profond, situé sur la cime de la même montagne, s'est formé des pleurs qu'Eve répandit à la mort d'Abel. On ajoute que ces traditions subsistent dans le pays depuis le regne de *Vigia Raja*, qui vivoit dit on, cinq cens ans avant Jesus-Christ, & qui donna à l'Isle le nom de *Terre Sainte*.

On croit que ses habitans ont connu la Religion révélée.

(1) Cette tradition n'est pas générale ; car plusieurs croient que c'est le vestige de *Buddou* le plus grand de leurs Dieux. Voyez l'Article III de ce Chapitre.

Ce qu'on doit penser de leurs anciennes Annales.

L'Histoire ancienne de Ceylan n'offre que des récits merveilleux, & quantité de fables obscures, concernant les Héros & les Dieux du pays. Ces rêveries sont consignées dans des Livres qui passent pour sacrés, & qui composent les Ecritures canoniques des Chingulais. Les Bramines en sont les dépositaires, & les cachent soigneusement au peuple, auquel ils ne communiquent qu'un petit nombre d'articles, qu'on apprend aux enfans, & qui se chantent dans les Temples.

Traits remarquables de leur Histoire moderne.

Leur Histoire moderne n'est connue que depuis le douziéme siécle de l'Ere chrétienne. Avant cette époque remarquable, l'Isle étoit gouvernée par seize Princes, dont le plus âgé avoit une sorte d'autorité sur les autres. Ils s'assembloient une fois l'année à *Citavaca*, dans la partie Occidentale de l'Isle, pour y offrir tour à tour, pendant seize jours consécutifs, un sacrifice à la Déesse *Cita*, patrone du pays. Après la fête, ils remettoient, en signe d'hommage, au plus ancien des Rois un bracelet d'or, sur lequel étoient gravées seize têtes, qui représentoient les seize Sou-

Ancien partage du Gouvernement.

verains. On a conservé quelque trace de cette ancienne coutume, & c'est avec les mêmes cérémonies que les Vassaux du Royaume de Candi rendent aujourd'hui leur hommage.

L'extinction de plusieurs familles, les violences & les usurpations, diminuerent peu à peu le nombre de ces souverainetés, & elles se trouverent réünies en 1135 sur la tête d'un seul Monarque, que l'Histoire nomme *Vimala Darma Soeria Mahadassin*. Il eut plusieurs successeurs qui conserverent la même puissance. Le quatriéme de ces Princes laissa deux fils, qui se disputerent la couronne. Aprés des guerres sanglantes, l'aîné fut obligé de céder à son frere la ville & le territoire de Citavaca, qui ont depuis formé un Etat indépendant. Dans le même tems, à la faveur de ces troubles, un autre Prince usurpa la souveraineté de *Kotta*, dans le voisinage de Kolombo, & l'érigea aussi en Royaume. Ainsi le gouvernement tendit alors à reprendre sa premiere forme.

Réunion de toutes les principautés.

Nouveau partage.

Les choses subsisterent dans cet état jusqu'au moment où les Portugais découvrirent l'Isle de Ceylan,

Les Portugais s'établissent à Ceylan.

c'eſt-à-dire, juſqu'au commencement du ſeiziéme ſiécle. Ils s'établirent dans le pays de Kotta, & ils bâtirent quelques habitations dans le voiſinage de la mer, parmi les ruines d'une ancienne ville appellée *Kol Amba*, ce qui les porta à donner à leur nouvel établiſſement le nom *Kolombo*.

Révolution de Kotta.

Peu de tems après leur arrivée, le Roi de Kotta fut maſſacré par ſes neveux, fils d'une de ſes ſœurs, qui partagerent entre eux ſon Etat. L'ambition qui les avoit unis dans ce complot perfide, ne tarda pas à les diviſer, & la jalouſie du commandement excita entre eux des diſſenſions cruelles. L'aîné fit maſſacrer le ſecond, & fut tué enſuite dans une bataille qu'il livra au troiſiéme, appellé *Mahabaduna*, qui par la mort de ſes freres, devint l'unique poſſeſſeur du Royaume de Kotta. Ils laiſſerent deux fils, qui n'eurent d'autres reſſources que de ſe réfugier à Kolombo. Les Portugais en prirent ſoin, les firent baptiſer, l'un ſous le nom de Dom Philippe, & l'autre ſous celui de Dom Juan; & placerent ce dernier ſur le trône de Kotta, après avoir fait périr ſécretement Mahabaduna. Ils régnerent

Salmon, *ubi ſuprà*.

sous le nom du Prince qu'ils avoient couronné, & leur puissance prit alors des accroissemens considérables.

Dans ce même tems plusieurs Princes de Candi se souleverent contre *Rasa Singa*, Empereur de Ceylan, le septiéme des successeurs de Vimala Darma. On vit avec surprise à la tête des rebelles *Vimala Matra*, Prince d'Oeva, grand *Modeliar* ou premier Ministre de l'Empire. La fortune le favorisa d'abord, & il fut proclamé Roi de Candi. Mais s'étant laissé surprendre par les apparences d'une fausse paix, il tomba au pouvoir de son ennemi, qui le fit expirer dans les tourmens. Son fils se retira à Kolombo, se fit Chrétien, & reçut au baptême le nom de *Dom Juan*. Nous l'appellerons le Prince d'Oeva, pour ne le pas confondre avec l'autre Dom Juan que les Portugais avoient fait Roi de Kotta. Révolte de Candi.

Les troubles de Candi ouvrirent une belle carriere à l'ambition des Portugais. Ils se liguerent avec les rebelles, & ayant attiré à Kolombo & à Kotta quantité de fugitifs, ils en formerent un corps d'armée, auquel ils joignirent quelques régimens Eu-

G vj

ropéens. Ils donnerent le commandement de ces troupes au Prince d'Oeva, lui promettant de le rétablir sur le trône. L'armée fut partagée en deux corps. L'un s'avança dans la partie septentrionale de l'Isle, & conquit le Royaume de Jafanaparan & le pays de Vannis. L'autre se joignit aux rebelles de Candi, qui reçurent les Portugais dans leur capitale, & qui demanderent le Prince d'Oeva pour Roi. Mais les Portugais placerent sur le trône Dom Philippe, & ne donnerent au Prince d'Oeva que la dignité de Modeliar. Celui-ci fut justement indigné de leur mauvaise foi. Il dissimula néanmoins; il s'acquitta avec zele des fonctions de sa charge, & il se conduisit avec tant de sagesse, que sans inspirer la moindre défiance aux Portugais, il gagna le cœur des soldats & l'estime générale de la nation. Mais bien-tôt après, profitant du pouvoir qui étoit dans ses mains, il leva le masque, fit massacrer Dom Philippe, s'empara du trône, & déclara une guerre cruelle aux Portugais, qu'il chassa entiérement du territoire de Candi. Ensuite tournant ses armes contre Raja Singa,

Conquêtes des Portugais.

il remporta sur lui une victoire si décisive, que ce Monarque s'abandonna au désespoir & se donna la mort.

L'Empereur d. Ceylan n'eut d'autres héritiers qu'une fille, qui étoit depuis quelque années dans les mains des Portugais, & qu'ils avoient fait baptiser sous le nom de Catherine. Un Seigneur Indien, nommé *Xavier Bandar*, qui avoit été Modeliar sous le dernier regne, & qui étoit maître du trésor Imperial, rechercha cette Princesse en mariage, & crut ne pouvoir mieux mériter sa main qu'en déclarant la guerre au Prince d'Oeva. Les Portugais toujours attentifs à profiter des troubles de cet Etat, amenerent à Xavier de puissans secours, qui lui donnerent une telle supériorité sur son ennemi, qu'après l'avoir battu à platte couture, il le força de se réfugier dans les forêts de Candi avec les débris de son armée. A la faveur de cette victoire, ils s'approcherent de la capitale, conduisant avec eux la Princesse Catherine. Candi leur ouvrit ses portes à condition qu'ils la placeroient sur le trône. Ils y consentirent; & Xavier, qui comptoit l'épouser, ne s'opposa pas à son

couronnement. Mais les Portugais avoient ſur elle d'autres vues, & la deſtinoient à *Lopez de Souza* leur Général. Après avoir quelque tems éludé les pourſuites de l'Indien, ils lui parlerent enfin de maniere à lui faire perdre toute eſpérance. Outré de ce refus, il rechercha l'amitié du Prince d'Oeva, & réſolut de ſe liguer avec lui contre l'ennemi commun. On découvrit ſes deſſeins. Il fut maſſacré.

Cette violence fit murmurer le peuple, déjà mécontent de la domination impérieuſe des Portugais. En ſuivant les traces de leur politique ſanglante, il ne fut pas difficile d'appercevoir qu'ils n'avoient d'autre objet que de bouleverſer le Gouvernement & la Religion, de détruire les uns par les autres tous les Princes de l'Iſle, & de s'emparer du pays après avoir exterminé ſes défenſeurs. Tous les vœux de la Nation ſe tournerent vers le Prince d'Oeva, & le rappellerent au trône. Ce brave Indien étoit toujours retranché dans les forêts de Candi, où il recevoit de fréquens renforts. Son camp étoit devenu l'azile des mécontens, dont le nombre aug-

mentoit tous les jours. Quoiqu'il se tînt sur la défensive, ne voulant rien donner au hazard, il ne laissoit pas d'envoyer des partis autour de la Capitale, harcelant continuellement les Portugais, leur coupant les vivres, & faisant massacrer tous ceux qui s'écartoient. Cette petite guerre devint si vive, que Lopez de Souza se vit dans la nécessité de sortir de la ville, pour aller combattre le Général Indien. La bataille se donna un Dimanche de l'année 1590, dans un lieu appellé *Balene*. Les Portugais furent entierement défaits, perdirent quarante Eléphans, quantité de soldats, leur Général, & bientôt après, toutes les places qu'ils occupoient dans le pays, à la réserve de Kolombo & de quelques forts. Le Prince d'Oeva entra en triomphe dans la ville de Candi, fut rétabli sur le trône, & le partagea avec la Princesse Catherine qu'il épousa. Quelques années après il remporta sur eux une seconde victoire, qui acheva de ruiner leurs affaires, & qui affermit de plus en plus sa domination.

Ils perdent la plûpart de leurs établissemens.

Ce fut dans ces heureuses circonstances que les Hollandois parurent

Arrivée des Hollandois.

pour la premiere fois dans l'Isle de Ceylan. *Spilberg* leur Amiral se rendit à la Cour de Candi, & s'ouvrant avec hardiesse sur le sujet de son voyage, il déclara au Roi qu'il venoit lui offrir l'alliance & l'amitié de ses maîtres, avec tous les secours d'hommes & de vaisseaux dont il auroit besoin contre les Portugais. En même tems il lui remit les patentes qui contenoient ces offres, & qu'il accompagna de magnifiques présens. Le Prince fut si satisfait des propositions de Spilberg, que l'embrassant avec transport, il l'enleva de terre, en lui protestant que les Hollandois pouvoient disposer de toutes les richesses de son Royaume. Dans une audience qu'il lui donna en présence de la Reine & de ses enfans, il lui dit: *Vous pouvez assurer vos maîtres que s'ils ont envie de bâtir une forteresse sur mes terres, la Reine & ces enfans même que vous voyez, seront les premiers à porter sur leurs epaules les pierres, la chaux, & tous les matériaux nécessaires.* Divers contre tems empêcherent les Hollandois de profiter alors de ces favorables dispositions.

Spilberg, *ubi suprà.*

Le Prince d'Oeva mourut peu de

tems après cette Ambassade, qui se rapporte à l'année 1602. Il régna avec beaucoup de gloire & d'autorité dans presque toute l'Isle, sous le nom de *Vimala Darma Soeria Adassin* (1). Il laissa le trône à un fils en bas âge, dont la tutelle excita de grands troubles, & pensa rallumer le feu de la guerre civile. Le Prince d'Oeva, frere du feu Roi, & *Cenuvirad Adassin*, autre Seigneur puissant, étoient à la tête de deux factions. Cenuvirad fit assassiner son concurrent, & se rendit si redoutable, que la Reine mere, pour prévenir une guerre cruelle, fut obligée de l'épouser. Les Hollandois firent de nouveaux efforts sous la Régence de ce Prince pour se procurer un établissement dans l'Isle. *Marcel Boshouder* leur Ambassadeur parut a la Cour de Candi en 1612., & y fut accueilli avec des distinctions extraordinaires. Il se conduisit avec tant d'habileté, qu'il gagna les bonnes graces

Salmon, *ibid*.

Nouveaux troubles de Candi.

(1) Spilberg l'appelle *Fimala-Darma-Suria-Ada*. Il ne s'accorde pas avec Salmon, sur les circonstances de la plupart des Révolutions dont j'ai parlé, & il raconte même tout différemment plusieurs faits essentiels. Mais son peu de séjour dans l'Isle, & l'aveu qu'il fait dans son Journal, que les *Hollandois étoient fort mal informés du Gouvernement de Ceylan*, m'ont déterminé à préférer le récit de Salmon.

& la confiance du Régent, qui le retint quelque tems auprès de sa personne, & qui le chargea de plusieurs commissions importantes.

L'année suivante la mort ayant enlevé le jeune Roi & la Reine mere, Cenuvirad prit le titre d'Empereur. Les Portugais souleverent contre lui plusieurs Princes de l'Isle, & profiterent habilement de ces troubles pour rétablir leurs affaires. Ils surprirent d'abord Trinquemale & Negumbo. Ensuite ils s'emparerent de Point-de-Gale, de Caleture, de l'Isle de Manar, de Jafanapatan, & de Batecalo, c'est-à-dire, de presque toutes les places maritimes du pays. Ainsi leur puissance devint plus formidable que jamais. Fiers de ces conquêtes ils entreprirent de pénétrer dans l'intérieur du Royaume, & s'étant avancés sans opposition jusques dans les Provinces de Matulé & d'Oeva, où ils brûlerent plusieurs villages & une grande ville appellée *Badu*; ils dirigerent leur marche vers la capitale. Leur armée étoit composée de quelques bataillons Européens & d'un corps considérable d'Indiens auxiliaires. Il y avoit parmi ces derniers un assez grand nombre

Comment les Portugais en profitent.

de Chingulais Candiens, qui avoient passés dans l'armée Portugaise en qualité de déserteurs, & qui n'étoient en effet que des émissaires secrets de Cenuvirad. Ils informoient ce Prince de tous les desseins & de tous les mouvemens de l'ennemi, & ils avoient promis de tourner leurs armes contre les Européens, si on en venoit à une action. L'Empereur assuré de cette diversion puissante marcha en bon ordre au-devant des Portugais, dans la résolution de leur livrer bataille. Les deux armées se rencontrerent & en vinrent aux mains. Mais le combat fut à peine engagé, que les déserteurs Chingulais sortirent de leurs rangs, & fondirent avec furie sur les Chrétiens. Leur exemple ébranla le reste des Indiens auxiliaires, dont les uns prirent la fuite, & les autres attaquerent en flanc les Portugais. Ceux-ci furent en un moment investis d'une foule de Barbares, qui les serrerent de si près, qu'il n'avoient la liberté ni d'avancer, ni de reculer. Les Candiens en firent une horrible boucherie. L'Empereur reprit sur eux quantité de places qu'ils avoient conquises sous son regne, forma le siege de Kolombo, & le poussa

Décadence de leurs affaires.

avec tant de vigueur, que les assiégés étoient sur le point de capituler, lorsqu'ils reçurent de Goa un puissant renfort qui sauva la ville.

Cenuvirad mourut en 1632, & laissa trois fils, dont le plus jeune s'empara des rênes de l'Empire, & prit à son avénement au trône, le nom de *Raja Singa Maha Adassin*. Il hérita de la haine de son pere contre les Portugais, auxquels il fit une guerre opiniâtre & cruelle. Mais n'ayant point de flotte à leur opposer, & désespérant de les réduire tant que la mer leur seroit libre, il résolut de leur ôter une ressource qui les avoit soutenus jusqu'alors. Il envoya secrettement à Paliacate un Bramine, pour y sollliciter les secours que les Hollandois avoient promis à ses deux prédécesseurs, & qu'ils faisoient attendre depuis tant d'années. Leurs vaisseaux parurent enfin en 1638, sous la conduite de M. *Westerwold*, qui s'empara de Batecalo. Dans les deux années qui suivirent, les Hollandois emporterent Trinquemale, Point-de-Gale, & Negumbo. Quinze ans après ils porterent une nouvelle atteinte à la puissance des Portugais;

en leur enlevant Caleture & quelques autres postes. Ils frapperent les derniers coups en 1658, par la conquête de Manar, de Jafanapatan, & de la forte place de Kolombo. Ce fut alors que les Portugais furent entierement chassés du pays, après s'y être maintenus un peu plus de cinquante ans.

Ils sont chassés de Ceylan.

Depuis l'expulsion de ce peuple fier & inquiet, l'Histoire de Ceylan n'offre plus de révolutions. Raja Singa régna paisiblement sur les Candiens dans le cours des grands événemens que nous venons de raconter. Il fut pere de *Vimala Darma Soeria Maha Raja*, qui occupa le trône après lui. Vimala Darma eut pour successeur un de ses fils, qui prit le nom de *Vira Pracearam Narenda Singra*, & qui régnoit dans ces derniers tems.



ARTICLE III.

Qualités morales des Chingulais. Usages politiques & religieux de ce peuple.

Knox, dans l'Histoire des voya. t. VIII.

Portrait des Chingulais.

Un voyageur Anglois, qu'une captivité de vingt ans n'a que trop mis à portée d'étudier les mœurs des Chingulais, les représente comme des hommes doux, sociables, spirituels, industrieux, propres dans leurs habits, polis dans leurs manieres, & n'ayant rien de barbare dans leurs inclinations & dans leurs usages. Non seulement ils sont bien faits, comme tous les peuples de l'Inde, mais ils ont la taille haute & la physionomie agréable, ce qui n'est pas commun parmi les habitans de cette contrée. On vante leur courage, leur habileté militaire, leur tempérance, & leur frugalité. Ces vertus sont obscurcies par le mêlange de plusieurs vices. Ils sont menteurs, fourbes & perfides, infidéles dans le commerce, vains & présomptueux.

Leur origine.

On croit assez généralement que les Chingulais ne sont point les habi-

tans primitifs de Ceylan. Quelques Ecrivains les font sortir de la Chine : d'autres prétendent qu'ils sont venus du continent de l'Inde. J'adopte sans hésiter cette derniere opinion, & je suis même tenté de croire qu'il ne faut pas chercher leur origine hors de la presqu'Isle de l'Indostan. En effet, on retrouve ici la plûpart des coutumes civiles & religieuses qui regnent chez les Indiens de Malabar, de Golkonde & de Coromandel. Cette conformité d'usages semble décider la question.

Conformité de leurs usages avec ceux des Indiens de la presqu'Isle.

Les femmes Chingulaises aiment la parure, & se chargent, comme les Indiennes de la presqu'Isle, de bracelets, de bagues, de colliers, & d'autres bijoux. On leur perce les oreilles dès l'enfance, & pour élargir les trous on y insinue, comme il se pratique au Malabar, une feuille de bétel roulée, ce qui les dilate extraordinairement. On diroit suivant la remarque de Knox, que les femmes de Candi ont un grand cercle de chaque côté du visage. Ce que leur habillement offre de plus distingué, est une chemise de mousseline, à fleurs & à ramages de différentes couleurs, qui

descend jusqu'aux pieds. Elles mettent par-dessus une écharpe de soye, qui leur couvre une partie de la tête, & qu'elles roulent avec grace sur les épaules & au tour des reins. Leur chemise est attachée sur les bras par des cercles d'argent massif, & au milieu du corps par une ou deux ceintures d'argent de trait. Elles laissent flotter leurs cheveux, & elles les frottent d'huile de coco pour les rendre luisans.

Division du peuple.

Le peuple se divise ici, comme à Golconde, en plusieurs classes, tellement subordonnées entre elles, que la loi défend de s'allier & de manger avec des gens d'une autre tribu. Un mariage contracté avec une personne d'un rang inférieur est puni de mort dans les filles, & de la prison ou d'une amende dans les garçons. Il est néanmoins permis aux Chingulais de prendre des concubines dans les tribus subalternes, pourvu qu'ils ne mangent pas avec elles.

Les Hondreous.

La premiere classe est celle des Nobles, que la langue du pays nomme *Hondreous*. Les distinctions attachées à cet état sont de porter une robe qui descend jusqu'à la moitié de la jambe,

jambe, de laisser tomber ses cheveux sur les épaules, d'avoir au côté une épée damasquinée, à la main une canne peinte, & sur la tête une espece de mitre. La plus haute faveur que le Roi puisse conférer à un Noble, est de lui ceindre sur le front un ruban d'or & d'argent. Ceux qu'il honore de cette distinction, se nomment *Mundiana*. Tous les blancs jouissent ici des priviléges de la Noblesse.

Distinction dans les classes des artisans.

Les Orfévres, les Peintres, les Taillandiers & les Charpentiers, forment une seule classe, qui suit immédiatement celle des Nobles. Les autres professions succédent dans l'ordre suivant: les Barbiers, les Potiers, les Lavandiers, les Tisserands, les Vaniers, les valets destinés à la garde des éléphans, les Rafineurs de sucre, les Laboureurs, les Manœuvres & les Soldats.

Tribu abhorrée de toutes les autres.

Knox fait mention d'une derniere Tribu, abhorrée de toutes les autres, & condamnée par le sort de sa naissance au plus bas degré de misere & d'abjection. On reconnoît au portrait qu'il en fait, les *Piriaves* de Golkonde, & les *Pouliats* de Malabar. Il n'est pas permis aux membres de cette

malheureuse Tribu d'habiter les villes, ni de puiser de l'eau dans les citernes publiques. Ils n'ont d'autre habitation que des cabanes isolées, qu'ils bâtissent ordinairement sous les arbres. Leur barbarie est si grande, qu'ils n'ont égard, dans leurs mariages, à aucun degré de parenté. On assure que les peres couchent sans scrupule avec leurs filles, ainsi que les fils avec leurs meres. Lorsque le Roi veut flétrir pour jamais la famille d'un Hondreous, il abandonne ses femmes & ses filles à ces hommes abominables; châtiment si terrible aux yeux des Ceylanoises, qu'elles préferent la mort à cette infâme prostitution.

Gouvernement de Candi.

Le Royaume de Candi est héréditaire; mais le Roi choisit à son gré un successeur parmi ses enfans, ou divise entr'eux ses Etats. Les rênes de l'Empire sont dans les mains de deux principaux Ministres, nommés *Adigars*. Les *Dissauvas* tiennent le second rang dans l'Etat. Ils possédent les grands Gouvernemens & les premieres Charges. Ils ne quittent jamais la Cour; & lorsqu'ils ont le commandement d'une Province, ils la font

régir par un Lieutenant appellé *Kourlividan*. Il y a outre cela dans chaque district une Cour de Justice, composée des principaux personnages du canton. On appelle de leur Sentence au Kourlividan, & si l'on n'est pas content de ce dernier Juge, on peut faire passer ses plaintes jusqu'aux Adigars.

Le despotisme regne ici dans toute sa plénitude. Le palais du Prince, plus semblable à une Forteresse qu'à une Maison royale, est environné d'une multitude de soldats. Les dedans sont gardés avec la même inquiétude. Chacun est en silence dans son poste, & la moindre négligence est punie d'un châtiment cruel. La résidence de Digligi-neur est un édifice très-vaste, partagé en plusieurs appartemens, afin que l'Empereur en puisse changer, & que personne ne sache celui qu'il occupe. Il mange toujours seul, à une petite table devant laquelle il est assis. Les Officiers qui le servent ont un bandeau sur la bouche, de peur que leur haleine ne souille les mets qu'ils lui présentent. Tous les emplois s'achetent dans cette Cour corrompue, & le plus offrant est toujours sûr

Despotisme odieux.

de les obtenir. Le Prince fait souvent lui-même ce honteux trafic. Dans un Etat qui se gouverne par de telles maximes, il n'est pas étrange que les Courtisans soient exposés à de cruelles disgraces. Sur le moindre soupçon, on les charge de chaînes, on les empale, on les fait déchirer par des animaux cruels, on extermine leurs peres, leurs enfans & leurs femmes.

Forces militaires.

Les forces du pays consistent dans un corps nombreux de soldats, qui montent alternativement la garde autour du palais, & dans quelques milices répandues dans les Provinces. Leurs armes sont l'épée, la pique, l'arc & le mousquet. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils ont de petites pieces d'artillerie, que trois ou quatre soldats peuvent porter sur leurs épaules. Ils font des tentes avec les feuilles souples & légeres du *Talipot*. Dans leurs guerres, chacun porte, avec son bagage, des vivres pour un mois. Quand ces provisions sont épuisées, l'armée se sépare, & va chercher des vivres pour un autre mois. Comme tout le pays est couvert de montagnes & de forêts, les Chingulais font consister l'habileté militaire à se re-

trancher dans ces postes avantageux, à dresser des embuscades à l'ennemi, à faire tomber sur lui de grands arbres, ou à l'accabler d'une grêle de pierres, de fléches & de balles, qu'ils tirent entre les rochers & les arbres. Cette méthode leur a fait vaincre en plusieurs rencontres les armées Européennes.

La Religion des Chingulais n'a rien qui la distingue essentiellement des autres Religions de l'Inde. Ils reconnoissent un souverain Etre, qu'ils appellent *Ossa Pólla Maups*, c'est-à-dire, Créateur du Ciel & de la Terre; mais ils lui associent d'autres Dieux, qu'ils regardent comme ses Ministres, & comme les interpretes de ses volontés auprès des hommes. Celui qu'ils réverent le plus se nomme *Buddou*. C'est le *Budsdo* des Japonnois. Son emploi est de sauver les hommes, & de les introduire après leur mort dans le séjour de la félicité. Il descendit autrefois sur la terre, & il avoit coutume de se montrer sous un grand arbre, que les Ceylanois nomment *Bogaha*, & qui est un objet de culte pour ces Insulaires. Il remonta ensuite au ciel, du sommet du mont Hamalel,

Religion de ces Insulaires.

Leurs Dieux.

où l'on croit qu'il laissa l'empreinte d'un de ses pieds.

Les Chingulais adorent encore le Soleil & la Lune. Ils adressent aussi des sacrifices à une multitude de Génies de toute espece : aux uns, parce qu'ils en attendent du bien ; aux autres, parce qu'ils craignent d'en être maltraités. Il n'est point de ville, de village, de maison, qui n'ait son dieu tutélaire.

Leurs Prêtres. Chaque espece de Divinités a ses sacrificateurs & ses temples particuliers. Ainsi l'on distingue ici trois classes de Prêtres, les *Gonnis*, les *Koppus* & les *Jaddeses*.

Les Gonnis. Les Gonnis ont la direction des temples du dieu Buddou, & se tirent toujours du corps de la Noblesse. Le peuple a presqu'autant de vénération pour eux, que pour l'Idole dont ils sont les Ministres. L'Empereur les craint, & n'oseroit, dit-on, leur faire la moindre violence, quand même ils auroient attenté à ses jours. Ils renoncent à tous les emplois du siecle, & ils vivent dans le célibat. Ils ne mangent qu'une fois le jour ; mais ils usent sans distinction de toutes sortes d'alimens, à la réserve de la chair de

vache, qui leur eſt ſévérement interdite. Leur uſage eſt de ſe raſer les cheveux, & de laiſſer croître leur barbe. Ils ont la tête & les bras nuds. Ils portent à la main un éventail rond, pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil. Leur habit eſt une robe jaune ſans manches, aſſez ample pour être croiſée ſur la poitrine. Elle s'attache avec une ceinture de fil, & elle deſcend juſqu'aux pieds. Ces heureux Cénobites ne ſont point ſujets aux impôts publics, & jouiſſent, au moins en ſecret, de toutes les douceurs de la ſociété civile, ſans en partager les charges. Ils nagent dans l'opulence; leurs revenus égalent ou ſurpaſſent ceux du Souverain. Ils ont à leurs gages une multitude d'officiers, de domeſtiques & de gardes. Ils entretiennent même des éléphans, mais plutôt par oſtentation que pour leur uſage. Leurs couvents & leurs temples ſont des édifices très-vaſtes. Il y en a quelques-uns d'une architecture fort ancienne, & d'un beau travail. Leurs Pagodes ont communément la forme d'une tour quarrée, à deux étages. Les chambres hautes & les ſalles inférieures ſont remplies d'une multitude d'Idoles, les unes

d'argent, d'autres de cuivre, quelques-unes d'une figure monstrueuse, la plupart de forme humaine, représentant des personnes assises à la maniere du pays, vêtues d'une robe jaune, les cheveux frisés, & les mains l'une sur l'autre. On y voit aussi des bâtons peints, des boucliers, des arcs, des piques, des épées, & quelques armes antiques.

Les Koppus. Les Koppus forment une seconde classe de Prêtres, consacrés au service des Dieux d'un ordre inférieur. Leur état, quoique respecté du peuple, n'a que des prérogatives médiocres, en comparaison de celles dont jouissent les Gonnis. Ils sont soumis aux taxes & aux corvées publiques. Leurs maisons sont si pauvres, que la plupart sont obligés de labourer la terre, ou de s'occuper à d'autres travaux. Ils sont vêtus comme les séculiers, & ils changent seulement d'habit, lorsqu'ils doivent exercer les fonctions sacrées, dont la principale est de présenter aux Idoles du riz bouilli, des fruits & d'autres offrandes.

Les Jaddeses. Les Jaddeses sont les Ministres obscurs d'un grand nombre d'Oratoires particuliers, dédiés aux Dieux du troisieme ordre, je veux dire aux Génies.

Ces Chapelles n'ont point de revenus. Chaque particulier peut desservir celles dont on lui offre la direction, ou bâtir lui-même un Oratoire, dont il devient le Ministre. On a recours aux Jaddeses dans les maladies & dans les autres malheurs. Ils sacrifient un coq à l'Esprit mal-faisant, qu'on croit l'auteur de ces désastres. Le peuple s'imagine qu'ils ont le pouvoir de conjurer les démons, qui passent pour avoir ici un empire absolu sur les hommes. On peut croire, sur le témoignage de Knox, qu'il y a dans l'Isle de Ceylan des personnes attaquées de convulsions si étranges, que leur état paroît avoir quelque chose de surnaturel. Mais à qui persuadera-t-on ce qu'il ajoute? *Je puis affirmer que souvent le Diable crie la nuit d'une voix intelligible, qui ressemble à l'abboiement d'un chien. Je l'ai moi-même entendu.* Les raisons qui lui font croire que c'est la voix du diable, sont 1°. *qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont la voix ressemble à celle qu'on entend; 2°. qu'on l'entend souvent dans un lieu, d'où elle part tout-d'un-coup pour aller se faire entendre dans un autre plus éloigné, & plus vîte qu'un oiseau ne*

Knox, *ubi suprà.*

peut voler ; 3°. que les chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit ; 4°. enfin que c'est l'opinion de tout le monde. Voyez la remarque (1).

Le mardi & le samedi sont des jours de dévotion chez ce peuple. On célébre tous les ans, dans les nouvelles Lunes de Juin & de Juillet, une grande fête, qui dure jusqu'à la pleine Lune. Elle consiste principalement à promener dans les rues un grand nombre d'éléphans, chargés d'Idoles & de sonnettes. Le peuple suit, vêtu d'habits gigantesques, en mémoire de certains Géans, qui furent, dit-on, les premiers habitans de l'Isle. On voit ensuite paroître un grand nombre de Musiciens, de Farceurs & de Baladins, partagés en plusieurs troupes. Ils sont suivis de trois éléphans marchant de front, & couverts de magnifiques harnois. Celui du milieu porte deux Prêtres assis l'un devant l'autre, dont le premier a sur l'épaule

(1) On ne peut alléguer des raisons plus foibles, dans une matiere qui demanderoit des démonstrations. L'Auteur se contredit dans sa premiere preuve ; il a déclaré plus haut que cette voix *ressemble à l'aboiement d'un chien* ; & il dit ici, *qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont la voix ressemble à celle qu'on entend.* Les trois autres allégations sont puériles.

un bâton peint, orné de banderolles. L'autre tient un parasol sur la tête de son collegue. Les éléphans des côtés portent chacun un Prêtre. Tous ces Ministres représentent différentes divinités. On apperçoit à leur suite une troupe nombreuse de Dames Chingulaises, qui marchent trois à trois avec beaucoup de modestie. Le cortége est fermé par les gens de guerre, par les Officiers du Prince & par les Ministres. Dans le cours de chaque solemnité, on fait deux processions, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit. Les rues sont semées de fleurs & d'herbes odoriférantes, & l'on orne les maisons de banderolles, de branches de verdure & de lampions. Le travail est interdit dans ces saints jours, dont une partie se passe en dévotions dans les Temples, & l'autre en festins & en réjouissances.

Les Chingulais ont une autre fête dans la pleine Lune de Novembre; mais elle ne dure qu'une nuit. Elle consiste à planter devant les Temples, & devant le palais du Roi, de longues perches entourées de lampions. Le premier jour de leur année est destiné au culte de Buddou. Les

plus dévots le célebrent sur le mont Hamalel, lieu consacré à cette Idole. On y voit arriver alors des troupes nombreuses de pélerins. D'autres vont sacrifier dans des bosquets de Bogahas, arbres sacrés sous lesquels ce même Dieu dormoit. Dans le cours de l'année, il y a plusieurs autres jours destinés à divers pélerinages dans ces mêmes lieux. On y voit quantité de chapelles creusées dans les rochers, & quelques vieux temples à moitié ruinés, dont l'ouvrage est si supérieur à l'industrie présente des Chingulais, que le peuple se persuade qu'ils ont été bâtis par des Géans.

Etat du Christianisme.

Le Christianisme, qui fit autrefois de grands progrès dans l'Isle de Ceylan, en est aujourd'hui presqu'entierement banni. Salmon assure qu'il n'y a pas une seule Eglise Chrétienne dans le Royaume de Candi, quoique l'exercice de toutes les Religions y soit toléré, & qu'il se trouve dans le pays plusieurs familles Portugaises. Les Hollandois ont ruiné la plupart des Temples que les Portugais avoient construits à Jafanapatan, à Kolombo, à Point-de-Gale, & dans leurs autres possessions. Ceux qu'ils ont conservés

ſont deſſervis par des Miniſtres Proteſtans, qui annoncent l'Evangile de Calvin dans ces mêmes lieux, où l'Apôtre Xavier, & d'autres ſaints Perſonnages ont fait éclater leur zele pour une meilleure cauſe.

Les Chingulais, quoique ſpirituels, ont fait juſqu'ici peu de progrès dans les ſciences. Ceux de ces Inſulaires qui ſavent lire & écrire, ſont regardés comme des hommes fort inſtruits. La plupart vivent dans une ignorance profonde. L'étude des connoiſſances abſtraites de la Théologie & de l'Aſtronomie eſt réſervée à quelques ſavans. Sciences des Chingulais.

Ils ont des connoiſſances très-bornées en matiere de Médecine; mais un long uſage leur apprend à ſe ſervir avec ſuccès des plantes qui croiſſent en abondance dans leur pays. Ils en compoſent des breuvages ſalutaires, des antidotes puiſſans & divers topiques. Ils ont d'execllens remedes pour la piquûre des ſerpens & des autres bêtes venimeuſes. Knox fait mention d'un emplâtre, qui guérit ſi promptement un os rompu, qu'il ſe rejoint *en moins de deux heures.* Mais ce voyageur eſt ſi crédule, qu'il faut ſe défier Médecine.

un peu de son témoignage. Ils ne connoissent point la saignée; mais ils font usage des sangsues. Leurs maladies les plus communes sont la petite vérole, le flux de sang, les douleurs d'entrailles, les fiévres épidémiques. Du reste, leur sobriété, leur propreté, la simplicité de leurs alimens, leur gaieté naturelle, contribuent beaucoup à les entretenir dans une forte santé, & à leur procurer une vie longue. Ces Insulaires dorment peu, se baignent plusieurs fois le jour, ne vivent que de riz & de légumes, & ne connoissent d'autre boisson ordinaire que l'eau. On assure que leur humeur est si gaie, qu'ils chantent pendant tout le jour, & même la nuit.

Astronomie. Quelques Bramines font une étude assez particuliere de l'Astronomie. Ils dressent des Almanachs, dans lesquels ils annoncent les éclipses, les phases de la Lune, les saisons avantageuses pour les labours & pour les semailles, les jours heureux & malheureux. Ils se mêlent aussi de tirer des horoscopes, de prédire le succès des entreprises, & de lire dans les astres tout ce qui appartient à l'avenir. Le peu-

ple a une telle confiance dans leurs lumieres, qu'il n'entreprend rien d'important sans les consulter. Lorsqu'ils tirent l'horoscope d'un enfant à l'heure de sa naissance, s'ils annoncent que son sort sera funeste, ses parens le tuent, ou l'abandonnent, persuadés de l'infaillibilité de cette prédiction.

Les Astronomes Chingulais comptent neuf planetes, ajoutant à celles que nous connoissons deux autres astres, qui sont la tête & la queue du Dragon. Leur année est de trois cens soixante-cinq jours, & commence ordinairement le 28 de Mars, & quelquefois un jour plutôt ou plus tard, pour s'ajuster au cours du Soleil. Elle se partage en douze mois, & les mois en semaines, de la longueur des nôtres. Le jour & la nuit sont chacun divisés en trente portions égales. La durée de l'un & de l'autre est à-peu-près la même dans toutes les saisons, à cause du voisinage de la ligne équinoxiale. Ces Insulaires n'ont d'autre instrument pour la mesure des heures, qu'un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'ils font nager dans un vase plein d'eau, & qui se remplit peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il aille au fond.

Année solaire.

Langues de Ceylan.

Le Malabar & le Portugais sont des Langues fort répandues dans l'Isle de Ceylan. Cependant les Chingulais en ont une qui leur est particuliere, & qui est, dit-on, élégante, riche, douce & coulante. Knox assure que ces Indiens, dont le caractere est porté à la flatterie & aux complimens, ont jusqu'à douze titres différens pour les femmes, & qu'ils expriment ces mots, *toi* & *vous*, de sept ou huit manieres, proportionnées à la qualité de ceux à qui l'on parle. Ces expressions, ajoute l'Auteur, « ne sont pas moins familieres aux laboureurs & aux manœuvres, qu'aux courtisans. Ils donnent au Roi des titres qui l'égalent à leurs Dieux ; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation. Ils éloignent jusqu'à l'idée de leur personne, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *j'ai fait*, ils disent, *le membre d'un chien a fait telle chose.* S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même ; & quand ce Prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes* ». Leurs livres de Religion, de Méde-

Knox, *ubi suprà.*

cine & d'Astronomie, sont écrits à la main, sur des feuilles de Talipot, dans une Langue qui n'est connue que des savans. Les caracteres sont tracés avec un poinçon d'acier. Dans l'usage ordinaire, les Chingulais employent les feuilles d'un autre arbre, appellé *Taucole*.

Mariages. Leurs mariages ne sont qu'une cérémonie civile, qui se passe sans l'entremise des Prêtres. Les divorces sont si fréquens, que l'usage des hommes & des femmes est de se marier quatre ou cinq fois dans leur vie. Lorsqu'on se sépare d'une femme, on doit lui rendre tout ce qu'on a reçu d'elle. Les enfans se partagent : les mâles restent au mari, & la mere prend soin des filles. La dot des femmes se paye ordinairement en bestiaux ou en esclaves, & quelquefois en argent. Une femme peut épouser deux hommes, par exemple, deux freres qui vivent ensemble ; mais il est rare qu'un homme ait plusieurs femmes. Les Chingulais sont peu délicats, & s'offensent rarement des infidélités de leurs épouses, pourvu qu'elles ne se livrent point à des hommes d'une condition inférieure. Cependant lorsqu'un mari sur-

prend sa femme dans l'adultere, les loix lui permettent de la tuer avec son amant. La subordination est telle d'un sexe à l'autre, qu'une femme, de quelque condition qu'elle soit, n'a pas la liberté de s'asseoir en présence d'un homme.

Priviléges des Veuves. Les Veuves ont ici de grands priviléges. Loin d'exiger qu'elles se brûlent sur le bûcher de leurs maris, l'usage ne les assujettit qu'à un deuil de quelques jours, qui consiste à ne point nouer leurs cheveux, à pleurer le mort avec ostentation, & à faire aux assistans l'éloge de ses vertus; après quoi il leur est permis de s'engager dans un nouveau mariage. Les biens dont elles héritent, ne payent au Roi aucun tribut; & tant qu'elles vivent dans le veuvage, elles sont exemptes de toutes les charges de la société. Les peres ont un tel pouvoir sur leurs enfans, qu'il leur est libre de les exposer, ou de les noyer, au moment de leur naissance, ou de les vendre dans l'âge adulte.

Funérailles. On enterre les morts de basse extraction, & l'on brûle avec appareil les personnes de qualité. Si c'est un Ministre, ou quelque grand Officier,

on ne peut lui rendre ces honneurs funèbres ſans l'ordre du Roi. Mais en attendant cette permiſſion, on embaume le corps, & on le dépoſe dans un tronc d'arbre qu'on creuſe exprès. Le jour des funérailles, on le brûle ſur un bûcher haut de trois ou quatre pieds, placé dans quelque lieu éminent, & ſurmonté d'un dais dont les piliers ſont entrelacés de branches. Lorſque les flammes ont conſumé le corps, on ramaſſe ſes cendres en un monceau, qu'on environne d'une haie, pour empêcher les bêtes d'en approcher. On ſeme de l'herbe ſur le monceau, qui devient en peu de tems un petit tertre fort verd.

ARTICLE IV.

Hiſtoire Naturelle de Ceylan.

L'ISLE de Ceylan eſt un pays fertile en toutes ſortes de fruits, de grains & de légumes. On y recueille en particulier pluſieurs eſpeces de riz, qui mûriſſent en différens tems, les unes en trois ou quatre mois, d'autres en cinq, en ſix & en

Pluſieurs eſpeces de riz.

ſept. Les Ceylanois qui habitent un pays fort montagneux, imitent dans la culture de cette plante l'induſtrie des Chinois. Ils applaniſſent en quelque ſorte leurs collines, en les partageant en pluſieurs terraſſes, qui s'élevent en amphithéâtre les unes au-deſſus des autres. Ils pratiquent dans les hauteurs des réſervoirs, d'où ils font couler l'eau de terraſſe en terraſſe. Dans les parties méridionales, où les ſources & les rivieres ſont très-communes, ils n'ont pas de peine à remplir en tout tems ces baſſins. Mais dans les parties du Nord, où les ſources naturelles ſont rares, on eſt réduit à l'eau des pluies, qui ne tombent que dans une ſaiſon de l'année. On la retient dans de grandes citernes, en forme de croiſſant, quelquefois de la longueur d'une demi-lieue. Chaque village a la ſienne; & lorſqu'on a pu les remplir, on ſe croit aſſuré d'une heureuſe moiſſon.

Knox, Salmon, *ubi ſuprà.*

Il y a ici une eſpece de riz qui croît ſans eau: mais elle eſt fort inférieure aux autres. C'eſt toujours une reſſource dans les pays qui manquent d'eau, & dans les années de diſette. Les au-

tres grains de l'Isle sont le *Coracan*, qui a la petitesse & la forme de senevé; on en fait un pain grossier: le *Tanna*, autre petite graine d'un grand rapport; elle sert de nourriture au peuple, lorsque le riz & le coracan viennent à manquer: le *Moung*, qui ressemble à la vesce: l'*Omb*, qui se mange bouilli, comme le riz; le *Tolla*, dont on tire de l'huile pour se frotter les membres. Voilà les principales especes. Autres grains.

Quant aux fruits, le terroir de l'Isle produit la plupart de ceux qui croissent à Siam, au Japon & dans d'autres contrées de l'Asie Orientale. J'en ai parlé ailleurs avec assez d'étendue. Knox a tort de dire que la *Mangue* & le *Jaka*, qu'il appelle *Jacks*, sont des fruits particuliers à l'Isle de Ceylan. Ils croissent abondamment dans toute l'Inde. En général, les Ceylanois ne s'attachent, dans la culture des jardins, qu'à planter des arbres utiles, propres à leur fournir des alimens dans les tems de disette. Une chose à observer, c'est que le Roi de Candi prétend avoir la propriété de tous les fruits qui croissent dans l'Isle; & quand ses Officiers voyent un arbre Fruits.

richement chargé, ils en prennent possession au nom du Prince, en y attachant une marque. On ne peut alors y toucher, sans s'exposer aux plus cruels traitemens.

Plantes & racines.

On trouve dans le pays quantité d'herbes, de racines & de plantes, dont les unes se mangent, & les autres servent à la composition de divers remedes. Les Portugais & les Hollandois y ont introduit, avec succès, des choux, des carottes, des raves, du fenouil, du baume, du romarin, de la sauge, des laitues, des concombres, des féves & d'autres semences Européennes. Les Chingulais ont des roses rouges & blanches, comme les nôtres, & d'autres fleurs odoriférantes. Celle qu'ils appellent *Sindriemal* a cela de particulier, qu'elle s'épanouit depuis quatre heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, & qu'elle cesse de s'ouvrir le reste du tems. Le *Pichamauls* est une fleur blanche, qui a l'odeur du jasmin. Le Roi le fait cultiver dans plusieurs quartiers de l'Isle, qu'on environne d'une haie ou d'un fossé. L'usage est qu'on lui en apporte tous les matins un bouquet, enveloppé dans un linge

blanc, & ſuſpendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent, ſont obligés de ſe détourner par reſpect.

Parmi les arbres, qui croiſſent en grand nombre dans le pays, nous nous arrêterons à ceux dont l'utilité eſt plus remarquable. Le *Talipot* eſt fort droit, de la hauteur & de la groſſeur d'un grand mât. Ses feuilles, qui croiſſent vers le ſommet du tronc, ſont ſi larges & ſi épaiſſes, qu'une ſeule peut, dit-on, ſervir d'abri à quinze ou vingt perſonnes, & les défendre de la pluie & du ſoleil. On s'en ſert dans les voyages, en les coupant & en les pliſſant en forme d'éventail. Les ſoldats en font des tentes. Cet arbre a d'autres propriétés ſingulieres. Il ne porte des fleurs & des fruits que dans ſa vieilleſſe, & lorſqu'il eſt près de mourir; mais il eſt alors ſi chargé de ſemences, qu'un ſeul arbre ſuffit pour en reproduire des milliers. Si on le coupe avant qu'il pouſſe des boutons, on en tire une moëlle blanche, qui ſe réduit en farine, & dont on fait des gâteaux qui ont le goût du pain.

Arbres ſinguliers.

Le Talipot.

Le *Ketule* a des feuilles ſemblables à celles du cocotier. Elles tiennent à

Le Ketule.

une écorce très-dure, qui se partage en filets dont on fait des cordes. Son bois est fort droit, fort menu, d'une hauteur médiocre, compact & lourd, mais sujet à se fendre. Sa couleur est noire, avec quelques veines. Ses feuilles tombent & se renouvellent d'année en année, pendant tout le tems qu'il croît. Lorsque sa crue cesse, elles demeurent quelques années sur l'arbre, & elles tombent ensuite pour ne plus revenir. Ce que cet arbre a de plus particulier, c'est qu'il rend une liqueur très-fraîche, très-agréable & très-saine, qui ne porte point à la tête. On la reçoit dans un vase, en faisant à l'arbre une incision dans l'endroit où il pousse des boutons. Ces incisions se renouvellent de boutons en boutons, depuis le sommet jusqu'à la partie du tronc où les branches finissent. Lorsqu'on a épuisé le dernier nœud, la liqueur ou la séve cesse de couler, & alors l'arbre meurt, après avoir résisté pendant neuf ou dix ans à ces incisions réitérées. Si l'on fait bouillir la liqueur qu'il rend, jusqu'à la réduire en une substance épaisse, on en forme une sorte de sucre noir, que les

Chingulais

Chingulais nomment *Jaggori*. Lorſqu'on le rafine il devient auſſi blanc que notre ſucre, & ne lui céde point en bonté.

Le *Bogaha* eſt un arbre de la premiere grandeur, dont les feuilles ſont continuellement agitées, comme celles du peuplier. Il eſt principalement remarquable par la vénération que lui portent les Chingulais. Ils ne paſſent jamais devant cet arbre ſans ſe proſterner, & ſouvent ils vont exprès dans les bois pour le viſiter. Ils dreſſent ſous ſes feuillages de petits autels, qu'ils chargent de ſtatues & de lampions. Les hommages que lui rendent ces Inſulaires lui ont fait donner par les Européens le nom d'*Arbre-Dieu*. J'ai parlé ailleurs de l'origine de ce culte. **Le Bogaha.**

L'Arbre qui porte la canelle, la plus précieuſe des productions de Ceylan, ſe nomme dans le pays *Gorunda-Gouhah*. Il croît abondamment dans la partie occidentale de l'Iſle, principalement aux environs de Kolombo. On en trouve auſſi, mais en moindre quantité, dans la preſqu'Iſle de Jafanapatan & dans d'autres quartiers du Nord. Cet arbre eſt d'une **Le Gorunda, ou l'Arbre de la canelle.**

hauteur médiocre, qui n'excéde jamais la grandeur de l'olivier. Son bois eſt blanc, ſouple & flexible comme le ſapin, & ſans odeur, excepté lorſqu'on le brûle. Sa feuille reſſemble dans ſa primeur à celle du laurier par la couleur & l'épaiſſeur; mais elle eſt taillée différemment, ayant trois côtes, aulieu que celle du laurier n'en a qu'une. Dans la ſuite, c'eſt-à-dire, lorſque la pouſſe eſt fort avancée, ces mêmes feuilles prennent la couleur de l'écarlate; & ſi on les preſſe avec les doigts, elles ont plutôt une odeur de girofle que de canelle. Les fleurs ſont blanches : le fruit a la forme du gland, mais il eſt plus petit : il mûrit pour l'ordinaire au mois de Septembre. En le faiſant bouillir dans l'eau, on en tire une huile qui ſurnage, & qui ſe brûle dans les lampes. Ces Indiens s'en frottent auſſi le corps. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur & de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une odeur très-agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au Roi ſeul.

La canelle eſt la ſeconde écorce de cet arbre, à qui les uns donnent deux pellicules, & les autres trois.

Les arbres de grosseur médiocre, c'est-à-dire, ni trop jeunes ni trop vieux, donnent la meilleure. Aussitôt qu'on l'a enlevée, on l'expose au soleil, & en peu de tems elle se séche & se roule d'elle-même, comme on le voit dans les bâtons de canelle qu'on transporte en Europe.

Les Chingulais comptent jusqu'à neuf ou dix sortes de canelles, dont la plus parfaite se nomme dans le pays *Rassé-Corunda*, c'est-à-dire, canelle douce, pour la distinguer des autres especes, qui ont une sorte d'amertume. C'est presque la seule qui vienne en Europe, & les Hollandois, maîtres absolus de ce commerce, n'en débitent point d'autre ; si ce n'est en fraude, & contre les ordres exprès des supérieurs.

Avant que d'enlever aux Canelliers cette précieuse dépouille, il faut attendre qu'ils soient parvenus à une certaine maturité. Les uns donnent une bonne écorce à trois ou quatre ans, d'autres seulement à cinq, & quelques-uns dans un âge plus avancé. Le tems & la bonté de la récolte dépendent de la qualité du sol où ces arbres sont plantés. Ceux qui croissent

dans un terrein sablonneux & découvert peuvent être dépouillés au bout de cinq ans, & produisent ordinairement la meilleure écorce. Ceux qu'on plante dans les endroits marécageux & ombragés sont plus tardifs. Le tronc des arbres dont on a enlevé l'écorce se desséche & ne prend plus de nourriture; mais la racine ne meurt point, & pousse avec le tems des rejettons. D'ailleurs le fruit des Canelliers contient une semence qui sert à les reproduire. On assure que certains oiseaux, très-friands de cette graine, dont ils font de petits amas dans leurs nids, contribuent eux-mêmes à la semer en divers quartiers, en la laissant tomber lorsqu'ils la portent à leurs petits. Ces arbres sont si communs à Ceylan que toute l'Isle en est embaumée, & que leur odeur se fait sentir sur la mer à trente & quarante lieues de distance.

Animaux de Ceylan.

On rencontre ici la même variété d'animaux domestiques, de monstres sauvages, d'oiseaux singuliers, de reptiles & d'insectes de tout genre, que dans les autres parties de l'Inde. On assure que les Eléphans de cette contrée sont plus farouches & plus cruels

que les Ours & les Tigres. Ils dévorent les hommes; ils font d'horribles dégâts dans les campagnes. Il y a une espèce de Singes qui n'est guere moins nuisible aux moissons. On les nomme *Rillours*. Ils ont le visage blanc, sans barbe, avec de longs cheveux, qui descendent & se partagent comme ceux de l'homme. Il s'en trouve d'une prodigieuse grosseur. Le *Memima* est un animal assez particulier : il ressemble parfaitement au Daim, & n'a que la grosseur du liévre.

Les serpens de Ceylan n'offrent rien de plus singulier que ce que nous avons observé dans ceux de Siam & de Malabar. Dans la classe des Insectes, Knox s'est particulierement attaché à décrire les fourmis blanches, que les Chingulais appellent *Vacos*.

» Leur grandeur est médiocre. Elles ont le corps blanc & la tête rouge. Elles dévorent le drap, le bois, la paille qui couvre les maisons, en un mot tout ce qu'elles rencontrent. Elles montent le long des murailles, & se font avec la terre une sorte de voute, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade

Fourmis blanches.

Knox, dans l'Histoire des Voy. t. VIII.

se rompt en quelque endroit, elles reviennent toutes sur leur pas, pour réparer leurs édifices, & continuent leur marche après ce travail. Dans les lieux qui sont sans maisons, elles élevent de petites montagnes de terre, hautes de cinq ou six pieds, & si fortes qu'il n'est pas aisé de les abbatre. Ces petites huttes sont composées de voutes ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le peuple se sert pour fabriquer des Idoles. Les Vacos multiplient prodigieusement; mais elles meurent aussi par pelotons. Car lorsque leurs ailes sont venues, elles s'envolent en si grand nombre vers l'occident, que le ciel en est obscurci, &, s'élevant à une hauteur qui les fait perdre de vue, elles ne cessent de voler que pour tomber mortes, après s'être épuisées. Les oiseaux en font leur proie, & les poules s'en nourrissent plus volontiers que de riz».

L'Auteur distingue plusieurs autres especes de fourmis, les unes noires, les autres rouges, quelques-unes de la grandeur des nôtres, d'autres beaucoup plus grosses. Tout le pays en est infesté, & leurs piquûres sont très-dangereuses. Mais elles ne blessent

que ceux qui les attaquent, ou qui les détournent de leurs travaux.

Les sangsues ne sont guere moins communes. Celles qui vivent dans l'eau ressemblent aux nôtres. Ce ne sont pas les plus importunes. Mais la saison des pluies en produit une espece noirâtre, qui se cache dans les herbes, & qui s'attache de telle sorte aux jambes des Voyageurs, qu'il n'est pas possible de lui faire lâcher prise. Les Indiens peu sensibles à la morsure de ces animaux, continuent tranquillement leur route, & ne s'en débarrassent qu'après le voyage, en se frottant les jambes avec de la cendre. Sangsues.

Parmi les oiseaux, dont la variété & le nombre sont également admirables, on distingue le *Carlo*. Cet animal est aussi gros que le cygne. Il a le plumage noir, les jambes courtes, le bec rond, la tête prodigieusement grosse, marquée de chaque côté de deux cercles blancs, qui ont la forme de deux oreilles, avec une crête blanche au-dessus du front. Malgré sa grosseur, il s'éleve en l'air avec agilité, & se perche sur les plus hauts arbres, ne s'arrêtant jamais à terre. Knox as- Oiseaux.

sûre que les perroquets de Ceylan ne peuvent apprendre à parler ; mais qu'on instruit sans beaucoup de peine le *Malcrouda* & le *Candouda*, deux oiseaux de la grosseur du merle. Le premier est noir, & l'autre d'un jaune éclatant.

Les rivieres, qui coulent dans l'intérieur de l'Ile, sont à proportion aussi poissonneuses que la mer qui baigne les côtes. On trouve en particulier de fort gros saumons dans celle de Mavelagongue ; mais les Chingulais manquent d'industrie à cet égard. L'usage des filets leur est inconnu. Ils ne pêchent qu'avec des paniers, qui ont la forme d'une cloche renversée.

Productions des Mines.

Le cristal, le fer, l'acier, & la mine de plomb, sont des productions assez communes dans les montagnes de Ceylan. On assure qu'il s'y trouve aussi des mines de diamans ; mais que les Rois ne permettent point d'y fouiller, dans la crainte que les trésors qu'elles renferment, n'excitent la cupidité des Européens, & ne les attirent dans l'intérieur du pays. On pêche dans plusieurs rivieres des rubis, des saphirs, des yeux de chat, & d'au-

Autres richesses du pays.

tres pierres précieuses. Enfin l'Isle produit quantité d'ébene, toutes sortes de bois propres aux constructions, du coton, du musc, du miel, de la cire, du gingembre, & du poivre. Le miel sauvage est, après la canelle, sa principale richesse. On le recueille dans les forêts. Des abeilles, nommées *Bambüros* plus grandes & d'une couleur plus vive que les nôtres, le déposent sur les plus hautes branches des arbres; où elles établissent leurs ruches. Cette récolte occupe en certains tems de l'année la plupart des habitans des villes & des villages.



CHAPITRE III.

Habitans de Sumatra.

ARTICLE PREMIER.

Notions géographiques concernant l'Isle de Sumatra. Idée générale de ses productions. Division de ses Royaumes. Colonies Européennes.

Etendue & position de Sumatra.

L'ISLE de Sumatra, située au Midi du Golphe de Bengale, s'étend obliquement du Nord-Ouest au Sud-Est, dans la longueur d'environ deux cens quatre-vingt lieues. Sa largeur est beaucoup moins considérable. A la pointe du Nord, où est le Royaume d'Achem, l'Isle n'a que douze ou quinze lieues dans cette dimension. Plus bas elle en a vingt ou trente. Vers le centre, & dans toute la partie du Sud, sa largeur commune est depuis soixante jusqu'à quatre-vingts. Beaulieu la croit avec raison plus grande que l'Angleterre.

Beaulieu, Dampier, Davis, Salmon, Guyon, &c.

L'Equateur la coupe en deux portions presqu'égales, dont l'une a cinq degrés & demi vers le Nord, & l'au-

tre près de six degrés vers le Sud. La partie du Nord est en face de la presqu'Isle de Malaca, dont elle est séparée par un canal, qui, dans sa largeur commune, a depuis dix jusqu'à quinze & vingt lieues, & dans quelques endroits jusqu'à trente & quarante.

Montagnes. L'intérieur de l'Isle est rempli de hautes montagnes, qui forment une chaîne presque continuelle dans toute sa longueur. Il y en a une, appellée *Balatam*, qui vomit du feu, & dont les Insulaires tirent une espece d'huile, qu'ils employent à divers usages. Ils la nomment *Minjoé Tannach*, c'est-à-dire, huile de terre. Leur sommet, quoique pierreux, ne laisse pas de produire des arbrisseaux & des herbes, & les vallées sont couvertes de belles forêts. Vers les côtes la plupart des terres sont fort basses, abondantes en pâturages, & très-propres, par leur humidité, à la culture du ritz.

Rivieres. Le pays a plusieurs rivieres dont les principales sont *Achem*, *Pedir*, *Daya*, *Cinquel*, *Jambi*, & *Indripouta*: c'est le nom des villes ou des territoires qu'elles arrosent. Les sources & les lacs sont en si grand nombre, que

les terres les plus voisines de la mer sont presque continuellement inondées : ce qui rend l'air des côtes très-mal sain, à cause des vapeurs infectes qui s'élevent de ces endroits marécageux. Cette incommodité augmente dans la saison des pluies, qui commencent au mois de Juin, & ne finissent que dans le cours d'Octobre. C'est alors que le soleil attire un plus grand nombre de vapeurs. L'effet le plus ordinaire de ces dangereuses exhalaisons est de causer des fievres pestilentes, qui emportent les Européens dans l'espace de deux ou trois jours, ou qui leur laissent des enflures douloureuses, & d'autres infirmités, dont ils guérissent difficilement. Salmon assure que de quatre-vingts soldats, tous jeunes & vigoureux, que le Gouverneur du Fort Saint-George envoya dans un besoin extraordinaire à Bancoul, sur la côte Sud-Ouest de l'Isle, il n'y en eut pas un seul de vivant au bout de deux années. Il ajoute que quand les Anglois établis à *Sumatra* voyent mourir un de leurs camarades, ils s'exhortent, le verre à la main, à se préparer courageusement au même sort, en se disant ;

Climat.

C'est aujourd'hui son tour, demain ce sera le nôtre.

Ces dangereuses influences du climat se font principalement sentir dans les parties les plus voisines de la ligne, & dans celles du Sud & de l'Ouest. On respire un air plus pur à Achem, qui est à la pointe du Nord. Les chaleurs y sont aussi plus tempérées. En général, l'air de Sumatra est moins chaud que celui de Siam, de Bengale, & de plusieurs autres contrées de l'Inde : ce qui confirme ce que j'ai dit ailleurs, que les pays situés sous la ligne sont moins exposés aux ardeurs brûlantes de l'été, que ceux qui sont entre les tropiques; parce que les jours sont plus longs dans ces dernieres contrées, & que le soleil tourne plus long-tems autour de leur Zénith. Ajoutez que les vents de terre & de mer soufflent à Sumatra, avec la même régularité que sur les côtes de Malabar & de Coromandel, & produisent même ici un plus grand rafraîchissement, parce que d'une côte à l'autre l'espace est en général beaucoup moins large.

Le terroir de l'Isle est générale- Productions de l'Isle.

ment très-bon, & produiroit abondamment plusieurs especes de grains: mais on n'y seme guere que du riz, qui est la nourriture commune des habitans. Tous les fruits de l'Inde y croissent avec facilité. Ses pâturages sont admirables, & nourrissent une prodigieuse quantité de buffles, de bœufs, de porcs, & de chevres: mais ses terres sont si grasses que les moutons y profitent peu. Les chevaux sont très-communs, mais de petite taille. Les habitans élevent un grand nombre de poules & de canards. On trouve dans les forêts des cerfs & des daims, plus hauts que ceux d'Europe; beaucoup d'éléphans & de buffles sauvages; des tygres, des rhinoceros, des porcs-épics, des civettes, & des singes; de gros lézards, & des serpens; des oies sauvages, des ramiers, des perroquets, & une grande variété d'oiseaux de toute espece. Les liévres & les chevreuils sont assez rares. L'espece des sangliers est si commune, qu'ils se mêlent dans les pâturages avec les bestiaux, & qu'ils viennent brouter jusque dans les haies qui bordent les maisons. Ils sont moins

grands que les nôtres. Les rivieres & les marais servent de retraite à quantité de crocodiles.

Le poivre est en si grande abondance dans cette contrée, qu'il fournit tous les ans à la cargaison d'une vingtaine de navires. On croit même que les terres en rapporteroient davantage, si elles étoient mieux cultivées. On trouve encore dans l'Isle un grand nombre de cocotiers, de bambous, & d'autres arbres utiles; des cannes de sucre, de la cire & du miel, du benjoin, de l'ambre gris, du bois de sandal, du camfre, de pierres de bezoard, du coton, & une espece de chanvre appellée *Bang*. Il s'y rencontre aussi des mines d'or, d'étaim, & de soufre; des gommes précieuses, quantité d'indigo, des saphirs, des rubis, & d'autres pierres estimables. L'or se trouve dans les plus durs rochers des montagnes qui sont au centre de l'Isle, & parmi le sable de quelques rivieres qui prennent leur source dans ces mêmes lieux. Dampier vit un caillou, du poids d'une livre & demie, dont les veines étoient si riches, qu'elles rendirent une once &

demie d'or. Il se tire ordinairement en parcelles très-minces : cependant un voyageur, cité par Salmon, en vit des morceaux qui pesoient une once : mais il confesse en même-tems qu'il est très-rare d'en trouver de cette grosseur.

Division des contrées de l'Isle.

Quant à la division des contrées de l'Isle, on y distingue sept Royaumes, *Achem*, *Andigri*, *Jambi*, *Palimban*, *Banca*, *Manimcabo*, *Indripoura*. L'Etat d'Achem commence à la pointe du Nord, à cinq degrés & demi de latitude, & s'étend dans la longueur d'environ quatre degrés, c'est-à-dire, de quatre-vingts lieues. Mais outre que ses possessions sont coupées dans l'intérieur des terres, par des montagnes inaccessibles, qui servent de retraite à quelques peuples libres, une partie de la côte orientale du même Royaume dépend de plusieurs Princes Malais. Quoi qu'il en soit, c'est sans contredit le plus beau Royaume de l'Isle : sa description fera la matiere d'un article particulier.

Royaume d'Achem.

Beaulieu.

Royaume d'Andigri.

Andigri est sur la côte de l'Est, à trente minutes de la ligne vers le Sud. C'est un petit Etat, tributaire de la

Compagnie Hollandoise, qui tire de l'or & du poivre de ce canton. Jambi est au Sud d'Andigri, sur la même côte. On dit que c'est le Royaume le plus riche après celui d'Achem. Sa principale ville, appellée aussi *Jambi*, est bâtie dans le voisinage d'une riviere, qui porte le même nom. Les Hollandois ont dans ce lieu une forteresse, qui domine la ville, & qui tient en bride tout le pays. Plus loin est l'Etat de Palimban, à trois degrés du Sud. C'est un pays abondant en riz & en bestiaux. Sa capitale, qui étoit autrefois une ville très-florissante, fut saccagée en 1659 par les Hollandois, en représailles de quelques hostilités commises contre leur flotte. On ne laisse pas d'y voir des restes de magnificence dans quelques palais & quelques mosquées qui subsistent encore. Il y a dans son voisinage une rivière, dont les eaux ont, dit-on, la vertu de pétrifier le bois. Le pays produit du poivre, de la cire, des cannes de sucre, de la sandaraque, de l'or, & d'autres richesses. Mais les Hollandois ont le commerce exclusif de toutes ces marchandises, moyennant un

Royaume de Jambi.

Royaume de Palimban.

Salmon.

droit modique qu'ils payent au Roi de Palimban.

A l'Est de ce Royaume se présente une grande Isle, qui n'a pas moins de quarante lieues de longueur. Les Indiens la nomment *Banca*. Elle est séparée du Continent par un détroit du même nom, qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas dix lieues. Le pays est gouverné par un Prince particulier, qui fait sa résidence vers le centre. Salmon nous apprend qu'en l'année 1710, le feu ayant consumé un village de l'Isle, on trouva parmi ses ruines du métal liquéfié semblable à l'étain. Le Roi fit aussi-tôt fouiller dans cet endroit, & l'on y découvrit une mine abondante du même métal. Les Hollandois ont tenté inutilement de s'établir dans ce quartier, dont les habitans sont très-farouches, & paroissent Indiens d'origine.

Royaume de Banca.

Manimcabo & Indripoura sont situés sur la côte de l'Ouest, entre deux & quatre degrés de latitude du Sud. Le premier de ces Etats a peu de poivre; mais il est riche en or. L'autre produit du poivre dont la qualité est excellente. On y trouve

Royaumes de Manimcabo & d'Indripoura.

aussi de l'or. Les Hollandois sont maîtres des places maritimes de ces deux Royaumes. Leur principal Comptoir est à *Padang*, au Nord de Manimcabo. Ils sont aussi établis à *Priaman*, à *Ticou*, & à *Passaman*. Cette derniere ville est sous la ligne, & Ticou n'en est qu'à vingt ou trente minutes, du côté du Sud. L'une & l'autre sont à quelque distance de la mer. Priaman est sur le rivage, à douze ou quinze lieues de Ticou, en tirant vers le Midi. Le pays est fort bas sur le bord de la mer, & très-haut dans l'intérieur des terres. Il abonde en fruits, en arbres de toute espece, en pâturages & en bestiaux. Mais le poivre fait sa principale richesse.

Possessions des Hollandois dans ces quartiers.

Les parties maritimes de Sumatra sont habitées par des Mores Malais, & sur toutes les côtes de l'Isle on ne parle pas d'autre langue que la leur. Ceux qui ne sont pas immédiatement soumis au Roi d'Achem, ont des Princes particuliers appellés *Pangaran*, dont les uns sont alliés ou tributaires de ce Monarque, & les autres dépendent des nations Européennes, établies dans ces quartiers. L'intérieur du pays est peuplé d'Indiens ido-

Insulaires des côtes.

Habitans des parties intérieures.

lâtres, habitans originaires de l'Isle, qui ont aussi leur langage & leurs Princes particuliers. Ils possédent des mines d'or, dont ils ne tirent qu'un foible avantage, parce qu'au lieu de les ouvrir, ils se contentent de recueillir les parties de ce métal dans les rivieres & dans les ravines. Leur pays est peu connu. Ils échangent leur or avec les habitans des côtes pour du sel, du fer, des habits & des perles.

Possessions des Anglois.

Les Anglois ont aussi des établissemens sur cette côte, entre trois & cinq degrés du Sud. Leurs meilleures places de commerce sont *Mochomoco*, *Bantal*, *Cattoun*, *Ipoé*, & *Silleba*. Ils possédent aux environs de cette derniere ville un Fort considérable, appellé *Marlbourg*. Ils en avoient un autre à *Benkolen*, à seize lieues de Sillebar, en tirant vers le Nord. Mais ils en furent chassés en 1719 par les Indiens, qui mirent en piéces une grande partie de la garnison. Leurs possessions commencent où celles des Hollandois finissent, & c'est aux dépens de la Compagnie d'Amsterdam qu'ils ont établi leur puissance dans ces quartiers. Ils lui enleverent en 1688 la plupart des postes qu'ils occupent au-

jourd'hui. Au reste, leurs habitudes dans l'Isle sont anciennes, & c'est même le premier endroit de l'Inde où ils ont commercé. Dès l'année 1602 Lancaster, un de leurs Amiraux, conclut avec le Roi d'Achem un Traité avantageux, qui ouvrit aux flottes Britanniques tous les ports de la partie septentrionale de Sumatra.

Ce qui est au Sud des possessions Angloises, à la pointe de l'Isle, appartient au Roi de Bantam, un des Souverains de Java. C'est un pays agréable & bien cultivé, mais peu fertile en poivre.

Isles de la Côte Occidentale.

La côte occidentale est bordée d'un grand nombre d'Isles, les unes voisines du rivage, d'autres éloignées de quinze ou vingt lieues. Il y en a d'assez grandes, telles que *Werkens*, qu'on appelle aussi *l'Isle des Cochons*, entre deux & trois degrés du Nord; *Nias*, au Sud de Werkens, pays fort peuplé, dont les habitans sont humains, & font un commerce régulier avec *Barros*, ville du Royaume d'Achem; *Montabay*, à 30 minutes de la ligne; l'Isle de *Fortune* qui est au Sud de Montabay, & qui n'a pas moins de trente lieues de long; *Nassau*, entre

trois & quatre degrés de latitude méridionale, contrée assez étendue, mais absolument déserte; *Inganno*, ou l'*Isle trompeuse*, à cinq degrés & demi du côté du Sud: elle est habitée par des Sauvages très-cruels qui massacrent sans pitié tous les étrangers. Au Nord & à l'Ouest de Montabay & de Nias on rencontre des amas d'Isles, les unes peuplées, d'autres désertes. Parmi celles qui ne sont point habitées, il y en a plusieurs qui sont couvertes de palmiers & de cocotiers. Les habitans des côtes voisines y viennent charger leurs navires de cocos pour en faire de l'huile.

ARTICLE II.

Description particulière du Royaume d'Achem.

Royaume d'Achem. NOUS avons marqué la position & les limites connues de ce Royaume: il ne nous reste qu'à décrire ses villes, ses forces, sont gouvernement, & ce qu'il y a de plus remarquable dans ses usages.

Sa Capitale. Sa capitale se nomme *Achem* ou *Achin*, comme le Royaume même. Sa

ſituation eſt à une demi-lieue de la mer, ſur une riviere de la grandeur de la Somme, à cinq degrés quelques minutes de latitude du Nord, & à cent quatorze de longitude. Son circuit eſt d'environ deux milles. Elle eſt bâtie ſur un terrein bas & marécageux, au milieu d'un bois, qui la couvre tellement, qu'on n'apperçoit ſes maiſons que quand on entre dans la ville. Elle n'a ni murs ni foſſés; mais elle eſt aſſez défendue par les bois qui l'environnent & par ſes marais, dans leſquels on a conſtruit pluſieurs forts, à égale diſtance les uns des autres. On y compte près de huit mille maiſons, qui occupent un terrein fort vaſte, à cauſe des intervalles qui les ſéparent, & des haies qui forment la clôture de chaque habitation. Elles ſont d'ailleurs bâties ſans ordre & ſans uniformité. Pour les garantir des fortes marées & des inondations annuelles, on les éleve ſur des piliers, qui ont neuf ou dix pieds de hauteur. Dans la ſaiſon des pluies on ſe ſert de bâteaux pour aller d'une maiſon à l'autre. Les murs ſont de cannes entrelacées, & ces cannes reſſemblent à des cages d'oiſeaux. Le toit eſt couvert

Davis, Beaulieu, Valentin, Graaf.

de feuilles de palmier. Mais chaque maison a un réduit particulier, construit de pierre ou de brique, sans fenêtres, avec une ouverture étroite & basse, qui sert d'entrée, & qu'on bouche avec une pierre. C'est-là que ces Insulaires cachent leurs plus précieux effets, pour les mettre à l'abri du feu. Les Chinois & les Européens ont des habitations beaucoup plus solides. Ils demeurent dans un même quartier, pour la défense commune de leurs Comptoirs, qui seroient exposés à des insultes continuelles s'ils n'étoient soigneusement gardés; tant il y a de brigands dans cette capitale. Sa plus grande & sa plus belle portion est du côté du Nord-Ouest. Outre le quartier des étrangers, qui est très fréquenté, il y a dans Achem deux principaux marchés, où l'affluence du peuple est toujours fort grande. Cette ville est remplie de quantité de pagodes pour les Idolâtres, & de mosquées pour les Mores.

Palais du Roi.

Le Palais du Roi est à une petite distance de la ville, sur le bord de la riviere. Beaulieu lui donne une demi-lieue de circuit. Sa forme est ovale. Il est environné d'un fossé fort large & fort

fort profond, & au-delà duquel on a élevé un assez haut rempart de terre, qui sert de mur, & qui est bordé de bambous & de joncs, plantés si près les uns des autres, qu'ils dérobent la vue du château, devant lequel ils forment une barriere impénétrable. On ne traverse point le fossé sur des ponts; mais, d'espace en espace, on a laissé des terre-pleins, dont l'entrée est assez bien défendue. C'est par-là qu'on arrive au palais. Avant de parvenir au domicile du Roi, il faut passer quatre portes, qui ne sont pas moins fortifiées. La cour, qui est en face de l'appartement, est si spacieuse, qu'on y rangeroit quatre mille hommes en bataille. Ce palais est grand, & bâti presque totalement de pierre; ce qui est ici une magnificence. On y voit de fort belles salles, des jardins ornés de pyramides, des tombeaux superbes, des canaux, & un grand sérail pour sept ou huit cents femmes.

L'entrée de la riviere d'Achem a peu de profondeur, & ce passage est très-dangereux pour les navires; mais on trouve plus loin un fort beau bassin, où ils peuvent être à l'ancre sur dix-huit brasses. L'embouchure est dé- *Port d'Achem.*

fendue par un gros bastion de pierre, de forme ronde, dont l'artillerie bat à fleur d'eau. Il est flanqué de deux courtines, qui se présentent à droite & à gauche, & qui sont jointes par une terrasse où est la porte. Les murs du bastion & des courtines ont dix-huit pieds d'épaisseur, & vingt de hauteur. Plus loin il y a un autre fort. On a tiré de la riviere une grande tranchée, de la largeur de quarante pieds, qui s'étend le long de la mer jusqu'au pied des montagnes, & qui forme de ce côté-là une nouvelle défense. C'est ainsi que la partie de l'Ouest est fortifiée. Au Levant, on a construit sur le rivage, d'une portée de mousquet à l'autre, un grand nombre de redoutes de gazon, munies d'artillerie, & si couvertes de broussailles, qu'on les apperçoit à peine. Elles ne sont point gardées pendant le jour, mais on y envoie toutes les nuits une patrouille.

Qualités du terroir. Le territoire de cette contrée est uni, argilleux, couvert de vase, fertile en toutes sortes d'arbres, & très-propre à la nourriture des bestiaux. A six lieues de la capitale, en tirant vers l'Est, on rencontre une haute monta-

gne, qui produit beaucoup de ſoufre. *Pulo-Ouai*, une des Iſles de la rade d'Achem, en fournit auſſi une quantité conſidérable. Il s'en fait un grand débit dans toute l'Inde. Autrefois le pays étoit couvert de poivriers; mais le Gouvernement en a fait détruire la plus grande partie, parce que ce commerce faiſoit négliger aux Achemois la culture du riz.

La deſcription des autres villes nous arrêtera peu. La côte de l'Eſt n'offre de remarquable que *Pedir*, *Pacem* & *Deli*. Sur la côte de l'Oueſt, on trouve ſucceſſivement *Daya*, *Labo*, *Cinquel*, *Barros*, *Bataham*, &c. Pedir eſt à dix ou douze lieues d'Achem, au Levant de cette capitale. Elle eſt bâtie ſur une riviere qui lui donne ſon nom, ou qui peut-être lui doit celui qu'elle porte. C'eſt une ville conſidérable par ſon étendue, & par le nombre de ſes habitans. Son territoire eſt ſi abondant en riz, qu'on l'appelle le grenier d'Achem. Il fournit auſſi à cette capitale quantité de ſoie, qu'elle employe dans ſes manufactures, dont le commerce eſt conſidérable dans toutes les contrées de l'Iſle. Pedir vend le reſte de ſes ſoies

Deſcription des autres villes.

aux habitans de la côte de Coromandel. Quoiqu'elles soient fort inferieures à celles de la Chine, on ne laisse pas d'en faire d'assez belles étoffes. Pacem & Deli étoient autrefois les capitales de deux Royaumes particuliers. Leur district est vaste, & assez fertile en quelques endroits, pour répandre une partie de ses richesses sur les régions voisines. Beaulieu assure qu'on trouve à Deli une source d'huile, qui a la propriété de ne point s'éteindre, même dans l'eau, lorsqu'une fois elle est allumée. Il ajoute que les Achemois s'en servent dans les combats de mer, & qu'ils brûlerent un jour par ce moyen deux galions Portugais. Daya est à douze ou quinze lieues d'Achem, entre quatre & cinq degrés de latitude septentrionale, sur une riviere qui porte le même nom. Ses plaines produisent beaucoup de riz, & l'on vante ses pâturages. Labo est à trois degrés, sur le bord de la mer, & donne son nom à un Cap voisin. Cinquel est trente lieues plus bas, sur une grosse riviere. Le camphre fait sa principale richesse. On le transporte sur la côte de Coromandel, & jusqu'à Surate. Barros est au

Sud de Cinquel, à un degré 30 min. de latitude. C'est un des meilleurs ports de l'Isle, & une place de commerce très-bonne. Elle est située dans une plaine fertile, & le pays qui l'environne est très-riant. On n'y recueille point de poivre ; mais le benjoin & le camphre s'y trouvent en abondance. Bataham, ou Batang, est sous la ligne. Son territoire produit le meilleur camphre de l'Isle. On trouve ensuite Passaman, Ticou & Priaman, anciennes dépendances d'Achem, usurpées par les Hollandois depuis un siecle. Tout ce canton est très-riche, sur-tout en poivriers. Les villes & les campagnes voisines sont fort peuplées.

Forces du Roi.

Les forces du Roi d'Achem consistent dans une garde nationale, composée de trois mille hommes, qui sont distribués dans les premieres cours du palais ; dans un autre corps de quinze cens esclaves, la plupart étrangers, qui ne sortent jamais de l'enceinte du château, & qu'on exerce avec soin au maniment des armes ; dans les garnisons employées à la garde des forts & des places les plus expo-

ſtes; & enfin, dans le nombre de ſes galeres & de ſes éléphans.

Armes du pays. Les armes du pays ſont l'arc, les fléches, les javelines, l'épée, & de petites arquebuſes. L'artillerie du Roi eſt nombreuſe; mais les pieces ſont ſans affût & produiſent peu d'effet, à moins qu'on ne les place ſur quelqu'endroit élevé. Ce Prince fait la guerre à peu de frais, parce que ſes ſujets ſont forcés de marcher au premier ordre, & de porter des vivres pour trois mois. Il ne leur fournit que des armes, qu'on remet à la fin de la campagne dans ſes arſenaux.

Galeres. Il entretient dans le port d'Achem, & dans les autres places maritimes, un grand nombre de galeres, plus longues & plus larges que les nôtres, mais peſantes & mal armées, ſans pont, les bordages très-hauts & très-épais. Les plus groſſes ont, ſuivant Davis, quatre cents hommes d'équipage, & juſqu'à huit cents, ſelon Beaulieu. Les rames ſont légeres, de la longueur de quatre pieds, ayant la forme d'une pelle. On les plonge dans l'eau, ſans les appuyer ſur les bords du bâtiment. Sultan Aladin, qui ré-

gnoit encore en 1600, avoit dans ses ports jusqu'à cent de ces galeres, dont il donnoit le commandement à une femme, parce qu'il se défioit généralement de tous les hommes.

On assure que le Roi d'Achem n'a pas moins de neuf cens éléphans, dont le plus grand nombre est exercé au bruit du mousquet & à la vue du feu. On leur rend ici à peu-près les mêmes honneurs qu'à Siam, & lorsqu'ils passent dans les rues, le peuple s'arrête par respect. Leur entretien coûte peu, parce qu-on ne leur donne gueres d'autre nourriture que les branches & l'écorce des bananiers, que le Roi fait couper indistinctement sur les terres de ses domaines & sur celles de ses sujets. Eléphans.

Les revenus de la couronne consistent, 1°. dans les contributions que paye le peuple, en riz, en chair, en poisson, en huile, en sucre, en légumes & autres denrées: ces fournitures abondantes surpassent toujours ce qui se consomme dans le palais, & l'excédent est vendu au profit du Prince. 2°. Dans le produit du domaine royal, que les sujets cultivent par corvées. 4°. Dans les droits d'entrée, Revenus du Roi.

qui montent à dix pour cent, pour les marchandises étrangeres, indépendamment des libéralités qu'il faut faire aux Ministres, & au Monaque même, qu'on n'aborde jamais qu'avec des présens. 4°. Dans le bénéfice casuel de plusieurs autres droits. Le Roi hérite de tous ses sujets qui n'ont point d'enfans mâles : & s'ils laissent des filles, qui ne soient point mariées, elles lui appartiennent. Il s'attribue la confiscation des biens de tous les coupables, la succession des Etrangers qui meurent dans ses Etats, la propriété de tous les navires qui font naufrage sur ses terres. 5°. Dans les profits immenses du commerce, qui est presqu'uniquement ici entre les mains du Prince. Il vend au peuple, dans les tems de disette, les grains accumulés dans ses magasins, au double & au triple de leur valeur ; & si l'année est abondante, il en charge plusieurs navires, pour les pays ou ces mêmes grains manquent. Il exerce un autre monopole sur ses sujets, en les forçant de lui donner à bas prix leurs marchandises, qu'il revend ensuite à l'étranger au prix qu'il veut, & sur lesquelles il fait ordinairement un profit

de cinquante pour cent. D'ailleurs, ce Prince n'a presque point d'argent à débourser pour l'entretien de sa maison, & pour les dépenses ordinaires de l'Etat. Ses Ministres & ses principaux Officiers, ont pour leur subsistance quelques terres du domaine royal, qui reviennent à la couronne après leur mort. Les soldats de sa garde, les eunuques & les autres domestiques qui servent dans le palais, n'ont pour salaire qu'une portion de riz, qu'il leur fait distribuer tous les jours. Il paye de la même maniere les ouvriers qu'il employe pour la construction de ses palais, ou pour les travaux publics. Ses habits mêmes, & ceux de ses femmes, lui sont fournis gratuitement, soit par les Entrepreneurs des manufactures, soit par les Gouverneurs des provinces.

Ce Prince, entre plusieurs titres fastueux, & même ridicules (1), prend

(1) Voyez la lettre d'un Roi d'Achem à Jacques I, Roi d'Angleterre, dans l'Hist. des Indes de M. l'Abbé Guyon, t. III, p. 50 & suiv. Ses titres remplissent près de deux pages. Il dit, en parlant de lui-même, qu'il est l'*image véritable de la Royauté*, *&* *le plus parfait modele des Rois*; qu'il est *formé du plus pur métal*; qu'il a *un trône plus transparent que la glace*, *&* *semblable à une riviere de crystal*; qu'il possede *neuf sortes de pierres*, *les deux parasols d'or battu*, *des siéges d'or*, *des harnois*, *des lances*, *un sépulcre*, *des vases* *&* *un service complet du même métal*, *&c.*

celui de *seul Roi de Sumatra*. Ses plaisirs sont de vivre au milieu de ses femmes. D'un grand nombre d'Indiennes, qui sont enfermées dans le sérail d'Achem, il y en a trois qui ont le rang d'épouses; les autres ne sont que des concubines. Une esclave, qu'on a exposée en vente dans les marchés du Royaume, ne peut être admise au lit du Sultan; & le marchand qui oseroit la présenter, se rendroit coupable d'un crime capital. Entre plusieurs exemples de la jalousie cruelle de ces Monarques, Davis raconte un trait fort singulier. Sultan Aladin ayant entendu vanter les charmes d'une belle esclave, la demanda à son maître, qui en jouissoit depuis plusieurs années, & qui s'en priva par complaisance. Loin de lui savoir gré de ce sacrifice, il le fit empaler quelques jours après, parce qu'il avoit eu les prémices de cette femme; & dans la suite il fit aussi mourir l'esclave, parce qu'elle avoit été complice du même crime.

Ses femmes.

Après les délices du serrail, le combat des cocqs est un des principaux amusemens de ces Monarques. Ce sont les Orancaies qui en ont la garde,

& qui en prennent autant de ſoin que de leurs propres enfans. Les Achemois ont en général beaucoup de goût pour ce divertiſſement. L'occupation des jeunes Sultanes eſt d'apprendre le chant, la danſe, & d'autres arts agréables. Leurs enfans ſont élevés loin d'elles, & ne les revoyent jamais. Ceux qui naiſſent des trois femmes qui ont le rang de Reines, ont ſeuls droit de ſuccéder à leur pere, & le trône appartient naturellement à l'aîné. Mais cet ordre eſt ſouvent troublé, ſoit par l'ambition des freres, ſoit par les diſpoſitions particulieres du Monarque.

Les rênes de l'État ſont dans les mains de quatre ou cinq Miniſtres, qui réſident dans la capitale, & d'un grand nombre d'*Orancaies*, ou Gouverneurs, qu'on envoye dans certains diſtricts. Ces départemens ont peu d'étendue, & la conduite des Commandans eſt tellement éclairée, que leur autorité n'a rien de redoutable. Aladin, pour s'aſſurer de la fidélité des Orancaies qui réſidoient dans le territoire d'Achem, exigeoit qu'ils ſe rendiſſent alternativement au palais

Gouvernement d'Achem.

tous les trois jours. Ils y passoient vingt-quatre heures, enfermés dans une cour; de maniere que ce Prince avoit toujours en sa puissance un tiers des Orancaies de la province.

Cours de Justice.

Il y a dans toutes les villes, proche de la principale Mosquée, deux Tribunaux, l'un pour la justice civile, l'autre pour les affaires criminelles. Ils s'ouvrent tous les jours, à l'exception du vendredi. Les Orancaies y président. Les affaires de la Religion sont jugées par les Prêtres, dont le chef s'appelle *Cadi*. Celles du commerce sont entre les mains d'un Officier, qui a le titre de *Scha Bandar*.

Loix & coutumes particulieres.

Les usures, quoiqu'exorbitantes, sont moins fortes ici que dans la plupart des autres contrées de l'Inde : le plus gros intérêt est de douze pour cent. La Justice est inexorable contre les débiteurs : après un délai très-court, si le pouvoir ou la volonté leur manque, on leur lie les mains derriere le dos, & chaque jour ils doivent se présenter en cet état devant le Juge, à l'heure du Tribunal. Il est défendu, sous peine de la vie, de

leur ôter ces liens. S'ils ſont déclarés inſolvables, ils tombent au pouvoir du créancier, qui les retient dans l'eſclavage juſqu'à la fin du payement. Les châtimens en uſage dans le pays ſont de condamner les criminels à la baſtonade, de les empaler, de les faire déchirer par les éléphans, de leur crever les yeux, de leur couper les pieds, les mains, les oreilles ou les parties naturelles. On aſſure que ces mutilations ſont rarement mortelles, même dans un âge avancé.

La ſervitude n'a rien de rigoureux dans cette contrée. On employe les eſclaves à la culture des terres, ou à l'exercice des arts, & moyennant une contribution modique, on leur abandonne le fruit de leur travail. La plupart viennent de la côte de Coromandel. On en tire auſſi de l'Iſle de Nias, & ce ſont les plus eſtimés.

Les Achemois inhument leurs corps dans un cimetiere public; mais chaque famille a ſon terrein particulier. Des extrêmités du tombeau s'élevent deux pierres, qui contiennent des inſcriptions, & quelques ornemens. L'uſage eſt de tourner la tête du mort vers la Mecque. Les tombeaux des Rois ſont

ornés de deux masses d'or, l'une à la tête & l'autre aux pieds. Davis eut la curiosité de voir celles que le Roi Aladin faisoit préparer pour son tombeau. Il assure qu'elles pesoient mille livres, & qu'elles étoient ornées de pierres précieuses. George Brito, fameux Pyrate Portugais, fit, en 1521, une descente sur la côte d'Achem, pour piller ces riches tombeaux. Mais il fut repoussé, après avoir perdu une partie de ses gens.

Révolutions d'Achem.

On peut recueillir des différens récits de nos voyageurs, que le Royaume d'Achem a éprouvé de grandes révolutions; qu'il a été tantôt électif, tantôt héréditaire; qu'on l'a érigé pendant un tems en république, & que dans d'autres tems il a été gouverné despotiquement, même par des femmes. Des Mahométans, originaires d'Arabie, sont en possession de ce beau pays depuis plusieurs siécles. On ignore l'époque précise de leur invasion. Ils se sont établis sur les ruines de la nation primitive, qui s'est dispersée dans les montagnes du pays & dans les Isles voisines.

J'ai cherché inutilement, dans les relations Européennes, des éclaircis-

ſemens ſur les Princes Mores qui ont régné à Achem avant les premieres navigations des Anglois & des Hollandois, c'eſt-à-dire, avant la fin du ſeizieme ſiécle. Voici quelques particularités qui concernent la Dynaſtie régnante. Son fondateur, que les relations Angloiſes nomment Sultan *Aladin*, monta ſur le trône vers l'année 1670. Il régnoit encore en 1701, & on lui donnoit alors plus de cent ans. C'étoit un ſoldat de fortune, qui avoit d'abord exercé le métier de pêcheur. Il parvint de grade en grade juſqu'à la dignité d'Amiral, & le Roi lui fit épouſer une Princeſſe de ſon ſang. L'Empire d'Achem étoit alors fort agité. Les Orancaies, abuſant de la foibleſſe des Souverains, avoient érigé leurs petits Gouvernemens en Principautés héréditaires, & preſqu'indépendantes. Ils avoient des châteaux fortifiés, avec de l'artillerie & des ſoldats pour s'y défendre. Non-ſeulement ils ne laiſſoient à leurs Souverains qu'une ombre de pouvoir, mais ils diſpoſoient du trône ſuivant leur caprice, & lorſqu'ils étoient mécontens d'un Prince, ils le maſſacroient, & en inſtalloient un autre.

Particularités concernant la Dynaſtie régnante.

Fortune d'Aladin.

Beaulieu, Davis.

Les choſes étoient dans cet état de confuſion, lorſque le prédéceſſeur d'Aladin mourut, ſans laiſſer d'autres héritiers qu'une fille unique. Elle fut mariée, du vivant de ſon pere, au Roi de Johor, dont elle eut un fils, qui fut élevé à Achem, & deſtiné à ſuccéder au trône. Davis aſſure qu'après la mort du Roi, Aladin parut prendre ſous ſa protection ce jeune Prince; que les Orancaies s'étant ſoulevés, il en fit mourir un grand nombre; qu'il maſſacra enſuite le Prince de Johor, & ſe fit proclamer Roi. Beaulieu ne fait aucune mention de ce gendre du feu Roi, ni de ſon adoption au trône, ni des prétendues intrigues d'Aladin pour lui ravir ſon héritage. Il prétend que les Orancaies n'ayant pu s'accorder entr'eux ſur le choix d'un Souverain, parce que chacun d'eux aſpiroit à l'être, allerent trouver Aladin, lui offrirent la couronne, qu'il refuſa juſqu'à trois fois; le menacerent de le tuer s'il ne ſe rendoit à leurs prieres, & vainquirent ainſi ſa réſiſtance. Il ajoute qu'Aladin, quelques jours après ſon couronnement, ayant aſſemblé dans ſon palais tous les Orancaies de l'Empire, ſous pré-

texte de leur donner un grand festin, les fit massacrer les uns après les autres, à mesure qu'ils entroient dans la salle; de maniere qu'il y en eut onze cens d'égorgés dans cette occasion.

Après s'être défait de ces dangereux ennemis de l'autorité royale, il fit démolir leurs maisons & leurs châteaux, dont les richesses furent transportées dans son palais, avec les armes & les munitions qu'on y trouva. Il défendit, sous peine de mort, à ses sujets d'avoir des maisons à plus d'un étage, & d'employer dans ces constructions d'autres matériaux que le bois. Il créa de nouveaux Orancaies, auxquels il donna une partie des terres dont il avoit dépouillé leurs prédécesseurs, se réservant le reste, qui fut annexé au domaine royal. Il régna pendant plus de trente ans, quoiqu'il en eût soixante-dix lorsqu'il monta sur le trône. *Son regne*, dit Beaulieu, *fut tout de sang, & dit-on que la premiere année il fit bien mourir vingt mille personnes, & la seconde, encore plusieurs milliers*. Ce Prince, par une défiance bisarre de tous les hommes, éleva une de ses femmes

à la dignité d'Amiral. C'est de lui qu'on rapporte ce trait cruel de jalousie dont j'ai parlé. Sa passion dominante étoit de passer les nuits à table, au milieu d'une troupe de femmes, empressées à lui présenter des mets agréables & des liqueurs fortes, à lui essuyer le visage avec des mouchoirs, à le rafraîchir avec des éventails, à l'égayer par leurs chants & par leurs danses. Il conserva jusqu'à une extrême vieillesse ce goût pour les plaisirs. Davis le vit en 1599. Quoiqu'il eût près de cent ans, & qu'il fût excessivement gros, sa santé étoit admirable. Il formoit alors le projet d'une descente sur les terres de Johor; il traitoit directement avec les Ambassadeurs des Cours Asiatiques; il s'informoit même des affaires d'Europe, & il s'entretenoit fréquemment avec des Envoyés Hollandois qui venoient d'arriver à Achem. Dans le tems qu'il les amusoit par ses caresses, il pensa surprendre dans la rade deux de leurs navires, dont plusieurs Officiers furent massacrés, avec Houtman leur Amiral. Il présidoit lui-même à l'exécution, & il étoit sur le rivage, pendant que ses Ministres, sous pré-

texte de visiter les Capitaines de la flotte, se rendoient à bord des bâtimens, avec un cortége nombreux & bien armé.

Tel étoit le caractere de ce Monarque. Il eut pour successeurs deux de ses fils, dont il fit l'un Roi d'Achem, & l'autre Roi de Pedir. Le premier étant mort subitement, après un régne très-court, un autre fils d'Aladin, né d'une concubine, s'empara du trône d'Achem, & fit massacrer le Roi de Pedir, dont il envahit aussi les Etats. Il régna sous le nom de *Peduka Sirié*. Nous avons une de ses Lettres, adressée à Jacques I, Roi de la Grande Bretagne, & dont la date se rapporte à l'an 1612, dans laquelle il se glorifie de compter plusieurs Rois parmi ses vassaux; d'avoir vaincu le Roi d'*Aru*, contrée voisine de Pedir; de s'être emparé des Royaumes de Priaman, de Ticou, de Barros; & d'avoir fait plus de conquêtes qu'aucun de ses prédécesseurs. Ses cruautés ne le rendirent pas moins terrible que sa valeur. Il fit mourir un grand nombre d'Orancaies, & la plupart des Princes de son sang. Il chassa de la Cour son propre fils; il condamna sa

Ses successeurs.

Peduka Sirié.

M. Guyon, tome III.

mere à la torture, & l'on croit que dans la ſuite il les fit mourir l'un & l'autre. Un de ſes cocqs ayant été vaincu dans un combat, il fit couper la main à l'Orancaie qui étoit chargé du ſoin de le nourrir. Beaulieu le trouva un jour occupé à faire donner la torture à cinq ou ſix femmes, qui l'avoient éveillé la nuit par un cri : n'ayant pu découvrir la coupable, il les condamna toutes à avoir les pieds & les poings coupés, & il commanda que leurs corps fuſſent jettés dans la riviere. Il avoit un talent particulier pour dompter les éléphans. Dans une expédition qu'il fit à Deli, ſur la côte orientale d'Achem, ayant ordonné qu'on embarquât ſur la riviere cent de ces animaux, il apprit que leurs conducteurs n'avoient pu les faire entrer dans ſes galeres : il condamna au ſupplice ceux qu'il avoit chargés de l'exécution, & ſe tranſportant lui-même au rivage, il ſe mit à injurier les cent éléphans, leur reprochant d'un ton terrible leur rébellion, leur lâcheté, & l'ingratitude dont ils payoient ſes bienfaits. Enſuite faiſant ſaiſir un des plus mutins, il ordonna qu'on lui fendît le ventre à la vue de tous les autres, les mena-

çant du même traitement s'ils ne s'embarquoient à l'heure même; *ce qu'ils firent sur le champ*, dit Beaulieu; *& pendant tout le voyage il n'y en eut pas un seul qui fit le rétif.* C'est à ce petit nombre de particularités que se bornent les recherches historiques de nos Voyageurs. Mais si l'Histoire d'Achem n'offre point d'autres traits que ceux qu'on vient de lire, on ne doit pas se plaindre de la stérilité de leurs découvertes.

Le Mahométisme, mêlé de quelques superstitions Judaïques, est la Religion des Achémois. Voici une cérémonie qui vaut la peine d'être remarquée. Le Roi se rend une fois l'année à la Mosquée principale, pour y chercher le Messie, que ces Insulaires attendent comme les Juifs. Il est accompagné d'un nombreux cortége, composé de quarante éléphans, parés de couvertures d'or & de soie. Il y en a un plus magnifiquement équipé que les autres, & qui porte sur son dos un siége d'or massif, destiné pour le Messie. On arrive à la Mosquée d'un pas grave & lent; on y cherche avec empressement l'Envoyé céleste; & après avoir visité

Religion des Achémois.

tous les coins du Temple, avec quantité de cérémonies, on retourne au palais. L'éléphant qui devoit porter le Messie, ramene le Roi.

Les Achémois sont un peuple actif & industrieux, entierement livré au commerce. Ils excellent dans plusieurs Arts méchaniques. Sur la côte occidentale d'Achem, il n'est point de noble, ni même de petit Prince, qui ne s'adonne à quelque travail manuel. Ils fabriquent, avec beaucoup d'adresse, toutes sortes d'ouvrages de fer. Leurs Orfévres sont renommés dans toute l'Inde. C'est un métier qui ne peut être exercé ici que par les nobles. Ils s'entendent fort bien à la construction des galeres. Ils ont d'habiles Tisserands, des Fondeurs, des Potiers, des Distillateurs & d'autres Artistes de toute espece. L'Ecriture, l'Arythmétique, la Poésie & la Musique, sont leurs principales sciences. Quant à leurs qualités morales, elles ne peuvent être plus mauvaises. Ce sont des hommes d'un caractere envieux, d'une fierté brutale, sans foi, sans pudeur, capables des lâchetés & des perfidies les plus noires, sans en excepter l'empoisonnement, adonnés au

Leurs Arts.

Leurs qualités morales.

larcin, souillés des vices les plus infâmes, & avec cela si présomptueux, qu'ils se croyent meilleurs que les autres hommes, & qu'ils traitent de barbares tous les peuples étrangers. C'est le portrait qu'en fait Beaulieu.

CHAPITRE IV.

Habitans de Java.

ARTICLE PREMIER.

Situation de Java. Idée générale des Royaumes, des Cités & des Isles de sa dépendance.

L'ISLE de Java est située au Sud-Est de celle de Sumatra, dont elle est séparée par un bras de mer assez large, qui est très-connu de nos Navigateurs sous le nom de *Détroit de la Sonde*. Quelques Géographes la placent entre 122 & 131 degrés 30 minutes de longitude, & entre 6 & 9 degrés de latitude du Sud. Sa longueur, suivant cette position, est d'environ deux cents lieues de l'Est à l'Ouest. Sa largeur commune est de-

Etendue & position de Java.

puis 20 jusqu'à 30 & 40 lieues. C'est un pays fort peuplé, où Salmon compte quarante villes du premier ordre, plus de quatre mille villages, & trente-deux millions d'habitans. Les contrées du centre & du midi sont moins habitées que les autres, parce qu'on y trouve quantité de montagnes & de déserts sablonneux, qui servent de retraite à toutes sortes de bêtes farouches. On les voit quelquefois descendre dans les plaines, & s'approcher des villages & des villes, où elles dévorent les hommes & les animaux qu'elles rencontrent. La plupart des terres qui bordent les rivages sont fort basses, & n'offrent communément que des marais impraticables, couverts de roseaux, & remplis de crocodiles. Néanmoins dans plusieurs endroits, comme aux environs de *Bantam*, & de *Batavia*, l'industrie des habitans a desséché ces marais, & les a changés en prairies, en vergers & en campagnes fertiles.

Salmon, Etat des Isles de la Sonde : Scot, dans l'Hist. des Voyages, tome I. Recueil des Voyages Hollandois.

Qualité de l'Isle.

Climat.

L'air de Java est en général mal sain pour les étrangers dans le tems des inondations, principalement lorsque l'eau de la mer se mêle aux débordemens des rivieres. Cette eau

salée

salée se corrompt en très-peu de tems, & il s'en éleve des exhalaisons infectes qui empoisonnent l'air. Outre les maladies que produit l'intempérie du climat, les Insulaires sont sujets à la dissenterie, à la goutte, aux maux de poitrine, & à un genre particulier de paralysie, qu'on nomme *Beriberi*, & qui attaque ceux qui dorment à l'air dans les nuits d'été. La lepre est un autre mal fort commun aux environs de Batavia. C'est une espece de gangrene qui couvre le corps de pustules & de petites tumeurs, & qui le consume peu-à-peu.

Les habitans de Java sont un mélange d'Indiens idolâtres, de Mores, de Chinois & d'Européens. Les Indiens idolâtres sont la nation primitive. Ils habitent le centre de l'Isle, & quelques contrées maritimes, principalement du côté du Sud. On reconnoît leur origine à la conformité de leurs mœurs avec celles des Indiens du continent, au respect qu'ils portent aux animaux, & à leur attachement pour l'ancien dogme de la Métempsycose.

Habitans du pays.

Indiens naturels.

Les Mores paroissent une colonie d'Arabes Malais. Leur langue est la

Mores.

même que celle qui se parle à Malaca ; mais ils savent aussi l'Arabe, & ils tirent leurs Imans de la Mecque & de Médine. Les Hollandois, dans le premier voyage qu'ils firent à Java *, apprirent que le Mahométisme n'étoit devenu la Religion dominante de l'Isle, que depuis cinquante ou soixante ans. En supposant que leurs informations sont exactes, il en résulte que l'origine de cette colonie Malaie est assez récente, ou du moins, que sa puissance dans le pays n'est pas fort ancienne. Les Mores occupent aujourd'hui la plus belle & la plus considérable portion de l'Isle.

* En 1596.

Chinois.

L'établissement des Chinois paroît fort antérieur à celui des Malais, & peu s'en faut que l'Historien des Voyages ne les regarde comme le peuple originaire & primitif. Il assure que les Javanois se croyent sortis de la Chine ; qu'une tradition constante leur apprend que leurs ancêtres, las de la tyrannie des Empereurs Chinois, se réfugierent à Java, Isle auparavant déserte. Il ajoute que, si l'on s'arrête à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont de leur origine ne paroîtra pas dépourvue de vraisemblance, la

plupart de ces Insulaires ayant, comme les Chinois, le front large, les joues grandes & les yeux fort petits; que cette tradition se trouve d'ailleurs confirmée par le témoignage de Marc-Paul, qui étant à la Cour de la Chine, dans le tems que la premiere Dynastie Tartare occupoit le trône, apprit que l'Isle de Java étoit autrefois tributaire de cet Empire; qu'enfin on voit encore arriver tous les jours à Bantam un grand nombre de réfugiés Chinois, qui viennent s'y établir, pour se soustraire aux Loix tyranniques de leur pays. Concluons de ce récit, que les Chinois fréquentent l'Isle de Java depuis plusieurs siecles, & que, par des migrations fréquentes, ils ont beaucoup contribué à sa population. Mais ne croyons pas qu'ils en soient les premiers habitans, & qu'une contrée si voisine de l'Inde, & d'ailleurs si fertile, ait eu dans son origine d'autres cultivateurs que des Indiens mêmes.

Ancient Royaumes de Java.

Lorsque les Européens arriverent pour la premiere fois à Java, ils trouverent le pays partagé entre un grand nombre de Souverains. Chaque District avoit un Roi, & formoit un petit

Etat. Parmi ces différens Princes, il y en avoit deux plus puissans ; le Roi de *Bantam*, & le Roi de *Mataram*. Ce dernier prenoit le titre d'Empereur, & les autres Rois de l'Isle avoient long-tems reconnu son autorité. Mais sa puissance étoit fort déchue depuis un siecle, & se bornoit à un vain titre & à quelques honneurs. Aujourd'hui on ne compte dans l'Isle que cinq principaux Etats : *Bantam*, qui occupe toute la partie occidentale de Java ; *Mataram*, qui est situé dans le centre ; *Tsieribon*, qui est dans la partie septentrionale ; *Balamboang*, qui est au Sud-Est ; & le fameux établissement de *Batavia*, qui est à l'Est de Bantam.

Etat présent de ses puissances.

1. *Royaume de Bantam.*

C'étoit autrefois un Etat très-puissant, dont l'autorité étoit respectée dans toute l'Isle, & qui comptoit même Sumatra & Borneo parmi ses dépendances. Il lui reste encore quelques domaines dans la premiere de ces Isles. Le voisinage des Hollandois a également affoibli son commerce & sa puissance. Quelques Ecrivains réduisent ses possessions présentes à trois

villes, situées sur la côte septentrionale; à une vingtaine de villages, bâtis aussi sur les côtes, & à quelques domaines qui s'étendent dans l'intérieur du pays. Les trois villes qui lui appartiennent, se nomment *Anir*, *Tirtiasse* & *Bantam*. Bantam est la capitale. Elle est située dans une plaine, au pied d'une grande montagne; d'où il sort trois rivieres, ou plutôt une seule, qui se partage en trois grands canaux, dont l'un traverse la ville, & les deux autres l'environnent. Ils ont peu de profondeur, & ils ne peuvent recevoir les bâtimens qui tirent plus de trois pieds d'eau. Son ancienne enceinte étoit, dit-on, de quatre lieues, & le nombre de ses habitans répondoit à son étendue. Elle étoit sans défense du côté de la terre; mais elle avoit, du côté de la mer, une forte muraille de brique, de quatre pieds d'épaisseur, sans remparts ni parapets, mais flanquée de plusieurs angles, & défendue par une bonne artillerie. Le palais où le Roi faisoit sa résidence, pouvoit passer pour une excellente forteresse, & l'on voyoit dans d'autres quartiers d'assez beaux hôtels. Du reste, ses maisons étoient bâties sans

Description de la capitale.

Ancienne splendeur de cette ville.

aucun ordre, & l'on n'y distinguoit que trois rues droites, qui étoient en face du Palais. Elle avoit trois principaux marchés, qui étoient le rendez-vous d'une infinité de Négocians, Malais, Péguans, Bengalois, Guzarates, Malabares, Chinois, Arabes, Persans, Arméniens & Abyssins: en un mot, c'étoit une des plus riches places de commerce qu'il y eût dans l'Inde. Depuis l'établissement de Batavia, cette ville a perdu toutes ses richesses, & la plus grande partie de son ancien lustre. Les plus distingués de ses habitans l'ont abandonnée; elle a vû tomber successivement ses manufactures; son Roi même est devenu vassal & tributaire de la Compagnie Hollandoise, qui entretient une garnison dans Bantam. L'ascendant de la même puissance a fait congédier les Anglois & les Danois, qui avoient des comptoirs dans cette capitale. La plus grande partie des anciennes murailles est absolument détruite, & il reste à peine quelques traces de sa premiere enceinte. Ses rues sont étroites & sans alignement. Le fond est de gros sable, sans aucune sorte de pavé. les maisons sont isolées, & en-

Sa décadence & sa situation présente.

vironnées de grands arbres, qui donnent à la ville un air agréable & champêtre. Mais il n'y a rien de ſi pauvre que ces conſtructions, qui conſiſtent dans quelques piliers de bois, ſur leſquels on poſe un treillis de cannes en forme de cage. Le toit eſt de feuilles de palmier : les cloiſons ſont à jour, & ſe ferment la nuit avec de grands rideaux de toile. Ces édifices fragiles ſont ordinairement accompagnés d'un petit réduit, ſans fenêtres, bâti de pierre ou de brique, dans lequel ces Inſulaires enferment ce qu'ils ont de plus précieux, pour le mettre à l'abri des accidens du feu.

La ville eſt coupée d'une infinité de petits canaux, ſur leſquels on peut aller dans tous les quartiers, mais qui exhalent une fort mauvaiſe odeur, parce qu'ils ſont peu profonds, & qu'ils ne coulent pas avec aſſez de force pour entraîner les immondices qu'on y jette. Cette incommodité augmente, par l'habitude où l'on eſt de ſe baigner dans ces canaux, dont on remue continuellement le fond bourbeux.

On diviſe Bantam en pluſieurs quartiers, qui ont chacun leur chef

ou leur inſpecteur, & qui ſont ſéparés les uns des autres par des portes, qu'on ferme le ſoir. Chaque rue a auſſi ſes ſurveillans & ſes gardes. Il y a dans tous les quartiers un tambour de la forme de deux pipes de vin adoſſées. On le bat trois fois le jour avec un gros maillet, pour indiquer les heures de la priere. On s'en ſert auſſi dans les émeutes, pour donner l'allarme. Il eſt défendu de voguer la nuit ſur les canaux, & de marcher dans les rues, ſans une permiſſion du Magiſtrat.

La grande Moſquée eſt dans la partie orientale de la ville, au milieu d'une belle place où ſe tient le principal marché. Les dehors du ſérail ſont d'une grande ſimplicité. On y arrive par une grande cour, dont l'entrée eſt libre. Les Seigneurs doivent y laiſſer leurs gardes & les gens de leur ſuite. Dans un coin de la cour eſt une petite Moſquée, à l'uſage des domeſtiques du Prince. Une ſalle couverte de feuilles de palmier ſert de Divan. La porte du Palais eſt au fond de la même cour. Cette entrée eſt fort petite, & conduit à une eſpece de corridor qui n'eſt pas moins étroit. Il y a

dans ce lieu une garde d'esclaves pendant la nuit. Ce qui est au-delà est inaccessible aux regards des étrangers.

Les Chinois ont à l'extrêmité occidentale de Bantam un quartier qui leur est propre, & qui porte le nom de *ville Chinoise*. Il est défendu par une bonne palissade, par un marais & par une riviere, qui le séparent de la grande ville, & qui le rendent de très-difficile accès. La riviere est assez grande pour recevoir, avec la marée, des galeres & des barques chargées. La ville Chinoise est presqu'entierement bâtie de briques. Les maisons sont quarrées, avec une plate-forme au sommet. Ville Chinoise.

2. *Royaume de Mataram.*

Le Royaume de Mataram, situé au centre de l'Isle, s'étend considérablement du côté de l'Est & de l'Ouest. Quelques Ecrivains ne lui donnent au Midi & au Nord, d'autres bornes que a mer. M. Guyon excepte de ses domaines plusieurs districts, situés sur la côte méridionale, & possédés par des Rajas indépendans. Les Hollandois

ont aussi plusieurs Forts sur la côte septentrionale du même Etat.

Tous les voyageurs conviennent que ce Royaume est merveilleusement peuplé. Sa capitale, appellée aussi *Mataram*, étoit autrefois une des plus grandes villes des Indes. Les Empereurs y faisoient leur résidence. Elle étoit coupée, du Midi au Nord, & du Levant au Couchant, par deux grandes rues, qui avoient chacune cinq quarts de lieue de long. On y comptoit jusqu'à 60 mille familles. Depuis que les Rois ont transporté leur Cour à *Ningrat*, dans la partie du Nord, Mataram a perdu une partie de son ancien lustre. Ningrat peut avoir 50 mille habitans. On vante ses Mosquées, le Palais Impérial, appellé *Dolam*, & les Hôtels de quelques Seigneurs. Les Hollandois tiennent tout ce pays dans l'oppression.

3. & 4. *Royaumes de Tsieribon & de Balamboang.*

Le Royaume de Tsieribon est situé dans la partie septentrionale de Java, à l'Est de la Colonie Hollandoise, &

à l'Oüeſt de Mataram. Comme il ſe trouve enclavé dans les poſſeſſions qui appartiennent aux Hollandois, ou à leurs alliés, il a été forcé de ſe mettre ſous la protection de la Compagnie, qui entretient une garniſon dans ſa capitale. Le pays eſt gouverné par trois Princes, qui ont pris anciennement la qualité de Sultans. Sa capitale ſe nomme *Tſieribon*. Elle eſt bâtie ſur le bord de la mer, à l'embouchure d'une petite riviere. On y compte ſept mille familles, & on lui donne une lieue de long. Ses principaux édifices ſont les Palais où les trois Sultans font leur réſidence, les Moſquées publiques & l'Hôtel du Gouverneur Hollandois.

Le Royaume de Balamboang eſt dans la partie la plus orientale de l'Iſle. C'eſt un petit Etat, qui a ſu maintenir ſa liberté, non-ſeulement contre l'ambition des Rois de Mataram, mais contre les entrepriſes de la Compagnie Hollandoiſe. Sa capitale, qu'on n'appelle point autrement que *Balamboang*, eſt ſituée ſur le détroit de *Bali*, en face de l'Iſle de ce nom, au fond d'un petit Golphe qui lui ſert de port. Elle eſt environnée d'une belle plaine, coupée de pluſieurs ruiſſeaux, & bien

Salmon, *ubi ſuprà*.

cultivée. Les navires qui viennent de Bornéo, & qui traversent le détroit, ont coutume de relâcher dans ce lieu pour y faire de l'eau, & pour y chercher d'autres rafraîchissemens. Le Roi du pays fait sa résidence dans une forteresse qui est à cinq lieues de la mer. Ses titres sont *Rajamas*, *Boegos*, *Potty*. Salmon, qui les rapporte, ne les explique point.

Ibid. Les notions les plus récentes que nous ayons de ce Royaume, sont dues aux recherches de M. *Beekman*, Capitaine d'un navire Anglois qui mouilla, en 1714, dans la rade de Balamboang. Son arrivée effraya d'abord les habitans de cette ville, qui prirent ses gens pour des Hollandois. Mais le Commandant du port ayant reconnu le pavillon d'Angleterre, Beekman fut reçu dans la ville avec toutes sortes d'égards, & le Roi lui fit même l'honneur de le visiter sur son bord. L'habillement de ce Prince consistoit dans une petite veste de velours noir, galonnée en or. Il avoit sur la tête une espece de barette rouge, & quantité d'anneaux & de bagues dans les doigts. On s'apperçut que les gens de sa suite étoient fort portés au larcin, & il fal-

lut les obſerver de près tant qu'ils furent dans le navire. Le Capitaine Anglois, & les autres Officiers de l'équipage, eurent l'honneur de manger dans le Palais. C'eſt un édifice aſſez vaſte, de figure quarrée, environné d'une paliſſade. On ſervit à ces étrangers de la venaiſon, des oiſeaux & d'autres viandes. A la fin du repas, trente Dames, qui avoient le rang de Sultanes, entrerent dans la ſalle, accompagnées d'autant d'eſclaves, qui portoient chacun dans leurs mains une corbeille de fruits. Le Roi ajouta à ces préſens quantité d'autres proviſions, qu'il fit porter à la chaloupe.

Dans le ſéjour que les Anglois firent dans cette rade, ils apprirent que le pays produiſoit de l'or, du poivre, du coton, du riz, du bled d'Inde, quantité de fruits & de légumes. Ses pâturages ſont abondans. On y éleve des chevaux pleins de feu & de vigueur, des chévres, des buffles, & des bœufs auſſi gros que ceux de Hollande & d'Angleterre. L'autorité du Roi eſt deſpotique. Le Paganiſme eſt la Religion des Grands & du peuple. Il y a auſſi quelques Mores & quelques Chinois dans le pays.

5. *Villes maritimes de Bantam, de Mataram, de Tſieribon & de Balamboang. Iſles de Bali & de Madure.*

Recueil des Voyag. Holl. dans l'Hiſt. des Voyages, tome VIII.

Les principales villes de ces quatre Royaumes ſont ſituées au long de la côte ſeptentrionale, d'Orient en Occident. Celles de la côte méridionale doivent être peu conſidérables, puiſque les voyageurs n'en font aucune mention.

Balamboang.

La plus orientale eſt *Balamboang*. J'ai parlé de ſa poſition avantageuſe & de la fertilité de ſon terroir. Au Nord de cette ville, & à dix lieues de diſtance, on rencontre *Panarucan*, où les Portugais ont eu autrefois un Comptoir conſidérable. Elle avoit alors un Roi particulier, & il s'y faiſoit un grand commercé d'eſclaves, de poivre long & d'étoffes. Son port eſt excellent. Au Midi de cette ville eſt un Volcan, qui s'ouvrit pour la premiere fois en 1586, & dont l'éruption fut ſi violente, qu'il couvrit la ville & tout ſon territoire de cendre, de pierres & d'une fumée épaiſſe, qui obſcurcit le ſoleil pendant trois jours. Dix mille Inſu-

Panarucan.

laires périrent dans cet affreux embrasement.

Six lieues au-delà, en s'éloignant de l'Orient, on trouve *Passarvan*, dont le territoire formoit, sur la fin du seizieme siécle, un petit Etat, gouverné par un Nabab Mahométan. Ce Prince, suivant les Relation des Voyageurs, épousa, vers l'an 1696, la fille du Roi de Palamboang. Après avoir joui avec elle de tous les droits que donne le titre d'époux, il lui proposa d'abjurer l'idolâtrie; ce qu'elle refusa de faire. Outré de sa résistance, il la fit massacrer, avec tous les gens qui l'avoient amenée. La ville de Passarvan est arrosée par une belle riviere, nommée *Gomdebong*, qui se décharge dans la mer près de ses murs. Ses habitans font un assez grand commerce de toiles, & d'un petit fruit appellé *Garniture*, dont les grains, qui ont la forme de nos fraises, & qui sont fort durs, servent à faire des colliers & des bracelets. Passarvan.

A l'Ouest de cette ville on trouve successivement, sur la même côte, *Joartam*, *Gerrici*, *Surbaja*, *Tuban*, *Mandalicaon*, *Caïaon*, *Japara*, *Torabaja*; &, en avançant un peu dans les Autres Villes.

terres, *Mataram* & *Samarang*. Toutes ces villes ont formé pendant un tems plusieurs Etats particuliers, & paroissent dépendre aujourd'hui de l'Empire de Mataram, ainsi que *Pati*, *Dauma* & *Taggal*, qui sont au milieu de la côte. Au-delà se présentent *Charabaon*, ou *Isitribon*, *Dermaio*, *Moncaon*, & d'autres villes qui appartiennent au Royaume de Tsieribon. On entre ensuite sur les terres de Jacatra, qui formoient autrefois un Etat puissant, dont les Hollandois se sont emparés; & de-là on rencontre les domaines de Bantam, situés à l'extrêmité occidentale de cette côte. J'ai fait connoître ce dernier Royaume, & je donnerai bientôt une juste idée des possessions Hollandoises.

A l'Est & au Nord-Est de Balamboang, Etat situé dans la partie la plus orientale de Java, il y a deux Isles qui méritent d'être connues. La premiere, appellée *Bali*, ou *la petite Java*, n'est séparée de Balamboang que par un détroit d'une lieue de large. Sa forme est triangulaire, & son circuit d'environ quinze lieues. Sa côte septentrionale est montueuse, & présente un cap fort élevé, qui s'avance

Isle de Bali.

assez loin dans la mer. La ville capitale se nomme aussi *Bali*. Le Roi y fait sa résidence ordinaire, dans un palais également spacieux & magnifique. Il en a plusieurs autres en divers quartiers de l'Isle. C'est un Prince puissant & respecté de ses voisins. Les villes les plus remarquables, après Bali, sont *Caterius*, *Capua*, *Coulaen*.

Cette Isle est une rade foraine, & un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux. Elle est assez fréquentée des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de coton. Le pays est extraordinairement abondant en coton, en riz, en cocos, en oranges, en volailles & en bestiaux de toute espece. On assure qu'il produit aussi divers métaux, particulierement de l'or & du cuivre. On n'y trouve point d'autres épiceries que le gingembre. Ses habitans s'occupent principalement à cultiver la terre & à fabriquer des toiles de coton. Ils portent ces étoffes aux côtes de Java, dans leurs petites pirogues. C'est en quoi consiste tout leur commerce.

Recueil des Voyag. Holl. tome V.

La Religion de ces Insulaires est l'Idolâtrie. On assure qu'ils adorent

pendant le jour le premier objet qu'ils ont rencontré le matin. Ils s'arrachent la barbe avec des pinces, par complaisance pour leurs femmes, qui ne peuvent souffrir les hommes barbus.

Madure est la seconde Isle que j'ai promis de faire connoître. Elle s'étend en longueur au Nord-Est de la grande Java, dont elle est séparée par un canal aussi étroit que celui de Bali. Sa grandeur est médiocre ; mais on vante la fertilité de son terroir. Elle est environnée de bas fonds, qui ne permettent pas aux grands navires d'en approcher. Ses terres sont si basses, & si sujettes aux inondations, que les hommes & les bœufs qui cultivent les champs, ont quelquefois de l'eau jusqu'aux genoux. Sa capitale se nomme *Arosbaja*. Elle est située au fond d'un Golphe. Le pays, suivant Salmon, est partagé en trois provinces, dont l'une, appellée *Sampan*, appartient à l'ancien Souverain de l'Isle ; & les deux autres, nommées *Sammanap* & *Pamakassan*, se sont soustraites à sa domination, & obéissent aux Hollandois. La plupart de ces Insulaires vivent des Pirateries qu'ils exercent.

Salmon.

6. *Possessions des Hollandois. Description de Batavia.*

Nous venons de nommer les véritables Souverains de Java. Ils ne possédent pas un grand territoire; mais ils sont les maîtres de tout le commerce & de toutes les forces du pays. Leurs domaines sont situés dans la partie du Nord, entre le Royaume de Bantam & celui de Tsieribon. Ils possédent outre cela, dans la circonférence de l'Isle, quantité de Forts, qui leur assurent l'empire maritime de ces quartiers. Enfin, les garnisons qu'ils entretiennent dans les Etats de Bantam, de Mataram & de Tsieribon, dont les Souverains peuvent passer pour les vassaux de la Compagnie, achevent de tenir en bride tout le pays. Puissance des Hollandois dans l'Isle de Java.

Batavia est la Métropole de leurs possessions. Il suffit de la décrire, pour donner une grande idée de leur puissance. Cette ville est bâtie sur les ruines de l'ancienne *Jacatra*, & les Indiens lui donnent encore aujourd'hui ce dernier nom. Les Chinois la nomment *Kalakka*, à cause de l'abondance des cocotiers qui croissent dans son Bruin, Graaf, Salmon.

Situation de Batavia.

territoire. Sa ſituation eſt à ſix degrés dix minutes de latitude méridionale, à l'Orient du Royaume de Bantam, & à quatorze ou quinze lieues de la ville du même nom, dans une plaine fort unie & fort baſſe, qui eſt terminée au Nord par la mer, & au Sud par une chaîne de montagnes très-hautes, qui a près de trente lieues d'étendue. Elle eſt bâtie ſur le bord d'un Golphe, qui forme un port ſpacieux & commode, abrité de pluſieurs Iſles qui rompent l'effort des vents & des vagues. Une riviere la traverſe du Midi au Nord; & de l'Eſt à l'Oueſt, elle eſt coupée de pluſieurs canaux. Salmon lui donne trois grandes lieues de circuit, en y comprenant les Fauxbourgs; & cent mille habitans, tant Indiens qu'Européens. On entre dans la ville par quatre portes, dont les deux principales ſe nomment la *Porte neuve*, & la *Porte de Dieſt*.

Ses Fortifications.

Batavia eſt environnée d'un bon rempart, revêtu de pierre, & flanqué de vingt-deux baſtions qui ſont garnis d'une bonne artillerie, & tellement diſpoſés, qu'ils enfilent les principales rues, & qu'ils peuvent foudroyer la place, ſi elle entreprenoit de ſe

ſoulever. Au-delà du rempart eſt un foſſé large & profond, toujours rempli d'eau, & ſujet à des débordemens dans les hautes marées, dont les inondations ſe répandent juſques dans la campagne. Le plan de cette grande ville eſt quarré. Elle eſt bâtie de pierres blanches, avec la même régularité que les villes de Hollande. La plupart de ſes rues ſont tirées au cordeau, & larges de trente pieds. Il y a de chaque côté, le long des maiſons, un chemin pavé de briques, pour les gens de pied, & dans pluſieurs endroits un double rang d'arbres. La plupart des maiſons ont une cour ſpacieuſe & un jardin. Les deux côtés de la riviere ſont revêtus, dans toute la longueur de la ville, d'un quai de pierres. Il y a à chaque extrémité une barriere, qui eſt bien gardée, & qu'on ferme tous les ſoirs à neuf heures. On compte dans Batavia cinquante-ſix ponts, pour le paſſage de la riviere & des canaux. Bruin la regarde, pour l'agrément de ſa ſituation & pour la régularité de ſes bâtimens, comme une des plus belles villes de l'Univers.

Ses rues & ſes maiſons.

Ses principaux édifices ſont 1°. L'Egliſe de la Croix, bâtie en 1640;

Edifices publics.

L'Eglise de la Croix.

comme le porte son inscription. C'est un vaisseau assez vaste, fort clair, & d'une belle architecture. Du milieu du toît s'éleve une petite tour, dont la forme est agréable. La chaire du Ministre & les bancs des principaux Officiers de la ville, sont incrustés d'ébene & d'autres bois précieux.

La maison de ville.

2°. La Maison-de-Ville, construite en 1652, au centre de Batavia, dans une belle place. Elle a deux étages. Son portail est d'ordre Corinthien. Elle contient un grand nombre d'appartemens, occupés par les Echevins, par les Conseillers de ville & par d'autres Officiers municipaux. C'est dans le même lieu que sont les prisons, avec le logement de l'exécuteur de la justice.

Les Hôpitaux.

3°. Les maisons de charité. Il y en a trois dans Batavia; le *grand Hôpital*, pour les matelots & les soldats de la Compagnie; l'*Hôpital des Orphelins* & l'*Hôpital Chinois*. Le grand Hôpital est un bâtiment très-vaste, situé sur la riviere. Il peut contenir jusqu'à trois cens malades, qu'on loge en différentes salles, & l'on y trouve outre cela des appartemens commodes pour les Médecins, les Chirur-

giens & les Administrateurs, sans parler du logement des esclaves qui sont employés au service des malades. Au-dehors est une fort belle place, plantée d'arbres, & terminée par un quai qui forme une autre promenade sur le bord de la riviere.

Cet Hôpital est entretenu aux dépens de la Compagnie. Celui des Orphelins n'avoit encore, en 1686, aucun revenu fixe, & ne subsistoit que des libéralités arbitraires du public. Je ne sai si on l'a doté depuis. L'Hôpital Chinois, destiné pour les malades, les orphelins, les vieillards, & généralement tous les pauvres de cette nation, a été bâti en 1646. C'est un édifice considérable, dont les logemens sont commodes, & qui est environné d'une bonne muraille. Sa direction est confiée à deux Hollandois & à deux Chinois. Ses principaux revenus consistent dans les taxes que ses Directeurs imposent sur les Comédiens & les Artificiers Chinois, ainsi que sur les personnes de la même nation qui se marient & qui font enterrer les morts.

4°. Le *Spinhuis*, qui est une maison de force où l'on enferme les fem- Le Spinhuis.

mes de mauvaiſe vie. Elle tire ſon nom de leur principal exercice, qui eſt de filer. Cette priſon n'a point de vue au-dehors, ſi ce n'eſt du côté de l'Orient, où l'on voit une grille de fer qui eſt bouchée par une porte de bois. Quelquefois les Directeurs font ouvrir cette porte, pour expoſer les priſonnieres à la vue du peuple, & les faire ſervir d'exemple aux autres femmes. Ces pénitentes ſont ſous la direction de deux Echevins, & d'une ſupérieure qui leur impoſe une tâche journaliere, & qui les fouette ſans pitié lorſqu'elles ne la rempliſſent pas.

Halles & Magaſins.

5°. Les Halles & les Magaſins publics. Ces lieux, peu ſuſceptibles d'ornemens, ne laiſſent pas d'être remarquables par leur étendue, par leur diſtribution, par l'abondance des denrées qu'on y apporte, & ſur-tout par le bon ordre, la propreté & la police exacte qu'y maintiennent les Magiſtrats. Il y a deux halles pour la boucherie, qui conſiſtent en deux longues files de piliers, avec un toît de charpente couvert de tuiles. Elles ſont ſituées au bord de la riviere, pour les entretenir dans une plus grande fraîcheur. On y tue les beſtiaux deux

fois

fois la semaine. Le Fermier de la Compagnie préside à leur estimation, & chaque boucher paye à l'Etat le dixiéme de leur valeur.

Les Halles pour la poissonnerie ont la même forme. Elles sont tenues par les Chinois, qui payent tous les mois deux risdalles à l'Etat pour chaque banc. Le marché au riz est en face de la poissonnerie. La mesure dont on se sert se nomme *Ganting*, & contient le poids d'environ quatorze livres, dont le prix ordinaire est de six sols. Il y a d'autres marchés pour la volaille, pour le poisson sec, pour les fruits & les légumes, & pour d'autres menues denrées.

Une des plus belles halles de Batavia est celle que les Chinois ont construite dans le voisinage de l'Hôtel de ville. Elle est partagée en cinq rues, bordées d'un double rang de boutiques, qui sont occupées par des Marchands d'étoffes & par des Fripiers. Parmi tant d'établissemens utiles il ne faut pas oublier les grandes écuries que la Compagnie a fait construire pour les chevaux, les atteliers immenses pour les arts & les métiers, les magasins pour les voiles

& les cordages, les greniers pour le riz, & le beau collége destiné à l'instruction de la jeunesse.

Staaf. L'Ecrivain de qui j'emprunte la plus grande partie de ces détails, nous donne une très-haute idée du Château de Batavia. Sa situation est au Nord, à une très-petite distance de la ville, & précisement à l'embouchure de la grande riviere, dont il défend l'entrée. Sa forme est un quarré plus long que large, dont les grands côtés peuvent avoir cent toises d'étendue. Il a quatre bastions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle*. Ils sont construits de pierre, ainsi que le corps du château. Les fossés sont formés par un canal, large de vingt-cinq toises, & fort profond. L'artillerie qui défend les murailles est grosse & nombreuse. Il y a deux portes principales, dont l'une regarde la campagne, & l'autre la mer. On a pratiqué dans les courtines deux autres petites portes, destinées à recevoir les munitions de guerre & de bouche. Du côté de la porte qui regarde la campagne, il y a un beau pont de pierre, long de vingt-six toises, & pavé de brique. Sa largeur

Description du Château.

n'eſt que de dix pieds. Il eſt appuyé ſur treize arches, dont celle du milieu ſoutient un pont mobile, pour le paſſage des barques, qui ne ſont pas obligées de baiſſer leurs mâts.

Deux grandes places, environnées de bâtimens, forment l'intérieur du château. Le Palais du Gouverneur eſt dans la plus grande. Un des premiers objets qui s'y préſentent eſt une belle tour, ſituée au centre, qui s'éleve au-deſſus de tous les autres édifices, & dont le ſommet a pour girouette un navire de fer, qui tourne au gré du vent. Ces vaſtes bâtimens ſont deſtinés à divers uſages. Il y a des ſalles d'aſſemblée pour le grand Conſeil, pour la Chambre des Finances, & pour d'autres Cours Souveraines; un lieu particulier pour le dépôt des Archives; de beaux logemens pour les Conſeillers des Indes; un vaſte laboratoire pour la pharmacie, où l'on prépare les drogues & les médicamens qui s'envoyent dans tous les Comptoirs qui dépendent de Batavia; enfin une multitude de Magaſins pour toute ſorte de munitions. La Chapelle eſt un petit vaiſſeau octogone, fort clair, & de fort bon goût,

Des colonnes d'un bois poli, & d'une forme élégante, soutiennent un toît en terrasse. Le pavé est de pierres blanches & bleues, disposées en compartimens. Les fenêtres sont fermées par des vitrages de diverse couleur, ou par des cannes fendues, & entrelacées avec art, à la maniere du pays. La chaire & les bancs sont de bois précieux, & d'un beau travail.

Fauxbourgs de Batavia.

Les Fauxbourgs, un peu plus grands que la ville même, mais moins peuplés, s'étendent du côté du Sud-Est, dans la longueur d'une demi-lieue, & semblent former une seconde ville, séparée de l'autre par un large canal. Les maisons qui s'y présentent n'ont pas l'apparence ni la régularité de celles de la ville; mais on ne laisse pas d'y trouver d'agréables jardins & de jolies habitations. Les unes sont bâties sur les bords du canal, & les autres du côté de la campagne. Ainsi l'on ne peut rien ajouter à l'agrément de leur situation. On trouve dans ce quartier un grand nombre de moulins pour la fabrique du papier, ou pour le sciage & le poliment des planches, avec des places commodes pour le rafinement du souffre, pour le blan-

chissage des toiles, de la cire, & du coton.

Les dehors du Batavia & de ses Fauxbourgs offrent aussi plusieurs objets remarquables. On y voit quantité de maisons de plaisance & de belles habitations, outre un assez grand nombre de hameaux, peuplés d'Indiens, de Chinois, & de Mores. On y cultive avec soin le riz, les cannes de sucre, toutes sortes de fruits & de légumes. Des canaux creusés à grands frais, & conduits avec art dans les différentes habitations, répandent dans tous ces lieux la fertilité & l'abondance. Outre qu'ils favorisent le transport & la circulation des denrées, ils font aller un grand nombre de moulins à bled, à papier, à sucre, à poudre, &c. dont cette colonie tire de grands profits. Dehors de la ville.

Pour mettre ces beaux établissemens à l'abri de toute espece d'irruption, la Compagnie a fait construire plusieurs Forts, principalement dans la partie du Sud, qui étoit la plus exposée. Les autres côtés sont suffisamment défendus par la mer, par le grand fleuve, & par d'autres rivieres qui serpentent dans ces quartiers.

Quelques corps-de-gardes, diſposés par intervalles, achevent d'aſſurer la tranquillité de la Colonie.

ARTICLE II.

Mœurs des Inſulaires.

I. Mœurs des Javanois Mores.

JE me bornerai aux mœurs des Javanois Mores, parce que celles des Indiens n'offrent rien de remarquable. J'ajouterai quelques détails concernant les marchands Chinois, & les Colons Hollandois.

Gouvernement civil & militaire.

Recueil des Voya. Holl. tom. V. Scot, Bruin.

Les Javanois Mores, anciens conquérans de l'Iſle, forment la plus nombreuſe portion de ſes habitans. Ils y poſſédent trois Royaumes, *Bantam*, *Tſieribon*, & *Mataram*. Les Sultans de chaque Etat ont un Conſeil particulier, composé d'un grand nombre de Miniſtres, & ne prennent guere de réſolution importante ſans le conſulter. A Bantam c'eſt pendant la nuit, & au clair de la lune, qu'on délibere des affaires du Gouvernement. Le Conſeil s'aſſemble ſous un grand arbre. Il doit être au moins de cinq cents perſonnes, lorſqu'il s'agit d'établir quelque nouvelle impoſition. S'il eſt

question de guerre, on y appelle tous les Officiers de marque, qui sont au nombre de trois cents. Il n'appartient qu'au Conseil d'Etat de décerner contre les malfaiteurs une peine capitale. Les criminels condamnés à mort sont attachés à un poteau, & poignardés par l'exécuteur de la justice. C'est l'unique supplice en usage à Bantam. Dans le Royaume de Mataram on se défait des malfaiteurs de plusieurs manieres, dont les plus ordinaires sont de lapider, de décoller, d'écorcher, de tuer à coups de poignards, d'exposer aux éléphans & aux tigres. Supplices.

Les Princes & les Seigneurs de l'Isle ont coutume d'affermer leurs domaines à des esclaves, qui les payent en riz & en d'autres denrées, ou en argent. Quelques-uns de ces esclaves n'ont pour salaires que le simple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent six jours pour leurs maîtres, & six autres jours pour leur propre compte. Les femmes sont assujetties aux mêmes loix, & payent à leurs maîtres un tribut journalier, moyennant lequel elles peuvent retenir pour leur subsistance le reste de leur gain. Le prix ordinaire d'un esclave est de Condition des esclaves.

neuf florins de Hollande, ou de dix-huit livres tournois. Les maîtres ont une autorité absolue sur les personnes de cette condition, & sur leurs enfans. Ils peuvent les mettre à la chaîne, & les condamner à d'autres châtimens : mais ils n'ont pas le droit de les faire mourir sans une permission du Roi ou du Gouverneur.

Loix pour les femmes & pour les concubines.

Le nombre des épouses & des concubines n'est limité ici que par la fortune ou la fantaisie des particuliers. Mais la loi oblige de donner à chaque femme dix esclaves pour la servir. Ainsi la polygamie ne peut être commune que dans les conditions opulentes. Les concubines servent d'esclaves aux épouses, & ne peuvent coucher avec leur maître sans la permission de celles-ci, qui de leur côté ne sauroient la refuser sans s'exposer au mépris & à la mauvaise humeur des maris. Les enfans qui naissent des concubines sont libres, quelle que soit la condition de leurs meres, & sont censés n'appartenir qu'aux épouses légitimes ; mais ces marâtres les font souvent périr par le poison. Les femmes sont si communes dans toute l'Isle, particulierement à Ban-

tam, qu'on en trouve dix pour un homme.

Les ſoldats Javanois ſont braves, & capables de diſcipline. Leurs armes ſont la pique, le poignard, qu'ils appellent *Criſſe*, le ſabre & le coutelas. Ils ont des boucliers ronds, de bois ou de cuir, & des cottes d'armes, composées de pluſieurs plaques de fer jointes avec des anneaux. Ils s'arment auſſi quelquefois de certaines cannes à vent dont ils ſe ſervent pour lancer de petites fleches d'os de poiſſon, qu'ils teignent d'un poiſon ſubtil, & dont ils affoibliſſent la pointe par quelques entailles, afin qu'elle demeure dans la playe. En tems de paix ils ne portent que le poignard, qu'ils attachent à leur ceinture. C'eſt une arme longue d'environ deux pieds, d'une trempe admirable, & d'un fer ſi poli qu'il paroît émaillé. La plupart en empoiſonnent auſſi le fer, ce qui rend ſa bleſſure preſque toujours mortelle. Ils ont grand ſoin de nettoyer & d'aiguiſer leurs armes, qui ſont auſſi tranchantes que nos raſoirs. Ils ne les perdent jamais de vue, & ils ne repoſeroient pas tranquillement s'ils ne les avoient auprès d'eux. Milice.

Les milices n'ont point de solde fixe ; mais l'Etat les nourrit pendant la guerre, & leur donne des armes & des habits. Leur ressource en tems de paix est de s'attacher aux Grands du Royaume, qui prennent à leur service un certain nombre de ces braves. C'est la plus grande distinction qu'un Seigneur Javanois puisse se procurer. Quant au dénombrement des troupes que les Monarques de Java peuvent mettre sur pied, il faut beaucoup rabattre des exagérations de quelques voyageurs. L'Empereur de Mataram, le plus puissant de ces Princes eut beaucoup de peine en 1706, à lever une armée de vingt mille hommes.

Palais des Sultans.

Les Palais des Sultans sont des édifices plus considérables par leur étendue que par leur magnificence. Des pieux de Bambou forment leur enceinte extérieure, & le reste répond à cette simplicité. On y voit une grande cour, disposée en amphithéâtre, pour les combats de tygres, avec une tribune particuliere pour le Roi & pour ses femmes. On y fait aussi des joutes à cheval. Ces sortes de spectacles sont les plus chers amusemens des

Javanois Mores, & il n'y a point de ville, ni même de bourg considérable, où l'on ne trouve de pareils amphithéâtres. C'est un goût fort ancien chez les Arabes, & que divers essaims de ce peuple ont répandu, non-seulement en Asie, mais en Europe.

Service intérieur.

On assure que les femmes sont préposées ici à la garde intérieure des palais, & au service des appartemens, dont l'accès est absolument interdit aux hommes. Ces sont elles qui environnent le Prince lorsqu'il donne audience, qui l'accompagnent jusqu'aux portes du Palais lorsqu'il sort, qui le servent à table, qui l'habillent, qui couchent dans sa chambre, qui le gardent la nuit & le jour. Celles qui sont en faction ont à leur ceinture un sabre & un poignard, & manient ces armes avec autant d'adresse que d'intrépidité. On ajoute que l'Empereur de Mataram a dix mille de ces femmes à son service. Ce Prince exige de ses sujets une soumission aveugle. Tous les Grands de l'Etat sont obligés de lui faire leur cour le matin, & d'attendre en silence ses ordres pendant plusieurs heures. S'il paroît dans l'amphithéâtre avec un nouvel ornement

Bruin, cité par Salmon.

sur la tête, tous les spectateurs, au-dessus de l'âge de seize ans, doivent en observer la couleur, & y conformer celle de leurs bonnets. Ceux qui manquent à ce devoir sont écorchés vifs depuis les pieds jusqu'aux oreilles, & plongés en cet état dans l'huile bouillante.

Religion de ces peuples.

Le Mahométisme est la Religion extérieure de ces peuples; mais ils paroissent médiocrement zélés pour l'observance de ses pratiques. Les Grands fréquentent rarement les Mosquées, & se contentent d'entretenir dans leurs maisons des Imans. Pour ce qui est du peuple, il mêle à la Religion de Mahomet quantité de superstitions étrangeres. Il y a dans le pays trois principales Mosquées, presque aussi respectées des Javanois que celle de la Mecque, parce qu'ils prétendent que l'une renferme le tombeau de *Ben Israel*, un de leurs plus saints personnages, & que les deux autres servent de sépulture à ses enfans. Le Roi de Batam & l'Empereur de Mataram croyent descendre en droite ligne de ce Ben Israel, que les Javanois Mores regardent comme leur législateur. Les Mores de Sumatra & de Macassar

ont la même vénération pour ces trois Mosquées, principalement pour celle qui sert de sépulture à Ben Israel. Elle est située dans le voisinage de Tsieribon, sur le sommet d'une colline. On y arrive par quatre terrasses, qui se succédent. Il y a des escaliers pour monter à chaque esplanade, avec de petites rampes de bois à droite & à gauche. Trois de ces terrasses sont fermées de murailles, sur lesquelles on voit divers ornemens, comme des tableaux à la Chinoise, & des vases de porcelaine chargés de fleurs. La plupart des Souverains de l'Isle envoyent de tems en tems des Prêtres à cette Mosquée, avec des Princes de leur sang, pour y offrir en leur nom des sacrifices. Tous les pélerins de distinction sont reçus dans des hospices spacieux & commodes, qu'on a construits sur les terrasses dont j'ai parlé. La grande Mosquée occupe une partie du terrein de la quatriéme esplanade. C'est-là qu'est le tombeau du Législateur des Javanois. Près de trois cents familles ont fixé leur demeure sur cette colline, où elles subsistent des aumônes que leur font les pélerins, dont le concours est très-

Grande Mosquée de Tsieribon.

grand dans toutes les saisons. Les Chrétiens & les Idolâtres ne peuvent passer au-delà de la premiere terrasse sans s'exposer à de grands périls, & l'on assure qu'une curiosité indiscrette a couté la vie à plusieurs voyageurs. C'est, selon les Mores, une juste vengeance du ciel, qui ne permet pas que des infidéles profanent impunément le tombeau de Ben Israel; mais c'est plutôt l'effet de l'intolérance cruelle & de la perfidie de leurs Prêtres, qui font empoisonner ou assassiner secrettement tous les étrangers qui osent approcher de ce lieu.

Autres Temples.

Les deux autres Mosquées sont à *Surbaja* & à *Gerrici*, sur la côte orientale de Java. Le tombeau qui se voit à Surbaja est fort simple. Il consiste dans un monceau de terre couvert de verdure, & semblable à nos lits de gazon. Les Prêtres débitent qu'on a tenté inutilement de le rendre plus magnifique, & que les riches baldaquins dont on a voulu le décorer ont toujours été enlevés par les Anges.

Cérémonies des mariages.

Les mariages de ces Insulaires offrent quelques singularités. On amene au marié un cheval superbement équipé, sur lequel il se promene dans

tous les quartiers de la ville, précédé de ses parens, d'une troupe de Prêtres, & d'un grand nombre de Musiciens & de Danseurs. Il a autour de sa personne plusieurs esclaves, dont les uns soutiennent sur sa tête un riche parasol, & les autres répandent sur son passage des essences précieuses qui embaument l'air. Arrivé à la maison de l'épouse, il descend de cheval, & il est reçu dans une tente, dressée en face du logis, & dans laquelle il y a plusieurs tables servies magnifiquement. Après le repas on amene la mariée dans le même lieu, le visage couvert d'un voile qui la cache entierement, & l'on tire en même tems un rideau qui cache aussi l'époux. Alors deux Imans s'approchent du mari & de la femme, récitent sur eux quelques prieres, & finissent par leur demander s'ils consentent à se donner la main. Quand le *oui* est prononcé de part & d'autre, on ôte à la mariée son voile, & on ouvre le rideau qui cache l'époux. Celui-ci jette quatre fois des fleurs sur la tête de son épouse, & l'épouse en jette autant de fois sur celle de son mari. Ensuite l'époux passe un anneau dans Schouten.

le doigt de la femme, & la femme en passe un autre dans le doigt de l'époux. Un moment après ils se jettent mutuellement une guirlande sur le col, & c'est alors que l'épouse est remise au mari. Il la prend dans ses bras, lui donne un baiser, & lui présente une tasse de lait, dont ils boivent chacun quatre gorgées. Ensuite le mari emmene son épouse, & se rend à sa maison, avec tout le cortége de la nôce. Là on lui apporte du bétel : il le détrempe dans sa bouche, & il l'en retire pour le donner à sa femme, qui acheve de le mâcher. Après ces cérémonies, la mere du mari prend une lampe, l'approche quatre fois du visage des mariés, & leur donne sa bénédiction en prononçant quelques paroles. Ensuite elle noue une des extrémités de la veste du mari à la robe de la femme, & elle les conduit dans une chambre, où on les laisse seuls.

Autres usages.

Les Javanois enterrent leurs morts au son des Instrumens, mais avec des cris & des hurlemens horribles. Lorsqu'un homme est à la derniere extrémité, ses parens & ses amis s'approchent de son lit, & le conjurent les larmes aux yeux, & avec les plus

vives instances, de rester encore quelque tems parmi eux.

L'habillement du pays consiste, pour les hommes, dans une pagne de deux couleurs, large d'une aune, dont ils se couvrent les reins & les cuisses. Le reste du corps est entierement nud : mais dans certaines occasions ils portent une espece de manteau ou de casaque. Leur coëffure est le turban. Mais quelques gens ont la vanité d'aller tête nue, pour montrer leur belle chevelure dont ils ont grand soin. Les femmes ont pour habillement deux pieces de toile, qui leur couvrent exactement tout le corps. L'une leur enveloppe le buste ; l'autre les couvre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles relevent ordinairement leurs cheveux, qu'elles arrangent en plusieurs boucles sur leur tête ; & quelquefois elles en forment une seule tresse qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Dans les jours de parure elles portent une couronne d'or. Habillement

Les enfans sont nuds jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent avec une petite plaque de métal, faite en forme d'écusson. On les marie de

très-bonne heure, quelquefois à neuf ou dix ans, soit pour les tirer du libertinage, soit afin de leur assurer un état commode. Car lorsqu'un homme meurt, & qu'il laisse des enfans qui ne sont point mariés, le Roi s'en saisit, ainsi que de sa femme & de son bien.

Peu versés dans les sciences.

Ces barbares n'ont aucune idée des sciences. Toutes leurs connoissances se bornent à savoir lire & écrire. On assure qu'ils excellent dans ce dernier art. Ils écrivent sur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer, de gauche à droite. Ils roulent ensuite ces feuilles séparément, pour les conserver, ou s'ils veulent en amasser plusieurs, pour en faire un Livre, ils les mettent entre deux planches, qu'ils relient fort proprement avec de petites cordes. On parle dans le pays plusieurs langues, dont les plus usitées sont le Malais, l'Arabe, le Javanois, & le Portugais. Le Javanois, qui est l'ancienne langue de l'Isle, se divise en deux idiomes, l'un pur, & l'autre corrompu. Il a vingt lettres avec lesquelles on peut tout exprimer, & qui sont empruntées du Malais, langue d'un usage commun dans toutes les Indes.

Ils sont plus versés dans les arts méchaniques. Ils ont d'habiles forgerons; ils font des sabres & des poignards d'une trempe excellente; ils savent fondre le canon; ils travaillent avec adresse l'or, l'argent, & l'acier, ils ont des manufactures pour toute sorte de toiles & d'étoffes. On vante leur intelligence dans le commerce. Habiles dans les arts méchaniques, & dans le commerce.

La principale monnoie dont ils se servent n'est que de plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Elle se nomme *Pitil* en langue Javanoise, & *Caxas* dans l'idiome Malais. Les pieces qui sont à peu-près de l'épaisseur d'un liard, ont au milieu un trou quarré, par lequel on les enfile avec des cordons de paille qui se nomment *Santas*. Chaque cordon en contient deux cents. Cette monnoie se fabrique à la Chine, & les vaisseaux de Canton en apportent tous les ans une grande quantité. Il n'y a rien de si fragile. Si on laisse tomber un paquet de ces pieces, il s'en casse toujours un grand nombre; & si par hazard elles passent une nuit dans l'eau salée, elles se colent de maniere, qu'on ne peut les détacher sans en briser une partie. Leur monnoie.

Ces Insulaires, malgré la fréquen- Etat de leur navigation.

tation des Européens, n'ont pas fait jusqu'ici de grands progrès dans la navigation. Ils ignorent l'usage des cartes mari es. Ils doivent aux Portugais la connoissance de la boussole; mais ils n'y distinguent que huit rhumbs de vent. Leurs bâtimens de mer sont des galiotes, des pyrogues & des jonques.

Les galiotes Javanoises ont quelque ressemblance avec les nôtres. Leur destination commune est pour la guerre, & en tems de paix on les conserve avec grand soin sous des especes de remises; ce qui n'empêche pas que la chaleur du climat ne les pénétre, & n'y fasse des ouvertures qui exigent de continuelles réparations. On n'y voit que deux mâts, avec quatre pierriers à l'avant, & une galerie à l'arriere. Les rameurs sont dans le bas, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont.

Les pyrogues sont d'un usage plus commun, & servent principalement dans les voyages qui se font d'isle en isle, & le long des côtes. Celles de Java ont un pont, deux mâts, six hommes à l'avant pour ramer dans le besoin, & deux hommes à la pouppe,

qui tiennent chacun un gouvernail ; car il y en a deux dans tous les bâtimens du pays. Les jonques ont trois mâts, & quelquefois quatre, avec un pont à la proue & à la pouppe, fait en forme de toît, & sous lequel on est à l'abri du soleil & de la pluie. Il n'y a point d'autre chambre que celle du Capitaine.

Les Javanois Mores ont le teint fort noir, le visage plat, les joues larges, de grandes paupieres, de petits yeux, peu ou point de barbe. Ils sont grands & robustes, & leur taille est libre & dégagée. Ils laissent croître leurs ongles ; ils font limer leurs dents. Portrait de ce peuple.

La paresse est le vice dominant de ce peuple, & le réduit à une indigence extrême. Ils abandonnent aux Chinois la culture des terres & tous les travaux pénibles. Le même esprit d'oisiveté les éloigne des emplois publics & du maniment des affaires. Les premiers postes du pays & toutes ses richesses sont la proie des étrangers. Ils passent une partie du jour, assis sur des nattes, à mâcher du bétel, au milieu de leurs femmes, qui tâchent de les amuser par leurs chants & par leurs danses. Ils les gardent si étroitement,

qu'ils ne permettent pas même à un fils d'entrer dans la chambre de sa mere. Ils mettent pendant la nuit auprès d'elles une esclave, uniquement occupée à leur gratter la peau, & à leur présenter du bétel lorsqu'elles se réveillent. Elles se baignent cinq ou six fois le jour, & elles passent le reste du tems sur un sofa, dans la plus ennuyeuse oisiveté.

Les Javanois sont grands mangeurs ; mais ils ne vivent que d'alimens fort simples, de riz, de poisson, & de racines. Ils ont beaucoup de passion pour le tabac & pour l'opium. L'incontinence, le penchant au vol, l'arrogance, la dissimulation & la perfidie, sont des vices presque généraux chez ce peuple. Ils ne vuident point leurs querelles dans des combats particuliers ; mais ils se vengent par l'assassinat, & le meurtrier en est quitte pour payer une amende. Les parens & les amis du mort ne manquent pas de tuer à leur tour l'assassin. Le Prince tolere tous ces désordres, parce qu'ils augmentent ses revenus. Ces barbares sont dans une défiance continuelle les uns des autres. On assure que les plus proches parens n'osent

ſe viſiter ſans précaution, & qu'un frere ne recevroit pas ſon frere dans ſa maiſon ſans avoir ſon poignard à ſa ceinture, & quelques javelines à portée de ſa main.

II. Mœurs des Chinois.

Paſſons aux mœurs des Chinois. Leurs principaux établiſſemens ſont à Bantam & à Batavia. Les Chinois de Bantam s'adonnent à toutes ſortes de métiers, à cultiver le riz & le poivre, à faire valoir les terres des particuliers, à diſtiller des eaux-de-vies, à prêter de l'argent à gros intérêt, au commerce des étoffes, des épiceries, & des denrées de toute eſpece. Rien n'égale l'induſtrie & l'activité de ce peuple. Ils ont beaucoup à ſouffrir de l'humeur fiere & impérieuſe des Mores; mais ils trouvent ſous ces maîtres indolens mille moyens de s'enrichir, ce qui leur fait ſupporter avec patience tous les dégoûts de la ſervitude. Lorſqu'ils meurent dans le pays, le Roi hérite de leurs biens.

Chinois de Bantam.

Ceux qui vivent à Batavia jouiſſent d'une condition beaucoup plus douce. Ils rendent d'importans ſervices à la Compagnie Hollandoiſe, & de tous les peuples établis dans cette Colonie, il n'en eſt aucun qui contribue davan-

Chinois de Batavia.

tage à sa prospérité. C'est à leur industrie qu'on est principalement redevable de la culture du riz & des cannes de sucre, de la grande pêche qui se fait à Batavia, & des provisions abondantes qui arrivent dans ses marchés, soit en grains, soit en bestiaux, soit en fruits & en légumes.

Leur commerce.

Ils font aussi venir de leur pays quantité de marchandises, que la Compagnie Hollandoise achette, & qui lui reviennent souvent à meilleur compte que celles qu'elle tire en droiture par ses propres vaisseaux. On voit aborder tous les ans à Batavia une vingtaine de leurs jonques, chargées de porcelaines, de soies filées, de pieces d'étoffes, & de beaucoup d'autres marchandises. Elles arrivent au mois de Novembre, & elles reprennent au mois de Juin, la route de la Chine, chargées pour le retour d'épiceries, de gomme, d'indigo, de bois de sandal, d'écaille, de dents d'éléphans, &c.

Les Chinois vivent ici suivant leurs loix, sous la direction d'un chef qui veille à leurs intérêts. Ils ont leurs Prêtres, leurs Temples, & leur cimetiere particulier. La Compagnie les admet

admet dans plusieurs charges municipales.

Ils sont partagés, comme à la Chine, en plusieurs sectes; mais il est difficile de bien juger de leur Religion, & il y a dans chaque parti un grand nombre d'Athées. Ils ont quelques savans, qui sont assez versés dans l'Astronomie & dans l'Histoire. Leur usage est de brûler les morts, & de recueillir leurs cendres dans une urne de porcelaine, pour les envoyer à la Chine, & les réunir à celles de leurs ancêtres. Leurs sacrifices sont rares, & ils ne consument les victimes par le feu, que lorsqu'ils sont menacés de quelque désastre. Ils joignent à l'holocauste des Comédies, qu'ils représentent en public au milieu des rues. Ils ne se marient gueres dans le pays; mais ils achetent des esclaves, qui leur tiennent lieu de femmes. Lorsqu'ils retournent à la Chine, ils vendent les meres, & quelquefois les enfans.

Leur religion & leurs usages.

Les Relations Hollandoises nous représentent les Chinois de Java, comme des hommes de petite taille & de très-mauvaise mine. Elles ajoutent, contre les notions ordinaires, qu'ils

Leur figure & leur caractere moral.

Second voy. des Holl.

ont de grands yeux, le front large, la peau tendue sur les joues, les cheveux noirs & longs, relevés en tresse comme ceux des femmes; ce qui, joint à leur visage efféminé, & ordinairement sans poil, ne permet pas de distinguer aisément leur sexe. Scot assure qu'ils sont hauts & robustes, & qu'ils ont les yeux petits. On prétend qu'entre plusieurs taxes arbitraires auxquelles ils sont sujets, chacun d'eux paye un écu d'Espagne * pour le droit de porter des cheveux; & que ceux qui veulent les orner avec des aiguilles d'or ou d'argent, payent un autre écu par aiguille: sur quoi l'on observe que telle est l'autorité des Hollandois dans cette partie de l'Inde, que s'ils entreprenoient d'exiger de chaque Colon un écu par dent, personne n'oseroit réclamer contre cette vexation. Ce peuple est souple, insinuant, artificieux & rusé. Il n'est point de finesses qu'il ne mette en œuvre pour parvenir à ses fins. L'industrie est sa principale vertu. Ses vices sont la poltronerie, l'hypocrisie, l'infidélité dans le commerce, & une avidité sordide, qui le rend capable des plus honteuses bassesses, sans en excepter la friponnerie & le vol.

Salmon, dans la Trad. Ital.

* Environ 6 liv. tournois.

Les mœurs des Colons Hollandois nous offriront des détails très-curieux. Commençons par leur Gouvernement. Toute l'autorité civile & militaire est entre les mains d'un Chef suprême, qui a le titre de Gouverneur général des Indes. Il est élu en Hollande par les dix-sept Directeurs de la Chambre Souveraine, & son élection doit être confirmée par les Etats Généraux. Sa puissance ne devroit durer que trois ans; mais quand la Compagnie est satisfaite de ses services, elle le continue dans son Emploi, & cette prorogation est ordinairement pour la vie. Il n'est point tenu de rendre compte. Il dispose souverainement des principales parties de l'administration; & quoique dans certaines affaires il soit obligé de prendre l'avis du Conseil des Indes, & de se soumettre à la pluralité des suffrages, il peut néanmoins, en se conduisant avec adresse, se rendre maître de toutes les délibérations. Son tems est partagé entre plusieurs occupations pénibles: une correspondance assidue de lettres, non-seulement avec les Directeurs de Hollande, mais dans tous les Comptoirs de l'Inde, dont il

III.
Mœurs des Hollandois.
Leur Gouvernement.

Salmon.

a l'Intendance générale; des ordres à notifier aux Chefs de la Bourgeoisie, au Major du Château, au Capitaine du port & à d'autres Officiers qui doivent se rendre tous les matins au palais; une infinité de passeports, de commissions & de brevets à expédier; des Conseils réguliers auxquels il préside, & qu'il faut quelquefois convoquer extraordinairement; des audiences à donner aux Ambassadeurs étrangers, & aux Chefs des Nations Asiatiques établies à Batavia; le soin des plantations, des manufactures, des cargaisons, & mille autres détails, qui lui laissent à peine quelques momens de loisir. Sa demeure, comme on l'a dit, est dans le Château. Il en sort quelquefois pour se délasser de ses occupations; mais il est obligé de rentrer le soir & d'y passer la nuit. L'état de sa maison est considérable. Parmi un grand nombre d'Officiers & de Domestiques de toute espece, il a un grand Ecuyer, un grand Maître du Palais, des Chambellans, des Pages, des Halebardiers & des Gardes. Sa livrée est un fond jaune, avec des vestes & des paremens rouges, le tout enrichi & bigarré d'or & d'ar-

gent. Lorſqu'il paroît en public, il a une ſuite de pluſieurs carroſſes, & un cortége de cinquante Cavaliers, qui ſe joignent aux domeſtiques du palais. Il reçoit avec magnificence les Ambaſſadeurs des Cours Aſiatiques. Si ces Princes lui envoyent des lettres, elles ſont portées ſur un baſſin d'argent, entre deux haies de ſoldats, au bruit des inſtrumens militaires, & avec des décharges continuelles de mouſqueterie & d'artillerie. Il ne peut retenir les préſens qu'ils lui font; mais il les remet au Directeur Général du commerce, qui en diſpoſe au profit de la Compagnie.

Conſeil Souverain.

Il y a dans Batavia un Conſeil Souverain, auquel le Gouverneur préſide, & dont les membres, au nombre de ſix, ſont nommés par la Chambre Syndicale de Hollande. Ils ont des Aſſeſſeurs qui peuvent donner leur avis, mais qui n'ont point de voix. C'eſt dans cette Aſſemblée qu'on délibere ſur les affaires du commerce, & ſur les intérêts d'Etat. On y diſpoſe des Gouvernemens particuliers, & des autres emplois qui vaquent dans les Colonies de l'Inde; on y lit les

plus importantes dépêches; on y donne audience à tous ceux qui ont quelqu'avis ou quelque proposition à communiquer.

Autres Conseils.

Outre ce Conseil, la Compagnie entretient ici cinq Tribunaux. Le premier porte le nom de *Conseil de Justice*, & connoît de toutes les affaires qui regardent les principaux Officiers de la Compagnie & les comptables. Il est dépositaire du grand Sceau, sur lequel est représentée une femme tenant d'une main une balance, & de l'autre une épée. Ce Tribunal est composé de neuf Conseillers & d'un Président. Dans les affaires de sa compétence, il est indépendant du Gouverneur, & ses jugemens sont sans appel.

Le second Conseil est celui des Bourguemestres ou Echevins, qui sont au nombre de neuf, entre lesquels il y a toujours deux Chinois. C'est lui qui juge tous les procès qui s'élevent entre les Citoyens de condition libre, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie. On peut appeller de ses Sentences au Conseil Souverain; mais lorsqu'elles sont confirmées, ceux qui ont interjetté l'appel payent vingt-cinq réales d'amende.

Le troisiéme Tribunal est chargé de régir les biens des orphelins, & d'empêcher qu'aucun Colon ne quitte le pays, sans pourvoir à la subsistance des enfans qu'il y laisse. Il est composé d'un Président, de neuf Conseillers & de cinq Assesseurs, dont trois sont tirés du corps de la Bourgeoisie, & les deux autres sont choisis parmi les employés de la Compagnie.

La quatrieme Chambre porte le nom de *Conseil des petites affaires*. Ses fonctions se réduisent à régler ce qui concerne les mariages, à faire signer les bancs devant des témoins, à recevoir les oppositions & à juger de leur validité, à empêcher qu'un Infidele n'épouse une femme Hollandoise, & un Hollandois une Infidelle, ou même une Indienne convertie qui ne parle pas la langue Flamande; en un mot, à faire observer toutes les formes qui doivent légitimer cette union.

Le cinquiéme Conseil a la direction des milices bourgeoises de la ville, qui n'a point d'autres gardes que ses propres habitans. Tous les Présidens de ces cinq Tribunaux doivent être tirés du Conseil Souverain.

Etat des forces de la Compagnie.

La Compagnie a toujours ici un

entrepôt de troupes considérable, soit pour la garde des forts qu'elle posséde dans l'Isle, soit pour les recrues qu'elle envoye dans d'autres Colonies, soit pour le service de plusieurs Princes de Java, qui soudoyent une partie de ces milices. Elles sont composées d'Européens, de Javanois, d'Amboiniens & de Macassarois. Le Traducteur Italien de Salmon fait monter leur nombre à douze mille soldats, dans le seul territoire de Batavia, & à cent mille, dans toute l'étendue des Colonies de l'Inde. Ces troupes sont sous les ordres du Gouverneur Général. Quant aux forces maritimes de la Compagnie, le même Auteur lui donne, par un calcul fort exagéré, *cent quatre-vingt vaisseaux de guerre, depuis trente jusqu'à soixante canons*, c'est-à-dire, le double ou le quadruple de ses forces réelles, même dans les plus beaux jours de son commerce.

Saisons du départ des flottes.

Les vaisseaux qui viennent chaque année de Hollande à Batavia, partent successivement en trois saisons différentes, au Printems, en Automne & au commencement de l'Hiver. Quelques Navigateurs ont fait ce trajet en moins de cinq mois: on en employe

douze & quinze dans les voyages malheureux; les navigations ordinaires sont de six ou sept mois. Ainsi les navires qui partent en Mai, arrivent communément en Décembre: cette saison est la moins favorable pour le commerce. Ceux qui mettent à la voile dans le cours de Septembre, pendant la Foire d'Amsterdam, ont coutume d'arriver au mois d'Avril: ce tems est très-avantageux pour passer dans les autres parties de l'Inde, à Siam, au Bengale, à Coromandel, à Surate, au Golphe Persique, à la Chine & au Japon. Ceux qui partent à Noël arrivent au mois de Juillet, saison peu favorable pour entreprendre d'autres voyages. Les vaisseaux qui viennent de Batavia en Hollande, ne forment dans le cours de l'année que deux envois, qui se succédent de fort près, & qui sont chacun composés de sept ou huit navires, & quelquefois davantage. Ceux du premier envoi partent au mois de Décembre, & ceux du second, un mois ou six semaines après. La premiere de ces flottes doit attendre l'autre au Cap de Bonne-Espérance, & elles font ensemble le reste du voyage. Elles s'élevent jusqu'à la hau-

teur du banc de Terre-neuve, environ à 50 degrés du Nord, d'où elles tournent à l'Est, pour s'avancer vers Hitland. Elles rencontrent ordinairement à cette hauteur divers bâtimens, qu'on envoye du Texel au-devant des deux escadres, pour les rafraîchir & les escorter. Elles continuent leur route jusqu'à *Doggers-zand*, où se fait la séparation des vaisseaux destinés pour la Meuse & pour la Zélande.

Discipline des gens de mer & des soldats.

La discipline que la Compagnie fait observer aux gens de mer & aux soldats qui s'embarquent pour l'Inde, mérite quelques remarques. Avant de mettre à la voile, on paye à chaque engagé deux mois de ses gages, & cet argent leur reste, soit que la navigation ait lieu, soit que les vents contraires obligent de rentrer dans le port, & de congédier les équipages. Après le départ, le Capitaine fait distribuer à chaque matelot & à chaque soldat cinq fromages du pays. Dans le cours du voyage on leur donne tous les matins un verre d'eau-de-vie, de la viande salée & du lard trois fois le jour, & toutes les semaines cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile, deux mesures de vinaigre,

Graaf, premier voyage.

& une demi-livre de beurre.

Les soldats font sur mer le service comme les matelots, de quatre en quatre heures; mais on les dispense, en allant aux Indes, du quart du grand mât. Au retour, ils y sont obligés, à moins qu'ils ne payent vingt risdales (1), qui sont distribuées à ceux qui font à leur place le même service. Ceux qui s'y présentent dans l'ivresse, sont rigoureusement punis. On leur défend aussi, sous peine d'un châtiment exemplaire, de fumer la nuit, de jouer aux dez, aux cartes, ou à d'autres jeux, à la réserve de celui des dames. Si un mattelot frappe du couteau un de ses camarades, on lui fait étendre la main contre le grand mât, & dans cet état on lui perce un doigt, ou même la paume, de maniere que sa main reste attachée au mât. On lui laisse le soin de la détacher lui-même. Celui qui frappe un Officier, est condamné à recevoir trois fois la calle, si le crime s'est commis dans le vaisseau, & à perdre la main, si l'action s'est passée à terre. La calle con-

(1) Monnoie Allemande, d'un grand usage dans le commerce de l'Inde, & dont le prix est d'environ 50 sols de France.

ſiſte à plonger le criminel dans l'eau; du haut du grand mât, à le faire paſſer, par le jeu des cordes, ſous le vaiſſeau, & à le remonter de l'autre côté. On lui attache au bras une éponge imbibée d'huile, pour lui conſerver la reſpiration, & on lui met aux pieds pluſieurs poids, afin qu'il enfonce dans l'eau à une certaine profondeur, & qu'il ne rencontre pas la quille du vaiſſeau. Mais, quelques meſures qu'on prenne, ce ſupplice expoſe beaucoup la vie du criminel.

Dans le cours de la navigation on exerce régulierement les ſoldats au maniment des armes. L'enrollement pour Batavia eſt de cinq ans, & il eſt libre de le changer en arrivant à cette Colonie, pour s'engager à ſervir dix ans dans les autres Comptoirs, ou ſur les vaiſſeaux. Le ſervice de mer eſt plus lucratif, mais moins honorable. La paye eſt de quatre riſdales par mois, avec la nourriture, qui conſiſte en trente livres de riz crud. La moitié des gages eſt payée en hardes ou en marchandiſes, qu'on paſſe aſſez haut: l'autre moitié ſe paye en eſpeces courantes, mais ſeulement à la fin du ſervice; & après le retour en Hollande.

Le commerce est interdit aux soldats & aux matelots. Cette défense s'étend généralement à tous les Officiers qui s'engagent à servir la Compagnie. Ils promettent, sous la foi du serment, de n'entreprendre aucun trafic pour leur propre compte. Mais rien n'est moins observé que cet engagement, & l'on auroit peine à se figurer toutes les infidélités qui se commettent à Batavia & dans d'autres Comptoirs. C'est un Hollandois (1) employé pendant plusieurs années au service de la Compagnie Orientale, qui va nous révéler avec franchise tous ces mysteres. Il accuse d'abord les Capitaines de navires d'étendre fort au-delà de ses bornes le droit d'avarie, & de prétexter souvent des pertes imaginaires pour se procurer des indemnités considérables. Il leur reproche aussi de faire un secret trafic des vivres, des cordages & des autres munitions maritimes qu'on leur confie. On a vu, dit-il, des Maî-

Infidélités des Employés.

Graaf, dans l'Hist. des Voy. t. VIII.

(1) Nicolas Graaf, Chirurgien sur les vaisseaux de la Compagnie, Auteur de trois Relations estimées. L'Historien des Voyages remarque que cet Ecrivain a fait un long séjour à Batavia, que son caractere est judicieux, & que ses observations, publiées en Hollande (en 1719), n'y ont point été contredites.

tres de vaisseaux, qui ont fait jetter dans la mer de gros cables de Bengale, sous prétexte qu'ils étoient mauvais, tandis qu'ils avoient des gens apostés pour les pêcher, & pour les vendre secrettement. On en a vu d'autres, plus coupables encore, faire passer subtilement en des mains étrangeres quantité de cordages, & condamner ensuite à des châtimens séveres le *Bosseman* & les matelots de garde, les accusant de vol ou de négligence.

Commerce clandestin.

Les vaisseaux qu'on envoye tous les ans au Japon, & qui en reviennent, au lieu d'être uniquement chargés de marchandises de la Compagnie, selon l'ordre établi par les Directeurs, portent toujours un grand nombre d'effets qui ne lui appartiennent pas, & qui sont souvent préférés à sa propre cargaison. Toutes les chambres, sans en excepter la sainte-barbe, sont si pleines qu'il ne reste pas de place pour les branles, & que la manœuvre même du gouvernail en est troublée : ce qui occasionne de fréquens naufrages. Ce sont des particuliers de Batavia, gens décriés par leurs mœurs, mais secrettement pro-

légés, qui font par eux-mêmes, ou par des agens, ce commerce frauduleux. De-là le grand nombre d'Ecrivains; de Facteurs, de Teneurs de Livres, de Contrôleurs, & d'autres Officiers de toute espece, dont les vaisseaux sont surchargés. La rigueur du Gouvernement Japonnois, & la vigilance incorruptible des Magistrats de Nagasaki, est une foible barriere contre les entreprises de ces avanturiers. Ils trouvent ordinairement le moyen de faire entrer furtivement leurs marchandises, & de se procurer celles qu'ils veulent emporter. Deux de ces Négocians furent surpris, il y a quelques années, dans le tems qu'ils débarquoient la nuit leurs ballots. On les mit aux fers, & l'on condamna à divers supplices trente-neuf Japonnois, qui avoient prêté la main à cette fraude. L'Empereur chassa de Nagasaki le Directeur Hollandois, & fit payer cherement la rançon des deux prisonniers, en confisquant une partie des marchandises qui se trouverent dans le magasin de la Compagnie.

Les désordres qui se passent dans les Comptoirs de Bengale, sont en

Rapines publiques.

quelque sorte publics. Dès que les vaisseaux de Batavia, « ont mouillé devant la Loge, le Fiscal, accompagné de quelques députés, s'y transporte pour faire la visite. Il se rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bu à l'heureux succès du commerce clandestin, on délibere sur les moyens de faire porter à terre les effets des particuliers. Ensuite on défend, pour la forme, à tout l'équipage, par une proclamation publique, de porter à terre, ou de faire venir à bord aucun ballot, sous peine de confiscation des effets. Mais à peine le Fiscal est-il retourné au rivage, que le Capitaine, le Pilote, l'Ecrivain & tous les autres Officiers, envoyent leurs marchandises dans des maisons qu'ils louent pour le tems du voyage, & négocient tout le jour avec les gens du pays. Quelques roupies distribuées aux Officiers du port, ont la vertu de leur fermer les yeux ».

Graaf, Ibid.

Il en est de même de toutes les autres Colonies de l'Inde. Batavia, leur Métropole, n'est pas exempte de ces abus. On fait dans les magasins de prodigieux amas de vivres, de cordages & d'agrès, de bois, de fer, de

provisions de toute espece ; & toutes ces choses s'évanouissent avec une rapidité inconcevable. Les ouvriers de la Compagnie sont employés à des constructions qui n'intéressent point son service, & les matériaux qu'elle accumule servent à bâtir des palais & des maisons de plaisance pour les particuliers. Les Entrepreneurs des travaux publics, des Hôpitaux, des vivres de la Marine, s'enrichissent par de semblables malversations. Ces rapines, dit Graaf, sont en quelque sorte autorisées par l'impunité, & ne portent plus le nom de vol.

Suivons l'Auteur dans la peinture qu'il fait des autres vices qui régnent à Batavia, & souvenons-nous toujours que c'est un Hollandois qui parle. Ses observations roulent principalement sur les femmes, qu'il partage en plusieurs classes, suivant le mêlange du sang. Nous n'en distinguerons que deux ; les Hollandoises de pere & de mere, & les Hollandoises Indiennes.

Les Hollandoises de pere & de mere, menent une vie paresseuse & molle, qui les éloigne de toute occupation & de toute espece d'exercice. Mœurs des femmes.

Une Dame de Batavia ne se promene jamais à pied, & n'a pas même le courage de marcher dans son appartement. Il faut que des esclaves lui soutiennent les bras, ou la portent dans un palanquin sur leurs épaules. Elles sont fieres, capricieuses, & d'une vanité insupportable. Leur dureté est extrême pour les personnes qui les servent, & la plus légere négligence expose un esclave à des corrections cruelles, ou à des injures qui seroient grossieres dans la bouche d'un homme (1). Non-seulement elles ont perdu l'usage, encore si commun en Hollande, de nourrir elles-mêmes leurs enfans, mais elles renoncent au soin de les elever. Elles les abandonnent à des nourrices & à des gouvernantes Moresques ou Banianes, qui ne leur apprennent que le jargon Malabar & Bengalois, mêlé de Portugais corrompu, & qui font couler dans leurs veines le germe & le goût de plusieurs vices.

Graaf ménage encore moins les Hollandoises Indiennes, c'est-à-dire,

(1) *Puta rastada, fillo de puta, puta de negro*; ce sont les termes honnêtes dont elles assaisonnent leurs corrections.

celles qui sont nées dans l'Inde d'un pere Hollandois & d'une mere Indienne. Elles n'ont, dit-il, d'autre occupation que de se parer, de mâcher du bétel, de fumer, de boire du thé, ou d'être couchées sur des nattes. Leur penchant pour la débauche est extrême. Hollandois ou Mores, tout leur convient, quoique ces derniers aient ordinairement la préférence. Il y en a peu de jolies, même dans la fleur de l'âge, & elles deviennent toutes d'une laideur extrême en vieillissant. L'obscénité ou la frivolité régnent dans tous leurs propos. Elles ne se plaisent que dans les cotteries où ce mauvais ton est familier. Elles aiment la table; mais elles veulent être avec des femmes de leur espece, & les hommes sont rarement admis aux repas qu'elles se donnent. Elles mangent très-malproprement, prenant sans fourchette tout ce qu'on leur sert, même le riz assaisonné & d'autres ragoûts, & se le fourrant dans la bouche à pleines mains. L'habitude qu'elles ont de vivre sans aucune contrainte, jointe à une ignorance absolue des bienséances & des égards, les rend timides & taciturnes dans le

grand monde. « Leur grossiereté, ajoute Graaf, éclatte particulierement dans les repas où elles sont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'osent ni parler ni répondre, & leur ressource est de s'approcher les unes des autres pour s'entretenir ensemble ».

Graaf, dans l'Histoire des Voyages, *ubi suprà.*

Toutes les femmes de Batavia, soit Hollandoises, soit Métives, ont l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, & par la magnificence des équipages. C'est principalement dans les Temples que les plus opulentes étalent à l'envi leur luxe. On les voit arriver avec un cortége nombreux d'esclaves, portées dans de superbes palanquins, dont l'impérial est doré, & orné de franges qui pendent en festons. Leurs robes sont d'un tissu d'or ou d'argent, ou de ces beaux satins de la Chine, avec des rezeaux d'or pour bordure. Leur tête est chargée de perles, de diamans & d'autres pierres précieuses. Les Ministres de la Religion souffrent ce luxe dans leurs propres familles, & donnent en cette matiere de dangereux exemples

qui ne sont que trop suivis. Pour fournir à ces superfluités, plusieurs femmes se refusent le nécessaire. Telle de ces Hollandoises, entretenue par l'Eglise, & réduite aux charités secrettes d'une paroisse, porte en public un magnifique collier, & se fait suivre par plusieurs esclaves. Nous avons rapporté quelque chose de semblable des Portugaises de Goa.

Notre Auteur termine ce portrait par une réflexion digne de la naïveté de son pays. « Il y a de quoi s'étonner, *dit-il*, quand on considere à quel degré ces femmes portent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion sur ce que la plupart étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéresser celles qui doivent être exceptées. Les unes sont des personnes du bas ordre dans la vertu, qui pressées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une derniere ressource aux Indes. D'autres, chargées d'enfans, ont pris le même chemin pour se soutenir. D'autres, du plus bas étage, qui gagnoient leur vie à servir, & qui s'ennuyoient du travail, se sont bien trouvées d'avoir pris le même parti. Je ne veux pas

Idem, dans son propre Journal, cité *ibid.*

Origine de la plupart des femmes qui passent aux Indes.

oublier celles qui, après avoir vécu chétivement en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage, & sont devenues des Dames des Indes. Mais je passerai sous silence que malgré leurs avantures de Hollande, elles sont reçues aux Indes comme pures, nettes & vertueuses, de sorte que souvent elles font de bons mariages. Ce sont des choses passées; le mari n'en sait rien; & quand il le sauroit, c'est la mode. Elles n'en sont pas moins maîtresses, & ne manquent pas de se dire parentes & niéces de quelques Conseillers, de quelques Bourguemestres, ou de quelques Marchands considérables ».

ARTICLE III.

Productions de Java.

Situation admirable de Java.

L'ISLE de Java, quoique très-montagneuse, est extraordinairement fertile. Le seul aspect de ses côtes, lorsqu'on les regarde de la mer, annonce son abondance. On apperçoit sur le rivage de vastes plai-

nes couvertes de verdure, coupées d'une infinité de canaux, partagées en jardins, en vergers, en champs de riz & de cannes; & dans l'éloignement, de superbes forêts & de riches côteaux, qui s'élevent en amphithéâtre. Ce coup d'œil paroît frappant à tous les voyageurs, sur-tout lorsqu'on arrive par Bantam ou par Batavia, où les terres sont cultivées avec plus d'industrie.

Salmon, *ubi suprà.* Recueil des Voy. Holl. Scot, &c.

Plantes.

On recueille dans le pays une telle quantité de riz, qu'on en charge tous les ans plusieurs navires pour les contrées voisines. On le seme au mois de Mars, & la récolte se fait en Juillet. Le terroir de Java ne produit point de froment. On en fait venir de Bengale pour les plus riches Colons Hollandois. Les autres Européens ne vivent que de riz, comme les Indiens, & l'on s'accoutume en peu de tems à cette nourriture.

Riz.

Cannes de sucre.

Les cannes de sucre croissent en abondance dans plusieurs quartiers de l'Isle, particulierement dans le territoire de Batavia. On les coupe lorsqu'elles ont la longueur de cinq ou six pieds. Elles se brisent dans des moulins, & le suc qu'on en exprime se

convertit en ſucre, ſoit candi, ſoit ordinaire.

Poivre & autres épices.

Le poivre eſt la principale richeſſe du pays. Le Royaume de Bantam & les terres du Domaine de la Compagnie, en ſont abondamment pourvus. On le cultive ici, comme partout ailleurs, en lui donnant pour ſoutien des arbres ou de longs roſeaux, plantés à ſix pieds de diſtance les uns des autres. On trouve auſſi à Java du Cardamome, du Nard Indien, du *Zerumbet*, eſpece de gingembre, du *Talaſſa*, du *Cumuc* (1) & d'autres épices, dont ces Inſulaires aſſaiſonnent leurs viandes.

Drogues.

L'Iſle produit une eſpece de canelle ſauvage, dont la qualité n'eſt pas abſolument mauvaiſe. Les arbres ont l'écorce épaiſſe & groſſiere, & ſont plus petits que ceux de Ceylan. Le Benjoin qui croît dans la même contrée eſt très-eſtimé, & les Indiens le préferent à celui de Sumatra. Il ne ſe trouve que dans les lieux écartés, dont l'approche eſt très-dangereuſe, parce qu'ils ſont l'aſile ordinaire des

(1) Voyez la deſcription de ces deux dernieres plantes, page 40 de ce Volume.

tigres,

tigres. La casse se rencontre en abondance dans les bois. L'arbre qui la produit est de la grandeur du poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher. Sa fleur est jaune, & a l'odeur du girofle. Son fruit est long de deux & trois pieds, plat & menu, vert dans sa primeur, & noirâtre dans sa maturité. Il contient une moëlle noire, également rafraîchissante & purgative. Le Cacao, arbre étranger, que les Hollandois ont planté dans leurs habitations, y profite peu. Le caffé a mieux réussi. Les premieres graines furent semées au bas des remparts de Batavia, & produisirent de bons arbustes. Mais ils furent renversés en 1697 par un tremblement de terre. Il en sortit néanmoins quelques rejettons, que plusieurs curieux transplanterent dans leurs jardins. Cet exemple fut suivi par d'autres Colons, & le caffé commença à devenir assez commun dans les terres de la Compagnie. Messieurs *Van Hoorn* & *Riebek*, successivement Gouverneurs de Batavia, s'intéresserent avec chaleur à la cultivation de cet arbuste, & multiplierent les plantations sur la côte, à l'Orient de la ville. M. *Zwol*,

Plantations de Caffé à Batavia.

qui leur succéda dans le Commandement, n'eut pas le même zéle, & laissa périr la plupart des arbres. M. *Swaerde Kroon*, son successeur, rétablit les plantations, & c'est à ses soins que la Compagnie est redevable de l'abondance de caffé qu'elle tire aujourd'hui de Java.

Vignes de la Colonie.

Les Hollandois ont aussi planté des vignes aux environs de Batavia. Elles sont si fertiles qu'elles rapportent, dit-on, trois ou quatre fois l'année. Mais on n'a point encore réussi à en faire un vin passable. Tous les vins qu'on boit ici viennent de Perse ou d'Europe, & valent un sequin * le flaccon.

* Dix à onze francs.

Fruits de Java.

L'Ananas de Java passe pour le meilleur de l'Inde. Le *Samaca* est un arbuste de la même contrée, assez semblable au citronnier. On l'estime moins par son fruit, qui est aqueux & aigrelet, que par ses feuilles que l'on confit dans le sucre, & dont on se sert avec succès dans les fiévres chaudes & dans les maladies inflammatoires. Le *Mangas*, qu'il ne faut pas confondre avec la Mangue, d'ailleurs très-commune dans Java, est un autre fruit excellent, dont le goût surpasse celui des

meilleures pêches. Il croît sur des arbres qui ressemblent à nos noyers, & qui portent beaucoup de branches, mais éparpillées & presque sans feuilles. C'est à ces branches que pendent des fruits oblongs, assez gros, d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande fort amere, qui se confit dans le sucre, & qui, rôtie sur les charbons, perd aussi son amertume. On vante sa vertu contre les vers & le flux de sang. Les voyageurs Hollandois font mention d'une autre sorte de mangas, qui sont un poison subtil. Les jakas, les cocos, les durions, & les noix d'Arek sont ici d'une excellence particuliere. Le Bétel croît en abondance & sans culture dans une Isle voisine de Java.

Parmi les arbres de la premiere grandeur, j'en trouve deux qui me paroissent particuliers à cette région: le *Lantor* & le *Diati*. Le Lantor est principalement remarquable par sa hauteur extraordinaire & par la majesté de son ombrage. Ses feuilles, longues de cinq ou six pieds, ont le double avantage d'être très-fermes, & très-unies; de maniere qu'on peut

Deux arbres particuliers à l'Isle de Java.

y tracer des lettres avec un crayon ou avec un poinçon de fer. C'est le papier ordinaire des habitans de l'Isle, & ils en composent leurs livres. Le Diati ressemble beaucoup au chêne. On le distingue en mâle & femelle. Ses feuilles ont trois pieds de long & deux de large. Elles s'arrondissent vers le milieu, & leurs extrémités sont pointues. Cet arbre, qui est de la premiere beauté, produit en même tems des fruits & des fleurs sur différentes branches.

Animaux. Les pâturages sont très-abondans dans toute l'Isle, & nourrissent une prodigieuse multitude d'animaux domestiques & sauvages, dont sa surface est presque couverte. Les rhinoceros, les éléphans & les tigres ne sont pas rares. Les sangliers, les cerfs, & les buffles se rencontrent par troupeaux.

Le Machan. Dans ces especes farouches le *Machan* est un animal très-remarquable. On pourroit le mettre dans la classe des lions, si sa peau, semblable à celle des tigres, n'étoit marquetée de blanc, de rouge & de noir. C'est la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il a tant de force & d'agilité, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds sur

sa proye. Il est assez commun dans l'Isle de Java, où il fait de si furieux ravages, que les Princes du pays sont quelquefois obligés de mettre des troupes en campagne pour le détruire. On assure que cette chasse se fait avec plus de succès la nuit que le jour, parce que le Machan ne distingue aucun objet dans l'obscurité, & que les traits de flamme qui sortent de ses yeux le font aisément découvrir. On éleve peu de chevaux dans l'Isle, parce qu'ils n'y sont pas d'un grand usage. Ils sont si petits & si foibles, qu'on ne sauroit les employer à tirer ou à porter. Ils ne servent que dans les courses qui se font le samedi dans les Royaumes de la domination des Mores.

L'*Orang Oetang*, ou homme des bois, espece de singe qui ressemble à l'homme, demande une description particuliere. Sa hauteur est de quatre pieds. Ses pattes de devant, arrondies comme des bras humains, sont fort longues, principalement depuis l'épaule jusqu'à la jointure du coude. Elles se terminent par des mains semblables à celles de l'homme. Il n'a point de queue. Ses jambes & ses

L'Orang Oetang. Léguat, Hamilton, Beckman, cités par Salmon à l'article de Java & de Borneo.

cuisses sont courtes & d'une grosseur difforme. La plante de ses pieds est large du côté des doigts, & fort étroite vers le talon. Il a le ventre gros, la tête large, la face pleine, les yeux petits & d'un gris brouillé, le nés court, le museau long, la bouche fendue dans toute la largeur des joues. Tout son corps, à la réserve de la face & des pattes, est couvert d'un poil épais, de couleur grise sur le ventre, noir & un peu plus long dans les autres parties.

On attribue à ces animaux un instinct & des habitudes qui les rapprochent encore plus de l'homme que leur figure : ils se mouchent comme nous en pressant leur nés avec les doigts ; ils allument du feu, & ils soufflent dessus pour le rendre plus ardent ; ils font cuire sur les charbons du poisson & du riz. Leur humeur est triste & mélancolique : quelque jeunes qu'ils soient on ne les voit jamais folâtrer, suivant le penchant ordinaire de cet âge. C'est ainsi qu'en parle Hamilton. Beekman ajoute à ce récit que les Orang Oetang ont la physionomie moins difforme que les singes, que leur hauteur commune est de six pieds;

qu'ils n'ont du poil que dans les endroits où nous en avons ; qu'ils sont forts & vigoureux, & que quand on les attaque ils se défendent à coups de pierre. Il en acheta un, qui n'avoit pas un an, & qui étoit plus robuste que tous les hommes de son vaisseau. Il aimoit le vin, le ponche, & les liqueurs fortes. Quand on le grondoit, il versoit des larmes, & il poussoit des sanglots. Il dormoit dans l'attitude d'un homme, le corps étendu, ayant une main sur sa tête. Un autre Voyageur, cité par Salmon, vit à Batavia un Orang Oetang femelle, qu'on gardoit dans une loge construite sur les remparts du Château. Cet animal marchoit sur deux pieds & se tenoit fort droit. Quand on entroit dans sa cabane il se couvroit avec la main les parties naturelles. On lui avoit donné un lit dans lequel il se couchoit, arrangeant la couverture sur son corps, & la remettant ensuite fort proprement lorsqu'il se levoit. Il mettoit quelquefois un mouchoir autour de sa tête en forme de bandeau, dans l'attitude d'une personne qui souffre de violentes douleurs dans cette partie. On l'embarqua sur un vaisseau qui retournoit Leguat.

en Europe, mais il mourut dans le trajet. L'Auteur croit qu'on lui avoit enseigné toutes ces choses. D'autres prétendent qu'elles ne surpassent pas l'instinct ordinaire de ces animaux, dont ils rapportent l'origine au commerce de quelque Indienne avec un singe des bois.

Tigres, Crocodiles, Serpens.

Les tigres font de grands ravages autour des habitations Hollandoises, principalement sur le bord des canaux & des rivieres. Leur coutume est de se cacher entre les roseaux ou dans les buissons, & de s'élancer avec furie sur les passans. Soit poltronnerie, soit paresse, ils ne courent jamais après la proie qu'ils ont manquée. Les Javanois les prennent en attachant un animal vivant autour du piége qu'ils leur dressent. Les crocodiles & les serpens de Batavia ne sont pas moins dangereux. Il s'en trouve de vingt à trente pieds de long. On prend les crocodiles avec un crochet de fer caché dans une amorce.



CHAPITRE V.

Habitans de Borneo.

L'ISLE de Borneo, située au Nord-Est de Java, environ à soixante-dix lieues de distance, est coupée par l'Equateur en deux parties inégales, dont l'une, suivant quelques Ecrivains, a sept degrés vers le Nord, & l'autre quatre vers le Sud, ce qui forme une étendue de deux cents vingt lieues. On la place entre 125 & 135 degrés de longitude du méridien de l'Isle de Fer; & selon cette position, on ne peut lui refuser cent soixante lieues du Levant au Couchant. Le P. Vintimiglia, Jesuite Portugais, lui donne six cents lieues de circuit. Si ces dimensions sont exactes, c'est la plus grande Isle du monde connu. Mais comment pourroit-on avoir des notions précises & certaines d'une contrée dont nos Voyageurs Européens n'ont guere fréquenté que les parties méridionales, & dont l'intérieur est en quelque sorte inaccessible aux étrangers, à cause de ses montagnes escarpées & des peuples féroces qui les

I. Description géographique de Borneo.

Lettre du P. Vintimiglia, *citée par* Gemelli, dans l'Histoire des Voya. t. XI.

habitent ? *Quantité de Voyageurs Anglois & Hollandois*, dit un Ecrivain moderne, *ont parlé de Borneo ; mais ne l'ayant guere connue que par deux de ses villes marchandes, Succadana & Banjar-Massin, ils ne donnent point de lumières sur lesquelles on puisse compter.* Ce que je viens de dire n'annonce qu'une description très-imparfaite.

Cowley, *cité dans* l'Hist. des Voyag. t. X. p. 361. *dans la rem.*

Climat.

Le climat de Borneo n'est pas excessivement chaud, parce qu'il est rafraîchi par des vents réglés & par des pluies abondantes. L'intérieur du pays est, comme on l'a dit, rempli de montagnes, qui s'étendent principalement dans la partie du Nord. Les côtes maritimes sont en général fort basses, & sujettes à des inondations annuelles, dont les vapeurs corrompent l'air. Quand les eaux se retirent, elles laissent sur la terre quantité d'animaux qu'elles ont engendrés, & que la sécheresse fait ensuite périr : ce qui, joint aux exhalaisons qui s'élevent des marais cause une infection horrible. Les naturels de l'Isle sont peu incommodés de ces intempéries de l'air : mais elles sont mortelles aux Européens, qui veulent s'établir dans ces quar-

tiers. Les vents d'Oueſt & de Sud ſoufflent depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, & ſont accompagnés de tempêtes, de tonnerres, & de pluies continuelles. Les vents d'Eſt & de Nord ſuccedent, & amenent la ſaiſon ſéche, qui régne les ſix autres mois, mais avec le mêlange preſque journalier de quelques pluies douces.

Le pays eſt diviſé en pluſieurs Royaumes. Toutes les côtes ſont occupées par des Princes Mores, qui ont la même origine que ceux de Sumatra & de Java, c'eſt-à-dire, qui viennent d'Arabie. Les contrées du centre appartiennent à des Indiens idolâtres, anciens habitans de l'Iſle. Les Voyageurs Portugais les nomment *Beajou*. Ils ſont partagés en diverſes peuplades appellées *Klans*, dont chacune eſt gouvernée par un chef. Leur pays n'offre que des montagnes & d'affreux déſerts. Diviſion du pays. Salmon, Etat des Iſles de la Sonde.

Les principales villes de la domination des Mores, du côté du Nord & de l'Oueſt, ſont *Borneo*, *Tanjonbuoro*, *Sedang*, *Tajongdatoe*, *Sambas*, *Hermata*, *Landa*, *Succadana*, & *Pifagadan*. Du côté du Sud & de l'Eſt on trouve *Kotapaniang*, *Sampit*, *Sela-* Poſſeſſions des Mores.

tan, *Gonvarengin*, *Pomanoikan*, *Banjar-Massin*, *Kaitongié*, *Matapoera*, *Passier*, *Negara*, *Jatoe*, &c.

Borneo, ancienne capitale du pays, est située à quatre degrés du Nord, au fond d'un assez grand golphe. Son port est spacieux & commode. Il est formé par l'embouchure d'une grande riviere, & par quelques Isles, qui le mettent à l'abri de tous les vents. La ville est bâtie dans un marais, & ne contient guere que trois cents maisons, qui sont défendues par de bons remparts, & par une muraille de pierre. Mais les dehors offrent quantité d'autres habitations, la plupart accompagnées de jardins. C'étoit autrefois la résidence du plus grand Prince de l'Isle : mais sa puissance est fort déchue. Il paroît que Tanjonbuoro, Serdang, & Tajongdatoe sont d'anciennes dépendances de cet Etat. Sambas, Hermata, Landa, Passier, Negara, & Jatoe, ont des Sultans particuliers. Succadana est au Sud-Ouest, à un degré de latitude méridionale. Son territoire forme un Etat puissant, dont les possessions s'étendent au Sud & au Sud-Ouest jusqu'à la mer, & du côté de l'Est jusqu'à la riviere de *Ban-*

jar, qui les ſepare du Royaume de Banjar-Maſſin. Cette riviere deſcend des montagnes du Nord, & ſe jette dans la mer environ à trois degrés de latitude du Sud, après avoir parcouru cent vingt lieues de pays. Elle donne ſon nom à Banjar-Maſſin, ville ſituée ſur ſes bords, à quinze ou vingt lieues de ſon embouchure. Son diſtrict, qui n'a d'autres bornes à l'Eſt & au Sud-Eſt que la mer, n'eſt pas moins conſidérable que celui de Succadana. Les Rois Mores, qui gouvernent ces deux Etats, ſont les plus puiſſans Princes du pays.

II. Productions du pays.

La nature n'a pas donné à l'Iſle de Borneo autant d'épiceries qu'à pluſieurs contrées voiſines; cependant on y recueille un peu de fleur & de noix de muſcade, & pluſieurs eſpeces de poivre, entre leſquelles on diſtingue le *Vatiaŋ*, dont on vante les vertus pour la médecine. Le pays produit le meilleur camphre de l'univers, beaucoup de caſſe & de cire, une grande abondance de laque, du ſapan & d'autres bois utiles pour les teintures, des plantes aromatiques, du bezoard, du ſang de dragon, de la poudre d'or, & des diamans. On y trouve quantité

Vintimiglia, *ubi ſuprà*, Noort, Saris, Cowley, Salmon.

de ces nids d'oiſeaux, qui ſont les délices des tables de l'Orient, & que les Chinois & d'autres peuples ſenſuels croyent capables d'exciter à la volupté. On les cherche au long du rivage, & on les fait tomber avec de longues perches du haut des rochers où ils ſe trouvent.

L'or ſe recueille en aſſez grande quantité parmi le ſable de pluſieurs rivieres, & ſe trouveroit ſans doute encore plus abondamment dans les montagnes du pays, ſi ces Inſulaires avoient l'induſtrie d'y fouiller. Ils y trouveroient auſſi du fer, de l'étain, du plomb, de la calamine, & d'autres minéraux; mais ils les négligent, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre.

Le Royaume du *Succadana* eſt riche en diamans. *Sambas*, dans la partie du Nord, en produit auſſi. *Saris* les croit préférables, à ceux de l'Indoſtan; mais, ſuivant un Ecrivain cité par *Salmon*, ils ſont plus petits que les diamans de Golkonde, & ſi le hazard fait rencontrer quelques groſſes pierres, elles ſont jaunes & fort imparfaites. On les cherche dans les rivieres, en plongeant, comme on

fait pour les perles. Cette pêche se fait principalement dans les mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre. Les Insulaires distinguent quatre sortes de diamans; les blancs, qu'ils appellent *Verna Ambon*, c'est-à-dire, eau blanche; les verds, qui portent le nom de *Verna loud*; les jaunes, appellés *Verna Sakkar*, & ceux qui sont entre le verd & le jaune, qu'on nomme *Verna bessi*.

La plupart des contrées de l'Isle, sur-tout dans les parties basses, sont également fertiles en riz, en légumes, en fruits, en vivres de toute espece. Elle a des forêts d'une prodigieuse grandeur, qui fournissent des bois propres à la construction des vaisseaux, & dont on tire beaucoup de poix & de résine. On y trouve aussi de l'ébene, du sandal, & du bois d'aigle. Entre ses animaux, il y en a plusieurs d'une figure tout à-fait extraordinaire, tels que les *Oncas*, qui sont une race particuliere de singes. Leur corps est noir & blanc. Ils ont une raie noire, qui commence sur le sommet de la tête, & qui descendant sous le menton, leur forme un très-beau collier. On tire de leurs entrailles le

Animaux singuliers.

plus parfait bezoard, qui ne se forme, dit-on, que lorsqu'ils sont blessés. Aussi les chasseurs ont-ils soin de les frapper légerement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ. Il y a dans les bois des familles entieres de singes rouges. On y rencontre des animaux dont la fourure est presque la même que celle du castor. Les Orang Oetan n'y sont pas rares. Gemelli confirme ce qu'on rapporte de ceux de Java, & renchérit même sur la Relation d'Hamilton, puisqu'il assure qu'ils ressemblent *parfaitement* à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, *sur-tout par celles qui procédent des passions*. Il ajoute que les Portugais les croyent presque aussi raisonnables que les sauvages de Borneo, & ne les appellent point autrement que *Beajou*, qui est le nom des anciens habitans de l'Isle. L'Auteur en vit un, qui étoit si gras qu'il ne pouvoit marcher. Lorsqu'il vouloit changer de place, il se traînoit sur le derriere, emportant avec lui sa natte pour se coucher dessus.

Gemelli, dans l'Histoi. des Voya. t. XI.

L'Isle n'offre aucun oiseau semblable à ceux d'Europe, à la réserve de

l'épervier. On y voit un oiseau nocturne, qui tient à la fois de la chauve-souris, du chat-huant & du renard. On assure que ses ailes déployées n'ont pas moins de six pieds de longueur. Ces animaux prennent leur essor sur le soir, & volant par troupes trois ou quatre heures, principalement lorsque le vent d'Ouest souffle, ils forment une espece de nuage épais dont l'air est obscurci. Les Voyageurs ne parlent qu'avec admiration des perroquets de cette contrée. Il y en a de plusieurs especes. Les plus distingués ont le plumage d'un rouge étincelant, mêlé d'azur & de verd, avec un tel éclat dans les nuances, que le pinceau ne peut imiter la vivacité de ces couleurs. Ils sont doux, familiers, & dociles aux instructions, mais si délicats, qu'il est très-difficile de les transporter en Europe. On n'éleve point de moutons dans le pays; mais les chevres, les porcs, les bœufs, les chevaux, & les buffles, y sont fort communs. On y trouve aussi des ours, des cerfs, des éléphans, & des tigres.

III. Caracteres & usages des habitans.

Les *Beajou*, habitans primitifs de l'Isle, dont ils n'occupent aujourd'hui que le centre, sont un peuple guer-

Mœurs des Beajou.

rier, adonné à la chasse & à la vie pastorale, peu instruit des arts & des sciences, dont il ne fait aucun cas, ennemi du vol & de la fraude, sensible à l'amitié. Une modestie extrême est le partage des deux sexes. Ils regardent la fidélité conjugale comme un devoir si indispensable, qu'ils punissent de mort l'adultere, soit dans les hommes, soit dans les femmes. Ils vivent entre eux dans la plus parfaite union, jusqu'à céder généreusement aux pauvres tout ce qu'ils ont de superflu. Mais ils sont farouches & cruels avec l'étranger. Ils se font un plaisir barbare de tremper leurs mains dans le sang des Mores & des Européens, & celui qui apporte plus de têtes à sa cabane acquiert dans son canton un plus haut degré d'estime. Les Anglois établis à Banjar-Massin étoient obligés d'être continuellement sur leurs gardes, pour n'être point exposés aux insultes de ce peuple sauvage.

Vintimiglia, Salmon.

La plupart vont nuds, à l'exception des parties que la pudeur oblige de couvrir. Les plus aisés portent un petit pourpoint de toile d'écorce d'arbre, que ces Insulaires fabriquent eux-mêmes, & qui devient aussi douce

que du coton lorsqu'elle a été battue & lavée. Pour se garantir du soleil & de la pluie, ils mettent sur leur tête un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de sucre, à bords rabatus. Le P. Vintimiglia ne leur donne d'autres armes que des poignards, peu différens du coutelas des Mores, & de longues sarbacanes avec lesquelles ils soufflent des boules de terre pour tuer les oiseaux, ou de petites fléches qu'ils empoisonnent souvent d'un suc mortel. Salmon parle d'un autre instrument, ou peut-être de la même arme sous un autre nom. Il l'appelle *Sampit*. Il dit qu'elle leur sert tantôt d'arc, avec lequel ils décochent des traits empoisonnés, tantôt de javelot, qu'ils lancent fort loin, & quelquefois de bayonnette, qu'ils attachent au bout de leur fusil.

Leur Religion est assez pure dans sa théorie. Ils adorent le Dieu du ciel; ils brûlent sur ses autels des bois odoriférans; ils ne sacrifient à aucune idole matérielle; ils reconnoissent un paradis pour les justes, & un lieu de tourment pour les impies. Mais dans la pratique leur culte est mêlé de quantité de superstitions. Ils attribuent les

maladies, & généralement toutes les disgraces, à un Esprit infernal, & ils ont recours à diverses méthodes pour l'appaiser. Quelquefois ils entassent dans un grand plat du riz, des oiseaux, & d'autres alimens, qu'ils portent en cérémonie dans de petites chapelles, construites au milieu des bois. Si le malade guérit, ils font un nouveau sacrifice à l'Esprit; s'il meurt, ils accablent d'injures ce dieu malfaisant. Dans d'autres tems ils offrent au même Génie une petite barque, remplie de toutes sortes de vivres, qu'ils lancent à l'eau, & qu'ils laissent voguer au gré des vents. Ils croyent que tous les maux du malade passent dans cette barque, & que si quelqu'un avoit la hardiesse de l'arrêter, l'Esprit le feroit mourir, ou lui enverroit les maux qu'elle contient. Ils se persuadent aussi que ce prétendu Démon leur apparoît quelquefois, & lorsqu'ils attendent sa vision, ils se tiennent dans un profond recueillement. Quand on leur demande sous quelle figure il se présente à eux, ils répondent qu'il a plusieurs manieres de se manifester, mais qu'il prend ordinairement la forme du feu.

Les Beajou, accoutumés aux travaux de la campagne & aux exercices de la chasse, sont plus forts & plus agiles que les Mores, qui menent une vie très-paresseuse. Ils sont aussi plus grands & plus bazanés. Ils se peignent la peau avec du bleu, & ils la frottent d'une huile grasse dont l'odeur est très-forte. Un des plus singuliers ornemens de leur parure est de porter au cou des dents de tigre enfilées dans un cordon. On assure que les Grands ont le bizarre usage de s'arracher les dents de devant, & d'y substituer des dents d'or. L'origine de ce peuple est peu connue. Il parle une langue particuliere. J'entrevois dans son culte quelques pratiques qui ressemblent à la Religion des Chinois.

Mœurs des Mores.

Les Mores établis depuis plusieurs siécles dans les parties maritimes de Bornéo, sont, comme on l'a dit, Arabes d'extraction. Leurs ancêtres, après avoir inondé plusieurs régions du continent de l'Inde, ont envoyé divers essains dans les Isles, soit pour prévenir les inconvéniens d'une population excessive, soit pour étendre leur commerce, soit pour réparer

Leur origine.

les pertes qu'ils faisoient quelquefois dans le Continent. Ces migrations ont été fréquentes depuis l'irruption des Mogols, qui ayant chassé les Arabes de presque toutes les provinces de l'Indostan, les ont contraints de chercher un azile dans les contrées voisines. C'est ainsi que diverses colonies Moresques se sont établies au Pégu, à Siam, à Malaca, d'où elles ont passé dans plusieurs Isles du Midi. Il est certain que les Mores Malais, dont l'empire n'a été renversé que depuis les premieres découvertes des Européens, ont exercé pendant plusieurs siécles une domination presque absolue dans toutes ces mers.

Leurs qualités naturelles.

Les Mahométans de Borneo ont conservé les mœurs de leurs premiers ancêtres, & forment une nation inconstante, présomptueuse, perfide, & généralement adonnée au vol. Leur teint est plus jaune que noir. Ils sont spirituels, intelligens, nés avec d'heureuses dispositions pour les sciences, mais avec un fond de paresse qui rend inutiles tous leurs talens naturels. Ils sont entierement livrés à la pyraterie, qu'ils exercent sur de petits

bâtimens, jusque dans le Golphe de Bengale, à quatre ou cinq cent lieues de leur Isle.

Ils sont assez bien faits, mais peu robustes, la taille petite, & la physionomie peu agréable. Leurs femmes ont les traits du visage plus réguliers, & sont en général assez jolies. Elles sont moins bazanées que les hommes. Les maris leur laissent beaucoup de liberté, jusqu'à leur permettre d'aller sur les vaisseaux Européens, pour acheter & pour vendre. Mais si on leur fait la moindre agacerie, ils entrent en fureur, & témoignent leur jalousie en branlant leur pique, en portant la main à leur poignard, & par d'autres gestes menaçants.

Les Nobles vivent avec beaucoup de faste. Ils sont magnifiques dans leurs habits; ils mangent dans des plats d'argent; ils ont plusieurs autres vases de même métal, destinés à mettre le bétel, le tabac, l'opium, les parfums. Leurs alimens sont du riz cuit à l'eau, des œufs, du poisson, de la chair de buffle, quelques volailles, & du gibier. Les hommes & les femmes employent leur loisir à mâcher du bétel, à fumer du tabac & de

Leur vie privée.

l'opium. Leurs autres divertissemens sont la danse, la comédie, & le jeu.

Leurs maisons.

Leurs maisons sont communément bâties sur les rivieres. Les unes sont élevées sur des piliers de bambou, qu'on enfonce dans l'eau, mais à une profondeur si médiocre, que dans les tems orageux ils résistent difficilement à l'impétuosité des vagues. Ce sont néanmoins les édifices les plus solides du pays. Les autres, appellées *Lanting*, n'ont pour fondemens qu'une sorte de radeau, composé de fascines & de perches qu'on joint avec des liens de canne. Pour fixer ces radeaux flottans, on les attache à des pieux plantés dans la riviere. C'est là-dessus qu'on éleve une cabane de bois, de six ou sept pieds de haut, divisée par des cloisons de canne en plusieurs chambres, qui sont toutes de plein-pied. Le toit est couvert de feuilles. Le plancher consiste dans quelques tablettes de bois, sur lesquelles on étend des nattes. On passe d'une maison à l'autre sur des planches qui servent de ponts. Ces habitations fragiles sont tellement distribuées des deux côtés de la riviere, qu'elles forment une rue spacieuse & bien alignée.

Celles

Celles des nobles ont quelque apparence, & sont élevées sur de grosses poutres. On y voit d'assez grands ponts de bois, dont les uns communiquent au rivage, & les autres aux maisons voisines. Dans les hautes marées les radaux s'élevent à proportion de la crue des eaux ; mais dans les tems orageux, les câbles qui tiennent aux pieux se rompent quelquefois, & tout l'édifice est entraîné dans la mer par la rapidité du courant. Du reste ces maisons ont leur commodité, & se bâtissent à peu de frais. Chaque particulier tend devant la sienne des filets, avec la certitude de prendre autant de poisson qu'il lui en faut pour sa subsistance.

Le Sultan de Banjar-Massin réside à Kaitongié, à douze ou quinze lieues de l'embouchure du Banjar, dans un palais fort simple, précédé d'une halle isolée où se tient le Conseil. Cette salle est élevée sur des poutres qui ont sept ou huit pieds de hauteur, & l'on y monte par une grande échelle. Tous ses côtés sont ouverts. Un toit vaste forme son unique abri. Sa longueur est de dix toises, sur sept ou huit de largeur. On voit au milieu un trône

doré, ſurmonté d'un riche baldaquin. Il y a dans la même ſalle quelques pieces de canon, braquées contre la campagne, mais en très-mauvais état.

Leurs Arts.

Le langage de ces Mores eſt le Malais. Ils travaillent avec adreſſe l'or, l'argent, & le bois. Ils ſçavent tous un peu de ſculpture, mais ils n'employent à cet art d'autre inſtrument que le couteau. Ils n'entendent rien à l'Aſtronomie, & ils s'imaginent qu'on ne ſçauroit prédire les éclipſes ſans une inſpiration ſurnaturelle. Ces phénomenes leur cauſent une frayeur extraordinaire. Ils s'aſſemblent tumultueuſement; ils frappent ſur des tambours & ſur des baſſins de cuivre; ils pouſſent des cris affreux. Leurs allarmes ne ceſſent qu'au moment de l'émerſion, & ils croyent alors que le Dragon céleſte, qui étoit ſorti de ſa ſphere pour dévorer le ſoleil ou la lune, a été vaincu par ces aſtres, & prend la fuite.

Leurs mariages & leurs funérailles.

Leur plus grand luxe conſiſte dans le nombre illimité des femmes & des concubines qu'ils entretiennent. Les filles, à peine ſorties de l'enfance, ſont admiſes dans les ſérails, deviennent meres à dix ou douze ans, & ceſſent de

l'être à vingt-cinq. Leurs mariages se celèbrent avec beaucoup de magnificence, & avec les mêmes cérémonies qui s'observent à Java. Dans leurs funérailles ils ont emprunté des Chinois une coutume, qui consiste à enterrer avec le mort quantité de vivres, d'habits, & de provisions de toute espece, qu'ils lui croyent nécessaires dans l'autre vie.

Leur commerce.

Ces Arabes, qui ont dans leurs mains toutes les riches productions de l'Isle, seroient à portée de faire un commerce très-avantageux avec la plupart des Marchands de l'Inde; qu'ils pourroient attirer dans leurs ports. Mais leur orgueil, leur férocité, leur caractere inquiet, défiant, & cruel, rebutent presque tous les étrangers. Il n'est point d'ailleurs de supercheries qu'ils ne se permettent dans le trafic, jusqu'à l'altération des poids & des mesures, & jusqu'au larcin des denrées qu'ils marchandent. Ils sont si accoutumés à ces bassesses que, lorsqu'on les prend sur le fait, ils n'en ont pas la moindre honte. Les Chinois, aussi fripons que ces Mores, & bien plus intelligens dans leurs marchés, trouvent seuls leur compte au

commerce de Borneo, qu'ils continuent depuis plusieurs siécles.

IV. Diverses tentatives des Européens sur Borneo.

Les Européens ont essayé en divers tems de se procurer des établissemens dans cette grande Isle. Les Portugais, qui la découvrirent les premiers en 1526, crurent se concilier les bonnes graces d'un Roi More, en lui offrant quelques pieces de tapisserie à personnages. Mais le barbare prit ces figures pour des hommes enchantés, dont il craignit les complots, & renvoya avec horreur ces étrangers & leurs présens. Dans la suite les Portugais furent plus heureux, & l'on voit que dans le cours du dernier siécle, leurs marchands de Macao commerçoient assez librement à Banjar-Massin. Ils solliciterent avec instance la permission d'y bâtir un Comptoir; ce qu'ils obtinrent vers l'année 1690. Mais bientôt après leur maison fut pillée par les Mores, qui massacrerent le Directeur & les Commis, & qui prirent dans le port trois vaisseaux de Macao, dont ils égorgerent l'équipage. Cet échec les dégoûta pour jamais du commerce de Borneo.

Réception des Portugais.

Sort des Hollandois.

Les Hollandois tenterent aussi fortune. Ils furent reçus à Succadana dans

les commencemens du dix-ſeptiéme ſiécle ; & de-là ils paſſerent à Banjar-Maſſin. Ils éprouverent dans ce dernier lieu les mêmes diſgraces que les Portugais. Deux de leurs Directeurs furent ſucceſſivement maſſacrés, avec tous les Facteurs du Comptoir. Leur Compagnie Orientale s'occupe peu aujourd'hui de ce commerce, que l'inconſtance & la perfidie des Mahométans rendent trop dangereux. Néanmoins les Agens qu'elle entretient à Batavia & aux Moluques, ne laiſſent pas d'envoyer de tems en tems des navires à Banjar-Maſſin, quelquefois pour ſon compte, & plûs ordinairement pour leur propre intérêt. Salmon aſſure que pluſieurs particuliers ont fait de grandes fortunes à ce commerce.

Proſpérité paſſagere des Anglois.

Les Anglois parurent enſuite ſur les rangs. Ils débuterent, comme les Hollandois, par s'établir à Succadana ; mais ils en furent chaſſés en 1694. Peu de tems après on les reçut à Banjar-Maſſin, où ils formerent aſſez rapidement une belle Colonie, avec le ſecours de deux cens familles Indiennes, qui ſe mirent ſous leur protection. La proſpérité naiſſante de ce

Comptoir excita la jalousie ou l'avarice des Mores, qui s'en approcherent un jour pour le piller. M. *Barre*, Capitaine d'un vaisseau Anglois, que le hazard avoit conduit à Banjar-Massin, dissipa ces barbares, & les poursuivit sur la riviere jusqu'à Negra, à plus de soixante lieues de l'embouchure du Banjar. Les ennemis ne parurent plus devant la Loge; mais les Anglois, qui manquoient d'argent & de vivres, furent obligés de l'abandonner.

Ils y revinrent en 1704, avec une flotte de plusieurs navires, qui les mit en état de faire la loi aux Insulaires. Un an après M. Barre eut ordre d'aller prendre la direction de cet établissement, & de bâtir une forteresse sur le bord du Banjar. Les Mores, allarmés de cette entreprise, s'avancerent sur la riviere avec une nombreuse flotte, dans le dessein d'insulter la Loge. Barre marcha contre eux avec un seul vaisseau, & leur inspira tant de frayeur par le feu de son artillerie, qu'ils prirent la fuite. Mais ce brave homme vécut trop peu pour la Colonie Angloise. La mort l'enleva en 1706, & il fut remplacé par un Géné-

ral ſans expérience & ſans courage, nommé *Kuningham*. La Compagnie ne tarda pas à ſe repentir de ce mauvais choix. Les Mores s'étant de nouveau attroupés autour de la forteresse, Kuningham, au lieu de la défendre, s'embarqua avec toute ſa garniſon, & fit voile pour l'Angleterre, abandonnant à la diſcrétion de l'ennemi, non-ſeulement toutes les marchandiſes & les munitions du Comptoir, mais un grand nombre d'ouvriers & d'eſclaves attachés à ſon ſervice. Les Mores pillerent & ſaccagerent le fort, maſſacrerent tous les Indiens qui s'y trouverent, & chaſſerent peu de tems après de *Tamborneo*, à l'extrémité méridionale de l'Iſle, un reſte d'Anglois qui s'étoient établis dans ce quartier. C'eſt ainſi que la Colonie Britannique fut entierement détruite.

Ancien établiſſement des Eſpagnols.

Les Eſpagnols établis aux Philippines ont auſſi témoigné de l'empreſſement pour le même commerce. Le port de Borneo, ancienne capitale de l'Iſle, a été pluſieurs années dans leurs mains. Ils avoient conclu un Traité avantageux avec le Sultan du pays, qui s'étoit engagé à fermer les ports

de son obéissance aux autres nations Européennes, & à faire la guerre à toutes celles qui seroient ennemies de l'Espagne. Mais ils ont abandonné cet établissement, soit parce qu'il étoit trop éloigné des Philippines, soit à cause des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Mores de ce canton, qui ne sont pas plus traitables que ceux de Banjar-Massin.

Utilité du commerce de Borneo.

Le commerce de Borneo offriroit de grands avantages aux nations Européennes qui auroient l'habileté de gagner la confiance & l'amitié des Princes Mores. Cette entreprise, quoique difficile, n'est pas absolument impraticable. M. Beekman, Négociant Anglois, ayant relâché à Banjar-Massin en 1714, peu de tems après la déroute du Comptoir de sa nation, reçut toutes sortes de caresses du Sultan de Banjar. Ce Prince lui déclara que les ports de son Royaume seroient toujours ouverts aux Marchands étrangers, qui respecteroient les loix du pays, & que si les Anglois avoient été maltraités à Banjar-Massin, ils ne devoient imputer cette disgrace qu'à la mauvaise conduite de leurs Directeurs, qui avoient osé

vexer ses sujets, & bâtir des Forts sur les terres de son obéissance. Il ajouta qu'après les injures qu'il avoit reçues de la Compagnie Angloise, elle ne devoit attendre de lui aucune faveur; mais que les particuliers, qui n'auroient avec elle aucune liaison d'intérêt, & qui commerceroient pour leur propre compte, seroient toujours accueillis avec bonté. En général tous les Princes de l'Inde ont la même antipatie contre nos Compagnies Européennes, ce qui ne peut venir, dit Salmon, que de l'abus étrange qu'elles font de leur puissance.

Les marchandises qu'on peut porter avec utilité à Borneo sont des armes à feu, sur-tout des canons d'un calibre médiocre, de la poudre, des balles de plomb, des couteaux, des haches, des clous, des lunettes, des miroirs, & des montres. Je ne puis croire ce que dit le Traducteur Italien de Salmon, que les écus d'Espagne s'échangent ici avec l'or, poids pour poids, c'est-à-dire, que ces Insulaires donnent autant d'or en lingot qu'ils reçoivent d'argent en Philippes (1). Voici des avantages qui me

(1) *L'oro vi si permuta con Filippi a peso, dan-*

paroissent plus réels. Outre les productions estimables qui croissent dans le pays, comme l'or, le poivre, les bois de teinture, les drogues, & les diamans, les Chinois y apportent tous les ans quantité de marchandises. Elles ne sont pas plus cheres ici qu'à la Chine, & l'on trouvera même qu'elles reviennent à meilleur compte, si l'on suppute ce qu'il en coute pour les frais du voyage de Canton, pour les droits des douanes, & pour satisfaire l'avarice des Mandarins. Les navires de Macassar arrivent aussi régulierement à Borneo au commencement de l'Automne, & débitent clandestinement toutes les épiceries que leur pays produit. Ce commerce leur est sévérement interdit par la Compagnie Hollandoise, qui est toute puissante à Macassar : mais ils trouvent toujours le moyen, ou de tromper la vigilance de ses Directeurs, ou de corrompre leur fidélité.

Salmon, *ibid.* Ainsi ce pays, quoique peu fréquenté aujourd'hui de nos navigateurs, seroit peut-être un des plus favorables entrepôts de l'Inde, soit

do quest' isolani tanto peso di oro, quanto n riceveno d'argento ne' Filippi.

par la richesse de ses productions, soit par l'avantage de sa position pour le commerce de la Chine & des Isles des épiceries. Les obstacles, comme on l'a dit, ne seroient pas insurmontables. Voici les ouvertures que donne un Navigateur expérimenté. Il faudroit, dit-il, se rendre en droiture dans la rade de Banjar, vers l'embouchure du fleuve, où l'on trouve un très-bon mouillage à côté de la première Isle qui se présente. Avant que d'aller plus loin, il seroit à propos d'envoyer un exprès à Kaitongié, pour informer le Sultan de l'arrivée du navire, & des intentions pacifiques du Capitaine. Sans cette précaution on s'exposeroit à passer pour des pirates & non pour des marchands. Ces premieres démarches ayant rassuré les Insulaires, ils se rendront d'eux-mêmes à bord du navire. On doit éviter de leur témoigner la moindre défiance, & sur-tout de faire un étalage imprudent de ses forces. Il se présente toujours dans ces occasions quelques Indiens de marque, qui offrent avec empressement au Capitaine de s'aider de leur crédit auprès du Sultan, dans l'espoir d'obtenir quelque

Ouvertures que donne Beekman.

récompenſe. Il ne faut pas ſe fier légérement à leurs promeſſes ; mais il eſt toujours bon de les mettre dans ſes intérêts en leur donnant quelques bagatelles.

Quand on a obtenu la permiſſion d'entrer dans la riviere, on doit remonter juſqu'à *Tatas*, qui eſt à ſix ou ſept lieues de ſon embouchure, & louer ſur le rivage une maiſon pour en faire un magaſin. Il faut être extrêmement ſur ſes gardes dans les marchés qu'on fait avec les Mores, parce que ces infidéles cherchent toujours à tromper les étrangers. Les Chinois ne méritent pas plus de confiance ; mais il eſt très-important de les ménager, parce qu'on peut faire avec eux un commerce utile. Il ſeroit dangereux de faire la moindre inſulte aux femmes qui viennent journellement apporter des vivres au vaiſſeau, ou de maltraiter les hommes, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Le mois d'Août eſt le tems le plus favorable pour le trafic de Borneo. On y trouve alors tout le poivre de la récolte précédente, qu'on doit préférer au nouveau, attendu qu'il perd moins à être tranſporté. Il vaut mieux, ſui-

vant l'Auteur, envoyer ici deux petits navires qu'un grand, premierement, parce qu'en cas d'attaque on peut se défendre avec plus d'avantage ; en second lieu, parce qu'en les envoyant séparément en divers quartiers, la cargaison est plutôt prête. C'est Beekman qui donnoit, en 1715, ces sages conseils aux Anglois.

CHAPITRE VI.

Habitans de l'Isle Celebes, autrement appellée Macassar.

ARTICLE PREMIER.

Description de Celebes. Histoire naturelle de ses productions.

CELEBES est une des plus grandes Isles de l'Archipel de l'Inde. Située à l'Est de Borneo, entre 135 & 139 degrés de longitude, elle s'étend depuis la ligne équinoxiale à un degré & demi du côté du Nord, & environ à six degrés vers le Sud. Suivant cette position, sa longueur, qui se prend du Midi au Septentrion, est à peu

Etendue & situation de Celebes.

près de cent soixante lieues, & sa largeur, de l'Est à l'Ouest, est de soixante. Quelques Géographes la font un peu moins longue. Un canal, dont la largeur commune est de quarante lieues, la sépare de Borneo. On l'appelle le *Detroit de Macassar.*

Histoire des Voyag. t. X. Dampier, Voyag. t. II. Gervaise, Hist. de Macassar. Salmon, Etat des Moluques.

La partie méridionale de l'Isle est coupée par un Golphe, qui s'enfonce fort avant dans les terres, & qui va presque droit au Nord. Dampier lui donne quarante à cinquante lieues de long, sur sept ou huit de large. Il contient plusieurs petites Isles, & quantité de bancs de sable. A l'Orient, les terres de Celebes sont basses, les eaux peu profondes, les anses & les Isles fort communes. On y trouve aussi quantité de lacs de grande étendue, & plusieurs ruisseaux d'eau douce qui se jettent dans la mer. Dans ces quartiers la terre est noire, excessivement grasse, & d'une prodigieuse fertilité. Le rivage, dans toute la longueur de la côte, est bordé de grands arbres, qui ne perdent jamais leur verdure, & cette partie de l'Isle paroît un jardin continuel. Vers le Septentrion le terrein s'éleve considérablement, & présente dans l'éloigne-

ment plusieurs montagnes. De ce même côté, à un degré 30 minutes au-delà de la ligne, il y a une pointe longue & étroite qui s'étend au Nord-Est dans l'espace de trente lieues, & qui paroît se prolonger jusqu'à deux degrés de latitude du Nord. La côte occidentale qui s'étend le long du Détroit, est généralement assez droite, si ce n'est dans la partie du Sud-Ouest, où elle offre quelques caps, plusieurs baies, & un assez grand nombre d'Isles. La côte du Sud est aussi coupée de plusieurs anses, outre le grand Golphe dont j'ai parlé.

Division du pays.

L'intérieur de ce grand pays est peu connu. Valentin y compte plus de vingt Royaumes, gouvernés par autant de Souverains particuliers, qui prennent différens titres, tels que ceux de *Raja*, de *Grain*, &c. Les plus puissans de ces Princes sont les Sultans de *Celebes* & de *Macassar*, deux Etats considérables, qui ont autrefois partagé l'Empire de l'Isle ; d'où il est arrivé que tout le pays a emprunté leurs noms, & s'appelle indifféremment *Celebes* ou *Macassar*.

Le Royaume de Celebes, est situé dans la partie septentrionale de l'Isle,

aux environs de la ligne. Les Indiens le nomment plus ordinairement *Boné*, du nom de sa principale ville, qui est à un degré 30 min. du Sud. Salmon prétend que cet Etât est sous la domination du Roi de Ternate, qui le fait régir par des Lieutenans. Macassar ou plutôt *Mancacar*, comme ses habitans l'appellent, est dans la partie du Sud. Sa capitale, qui porte le même nom, est entre quatre & cinq degrés de latitude méridionale. Les Macassarois donnent au même Royaume le nom de *Goa*, à cause d'une ville de sa dépendance, bâtie sur le grand Golphe. On nous apprend peu de choses touchant les autres Royaumes. Salmon les nomme *Loeboe*, *Tello*, *Soping*, *Vadjoe*, *Tanette*, *Layo*, *Bankala*, *Toeratte*, *Badjing*, *Panna*, *Bakka*, *Mandhar*, &c; mais il ne parle point de leur position, & leurs noms se trouvent à peine dans les cartes imparfaites que nous avons de cette contrée.

Description de Mancacar. On nous représente Mancacar comme une belle & grande ville, dont les fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandois en ayent ruiné une partie. On comptoit ancienne-

ment soit dans son enceinte, soit dans les villages voisins, cent soixante mille hommes capables de porter les armes: mais on n'y leveroit guere aujourd'hui que quatre-vingt mille soldats. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la grande riviere de Macassar, « dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes: Ses murailles sont battues d'un côté par la riviere. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plupart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait régner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec soin, parce que leurs maisons en reçoivent de l'ombre & une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre que le palais du Roi & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vue n'en est pas moins agréable par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébene, qui domine particulierement, est d'un éclat qui surprend les étrangers; les pieces

Hist. des Voyages ubi suprà. p. 455.

en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre òu cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites & le toît est composé de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plupart sont élevées & soutenues en l'air sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré, dans la crainte d'être poursuivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde, & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la riviere aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toît, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans dont deux sont droits, & font les deux extrémités. Celui du milieu est renversé.

On trouve à Mancacar tout ce qu'on peut désirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles places, où le marché se tient deux fois

le jour ; c'eſt-à-dire, le matin, avant le lever du ſoleil, & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. On n'y rencontre jamais que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable s'il oſoit y paroître, & s'exposeroit aux dernieres inſultes de la part des enfans, qui ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. C'eſt un ſpectacle très-agréable de voir arriver chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voiſins, chargées, les unes de poiſſon d'eau douce, qui ſe prend, à cinq ou ſix lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche eſt établie ; les autres de marée, qu'elles apportent de différens ports ; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulierement de *Bantaim*, village éloigné de deux lieues ; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui ſe vendent dans les mêmes marchés que le fruit & les poiſſons. Autrefois les Inſulaires, portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, juſqu'à faire ſcrupule de manger aucune ſorte d'animaux à quatre pieds ; mais leur abſtinence ſe borne

aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les places publiques, parce que le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même est de faire présent aux étrangers de ceux qu'il prend à la chasse ». C'est l'Historien des Voyages qui nous donne cette curieuse description de Mancacar.

Salmon assure que les Hollandois ont changé le nom de cette ville en celui de *Ulaerdingen*, & qu'ils y ont construit une bonne forteresse, nommée *Roterdam*. Ils possedent au Sud de Mancacar une autre place importante, appellée *Jompandam*, qui est bâtie sur le rivage. Ils y ont un Fort considérable, qui est peut-être le même que celui dont parle Salmon. Indépendamment des richesses qu'ils tirent du pays même, Jompandam est un entrepôt fort avantageux pour le commerce qu'ils font à Borneo, aux Moluques, à Siam, à la Cochinchine, au Tonquin, au Japon & à la Chine. Il y a dans le Royaume de

Jompandam.

Autres villes.

Macassar quantité de villes du second ordre, qui ne sont éloignées les unes des autres que de sept ou huit lieues, & qui sont quelquefois plus voisines. Les plus importantes sont *Goa*, qui, comme on l'a observé, a donné son nom à cet Etat, *Tallou*, *Touraté*, *Borobassou*. Les trois dernieres sont célèbres par leurs manufactures de toiles de coton & d'étoffes de soie.

Boné, capitale du Royaume de Celebes, auquel elle a aussi donné son nom, n'est pas moins étendue ni moins peuplée que Mancacar. *Vadjoée*, *Soping*, & *Renugui*, sont d'autres villes considérables du même Etat. *Mandhar* & *Mamoja*, paroissent les principales villes des deux Royaumes de ce nom. La premiere est à un degré trente minutes de latitude méridionale; l'autre est plus près de la ligne d'un degré (1). *Toraja* est entre deux. C'est la capitale d'un Royau-

(1) L'Historien des Voyages prétend que Mandhar & Mamoja appartiennent à la même province, ce qui ne peut être, 1°. à cause de leur éloignement; 2°. parce qu'il y a un Royaume entre deux, qui est celui de Toraja. Il ajoute que ces deux villes sont à la même distance de Mancacar. Toutes les Cartes que j'ai consultées, sans excepter celle que l'Auteur a placée à la tête de sa description, prouvent le contraire.

me particulier. *Badjing* & *Bancala* sont à 30 min. de la ligne, du côté du Sud. *Layo* est aussi à 30 min. mais dans une latitude opposée. Voilà tout ce qu'on connoît de ce grand pays.

Riviere de Macassar.

Une belle riviere traverse une partie de l'Isle du Septentrion au Midi. Il paroît qu'elle prend sa source dans les montagnes voisines de Mamoja, environ à un degré du Sud. Elle se jette dans le détroit, un peu au-dessous de Mancacar, à 5 degrés de la même latitude, après un cours de quatre-vingts lieues. Son lit est large d'une demi-lieue à son embouchure : dans tous les autres endroits, jusqu'à peu de distance de sa source, sa largeur commune est celle de la Seine, à Paris. Elle se divise en plusieurs bras, qui se répandent à l'Ouest & à l'Est dans toute l'étendue de l'Isle. On se plaint de ses bancs de sable, qui empêchent que les bâtimens d'un port médiocre y puisse voguer, quoique son lit soit en général assez profond pour contenir les plus grands vaisseaux. Elle nourrit dans son sein quantité de crocodiles, dont l'espece est si malfaisante, qu'ils attaquent, dit-on, les bâteaux qui passent, les

Ses Crocodiles & ses Lamantins.

renversant avec leur queue, dont ils se servent comme d'un croc. On y trouve aussi des *Lamantins* d'une prodigieuse grosseur. C'est une sorte de vache marine, plus commune dans les rivieres d'Afrique & d'Amérique que dans celles de l'Inde. Son museau ressemble à celui d'une vache. Sa queue a la forme d'une grande pelle. Sa peau est brune, ridée, & couverte en quelques endroits de poils couleur d'ardoise. Cet animal a sous le ventre deux petites nageoires, assez semblables à des mains, dont chacune à quatre doigts onglés & fort courts. Il est amphibie. Il aime l'herbe qui croît sur les rochers, & l'eau douce, qu'il va chercher à l'embouchure des rivieres. On le pêche comme la baleine. On en a pris quelquefois de dix-huit à vingt pieds de long, sur sept de diametre.

L'Isle de Celebes est située au milieu de la Zone torride. Les chaleurs la rendroient inhabitable, si elles n'étoient tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Il y pleut ordinairement cinq ou six jours avant & après les pleines lunes, & pendant les deux mois que le soleil est sur la

Climat de l'Isle.

tête de ses habitans. Ce mêlange de chaleur & d'humidité y produit presque tous les jours des orages terribles & des tonnerres furieux. Les vents du Nord, qui soufflent pendant la plus grande partie de l'année, contribuent encore à rafraîchir l'air, & le rendent très-pur. Lorsqu'ils manquent, le pays est désolé par des maladies contagieuses. Mais ces accidens sont rares, & les Macassarois jouissent en général d'une santé robuste, qui les fait vivre jusqu'à l'âge de cent & de six vingts ans.

Beauté de ses paysages.

Hist. des Voyag. *ibid.*

L'Auteur que j'ai cité nous fait, d'après Gervaise, une peinture charmante de cette délicieuse contrée ; de la richesse & de la variété de ses productions ; de la beauté de ses paysages, diversifiés par d'agréables collines, par des prairies émaillées de fleurs, par quantité de rivieres & de petits ruisseaux qui les arrosent, par des campagnes couvertes de grains, & d'arbres toujours verds, qui sont chargés de fleurs ou de fruits dans toutes les saisons. *Il n'est point*, dit-il, *de province, que la nature n'ait distinguée par quelque faveur particuliere.*

Nous

Nous le ſuivrons avec plaiſir dans ces importans détails.

Les contrées du Nord, moins agréables par leur ſituation que celles de Sud, ne laiſſent pas de contribuer autant que les autres à la richeſſe de l'Iſle, par les carieres abondantes & par les mines d'or, de cuivre & d'étain, que produiſent leurs montagnes. L'or ſe préſente de lui-même, ſans qu'il ſoit beſoin de l'arracher avec effort des entrailles de la terre, & ſe trouve en poudre ou en petits lingots dans les vallées, après l'écoulement des ravines qui deſcendent des montagnes. Le Royaume de Toraja, & d'autres contrées voiſines, en fourniſſent une aſſez grande quantité. Mines du Nord.

Les forêts de l'Iſle ſont remplies d'arbres de calamba, de ſandal & d'autres bois précieux, dont on tire d'excellens parfums, ou des teintures eſtimées. Les ébéniers, les bambous, & généralement tous les bois de charpente & de menuiſerie, y ſont auſſi communs que les chênes & les ormes en Europe. Les bambous de Macaſſar peuvent le diſputer à ceux de la Chine pour la dureté & la groſſeur. Au lieu d'un pied de diamétre, qui eſt leur Bois de diverſes eſpeces.

largeur commune dans l'Inde, ces roſeaux en ont ici juſqu'à trois, & quelquefois davantage. Les Inſulaires en font des cabanes, de petits bateaux, des fléches, & des tambours d'une ſeule piéce.

Fleurs & fruits.

La variété des fleurs & des fruits eſt ſurprenante. Le jaſmin, les roſes, les tubéreuſes, les œillets, & quantité d'eſpeces particulieres, croiſſent preſque par-tout ſans culture. L'Auteur diſtingue entre toutes les autres celle qui ſe nomme *Bougna-genai-mora*.

« Elle a, dit-il, quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce. Les Inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amere, qu'on employe pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout des fiévres pourpreuſes & peſtilentielles ».

Les fruits les plus communs dans l'Iſle ſont les oranges, les citrons, les cocos, les mangues, les bananes, & des petits melons d'un goût exquis, & d'une qualité ſi rafraîchiſſante, que

la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif de l'homme le plus altéré. Le pays produit un arbre, d'où l'on tire des noix aſſez ſemblables aux nôtres, ſi ce n'eſt qu'elles ont la chair moins blanche, le goût moins agréable, & la coquille infiniment plus dure. Elles rendent beaucoup plus d'huile que celles d'Europe. Ces Inſulaires s'en ſervent utilement pour la guériſon des playes. En la faiſant bouillir avec de la poulpe de coco, juſqu'à un certain degré de conſiſtance, on en forme une pâte dont on enduit des bâtons qui ſervent de flambeaux. Ces bougies ont autant de blancheur & de clarté que les nôtres; mais lorſqu'elles ſont bien allumées, on a beaucoup de peine à les éteindre.

L'Auteur fait un éloge particulier des cotoniers de Macaſſar, qui croiſſent abondamment dans pluſieurs quartiers de l'Iſle, & qui paſſent pour les meilleurs de l'Inde. Leur fleur, au lieu d'être jaune, ſuivant la couleur qu'elle a preſque par-tout, eſt ici d'un rouge très-vif. On prétend auſſi que le riz eſt meilleur dans l'Iſle Célebes, que dans la plupart des contrées voiſines; ce qu'on attribue à l'induſtrie

Excellence des cotoniers & du riz de Macaſſar.

de ses habitans, bien plus ardens au travail que les Siamois & les autres Indiens.

Légumes & plantes.

Plusieurs de nos plantes & de nos légumes, tels que les raves, la chicorée, le pourpier, les choux, le romarin, le baume, le nénuphar, &c. croissent dans l'Isle avec la même facilité qu'en Europe. L'*Opium* tient un rang distingué parmi les simples du pays. Il croît en arbuste, sur les rochers & sur les montagnes, dans des lieux déserts & sauvages. Ses feuilles sont d'un verd pâle. On exprime une liqueur de ses branches à la faveur d'une incision, sous laquelle on applique un vaisseau de bambou. Lorsqu'il est rempli, on le retire, & on le bouche exactement. Au bout de quelques jours la liqueur s'y épaissit, & forme une pâte qu'on partage en petites boules, qui se vendent au poids de l'or. Tous les Mahométans, non-seulement de l'Inde, mais de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie & de l'Afrique, font grand cas de l'Opium. Les Macassarois le prennent quelquefois en substance, & le mêlent plus ordinairement dans leur tabac à fumer, qu'ils arrosent d'une eau dans laquelle ils le font

Opium.

dissoudre. Ils croyent qu'il facilite la digestion & qu'il fortifie l'estomac. Il est également dangereux d'en user avec excès, ou de cesser d'en prendre après en avoir fait beaucoup d'usage. Pris en nature, c'est un violent purgatif; mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés, & c'est un excellent remede contre les diarrhées opiniâtres. Les Macassarois, avant que d'aller au combat, ne manquent jamais d'en mettre une bonne dose dans le tabac qu'ils fument. L'Opium échauffe leur valeur, les enivre, & les rend insensibles aux plus sanglantes blessures. Ces Indiens le nomment *Amfion*. Il y en a de noir & de jaune. Je pourrois me dispenser d'observer que sa qualité est excessivement froide, & que pris avec excès il coagule le sang & cause la mort.

L'Isle produit quantité d'herbes venimeuses; dont plusieurs ressemblent si fort à l'Amfion, que les Indiens ont souvent le malheur de s'y tromper. Ils en composent des poisons subtils, dans lesquels ils trempent leurs fléches. Ces armes sont si dangereuses, qu'elles ne font point de blessure qui ne soit mortelle. On assure qu'elles

Herbes venimeuses.

conservent leur venin pendant plus de vingt ans, & qu'il n'y a que la fumée qui puisse leur faire perdre cette dangereuse vertu.

Animaux. Le pays n'a point de tigres, de lions, d'éléphans, ni de rhinoceros; mais on y trouve quantité de cerfs & de sangliers. Les bœufs y sont aussi gros qu'en Europe, & les vaches donnent un lait excellent. Les chevaux & les buffles s'y rencontrent communément. Les premiers sont petits, mais ardens & courageux. Les Insulaires les montent, & ne les employent point à d'autres usages. On ne les ferre jamais. Ils n'ont d'autres mors qu'un petit bâton, attaché par les deux extrêmités à une corde qui sert de bride. On leur met sur le corps un morceau d'étoffe, en forme de selle, sans étriers.

Férocité des Singes. Parmi les animaux sauvages, l'espece qui domine le plus est celle des singes. L'Isle en est couverte, & ils causent de continuelles allarmes à ses habitans. Il y en a de blancs, de noirs & de jaunes. Quelques-uns ont la queue fort longue; d'autres n'ont point de queue. Les blancs sont les plus gros & les plus féroces. Il s'en

trouve d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre. Ce ſont des animaux également voraces & laſcifs. Outre le dégât qu'ils font dans les campagnes & dans les jardins, ils ſe jettent avec fureur ſur toutes les femmes qu'ils rencontrent, leur font une infinité d'outrages, & finiſſent par les mettre en piéces, après avoir aſſouvi ſur elles leur infâme lubricité. Ils ſont craintifs devant les hommes, & le ſeul mouvement d'un bâton les met en fuite. Ils ont un ennemi redoutable dans les ſerpens de l'Iſle, qui leur font une guerre continuelle, & qui les pourſuivent juſque ſur les arbres. C'eſt dans le corps de ces ſinges qu'on trouve des pierres de bezoard, plus eſtimées que celles qu'on tire des chevres. Elles ſe forment, dans leurs entrailles, des boutons de certains arbriſſeaux qu'ils broutent, & & quelquefois elles ſont mêlées dans leurs excrémens.



ARTICLE II.

Caractere moral des habitans de Celebes. Loix & usage de l'Isle. Révolutions modernes arrivées dans son Gouvernement & dans sa Religion.

Humeur guerriere des Macassarois.

LES habitans de Celebes ont des qualités belliqueuses qui les distinguent avantageusement des autres Indiens, & qui les font passer pour les meilleurs soldats de l'Asie méridionale. On vante leur habileté à monter à cheval, à lancer les fléches, à tirer le mousquet, à pointer le canon, à manier le sabre & le *cri*. Cette derniere arme n'est nulle part si redoutable qu'à Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Elle a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant. Ces Insulaires s'en servent ordinairement dans leurs querelles particulieres, quoiqu'ils se battent aussi quelquefois avec le sabre & la rondache. Dans leurs duels, ils sont armés de deux cris. L'un, qu'ils tiennent de la main gauche, leur sert à parer les coups, & de l'autre ils tâchent

de frapper leur ennemi. La blèssure du cri est communément mortelle, & ces querelles se terminent presque toujours par la mort des deux combattans. Leurs fléches sont d'un bois léger, au bout duquel ils attachent une dent pointue & tranchante de requin. Ils les poussent avec la plus grande justesse (1), jusqu'à soixante & quatre-vingt pas, en soufflant dans une sarbacanne d'ébene, qui a la longueur d'environ six pieds.

Leur éducation.

Une éducation mâle les rend agiles, industrieux & robustes. Dès qu'ils voient le jour, on les couche nuds dans un panier, où leurs nourrices ont soin de leur frotter les membres plusieurs fois le jour avec de l'huile ou de l'eau tiede. Ces onctions fréquentes font que la nature se développe ici en liberté, & qu'on ne voit point dans l'Isle de personnes contrefaites. On les sevre au bout d'un an, dans la crainte qu'un plus long usage du lait maternel n'énerve leur vigueur. Par le même principe tous les enfans mâles sont tirés, à l'âge de cinq ou six

(1) Gervaise dit qu'ils ne manquent *jamais* de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposés pour but.

Q v

ans, des mains de leurs meres, pour passer dans celles des hommes, qui les instruisent des préceptes de l'Alcoran, & qui leur apprennent à lire, à écrire, à chiffrer, à monter à cheval, à manier les armes. C'est ordinairement hors de la maison paternelle qu'ils reçoivent ces instructions, & ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ans.

Leur vie privée. Leur nourriture ordinaire est le riz, diverses sortes de légumes & de racines, des fruits, du poisson & quelques volailles. Ces alimens n'ont rien de recherché dans leur préparation. Ils font deux repas dans la journée, l'un le matin, & l'autre après le coucher du soleil. Dans l'intervalle, ils s'occupent presque tout le jour à mâcher du bétel, ou à fumer du tabac, avec le mêlange d'opium dont j'ai parlé. Ils connoissent l'usage du thé, du caffé & du chocolat. L'eau est la boisson commune de leur repas; mais ils boivent en secret de l'Arak, du vin de palmier & d'autres liqueurs fortes, qui leur sont interdites par l'Alcoran. Ils mangent sur des tables proprement vernies, mais sans serviettes, sans cuilleres & sans fourchettes.

Leurs plaisirs domestiques sont un jeu de table, qui differe peu de nos échets, le cerf-volant, si chéri des Siamois, & les combats de coqs, autre divertissement très-commun dans l'Inde.

Leur propreté & leur luxe dans la maniere de se vêtir.

Les Macassarois se distinguent entre tous leurs voisins par la propreté de leurs habits, & cette recherche va jusqu'au luxe dans les nobles. Ils ont des robes de drap d'or & d'argent, des ceintures de la même richesse; des cris & des sabres dont la poignée & le fourreau sont d'or massif; des sandales brodées, assez semblables aux mules que portent les Françoises; des anneaux & des bagues à leurs doigts, des cercles précieux autour des bras, & des boucles de perles ou de diamans aux oreilles. Leur coëffure la plus ordinaire est un petit bonnet de moire blanche, avec un bordé d'or. Ils ont aussi des turbans de mousseline, qu'ils s'ajustent fort proprement autour de la tête; mais ils ne les portent qu'aux jours de fêtes & de réjouissances publiques. Ils se font polir & limer les dents, & ils les teignent en rouge ou en noir. Plusieurs même se les font arracher, pour y

ſubſtituer des dens d'or, d'argent ou de tombac. C'eſt un uſage indiſpenſable parmi les Grands, de peindre les ongles des mains en rouge.

Les femmes font moins recherchées dans leur parure.

Les femmes ſont moins recherchées dans leur parure que les hommes. Leur habillement conſiſte dans une robe de mouſſeline unie, qui tombe ſur leurs genoux, & dont les manches ſont ſi courtes, qu'elles ne paſſent pas le coude. Elles y ajoutent un jupon de même étoffe, qui deſcend juſqu'aux pieds, & ſous lequel elles ont un caleçon de brocard, dont le fond paroît au travers de l'étoffe légere qui le couvre. Leurs cheveux ſont noués par derriere, & relevés en boucles pardevant. C'eſt leur unique coëffure. Elles ont pour collier une petite chaîne d'or, qu'elles reçoivent de leurs maris le lendemain de leur nôce. Du reſte, on leur voit peu de bagues & de pierreries. Elles ont la liberté de s'aſſembler entr'elles, de ſe voir dans les lieux publics; de s'amuſer à la danſe & à d'autres divertiſſemens, pourvû que ce ne ſoit point dans la compagnie des hommes. Leur retraite eſt ſi auſtere à cet

égard, qu'elles ne peuvent recevoir la viſite d'un frere dans l'abſence de leur mari. Un ſourire, un coup d'œil accordé à un homme, eſt ici un crime capital, & une cauſe ſuffiſante de divorce.

Modeſtie de leurs meubles.

Les meubles de ces Indiens ſe réduiſent au pur néceſſaire, c'eſt-à-dire, à quelques uſtenſiles de table, à des nattes & des tapis pour s'aſſeoir, à un matelas pour dormir, à quelques couſſins, qu'on préſente aux étrangers dans les viſites. Ils tiennent toutes ces choſes dans une extrême propreté. Les Grands entretiennent, par oſtentation, un aſſez grand nombre de domeſtiques, dont ils ſe font accompagner lorſqu'ils ſortent, & qu'ils traitent avec beaucoup de douceur dans leurs maiſons. Ils ne leur demandent point des travaux pénibles, ni aucun de ces humilians ſervices que nous exigeons de nos valets. Les Macaſſarois ſe ſervent eux-mêmes, & leurs femmes ſe chargent ordinairement de tous les ſoins du ménage. Leur loi ne permet pas de réduire à l'eſclavage aucun Muſulman; & s'ils font quelques priſonniers à la guerre, ils

Humanité envers les eſclaves.

ont coutume de les faire vendre dans les contrées voisines.

Ce que leurs mariages offrent de singulier.

Gervaise nous apprend, concernant leurs mariages, une singularité que je ne dois pas omettre. On enferme les nouveaux époux dans une chambre obscure, où il n'y a point d'autre lumiere que celle d'une petite lampe. On les laisse seuls dans ce lieu trois jours & trois nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Une vieille femme se tient seulement à la porte, pour leur fournir toutes les choses dont ils ont besoin. Les trois jours qu'ils passent ensemble sont employés, par les parens des deux familles, en festins & en réjouissances. Le matin du quatrieme jour, un valet entre dans la chambre des mariés, tenant d'une main un grand vase rempli d'eau, & de l'autre une barre de fer sur laquelle sont gravés certains caracteres. Une personne âgée le suit, ordonne aux deux époux de mettre les pieds nuds sur la barre, & leur jette sur le corps toute l'eau du vase, en prononçant sur eux quelques prieres. Les femmes ne perdent point leur nom en se mariant, mais

elles y ajoutent celui de leurs maris. Dans les familles distinguées, la succession appartient uniquement à l'aîné des fils, ou, au défaut des mâles, à la plus âgée des filles. C'est ici un titre recommandable d'avoir plusieurs femmes, & sur-tout une nombreuse famille.

La noblesse Macassaroise se distingue en trois ordres, dont le plus illustre est celui des *Dacus*. Leur illustration est fondée sur la possession de quelques terres accordées à leurs ayeux, en récompense des services qu'ils ont rendus à l'Etat. Ces terres, originairement distraites du domaine du Prince, ne peuvent être aliénées par les Nobles, & s'ils meurent sans hoirs mâles, elles retournent au Souverain. Ceux qui les possédent doivent payer annuellement au Roi une somme d'argent, & le suivre à la guerre avec un certain nombre de soldats, qu'ils sont obligés d'entretenir. Ces Dacus remplissent les premieres charges de la Cour. Trois classes de Nobles. Les Dacus.

Le second ordre est celui des *Carré*, dont la Noblesse est aussi dans son origine un bienfait du Prince. C'est un honneur qu'on obtient assez faci- Les Carré & les Lolo.

lement, & la classe de ces gentilshommes titrés est très-nombreuse. Gervaise compare leur multiplication à celle de nos Marquis & de nos Comtes. Les *Lolo* forment le troisiéme ordre : ils répondent à nos simples Gentilshommes. Ce titre est héréditaire, & n'appartient qu'aux personnes annoblies directement par le Prince, ou issues d'ancêtres nobles; mais on le donne par flatterie à plusieurs riches Négocians.

Constitution politique de l'Isle.

Pour se former une juste idée de la constitution politique de l'Isle, il faut se rappeller que son domaine est partagé entre plusieurs Souverains, dont les plus puissans sont les Rois de Boné & de Goa. Boné, comme on l'a dit, comprend l'ancien Royaume de Celebes, situé vers le Nord, & Goa celui de Macassar, dont la position est au midi. Le Gouvernement de Goa est absolument despotique. Un premier Ministre tient les rênes de l'Etat, & dispose avec autorité de tous les gouvernemens & de toutes les charges. Le Roi ne s'applique qu'à bien exercer ses troupes, à régir ses revenus & à grossir ses trésors. Le trône est héréditaire : mais les freres

Gouvernement de Goa.

ſuccédent, à l'excluſion des enfans, peut-être parce qu'on appréhende de tomber dans l'embarras des minorités. Parmi les autres loix de cet Etat, celles qui concernent le ſervice militaire, ſont les ſeules qui méritent quelque remarque. La diſcipline eſt exacte & ſévere dans les armées. En campagne, l'etendart royal orné de croiſſans, de feuillages d'or & de figures d'oiſeaux, eſt toujours déployé à côté de la tente du Monarque, & pluſieurs compagnies ſont prépoſées à ſa garde. Les Dacus & les autres Seigneurs ont auſſi chacun leur drapeau, avec une marque qui le diſtingue, & qui fait connoître, dans une action, s'ils font leur devoir. Ils ne confient qu'à leurs plus braves ſoldats ce précieux dépôt, dont la perte eſt ſuivie d'une flétriſſure honteuſe & d'une diſgrace inévitable. Ils obſervent dans leurs campemens le même ordre que les Mogols de l'Inde. La tente du Prince eſt toujours placée dans un lieu éminent, d'où il peut étendre ſes regards ſur les Officiers qui l'environnent. Dans les marches, il ſe tient de même au milieu de ſes troupes, ayant autour de lui les Dacus & les Princes,

Diſcipline militaire.

qui ontp lus ou moins éloignés de ſa perſonne, ſuivant le rang qu'ils ont à la Cour ou dans l'armée. On marche depuis le lever du ſoleil juſqu'au ſoir; & malgré la longueur de ces routes, qui ſe font ſouvent dans les plus grandes chaleurs, il eſt rare qu'on s'arrête avant que d'arriver au lieu marqué pour le camp. On prend un repas le matin, & un autre le ſoir après que les tentes ſont dreſſées.

Ces Indiens ont dans leurs armées de ſi groſſes pieces d'artillerie, qu'un homme peut y entrer & s'y cacher entierement. Mais leur poudre eſt ſi mauvaiſe, que ces prodigieuſes machines font ordinairement aſſez peu d'effet. Le premier choc des Macaſſarois eſt furieux: mais il n'eſt pas de longue durée; & lorſqu'on leur réſiſte, on a enſuite bon marché d'eux.

Hiſt. des Voy. *ubi ſuprà*, p. 464 *& ſuiv.*

Gervaiſe, & ſon rédacteur, aſſurent que le trône de Macaſſar (1) eſt occupé depuis neuf cents ans par la même famille; que *Craen Biſet*, qui régnoit en 1685, étoit le vingtieme Roi de ſa race; qu'il s'eſt rendu célèbre par ſes conquêtes, & qu'il a *réuni toutes les parties de l'Iſle ſous ſa domi-*

(1) C'eſt celui que nous appellons Goa.

nation. L'Historien des Voyages modifie ailleurs la derniere partie de ce récit, & fixe les limites présentes du Royaume de Macassar, d'un côté à la ligne équinoxiale, & de l'autre à six degrés de latitude du Sud. C'est lui donner encore beaucoup trop d'étendue. Outre les possessions Hollandoises, qui sont un démembrement de cet Empire, il faut en retrancher plusieurs Provinces situées au Sud de la ligne, sur-tout celle de Boné, qui étoit ancienne rivale du Royaume de Macassar, dont elle balance encore aujourd'hui la puissance.

Ibid. p. 457.

Erreurs de Gervaise & de son Rédacteur.

Voici d'autres notions qui ont échappé à ces deux Ecrivains. Elles concernent le Gouvernement général de l'Isle. Tous ses différens Etats forment entr'eux une alliance étroite, qui les oblige de se défendre mutuellement en cas d'attaque, & de se réunir contre l'aggresseur. Les Hollandois, auteurs de cette ligue, président à sa conservation, en qualité de protecteurs. Les Princes de l'Isle s'assemblent quelquefois pour les affaires qui concernent l'intérêt général. C'est le Roi de Boné qui convoque la diete, & le Gouverneur Hollandois y assiste

Idée générale des autres Gouvernemens.

Salmon, *ubi suprà*.

avec quelques députés de la Colonie. Tout ce qui est décidé dans cette assemblée, est une loi pour chaque Etat particulier.

Le Royaume de Boné est héréditaire, comme celui de Goa. On fait néanmoins élection d'un Roi, pour la forme, en présence de deux députés Hollandois. Les Electeurs, au nombre de sept, se nomment *Pitos*, & doivent procéder au choix du successeur immédiatement après la mort du Monarque. Lorsqu'il survient quelque contestation, les Hollandois la terminent par leur suffrage, & font toujours pancher la balance du côté qu'ils veulent. Ils éclairent de près toutes les démarches de ces différens Despotes, qu'ils tiennent dans une dépendance étroite les uns des autres, afin qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de l'autorité de la Compagnie. Elle les a presque tous désarmés, en leur ôtant leur artillerie & leurs forteresses, sous prétexte de les mettre dans l'impuissance de se nuire les uns aux autres. Du reste, elle fait ici un usage assez modéré de son pouvoir, & elle ne recommande rien tant à ses Officiers, que de se conduire

dans le pays avec une extrême circonspection. Elle traite avec une distinction particuliere les Rois de Boné & de Goa. Lorsque ces Princes se rendent à la forteresse Hollandoise, le Gouverneur va au-devant d'eux, & met sous les armes toute sa garnison, qui les reçoit avec trois décharges de mousqueterie. Les autres Rois sont distingués à proportion de leur puissance.

Ancienne Religion des habitans de l'Isle.

Il est arrivé, depuis environ deux siecles, une révolution très-remarquable dans la Religion des habitans de l'Isle. Ces peuples, qui professent aujourd'hui le Mahométisme, étoient auparavant Idolâtres. Ils ne reconnoissoient d'autres Dieux que le Soleil & la Lune. L'heure du lever & du coucher de ces deux Astres, étoit celle de la priere, & l'on consacroit à leur culte le premier & le quinzieme jour de la Lune. On leur sacrifioit dans toute l'Isle une prodigieuse multitude de bœufs, de vaches & de chevreaux. Quand ces victimes manquoient, on immoloit des enfans. Ils ne bâtissoient point de Temples à leurs Dieux, parce qu'ils ne trouvoient point sur la terre de matiere

assez précieuse pour composer leur demeure. Ainsi ils faisoient leurs sacrifices dans les places publiques, ou devant la porte de leurs maisons. On assure qu'ils admettoient la métempsycose; mais je ne vois pas comment ils concilioient ce dogme avec leurs sacrifices sanglans. Il est vrai qu'ils ne mangeoient point la chair des animaux immolés, & qu'ils auroient cru commettre un crime en les tuant pour leur propre usage. Ils se permettoient la chair de porc & celle des oiseaux, croyant qu'il n'y avoit point d'ame assez scélérate pour mériter d'être reléguée dans le corps d'un porc; & que celui des oiseaux étoit trop petit pour recevoir une ame humaine. On enterroit les morts avec leurs plus beaux habits, & la meilleure partie de leurs richesses, pour les mettre en état de figurer avec honneur dans l'autre vie. On trouve dans leurs anciens tombeaux des bracelets, des chaînes, des vases & des lingots d'or.

Leur opinion sur l'origine des choses.

Leur opinion sur l'origine des choses, étoit digne de la barbarie de leur Religion. Ils croyoient que le Ciel n'a jamais eu de commencement, & que le Soleil & la Lune partagent son

empire. Ils disoient que ces deux Astres se querellerent un jour, & que le Soleil ayant poursuivi la Lune pour la battre, elle se blessa en fuyant devant lui, & accoucha de la Terre; que cette lourde masse s'entr'ouvrit en tombant du ciel, & qu'il en sortit deux races de Géants, dont les uns font leur séjour dans le sein des eaux, & les autres au centre de la terre; que les premiers commandent à la mer & aux poissons, qu'ils excitent des tempêtes toutes les fois qu'ils se fâchent, & qu'ils n'éternuent jamais sans causer quelque naufrage; que les Géants terrestres travaillent à la formation des métaux, sous les influences du Soleil & de la Lune, & que lorsqu'ils s'agitent avec trop de violence, ils causent d'horribles tremblemens, qui renversent quelquefois des villes entieres. Ils se persuadoient enfin que la Lune étoit grosse de plusieurs autres mondes, dont elle accoucheroit successivement, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le Soleil devoit consumer par le feu.

Telle étoit la Religion des Insulaires de Celebes, lorsque le Christianisme commença à s'introduire dans l'Isle.

Introduction du Christianisme dans l'Isle.

l'Isle sur la fin du seiziéme siecle. Deux Marchands du pays ayant été baptisés aux Moluques par les Portugais, en apporterent les premieres semences, qui se répandirent dans le Royaume de Soping. Le Raja de cette contrée septentrionale embrassa l'Evangile, avec tous les Princes de son sang & une partie de ses sujets.

Comment les Achemois y établissent le Mahométisme.

Dans le même tems, quelques Négocians Achemois, que leurs affaires avoient conduits sur la côte méridionale de l'Isle, essayerent d'y établir le Mahométisme. Le Roi de Macassar, détrompé depuis long-tems du culte grossier des Idoles, entendit parler avec plaisir de ces deux Religions étrangeres. Il résolut d'examiner leurs dogmes, & d'adopter celle qui lui paroîtroit la plus raisonnable. Dans cette vue, il fit partir quatre Envoyés, deux pour Malaca, qui avoient ordre de demander au Gouverneur Portugais des Missionnaires Chrétiens; & deux pour Achem, qui devoient amener de cette contrée des Prêtres Mahométans. Mais comme il craignit que ces nouveaux Docteurs ne missent le trouble dans son Royaume, par la différence de leurs opinions, il prit la résolution

résolution de se décider en faveur de ceux qui arriveroient les premiers. Les Prêtres Achémois se rendirent à Macassar avant les Missionnaires Portugais, & le Roi se fit circoncire avec une partie de son peuple. Le Mahométisme fit alors de tels progrès à Macassar, & dans les contrées voisines, qu'il étouffa en peu de tems presque toutes les semences de l'Evangile. La rapidité de ses succès doit être principalement attribuée à la considération que le même Monarque acquit dans toute l'Isle, où il se rendit redoutable par ses victoires. Une mort précipitée en arrêta le cours. Il fut assassiné par un Seigneur Macassarois, dont il avoit enlevé la femme.

Craen Sombanco, l'aîné de ses fils, hérita de son trône & de sa valeur, & acheva de soumettre les provinces de *Bouguis* & de *Mandar*, dont son pere avoit commencé la conquête. Il lui eût été facile de s'emparer aussi du Royaume de Toraja, & d'étendre sa domination jusqu'à la ligne. Mais l'amour des plaisirs l'emporta dans son cœur sur l'ambition, & il se livra sans réserve aux plus honteuses débauches.

Etablissement des Hollandois à Macassar.

Ce fut sous le régne de ce voluptueux Monarque, que la Compagnie Hollandoise s'ouvrit l'entrée de l'Isle de Célebes. Elle lui envoya, vers l'année 1660, une ambassade, pour solliciter la permission de trafiquer à Macassar; ce qui lui fut accordé. Si l'on en croit Gervaise, Ecrivain très-passionné contre les Hollandois, ils furent à peine reçus dans ce Royaume, qu'il y tramerent une horrible conspiration, non-seulement contre la nation Portugaise, qui faisoit alors un grand commerce dans le pays, mais contre le Roi même, qui avoit si bien accueilli leurs Envoyés. Ce fut à Batavia qu'on forma le plan de cette odieuse entreprise. On résolut, dit l'Auteur, « de faire passer sur les vaisseaux qu'on envoyoit à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseroient par pelotons dans les provinces, sous les prétextes ordinaires du commerce, particulierement dans celle de *Bouguis*, qui est vers le Nord, où il seroit plus aisé de jetter des semences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquise; qu'entre ces émissaires il n'y en auroit qu'un petit nombre auxquels on confieroit

Conspiration qui leur est attribuée.

Gervaise, dans l'Hist. des Voyages. *ubi suprà*.

le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens; qu'on attendroit que le parti se fût assez fortifié, pour se déclarer avec sûreté; que dans l'intervalle on auroit soin d'amuser le Roi & ses Ministres par des présens; enfin qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites, nouvellement établis dans l'Isle, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte ».

Ce projet, conduit pendant quelques années avec une dissimulation profonde, vint enfin à éclatter. Les soldats, dispersés dans les provinces, se rassemblerent, & se joignirent aux habitans de Bouguis, qui leverent l'étendard de la révolte. Les uns & les autres s'avancerent en bon ordre vers la capitale, après avoir traversé une riviere, qui servoit de limites à l'ancien Royaume de Bouguis & à l'Empire de Macassar. Mais le Roi ayant marché contre les rébelles, les chargea avec tant de vigueur, qu'il les mit en fuite, & les força de repasser la riviere. Ils se tinrent quelque tems sur ses bords, attendant les secours qu'on leur faisoit espérer de Batavia. Sombanco, qui avoit une flotte sur le

fleuve, les fatiguoit par de continuelles eſcarmouches; &, ce poſte devenant de jour en jour plus difficile à garder, les Hollandois craignirent que leurs alliés ne ſe dégoûtaſſent de la guerre, & ne fiſſent leur paix avec le Sultan. *Dans cette extrémité*, continue Gervaiſe, *ils s'aviſerent d'un ſtratagême dont le ſouvenir eſt encore aujourd'hui en exécration dans toutes les Indes. S'étant apperçus que l'Armée royale venoit boire pendant la nuit à la riviere, ils choiſirent dans leurs troupes quelques Montagnards, qui connoiſſoient les herbes venimeuſes; & dans l'eſpace de quelques jours, ils s'en firent apporter aſſez pour empoiſonner toutes les eaux .... Ils avoient obſervé l'heure que leurs ennemis prenoient pour ſe rafraîchir: en jettant les herbes cinq ou ſix lieues au-deſſus du camp royal, ils les faiſoient arriver juſtement dans le tems où ces malheureux venoient étancher leur ſoif. La choſe arriva comme ils l'avoient projetté. La plupart des Macaſſarois moururent ſur la place; les autres ſe traînerent avec peine juſqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons.*

On les accuſe d'avoir empoiſonné une riviere.

Quoi qu'il en soit de ce récit, qui porte tous les caracteres d'un conte absurde, il est certain que Sombanco fut obligé de fuir à son tour devant les rébelles, qui le suivirent jusqu'aux portes de la capitale. Les Hollandois l'y bloquerent par terre & par mer, ravagerent toutes les campagnes voisines, & réduisirent la ville à une telle extrêmité, que le riz s'y vendoit au poids de l'or. Sept vaisseaux Portugais, qui parurent dans la rade de Jompandam, releverent un peu le courage des assiégés. Mais ce rayon d'espérance s'éclipsa bientôt. Les Hollandois reçurent dans le même tems un secours de trente navires, qui envelopperent la petite flotte, dont deux bâtimens furent pris, trois brûlés, & les deux autres coulés à fond. Pendant ce combat, cinq des plus gros vaisseaux Hollandois attaquerent un Fort que les Portugais avoient à Jompandam, & qui fut emporté d'assaut. Tous ses défenseurs périrent sous ses ruines, jusqu'à la femme du Gouverneur, qui fut tuée sur la bréche. On assure que cette généreuse Portugaise rassembla tout ce qu'elle avoit de richesses en diamans & en

lingots d'or, les fit mettre dans les plus gros canons de la forteresse, qui étoient pointés vers la mer, & y mit elle-même le feu, pour ôter aux ennemis la jouissance de ces trésors.

Après cette double victoire, la flotte Hollandoise s'avança jusqu'à l'embouchure de la riviere, à cinq ou six lieues de la capitale. On changea alors le blocus en un siége régulier, que le Roi soutint avec un courage qui surprit les Hollandois. *Daen-Ma-Allé*, frere du Monarque, se distingua surtout par des actions qui le couvrirent de gloire. Mais une mine que les assiégeans firent jouer, & qui renversa les principaux édifices du Palais, l'Arsenal & la plus grande partie des murailles, causa une telle frayeur aux Macassarois, que Sombanco se vit obligé de demander la paix. On lui accorda une suspension d'armes, pendant laquelle on fit un Traité provisionnel, dont les conditions devoient être ratifiées à Batavia, pour avoir leur effet. Elles portoient, que la ville, la forteresse & le port de Jompandam, demeureroient en propriété à la Compagnie Hollandoise, avec leurs dépendances, qui furent éten-

Ils font la loi au Roi de Macassar.

Idem.

dues à quelques lieues dans les terres, & que le Roi renonceroit à tous ses droits sur ces possessions, pour lui & pour ses successeurs.

Que les Jésuites seroient chassés du Royaume, que leurs maisons seroient rasées, leurs Eglises démolies, & tous leurs biens confisqués au profit de la Compagnie, pour la dédommager des torts qu'ils lui avoient faits récemment à la Chine, en portant l'Empereur à lui refuser la liberté du commerce (1).

Que les Portugais seroient dépouillés de tous les priviléges qu'ils avoient obtenus dans le pays; qu'on leur ôteroit leurs magasins & leurs places fortes; & qu'on les obligeroit même de sortir incessamment du Royaume, ou de se retirer dans quelque village éloigné de la mer, avec défense d'y faire aucun commerce.

Que le Roi députeroit sans aucun délai des Ambassadeurs à Batavia, avec des présens proportionnés à ses

(1) Tavernier prétend (Tome II de ses Voyages) que le ressentiment de cette injure fut le principal motif qui détermina la Compagnie à l'expédition de Macassar.

richesses, pour obtenir du Conseil la ratification du Traité.

Que les Hollandois s'obligeroient de leur côté, aussi long-tems que le Roi & ses successeurs seroient fidéles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession de leurs Etats, de les assister dans leurs guerres, étrangeres ou domestiques; & de continuer le commerce qu'ils avoient commencé avec leurs sujets, suivant les conditions anciennement stipulées.

Sombanco accepta ces dures conditions, & les fit ratifier à Batavia par ses Ambassadeurs, qui remirent de sa part au Gouverneur de cette place deux cents pains d'or & d'autres riches présens. Les Jésuites, & la plupart des Portugais sortirent du Royaume, à l'exception de quelques pauvres familles, qui furent releguées dans la ville de *Borobassou*, où leurs descendans menent encore aujourd'hui une vie obscure.

Les Hollandois presserent Daen-Ma-Allé, frere de Sombanco, & l'héritier présomptif de sa couronne, de ratifier les conditions du Traité. Mais

elles lui parurent si honteuses, qu'il ne voulut jamais les signer. Ce refus, peut-être accompagné de quelques menaces indiscretes, le rendit suspect, non-seulement aux Hollandois, mais au Roi même, qui prévenu d'ailleurs par de faux avis, chercha les moyens de le perdre. Ma-Allé, averti par un Officier du palais que sa mort avoit été résolue dans le Conseil, se retira à Java, chez un Prince de son sang, dont les Etats étoient peu éloignés de Batavia. Les Hollandois ne le laisserent pas tranquille dans cette retraite, & menacerent le Roi qui le protégeoit de lui déclarer la guerre, s'il le retenoit plus long-tems dans les terres de son obéissance. Le Prince de Macassar ne voulant point envelopper dans sa disgrace des amis qui l'avoient généreusement assisté, abandonna cet azyle, & se rendit à Siam, avec plus de soixante familles Macassaroises, qui s'attacherent à sa fortune. L'Empereur *Chaou Naraie* le reçut avec de grandes distinctions, lui fit bâtir un beau palais, assigna pour son entretien une pension considérable, & le revêtit de la charge de grand

Fuite de Daen-Ma-Allé.

Il conduit à Siam une Colonie de Macassarois.

Trésorier, sous le titre d'*Oya-Paëdi.* Il donna des terres à tous ceux qui l'avoient suivi, & leur fit distribuer gratuitement des bœufs pour les labourer.

Cette Colonie de Macassarois, établie à Siam en 1664, y fut presque entierement détruite environ vingt ans après, parce qu'elle entra dans une conspiration, dont j'ai parlé ailleurs (1). Daen-Ma-Allé, son fondateur, périt dans cette occasion. Il laissa deux fils fort jeunes, que les Jésuites demanderent à Chaou Naraie, & qu'ils amenerent en France. On les éleva au Collége de Louis le Grand, où ils furent baptisés sous les hospices de Louis XIV. & de M. le Dauphin. L'aîné fut nommé, *Louis Daen Kourou*, & le second *Louis Dauphin Daen-Toulalo.*

Ses enfans sont élevés en France.

Avant la mort de *Daen-Ma-Allé* leur pere, la couronne de Macassar, qui lui appartenoit selon les loix du pays, passa sur la tête de *Craen-Bisei*, fils de Sombanco. Ce Prince regna avec beaucoup de gloire, soumit le Royaume de Toraja, & témoigna pour le Mahométisme le même zéle que son ayeul. Les Relations que j'ai consul-

(1) Tome III, page 92, 364 & suiv.

rées ne nous apprennent rien concernant ses successeurs.

CHAPITRE VII.

Habitans des Isles Moluques.

ARTICLE PREMIER.

Ce qu'on appelle proprement les Moluques, & ce que ces Isles offrent de plus particulier.

Les Moluques proprement dites sont coupées par la ligne équinoxiale, & s'étendent, beaucoup plus vers le Nord que vers le Sud, dans un espace qui comprend environ cinquante lieues. On dérive leur nom du mot Indien *Moloc*, qui veut dire tête ou chef, ou de *Maluco*, terme Arabe, qui signifie Royaume. L'un & l'autre marquent, dit-on, le grand nombre de Rois & de Royaumes qu'on trouve dans ces Isles. Leur situation est à l'Est de Macassar, & elles sont si voisines de cette contrée, qu'on la confond quelquefois avec les Moluques mêmes. On en compte cinq prin-

Position des Moluques proprement dites.

cipales: *Ternate*, *Tidor*, *Motir*, *Machian*, & *Bachian*. Les quatre premieres sont au Nord de l'Equateur: la cinquiéme est du côté du Sud (1). Avant de décrire en particulier chacune de ces Isles, il faut en donner une idée générale.

Idée générale de ces Isles.

Qualités du pays.

Leur forme est ronde ou ovale, & leur grandeur est presque la même. La plus étendue n'a guere que douze ou quinze lieues de circuit, sur quatre ou cinq de longueur. Elles sont séparées les unes des autres par de petits détroits, dans lesquels on trouve d'autres Isles de moindre grandeur, & la plupart désertes. Les côtes offrent une perspective très-agréable, par la verdure dont elles sont couvertes; mais leur approche est fort dangereuse, à cause des écueils & des bancs de sable qui les environnent. On assure que le terroir de ces Isles est si aride & si spongieux, malgré l'abondance des

Argensola, Histoire de la conquête des Moluques. Second Voyage des Holland. Continuateur d'Argensola. Salmon, Etat des Moluq.

(1) L'Historien des Voyages s'explique peu exactement, lorsqu'il dit, 1°. que ces Isles *n'occupent gueres plus de 25 lieues d'étendue*; elles en occupent plus de 50, en comptant les petits détroits qui les séparent: 2°. que *la plus septentrionale* (Tidor) *n'est qu'à un demi-degré du Nord* de la ligne; elle s'étend au moins à un degré 30 min. 3°. que *la plus méridionale* (Bachian) *est à un degré du Sud*; elle n'en est qu'à 3 ou 4 min. L'Auteur a été trompé par Argensola.

pluies du ciel, que les torrens qui tombent des montagnes s'épuisent bientôt dans leurs cours, & parviennent rarement jusqu'à la mer. L'air y est en général assez mal sain, & le *Beriberi*, ou *Berber*, espece de paralysie, est un mal aussi commun ici qu'à Java. Les Hollandois le guérissent avec du jus de limon, & les Moluquois avec une liqueur qui vient des Philippines, dans laquelle ils font infuser du girofle & du gingembre.

La canelle, les noix & les fleurs de muscade, le girofle, l'aloës, & le sandal, sont les principales richesses de ces Indiens. La nature ne leur a point donné d'or, d'argent, ni d'autres métaux. Elle leur a même refusé le riz & la plupart des grains ; mais au défaut de ces alimens, elle fait naître dans leurs Isles le *Sagu*, espece de palmier sauvage, dont la moëlle pilée rend une farine très-blanche, dont ils font d'excellent pain. Ils tirent du même arbre, une liqueur délicieuse, appellée *Tuale*, qui a la blancheur du lait, & qui leur sert de vin. Le *Nipa*, le *Bambou*, & le *Cocotier*, leur fournissent d'autres breuvages agréables.

L'origine des Moluquois est obsc- Origine incertaine de ses habitans.

lument inconnue. On parle dans les Isles plusieurs langues, ce qui fait juger qu'ils sont un mêlange de divers peuples. Le Malais est l'idiome le plus répandu. On prétend qu'ils ont obéi successivement à plusieurs puissances étrangeres, aux Chinois, aux Javanois, aux Malais, & aux Arabes. Ces derniers ont introduit ici le Mahométisme, que les Insulaires ont corrompu par quantité de superstitions Indiennes. On remarque que plusieurs anciennes familles, malgré leur attachement pour l'Alcoran, se font honneur de descendre des anciens Dieux du pays.

Loix & usages remarquables.

Leurs Loix pardonnent l'adultere & sont inéxorables pour le larcin. Il paroît que les conducteurs de ce peuple ont principalement en vue sa propagation. Dans toutes les villes & dans les gros villages il y a des hommes, dont l'emploi est de battre la caisse dans les rues, à la pointe du jour, pour éveiller les personnes mariées, & les exciter à remplir le devoir conjugal.

Ils sont propres & recherchés dans leurs habillemens, portant la délicatesse jusqu'à les parfumer. Leur teint

est plus jaune que bazané. La plupart ont les yeux grands, & le poil des sourcis bien garni. Ils le peignent d'une couleur luisante, ainsi que celui des paupieres. Ils portent leurs cheveux fort plats, & ils les frottent aussi d'une huile odoriférante qui les noircit. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchissent de bonne heure. On assure qu'ils sont infatigables à la guerre & à la mer, & fort paresseux dans leurs maisons. Le luxe est une passion inconnue chez ces Insulaires. Les meubles qu'ils possedent consistent dans quelques nattes, qui leur servent de siéges, de tables, & de lits. Leurs uniques travaux sont la chasse, la pêche, le soin de se bâtir une maison, de construire un canot, & de fabriquer quelques armes pour leur propre usage. Quand on leur parle de s'adonner à l'agriculture ou aux arts méchaniques, ils répondent que ces exercices sont trop pénibles, & que l'homme est fait pour une vie plus tranquille. Ils sont doux & officieux avec les étrangers, mais hardis & importuns dans leurs demandes. Cet esprit d'intérêt est commun aux grands

& aux petits, & les Rois même n'en sont pas exempts. Les femmes sont petites, jolies, plus blanches que les hommes, spirituelles & enjouées, mais d'une coquetterie extrême.

Argensola, Histoire de la conquête des Moluques, Liv. II.

Le Mahométisme est la Religion des Moluquois; mais ils y mêlent, comme on l'a déjà observé, quantité de superstitions payennes. Dans les sacrifices solemnels ils immolent un chevreau dont les cornes sont dorées. Un jeune garçon conduit la victime, & il est suivi d'une troupe nombreuse de Musulmans, qui marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Avant d'entrer dans la Mosquée, chacun se lave les mains & les pieds dans des urnes de pierre qui sont autour du Temple. Dans les jours où l'affluence est plus grande, on apporte quantité d'urnes & des bassins pour le même usage. Le pavé de la Mosquée est couvert d'un grand nombre de tapis blancs, sur lesquels les Mahométans se prosternent pour faire la priere. Au milieu est un pupitre, garni d'un drap de même couleur. Au lieu de cloche, il y a un gros tambour, suspendu à la muraille, &

quelquefois un vase d'airain, sans battant, sur lequel on frappe avec une pierre, ou un marteau de fer.

Les Moluquois sont bons marins, & ne s'entendent point mal à la construction des navires. Leurs bâtimens de mer, appellés *Carcoa*, sont des vaisseaux plats & découverts, qui vont à la rame, & qui ont deux gouvernails, l'un à la poupe & l'autre à la proue. Ils peuvent porter chacun cent hommes. La manœuvre se fait au son du tambour ou d'une cloche d'airain. On y voit cinq ou six piéces de canon de fonte, à chacune desquelles il y a trois hommes, l'un pour la pointer, l'autre pour la charger, & le troisiéme pour y mettre le feu. Lorsqu'ils ont fait une décharge sur l'ennemi, chacun se retire avec précipitation, jusqu'à ce qu'ils retournent à la même place pour charger une seconde fois. Les rameurs & les soldats sont armés de sabres, de boucliers, & de cannes brûlées par un bout, qu'ils nomment *Sagus*, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Il y a deux hommes à chaque rame. Ils employent pour cette manœuvre de grandes pelles de bois, faites en forme de cuilleres, qui ser-

Marins.

Idem. Liv. I. & II.

vent aussi à vuider l'eau & les immondices du navire. Quelquefois ces bâtimens sont environnés d'une galerie, autour de laquelle on peut se promener.

Description particuliere des mêmes Isles.

I. Ternate.

Passons à la description particuliere de ces mêmes Isles. Ternate est la plus renommée, quoiqu'elle ne soit pas la plus étendue. Les uns lui donnent huit lieues de tour, & les autres onze. Elle a deux ports, qui regardent l'Orient, & qui ne sont qu'à une lieue de distance l'un de l'autre. Le premier qui se présente est celui de *Telingamma*, Bourg considérable. L'autre se nomme *Tolaco*. Leurs quais sont revêtus de pierre.

Ville de Maleïo.

A une demi-lieue du Bourg de Telingamma, en s'éloignant de la mer, on rencontre une petite ville nommée *Maleïo*, qui est environnée d'un mur de pierres séches, d'une hauteur raisonnable. Les Hollandois y ont ajouté de bonnes palissades, qui forment une seconde enceinte. Cette ville est habitée par des *Mardicres*, ou des Indiens libres, qui sont sous la protection de la Compagnie Hollandoise, & qui se regardent plutôt comme ses alliés, que comme ses sujets.

Au Nord de Maleïo, les Hollandois ont construit un Fort considérable, sous le nom d'*Orange*. Il a quatre bastions, flanqués de bonnes murailles, & défendus par des fossés profonds. On y voit plusieurs logemens commodes pour les Officiers & les Agens de la Compagnie, de belles cazernes, de grands magasins, un hôpital, & un attelier vaste pour les ouvriers. Fort d'Orange.

A trois lieues du Fort, en allant au Sud-Est, on rencontre la ville de *Gammalamma*, qui passe pour la capitale de l'Isle. Elle est bâtie sur le bord de la mer. Elle ne contient qu'une grande rue qui n'est point pavée, & la plupart de ses édifices sont de roseaux. Les Espagnols ont été longtems les maîtres de cette ville, où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines de leur ancien Château rendent témoignage que c'étoit une très-bonne place. Ils avoient essayé d'y faire un port, & l'on voit encore une belle jettée qu'ils ont construite sur le rivage. Elle renferme un vaste bassin, rempli d'eau, qui a près d'une lieue de tour, & plus de soixante pieds de profondeur. On assure que ce grand Capitale de l'Isle.

eſpace a été auſſi creuſé par leurs mains. Mais ce prodigieux travail eſt devenu preſque inutile, parce que le fond eſt pierreux & de mauvaiſe tenue. Ainſi on ne peut entrer avec ſureté dans cette rade, & la digue ne ſert qu'à défendre la ville de ce côté-là. Gammalamma eſt le ſéjour ordinaire des Rois de Ternate. Ils tiennent auſſi quelquefois leur Cour à Maleïo, où l'on voit une Moſquée Royale, & les tombeaux de pluſieurs Sultans.

Volcan célebre.

A une petite diſtance de Gammalamma, au centre de l'Iſle, on découvre une haute montagne, dont le ſommet offre la vue d'un grand gouffre, qui paroît auſſi profond que la montagne même. Il en ſort beaucoup de feux, mêlés d'une fumée claire, ou d'une pouſſiere déliée, qui s'éleve en forme de pyramide. Ce volcan eſt ſur-tout terrible dans le tems des équinoxes, parce qu'il regne alors des vents orageux, dont le ſouffle embraſe les matieres ſulfureuſes qu'il contient. Ses éruptions ſont accompagnées de tremblement de terre & d'un bruit furieux. Il jette avec des tourbillons de flammes des pierres embraſées, & des torrens de ſouffre,

qui se répandent jusqu'à la ville de Gammalamma, & même beaucoup plus loin. L'air est infecté des vapeurs que le gouffre exhale, & les eaux du pays en contractent une corruption qui les rend très-mal-saines. On remarque, comme une chose très-particulière, que cette montagne est couverte, depuis le bas jusque vers le sommet, d'arbrisseaux & d'herbages, qui ne perdent jamais leur verdure. On prétend même que son volcan contribue à les entretenir dans une fraîcheur continuelle, par l'abondance des ruisseaux qui se forment de ses vapeurs, & qui coulent dans toute l'étendue de la montagne.

Observations de quelques Voyageurs.

Gabriel *Rebelo*, Voyageur Espagnol, & Antoine de *Galva*, Capitaine Portugais se sont vantés d'avoir visité l'ouverture de ce gouffre. Le premier ayant mesuré avec des cordes sa profondeur, trouva qu'elle étoit de cinq cents brasses. L'autre en a donné une description très-détaillée. Un Ecrivain Hollandois, qui étoit aux Moluques en 1686, révoque en doute la certitude de ces prétendues observations, & ne sauroit même se persuader qu'aucun Voya-

geur ait jamais pu pénétrer jusqu'au sommet de cette montagne. Il prétend qu'on seroit arrêté dans une telle entreprise par les brossailles dont tout le bas de la montagne est environné, par les rochers escarpés qu'il faudroit franchir, & sur-tout par les monceaux de cendres qui se trouvent dans le chemin, & qui bouchent tous les sentiers qu'on croit appercevoir. Ce dernier obstacle lui paroît absolument insurmontable. Mais le même Auteur avoue que ceux qui ont mesuré avec exactitude la hauteur du volcan, ont trouvé qu'elle étoit de trois cents soixante-sept brasses & deux pieds. N'est-ce pas convenir que cette montagne a été visitée ?

Qualités naturelles de l'Isle.

Le terrein de l'Isle est très-bas vers les côtes, & s'éleve toujours par degrés en s'éloignant de la mer. L'eau des sources qui viennent de la montagne est, comme on l'a dit, très-mal saine; mais celle des puits est aussi douce que salutaire. Le pays ne fournit d'autres vivres que le sagu, & un petit nombre de cabris & de poules. Mais il abonde en cocos, en bananes, en citrons & en limons. Il produit aussi beaucoup d'aman-

diers, dont le fruit eſt plus gros que celui de nos arbres. Ses coques ſont ſi dures qu'on a de la peine à les caſſer avec un maillet. On les brûle dans les fourneaux des forges, parce qu'elle font un feu très-vif. On recueille encore dans l'Iſle du tabac; mais il eſt fort inférieur à celui de la Virginie & du Bréſil.

On trouve ici quantité de perroquets, qui ont les plumes du dos d'un rouge très-vif, avec quelques nuances de jaune ſur le devant des ailes. Ils ſont un peu plus petits que ceux de l'Amérique; mais ils apprennent bien plus facilement à parler. On rencontre auſſi dans l'Iſle un aſſez grand nombre d'oiſeaux de Paradis. Leur queue eſt très-longue, & ſon plumage eſt admirable. C'eſt tout ce qu'ils offrent de ſingulier. Perſonne n'eſt ici tenté de croire qu'ils n'ont point de pieds. Les Indiens les font ſécher au ſoleil, après leur avoir coupé les pattes; & la chaleur reſſerrant leur peau, fait diſparoître les traces de l'inciſion.

Les Macaſſarois ont une belle habitation du côté de Maleïo. Le Roi de Ternate fixe ſa réſidence dans un

Bourg, qui est à un quart de lieue du Fort d'Orange, ou dans une maison de plaisance, qui est un peu plus loin. Ses sujets le nomment *Klan* ou *Kolan*. Il prétend étendre sa domination sur plus de deux cents Isles.

II. Tidor. Tidor tient le second rang parmi les Moluques. Cette Isle est un peu plus grande que celle de Ternate, au Sud de laquelle elle est située. Son véritable nom est *Tudura*, qui signifie fertilité & beauté. C'est un pays fort peuplé, gouverné par un Sultan, comme l'Etat de Ternate, & qui offre à peu près les mêmes productions. On y recueille du sandal blanc d'une qualité admirable. La capitale que les Européens nomment aussi Tidor, est sur la côte orientale de l'Isle. Elle est tellement environnée de bois, qu'on apperçoit à peine ses maisons, même à la portée du mousquet. Du côté du rivage, elle est défendue par une chaîne étroite de rocher, que la mer couvre lorsqu'elle monte, & qu'elle laisse à sec en se retirant. On a élevé du même côté une jettée de pierres sèches de la hauteur d'un homme, & de la longueur de deux portées de mousquet. Ainsi ses approches sont très-

Capitale de l'Isle.

difficiles

difficiles par mer, même avec le secours des chaloupes. A son extrémité méridionale est une montagne ronde, assez haute, & de difficile accès. Les Portugais avoient construit à une portée de canon de cette montagne un Fort considérable, qui est aujourd'hui dans les mains des Hollandois. Le Roi de Tidor a quelques possessions dans l'Isle d'Amboine, & dans la *nouvelle Guinée*.

Motir & Machian, situés au Sud de Tidor, sont d'anciennes dépendances du Royaume de Ternate, & n'ont point de Sultans particuliers. La premiere est à 20 min. de la ligne. C'est la plus petite des cinq Isles. Les Hollandois y ont un Fort. Machian, plus voisine encore de l'équateur, est un pays dont on vante la fertilité. Les Hollandois y possédent aussi plusieurs places, dont la plus considérable est *Gnoffikia*. L'Isle fournit assez de sagu, non-seulement pour la nourriture de ses habitans, mais pour la consommation des peuples voisins. On y trouve un volcan, qui s'ouvrit en 1546 avec un bruit épouvantable. Il en sortit des feux, qui réduisirent en cendres plusieurs habitations. L'ouverture, telle III. & IV. Motir & Machian.

qu'on la voit aujourd'hui, s'étend depuis le sommet de la montagne jusqu'au bas, ayant la forme d'un chemin qu'on auroit creusé exprès. On l'appelle l'*Orniere de Machian.*

V. Bachian.

L'Isle de Bachian, que quelques-uns nomment *Batsiang*, forme un Royaume particulier, mais beaucoup moins puissant que Ternate & Tidor, parce que les Hollandois en possédent la meilleure partie. Salmon la place sous la ligne, à quelques minutes du Sud, & lui donne treize lieues de circuit. Cette contrée, quoique déserte & mal cultivée, abonde en sagu, en fruits & en poissons. Le Sultan qui la gouverne posséde quelques terres & quelques villages dans les Isles de Papua & dans celle d'Amboine. Les principaux domaines des Hollandois sont le Fort *Barnevelt*; la ville de *Gammacanor*, ou *Gammadour*; *Oebi* & *Latqe*, deux petites Isles qu'ils ont achetées du Roi. La petite vérole, maladie aussi dangereuse que commune dans cette région, y fit périr en 1706 dix mille personnes, c'est-à-dire, la plus grande partie des habitans.

ARTICLE II.

Isles dépendantes des Moluques.

LE NOM de Moluques n'appartient proprement qu'aux trois Royaumes dont nous venons de parler ; mais on le donne dans un sens plus étendu à plusieurs contrées voisines, & même à quelques Isles assez éloignées. Nous ferons connoître les principales. Ces détails géographiques ont peu d'agrémens ; mais ils sont essentiels au sujet que je traite. Ne pouvant les supprimer, tâchons du moins de les rendre courts.

§. I.

Amboine & ses dépendances.

L'Isle d'Amboine, que ses habitans nomment *Ambon*, est à quatre degrés de latitude méridionale, & environ à 145 de longitude du meridien de l'Isle de Fer. Sa forme est ovale. Les premieres relations Hollandoises lui donnent jusqu'à vingt-quatre lieues de circuit, & les dernieres seulement quinze ou seize. Un gol- Situation d'Amboine.

phe la traverse dans presque toute son étendue, du Sud-Ouest au Nord-Est, & la coupe en deux parties, & comme en deux Isles. Au-delà, à la pointe du Nord-Est, on rencontre une petite baie, séparée du grand golphe par une langue de terre, qui n'a pas un quart de lieue de largeur. En creusant ce terrein, qui est naturellement fort bas, on feroit la jonction des deux golphes, & une même Isle en composeroit deux. Les Insulaires, qui font route d'un golphe à l'autre, aiment mieux tirer à sec leurs pirogues par dessus cette espece d'Isthme, que de faire le tour de l'Isle. Le grand golphe offre un port aussi commode que spacieux. Il est presque par-tout sans fond, excepté vers son embouchure. Sa largeur est d'abord de deux lieues, & diminue à mesure qu'il s'enfonce dans les terres.

Sa division. L'Isle, suivant cette division naturelle, offre deux principaux quartiers, dont le plus grand se nomme *Hito*, &

Hito. l'autre *Rossanive* ou *Leitimor*. Hito, qui est vers le Nord, contient un grand nombre d'habitations, dont plusieurs sont assez considérables pour porter le nom de villes. *Ouri*, *Asselouli*, *Lari-*

ques & *Vacquesie* sont les principales. Rossanive est du côté du Sud. C'est-là qu'est la Capitale, nommée *Ambon*. Elle est bâtie sur le grand golphe, à une bonne lieue de son embouchure, & elle peut avoir deux milles de circuit, en y comprenant les petites habitations qui l'environnent. Ses rues sont belles & régulieres. Elle est traversée de quelques canaux, sur lesquels on a construit des ponts. On y voit de belles places, un grand palais, plusieurs hôpitaux, & deux Eglises chrétiennes, où le service se fait en langue Flamande & en Malais. Les Hollandois y comptoient en 1677 environ seize cents sujets Negres, dont les deux tiers étoient capables de porter les armes. Ils pouvoient lever dans le reste de l'Isle plus de trois mille soldats. Rossanive.

Hito & Rosanive ont chacun un Fort avec garnison Hollandoise. Celui de Rossanive se nomme *la Victoire*, & peut passer pour une excellente place. Sa forme est en losange, & il commande la ville d'Amboine. Outre que ses ouvrages intérieurs sont très-forts, ses dehors sont défendus par des palissades, des canaux & des digues. Les Fort de la Victoire.

Hollandois ont dans les autres quartiers de l'Isle un grand nombre de redoutes & de châteaux, qui tiennent en bride tout le pays.

Deux sortes d'habitans.

Les quartiers d'Hito & de Rossanive ont chacun un Chef, dont l'autorité est subordonnée à celle du Gouverneur Hollandois. Les Chrétiens dominent à Rossanive, & les Mahométans à Hito. Tout le pays est partagé entre deux races d'habitans, dont l'une se nomme *Olisiva*, qui signifie neuf pays, & l'autre *Olilima*, ou sept pays. Chacune de ces races a un langage particulier. La plupart des Olisivas sont Mahométans; les autres sont un mêlange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres.

Ces deux peuples se sont aussi répandus dans quelques Isles voisines, qui relevent du même Gouvernement.

Dépendances d'Amboine.

Celle d'*Omo* est à l'Est d'Amboine, & consiste en six habitations. Les Isles d'*Uliasser*, au nombre de quatre, dépendent du Fort d'Hito, & sont dans son voisinage. Elles abondent en sagu. On y compte neuf villages, dont les habitans font profession du Christianisme. *Anemo* & *Nasselau* sont aussi à l'Est. On y voit un petit Fort Hol-

landois, & quelques villages assez peuplés. *Manipe, Kelang, Bona, Bouro*, &c. sont du côté de l'Ouest. Elles ont aussi des garnisons Hollandoises. Bouro, la plus occidentale, est entre 3 & 4 degrés de latitude méridionale. Salmon lui donne vingt-sept lieues de longueur, sur treize de large. Les Hollandois y ont une forteresse, qui les rend maîtres de tout le pays. Ce que cette Isle offre de plus remarquable, est un lac, de la grandeur d'une lieue quarrée, qui se trouve entre plusieurs montagnes, dans un terrein fort élevé. On y pêche des anguilles d'une prodigieuse grosseur.

Amboine, & quelques-unes de ses dépendances, telles qu'Orno, Anemo, & Nasselau, sont aujourd'hui les lieux les plus fertiles en girofle. Il croîtroit avec la même abondance à Tidor, à Ternate, & dans les autres Moluques; mais les Hollandois qui ont établi le centre de leur puissance à Amboine, où ils recueillent d'ailleurs une assez grande quantité de clous, ont détruit la plûpart des plantations des autres Isles. C'est ici le lieu de décrire avec quelque exactitude,

une plante dont nous avons parlé tant de fois.

Description du Girofle.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier; mais il a la tête plus épaisse, & les feuilles un peu moins larges. Dans les années abondantes, ses branches sont chargées d'une prodigieuse multitude de fleurs, de couleur blanche, qui s'assemblent principalement vers la cime, & dont chacune produit un clou. Son fruit est d'abord d'un verd pâle, ensuite il devient jaune, puis rouge, & enfin d'un brun foncé, tel que nous le voyons. Il pend par une petite queue à une grappe, qui rassemble ordinairement une grande quantité de clous.

La recolte se fait dans le cours d'Octobre & des mois suivans. On étend au pied de l'arbre une grande toile, après avoir nettoyé la place avec beaucoup de soin. Ensuite on secoue les branches fortement, soit en y attachant une corde, qu'on tire avec effort, soit en les battant avec des gaules, comme nous abbattons les noix. Quand on a recueilli les clous, on les lave dans de l'eau de mer; après quoi on les fait sécher en les exposant

au soleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

On ne plante point le girofle. Les clous qui vieillissent sur l'arbre, & qui tombent ensuite, contribuent assez à le reproduire. Il ne rapporte point de fruits avant l'âge de huit ou neuf ans. On prétend que sa durée ordinaire est d'un siecle, & qu'il subsisteroit même plus long-tems, si l'on menageoit davantage ses branches dans la saison de la recolte. Il est rare qu'un même arbre produise deux années de suite une grande abondance de fruits. La plupart des girofliers n'ont une fertilité remarquable que de trois en trois ans, & quelquefois au bout de quatre. Les clous qui restent sur les arbres, après la recolte, portent le nom de *meres*, & sont plus estimés des Javanois, parce qu'ils sont plus forts & mieux nourris. Cependant les Hollandois prennent par choix les plus petits.

Argensola prétend que les Moluquois ont long-tems ignoré la vertu du girofle, & qu'ils sont redevables de cette découverte aux Chinois. Il ajoute que ces derniers l'ont accrédité non seulement dans les Indes, mais

jusques dans la Perse & l'Arabie, d'où il s'est ensuite répandu en Europe. L'Auteur se trompe lorsqu'il dit que Pline a connu cet aromate; & qu'il en a parlé sous le nom de *Gariophyllum*. Le *Gariophyllon* de Pline n'est qu'une espece de poivre long, qui croît assez généralement dans le continent de l'Inde, & qui n'a rien de commun avec l'arbre des Moluques. Les Persans appellent le girofle *Calafur*. Les Moluquois nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimqué* ou *Chamqué*. Les feuilles & le bois de l'arbre ont le goût aromatique du fruit. Les Indiens le font confire dans le sucre, le sel, ou le vinaigre. Ils ont coutume de mâcher ce fruit, pour donner plus de douceur à leur haleine.

Le girofle est d'une nature extrêmement chaude. Il attire à lui tous les sucs nourriciers de la terre, de sorte qu'il ne croît point d'herbe, ni aucune sorte de verdure dans son voisinage. Si l'on met auprès de ces arbres un vaisseau rempli de quelque liqueur, elle diminue considérablement. Il arrive de même que, si l'on place un sac de clous sur un bassin plein d'eau, le

vase se vuide entierement en peu de jours, sans que la qualité des clous en soit sensiblement altérée.

§. II.

Isle de Ceram.

Cette Isle est au Nord d'Amboine, dont elle n'est éloignée que de vingt lieues. Sa situation est à trois dégrés de latitude méridionale, sa longueur d'environ soixante lieues, & sa largeur de vingt à vingt-cinq. La plupart de ses habitations, du côté du Sud, dépendent de la Compagnie Hollandoise. Les plus considérables sont *Canarie*, *Lomma-Caia*, *Lattoi*, *Hollai* & *Coacq*, qui pouvoient fournir, sur la fin du dernier siecle, six cents soldats. Il y avoit alors dans l'intérieur de l'Isle six autres habitations, toutes peuplées d'Idolâtres, qui obéissoient aussi à la Compagnie, & parmi lesquels elle pouvoit lever trois mille hommes. A l'Est de Coacq, la côte offroit trois habitations, encore plus puissantes, qui étoient en état d'armer six mille six cents soldats. Elles avoient prété, comme les autres, serment de fidélité au Gouverneur d'Amboine;

Sa position & sa grandeur.

Ses principales habitations.

mais elles obéissoient plutôt par crainte que par affection, & la compagnie comptoit peu sur ces domaines. Au-delà, en avançant dans les terres, on trouvoit quatre autres peuplades, qui avoient presque entierement secoué le joug des Hollandois. Il étoit d'autant plus difficile de les soumettre, qu'elles avoient des liaisons étroites avec le Roi de Ternate, qui étoit alors brouillé avec la compagnie. Ce Prince avoit toujours compté l'Isle de Ceram parmi ses domaines, & en possédoit encore une portion considérable. Le centre de ses forces étoit à *Lucielle*, dans la partie du Nord. Ce poste, situé sur une montagne, & très-fort par son assiette, étoit défendu par quelque pieces d'artillerie, & par une garnison de quatre-vingt-dix hommes. Les bourgs d'*Augen* & de *Lock* relevoient de Lucielle, ainsi que *Cambelle* & *Lissidi*. Toutes ces habitations étoient puissantes, & produisoient une grande abondance de sagu & de girofle, qui sont les principales richesses des Moluques. On comptoit dans le reste de l'Isle, quarante races d'Olilimas, qui pouvoient fournir mille deux cents soldats, & six races d'Olisivas;

qui n'en pouvoient armer que deux cents soixante. Il y avoit dans l'intérieur du pays, plusieurs autres races qui n'étoient pas connues.

Telle est l'idée que les Relations de la fin du dernier siecle nous donnent de Ceram. Nous n'en avons point des notions plus récentes. Je trouve seulement dans Salmon, que Cambelle, la principale habitation du pays, & la résidence d'un *Sangiac* ou Prince particulier, s'est soumise dans ces derniers tems aux Hollandois, qui ont une forteresse dans ce lieu.

§. III.

Isle de Banda.

Division de ces Isles.

C'est le nom qu'on donne à quelques Isles situées à l'Est de celles que nous venons de décrire, entre 4 & 5 degrés de latitude méridionale, & 147 & 148 de longitude. Leur éloignement d'Amboine n'est que de trente lieues. Les plus importantes sont *Nera*, *Guanape* ou *Gonon-Api*, *Pulo-Ay*, *Pulo-Rhun* (1), *Rosingein* & *Banda*. Celle-ci donne son nom à toutes les autres.

(1) Pulo signifie Isle.

Nera & Guanape regardent le Nord, & semblent se toucher, n'étant séparées que par un petit détroit, qui n'a pas une lieue de largeur. Nera a deux ou trois lieues de circuit. C'est la résidence d'un Gouverneur Hollandois, qui a le département de toutes ces Isles. On y voit une belle habitation, accompagnée de deux Châteaux, dont l'un s'appelle *Belgique*, & l'autre *Nassau*. C'est dans ce dernier Fort que le Gouverneur réside. L'habitation est bien bâtie & bien peuplée. Elle forme une petite ville, partagée en trois rues, qui offrent plusieurs édifices remarquables. Les maisons sont bâties de pierres qu'on prend sur le bord de la mer. On ne leur donne qu'un étage, à cause des tremblemens de terre. Leur couverture est d'une matiere que Salmon appelle *Atap*, sans l'expliquer. Les planchers sont un enduit de chaux, qui paroît aussi lustré que le marbre. La Compagnie a ici, de même qu'à Amboine, un beau jardin de plantes, semblable à ceux qu'elle fait cultiver à Batavia, au Cap, & dans d'autres fameux Comptoirs.

Nera.

Salmon, *ubi suprà.*

Guanape.

Guanape est un lieu inhabité, mais

remarquable par un volcan qui vomit continuellement des feux, avec un bruit qui se fait entendre dans toutes les Isles voisines. Son circuit est de deux milles.

Pulo-Ay & Pulo-Rhun sont du côté de l'Ouest. La premiere a cinq lieues de long sur une de large. Elle est située dans une plaine fort unie, entourée de quelques collines. Elle abonde en toutes sortes de fruits, principalement en fleurs & en noix de muscade, qui sont les productions particulieres de ces Isles. L'air qu'on y respire est très-pur, & le ciel n'y est jamais chargé d'aucunes vapeurs. Mais le pays manque d'eau. Pulo-Ay.

Pulo-Rhun est une Isle un peu plus grande, dont les Anglois & les Hollandois se sont disputé long-tems la possession, Elle est enfin restée aux Hollandois, qui en jouissent paisiblement depuis l'année 1667. C'est un pays naturellement assez stérile, & que ses derniers possesseurs ont achevé de ruiner, en y arrachant tous les arbres de muscade. Ils ne laissent pas d'y entretenir une garnison, pour en fermer l'accès aux nations Européennes. Pulo-Rhun.

Rosingein. Rosingein, dont le terrein n'est guere meilleur, est située à l'Est. Les Hollandois y releguent les malfaiteurs, qu'on occupe à couper du bois pour le chauffage & pour la navigation, & à brûler les pierres dont on tire la chaux. Le pays est couvert de bois & de montagnes. Sa terre est argilleuse, & propre à faire de bonnes poteries.

Banda. Banda est située au centre de ces cinq Isles, dont elle est la Métropole. Sa forme est celle d'un fer à cheval. On lui donne six lieues de tour. Elle est séparée de Guanape & de Nera par un canal, qui forme un excellent port, & qui dans plusieurs endroits n'a qu'un quart de lieue de largeur. Ce passage est défendu soit du côté de Banda, soit du côté des deux autres Isles, par différents Forts dont les batteries se croisent. La principale habitation, nommée *Lontor*, est sur le bord de la mer, au pied d'une haute montagne, sur laquelle les Hollandois ont un Fort. La ville est défendue par une demie-lune & quelques redoutes. On monte au Fort par un escalier de plus de trois cents marches, creusé dans le roc. Toute l'Isle

est environnée de redoutes, qui en rendent l'accès très-difficile.

Le terrein de la plupart de ces Isles est en général sablonneux, rempli de roches, & dénué d'herbage. Non-seulement elles sont très-pauvres en bestiaux, mais le poisson même y est assez rare. Le peu de moutons & de cabris qui s'y rencontrent sont d'une excellente qualité. Il s'y trouve quelques cerfs & une assez grande abondance de menu gibier. On y voit un oiseau d'une espece fort particuliere. Les Bandanois le nomment *Eme*. Il a deux fois la grosseur du Cigne, le plumage noir, point de langue, d'ailes, ni de queue. Le dessus de sa tête est couvert d'une écaille aussi dure que celle d'une tortue. Ses jambes sont longues, ses pieds gros & nerveux. Il s'en sert pour sa défense, ruant & frappant par derriere comme un cheval. On assure qu'il dévore tout ce qu'on lui présente, même des charbons ardens. Schellinger Navigateur Hollandois, en apporta un à Amsterdam vers l'année 1598, & en fit présent aux Etats.

Qualités naturelles de ces Isles.

Premier voyage des Hollandois.

Les vents d'Est se font sentir ici depuis le mois de Mai jusqu'à la fin

de Novembre. Ceux d'Oueſt commencent à ſouffler en Décembre, & continuent pendant ſix mois. On obſerve autour de ces Iſles, que dans le cours des mois de Juin, d'Août, & de Septembre, la mer pendant la nuit, eſt d'une extrême blancheur. Leur climat eſt brûlant, & ſes influences ſont très-dangereuſes pour les étrangers. Mais les naturels du pays, jouiſſent d'une ſanté robuſte, & parviennent même à une vieilleſſe avancée.

Les anciens habitans étoient un peuple ſauvage, cruel & perfide, incapable d'être diſcipliné. La guerre en a exterminé une partie : le reſte a été tranſporté dans les Colonies Eſpagnoles & Hollandoiſes. Aujourd'hui le pays eſt peuplé d'une multitude d'eſclaves, qui cultivent les plantations de muſcade ; d'un petit nombre d'Européens ; de pluſieurs Indiens libres, originaires des Iſles voiſines, & la plupart chrétiens. Ces derniers ſont etablis dans les meilleurs cantons, c'eſt-à-dire, à Nera, à Pulo-Ay, & à Banda. Ils cultivent les terres que les Hollandois leur ont cédées. Ils payoient autrefois le dixiéme

des fruits qu'ils recueilloient ; mais la Compagnie leur a remis ce tribut, & se contente d'exiger qu'ils lui vendent à un prix réglé toute leur recolte de muscade. Lorsqu'ils veulent aliéner ces mêmes domaines, elle retient pour les droits Seigneuriaux, la moitié du prix de la vente.

La noix & la fleur de muscade sont des richesses qu'on chercheroit inutilement hors de ces Isles. L'arbre qui les produit se trouve également dans les plaines & dans les montagnes, & croît presque par-tout avec une prodigieuse abondance. Il a la forme du pêcher ; mais ses feuilles sont un peu plus courtes & plus rondes. Son écorce est unie & d'un gris obscur. Ses feuilles vertes & lissées comme celles du poirier, croissent deux à deux sur une même tige, & répandent une très-agréable odeur lorsqu'on les presse avec les doigts. Le fruit, dans sa primeur, est d'un beau verd, ainsi que toute la plante ; mais en mûrissant, il devient bleu, avec quelques nuances de brun, d'incarnat, & de jaune. Il s'ouvre naturellement dans sa maturité, & il montre alors une petite écorce rougeâtre, qui contient une subs-

Noix & fleur de muscade.

Argensola, Liv. VII. Salmon, *ubi suprà*.

tance moëlleuse, qu'on appelle *Macis*, ou fleur de muscade, qui se durcit avec le tems. Les Indiens en tirent une huile. La même écorce sert d'enveloppe à une coque très-dure, qui renferme le fruit, ou la noix.

Maniere de les préparer.

Ce fruit demande neuf mois pour se former. Quand on a l'a cueilli, on détache sa premiere écorce, & on en sépare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. A l'égard des noix, elles demandent un peu plus de préparation. On les étend sur des claies, sans les séparer de leur coque, & on les fait sécher pendant six semaines à un feu modéré, dans des fours destinés à cet usage. Ensuite on brise la coque, on en tire la noix, on la lave dans de l'eau de chaux, on la fait aussi sécher dans les fours pendant plusieurs semaines. La muscade & le macis sont amis des nerfs, du cerveau, & de l'estomach.

Mœurs des Insulaires.

Argensola, *Ibid.*

Le Mahométisme domine avec empire dans les Isles de Banda. On y voit aussi quelques Idolâtres, & un très-petit nombre de Chrétiens. Ces Insulaires ont coutume de s'assembler dans les places publiques, ou dans les bois, tantôt pour y faire des festins, tantôt pour délibérer des affaires d'E-

tat. Ils mangent aussi quelquefois dans leurs Temples. Un morceau de sagu, & un plat de riz, sont toutes les délices de ces repâs. Ils sont entremêlés de combats particuliers entre les nobles, qui s'escriment avec des sabres, au son de divers instrumens. Entre plusieurs armes en usage parmi ces Indiens, on assure qu'ils ont de petits traits, faits en maniere d'hameçons, auxquels ils attachent une corde. Ils les lancent à l'ennemi avec beaucoup d'adresse, & il les retirent ensuite avec la corde, amenant, dit-on, par le même moyen celui qu'ils ont blessé. Leurs guerriers se couvrent l'estomac & les épaules d'une double cuirasse, & portent sur leur tête une espéce de casque, au haut duquel ils attachent un oiseau de paradis, soit pour orner cette coëffure, soit parce qu'ils croyent que c'est un préservatif contre les dangers. Ils commencent leurs combats de mer par un grand nombre de sauts & des gambades, qu'ils font sur les bancs dont leurs galeres sont bordées, Leur coutume est de ne faire aucun quartier aux vaincus. Les vainqueurs rapportent en trophées au bout de leurs piques, les têtes des ennemis

qu'ils ont égorgés. Au retour de l'expédition, ils se rendent dans la place publique, & chaque soldat compte avec ostentation toutes les têtes qu'il a coupées. Ensuite ils les enterrent dans un bois.

Ils sont fort cérémonieux dans leurs funérailles. Ils ensevelissent les morts dans un drap; ils les portent sur leurs épaules au lieu de la sépulture; ils poussent des cris & des hurlemens affreux sur la fosse; ils appellent le mort à haute voix, comme s'ils croyoient en être entendus; ils mettent sur le tombeau des lampes allumées, devant lesquelles ils font des prieres.

Le balon est un amusement familier à ces Insulaires. Ceux dont ils se servent sont un tissu de roseau, comme les balons d'Espagne. Les joueurs, au nombre de dix ou douze, forment un cercle. Les hommes menent une vie oisive, & ne s'occupent d'aucun autre exercice que de celui de la guerre. Les femmes cultivent la terre, veillent aux soins du ménage, cueillent & préparent les noix de muscade, & sont chargées de tous les travaux pénibles. On prétend que les Bandanois vivent beaucoup plus long-tems que

les autres hommes. Les Hollandois, dans leur premier voyage, virent plusieurs personnes, qui avoient, dit on, plus de cent trente ans.

§. IV.

Autres Isles méridionales.

Sologo, *Key*, *Aroe*, *Botton*, *Solor*, *Timor*, &c. passent aussi pour des dépendances de l'Archipel des Moluques. Elles sont toutes au Sud de l'Equateur.

Sologo est une assez grande Isle, qui releve en partie du Roi de Ternate, & sur laquelle les Sultans de Tidor, de Bachian, & de Borneo ont aussi des prétentions. Elle abonde en toutes sortes de vivres : elle produit du bois de sandal, de la canelle, du camphre, du gingembre, du poivre long. On assure qu'il s'y trouve un arbre dont l'ombre est mortelle à ceux qui se couchent dessous (1). Ses habi- Sologo.

(1) C'est bien assez de cette merveille. Je n'ai pu me résoudre à rapporter ce qui suit. « Si quelqu'un, *dit Argensola*, se couche dessous du côté de l'Occident, l'ombre de l'arbre est capable de lui causer la mort, à moins qu'il ne se releve promptement, pour aller se mettre du côté opposé vers l'Orient où l'ombre du même arbre ... est l'antidote contre le venin de la premiere ».

tans sont farouches, perfides, & d'une grossiereté extrême dans toutes leurs manieres. La plupart ne portent aucun vêtement. Pour y suppléer ils se peignent sur le corps différentes figures de feuillages & de fleurs, qui semblent imiter le ramage de certaines étoffes. Ils ont le visage long, les dents noires & luisantes, les oreilles percées & chargées d'anneaux. On trouve dans le pays quantité de petites habitations isolées, dont chacune enferme une nombreuse famille. L'Historien des Moluques observe que toute l'Isle est remplie de lieux de prostitution, déréglement très-rare dans les autres parties de l'Inde.

Argensola, Tome I.

Key.

Salmon place l'Isle de Key à trois dégrés 20 min. de latitude méridionale, & à 150 de longitude du méridien de Londres. Sa longueur est de trente lieues, sur trois ou quatre de largeur. Elle a sous sa dépendance une petite Isle de même nom, dont les côtes sont tortueuses, & dans laquelle on trouve un golphe large de quatre lieues. Le terrein de ces deux Isles est fort élevé, couvert de monta-

Salmon, Etat des Isles de la Sonde, Valentin.

Argensola, Hist. des Mol. t. I. p. 150. de la Trad. Françoise.

gnes,

gnes, & baigné de plusieurs rivieres. On y compte une infinité de villages, qui ont chacun leur Prince, & qui sont continuellement en guerre. Ces petits Souverains, quoique très-absolus, ne levent aucun impôt dans leur Etat, & ne se distinguent de leurs sujets que par un plus grand nombre de pendans d'oreilles, & par un voile d'écorce d'arbres. Le but de leurs guerres cruelles est de faire le plus d'esclaves qu'ils peuvent. Ils les vendent à Banda, où ils envoyent tous les ans une vingtaine de bâtimens. Souvent ces Insulaires font un pareil trafic de leurs propres enfans, & s'ils peuvent mettre la main sur un parent, sur un ami, ils le vendent de la même maniere.

Les larcins ordinaires se punissent chez ce peuple par l'amputation de l'oreille, & les vols considérables par la perte de quatre doigts. Il y a des peines de mort pour l'homicide & l'adultere; mais les coupables ont plusieurs moyens de se soustraire à la sévérité des loix. Ils ont des Temples; ils reconnoissent un Dieu Créateur; ils l'invoquent en fléchissant les genoux, en touchant des mains leur visa-

ge, ou en les tenant élevées ſur la tête; ils lui offrent des viandes, qu'ils laiſſent ſur l'autel, & qui ſont enlevées par une perſonne inconnue, apparemment par le Prêtre du Temple. Ils conſultent dans toutes leurs affaires une eſpece de Magicienne qui a, diſent-ils, quatre yeux, & qui interroge en leur préſence un Eſprit inviſible, dont ils croyent entendre la voix. Les hommes & les femmes vont nuds; à l'exception des parties naturelles. Leurs principales richeſſes ſont l'or & les dents d'éléphant. Ils font auſſi un aſſez grand commerce d'habits, qu'ils vont chercher à Macaſſar, & qu'ils débitent à Banda & dans les Iſles voiſines. Ils vivent de ſagu, de poiſſons, de racines & de fruits. La coutume des Nobles eſt d'embaumer leurs morts, & de les garder un an dans une caiſſe, ſous le toit de leur maiſon; après quoi ils les enterrent avec beaucoup de pompe. Leur deuil conſiſte à ſe raſer la tête, & à ſe paſſer dans les doigts, dans les bras, aux jambes, & autour du corps, de cercles de canne, qu'on eſt obligé de garder juſqu'à ce qu'ils tombent d'eux-

mêmes. On doit auſſi s'abſtenir alors de certains alimens.

Aroe, & quelques petites Iſles qui en dépendent, ſont ſituées à l'Orient de l'Iſle de Key, & à la diſtance d'un peu plus de vingt lieues. Les habitans ſont auſſi barbares que ceux de Key, & ſe font continuellement la guerre pour s'enlever des eſclaves. Le pays a peu de rivieres & de ſources. Il ne laiſſe pas d'être abondant en riz, en légumes & en beſtiaux. La pêche y eſt ſi bonne qu'elle fait un des principaux revenus des habitans. *Vorkey* eſt la plus conſidérable habitation de ces Iſles. On y pêche de petites perles d'une très-belle eau. Aroé.

Botton eſt à l'Oueſt d'Amboine. Sa capitale a l'apparence d'une aſſez grande ville, à cauſe de la multitude des jardins qu'elle renferme. Mais le nombre de ſes habitans répond ſi peu à ſon étendue, qu'il ne ſurpaſſe pas douze ou treize cents perſonnes. On trouve dans toute l'Iſle quantité de petits villages & de hameaux. Le pays eſt gouverné par un Roi, qui réſide dans la capitale. Midleton, Capitaine Anglois, ayant été admis dans le palais de ce Monarque, apperçut Botton.

Midleton, dans l'Hiſtoire des Voyages, t. I.

un amas confus d'édifices, qui ne ſe diſtinguoient des maiſons ordinaires que par leur grandeur. On l'introduiſit dans une ſalle, où il vit avec frayeur une douzaine de têtes encore ſanglantes, qui étoient ſuſpendues aux murs. Le Roi les fit conſidérer à Midleton, & lui dit avec un air de complaiſance que c'étoit les têtes d'autant d'ennemis qu'il avoit tué à la guerre. La vie de ce peuple eſt ſimple & groſſiere. Le Roi même ne mange que dans des plats de bois. On les couvre d'une toile, pour conſerver la chaleur des mets. La boiſſon dont ils ſe régalent eſt l'*Irea pote*, liqueur douce & agréable, mais qui porte à la tête lorſqu'on en boit avec excès. Ils trouvent nos mets d'Europe fort délicats, & lorſqu'on leur préſente des vins d'Eſpagne ou de France, ils en boivent ſans aucune meſure. Dans un repas que Midleton donna au Roi ſur ſon vaiſſeau, ce Prince ſe livra tellement à la débauche, qu'il fallut le faire porter au ſortir de table par ſes gens. Ces Inſulaires font un aſſez grand commerce de perles, d'écaille de tortue, de toiles, & d'eſclaves.

Solor s'éloigne beaucoup plus de la ligne équinoxiale, & doit se placer à huit degrés 20 ou 30 min. du Sud. Sa longueur est d'environ dix lieues, & sa largeur de huit. Elle est habitée par des Mores, des Idolâtres, & des Chrétiens. Les principales peuplades des Mores & des Idolâtres sont *Lamakere*, *Male*, *Toulon*, *Adenare*, *Prototoli*, *Aude*, & *Sallelauvo*. Ces deux derniers Bourgs sont d'anciennes dépendances du Royaume de Ternate.

Solor.

Argensola, ubi suprà.

Les habitations des Chrétiens s'appellent *Cherebate*, *Pamancaie*, & *Louolaing*. Elles contenoient au commencement du dernier siecle cent cinquante familles. Le nombre des autres peuplades répandues dans le pays n'étoit pas moins considérable. On comptoit jusqu'à deux mille familles, établies dans une petite Isle voisine, dont les habitations se nommoient *Carmang*, *Louococol*, *Louonamang*, & *Louongin*. Les Portugais avoient autrefois des domaines considérables à Solor. Ils en furent chassés en 1613 par les Hollandois.

Cette Isle est de quelque importance pour le commerce des Moluques,

parce qu'on en tire une grande abondance de vivres. Elle produit aussi beaucoup de sandal. On assure que plusieurs de ses peuplades sont gouvernées par des femmes.

Timor.

Timor, la plus méridionale & la plus grande de toutes ces Isles, s'étend entre 8 & 10 degrés de latitude. Salmon lui donne soixante & treize lieues de longueur, & dix-huit de largeur. Ses côtes sont basses, marécageuses, couvertes de grands arbres & de roseaux. Elle abonde en bestiaux, en gibier, en fruits, en légumes, en coquillages & en poisson de toute espece. On y trouve aussi de la cire, du miel, du sandal, & des forêts entieres de cocotiers & de tamarins. Il y croît, sur les bords de la mer, une sorte de pins, dont le bois est rouge, compact, & très-propre aux constructions. Tous les Voyageurs parlent avec admiration d'une espece de palmiers qui sont très-communs dans l'Isle. Ils ont quatre-vingts pieds de hauteur, sur sept ou huit de diametre. Ils ne poussent de branches que vers la cime. Le fruit a la forme d'une noix de coco ; mais il n'est pas plus grand qu'un œuf de poule.

Le pays eſt partagé en différentes ſouverainetés, dont les plus conſidérables ſont *Koupan*, *Anabao*, *Lafao*, *Ambaje*, *Lortribie*, *Polumbie*, & *Nanquinal*. Les Hollandois ont dans le Royaume de Koupan une petite habitation, accompagnée d'une forteresſe, nommée la *Concorde*, où ils entretiennent une garniſon de cinquante hommes. Ils ſe procurerent cet établiſſement en 1613, aux dépens d'une Colonie Portugaiſe qu'ils chaſſerent de ce quartier. Ils n'en tirent pas un grand profit; mais c'eſt un entrepôt commode pour le commerce des Moluques.

Salmon, *ubi ſuprà*.

Habitation & forteresſe Hollandoiſe.

Les Portugais ſont établis à Lafao, dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, à plus de ſoixante lieues de l'habitation Hollandoiſe, qui eſt du côté de l'Oueſt. Les peuples de leur dépendance font profeſſion du Chriſtianiſme, & ne parlent point d'autre langue que la Portugaiſe. Ils reconnoiſſent le Roi de Portugal pour leur Souverain; mais ils ne veulent point relever du Vice-Roi de Goa, ni même ſe ſoumettre à l'Archevêque de cette ville pour le ſpirituel. Ils prétendent ſe gouverner ſuivant leurs loix. On

Etabliſſement des Portugais à Lafao.

voulut leur donner en 1688 un Vice-roi ; mais ils se revolterent ouvertement, & cette guerre, qui dura quinze ans, pensa ruiner la Colonie. Lafao n'est aujourd'hui qu'une petite bourgade, bâtie sur le bord de la mer, & défendue par quelques batteries. On y voit une cinquantaine de maisons fort pauvres, & une ancienne Eglise. Il y vient tous les ans, dans le cours de Septembre, plusieurs navires de la Chine, qui attirent dans cette saison un assez grand nombre d'étrangers, & qui font de Lafao une bonne place de commerce. Les Portugais peuvent armer cinq cents soldats dans les différentes habitations qui leur sont soumises.

Habitans naturels de Timor.

Les autres contrées de l'Isle sont habitées par des peuples Mahométans ou Idolâtres, qui ne dépendent d'aucune nation Européenne. Ceux de Koupan & d'Anabao sont alliés des Hollandois. Les autres sont si farouches, qu'ils massacrent sans pitié tous les étrangers qui approchent de leurs habitations. Ils ont le visage long, les cheveux noirs, la peau fort bazanée, la taille petite, le corps menu, agile & vigoureux. Tout leur habillement

consiste dans un morceau de toile dont ils s'enveloppent les reins. Ils ont sur la tête un chapeau de feuilles de palmier, & quelquefois une petite couronne de nacre de perle, enrichie de pieces d'or & d'argent. Ils ne sortent jamais de leur maison sans avoir une épée à leur côté, un javelot à la main, un arc & un carquois sur l'épaule. La chasse & la pêche sont leurs principaux exercices. Ils ont coutume de faire sécher au feu, sur une espece de claye, le gibier & le poisson qu'ils prennent. Toutes les campagnes sont communes, & ceux qui s'adonnent à les cultiver choisissent le terrein qu'ils veulent.

Lombatte, *Serbite*, *Floris*, *Cumbava*, &c. sont d'autres Isles situées à peu près dans la même latitude, mais un peu plus vers l'Ouest. La premiere est remarquable par un volcan qui vomit continuellement des feux. Serbite est au Septentrion de Solor, dont elle n'est séparée que par un petit détroit. Salmon lui donne onze lieues de long, & cinq ou six de large. C'est un pays d'un aspect agréable, & d'une prodigieuse fertilité. Mais ses peuples

Lombatte, Serbite.

ſont ſauvages, & ne permettent point aux étrangers l'entrée de leurs habitations, qui ſont toutes environnées d'une bonne paliſſade. Néanmoins lorſqu'ils voyent arriver quelques navires, ils ſe tranſportent ſur le rivage, & ils échangent leurs fruits pour des couteaux, des cuilleres, & des morceaux de fer. Ils n'eſtiment point l'or ni l'argent, & ils préferent l'étain à ces métaux.

Floris.

Floris, que d'autres appellent *Endé*, eſt à l'Oueſt de Serbite. Sa longueur eſt de cinquante lieues, & ſa largeur d'environ dix-huit. Valentin la regarde comme une dépendance du Royaume de Macaſſar, & dit qu'on n'en tire point d'autres marchandiſes que des vivres. *Larentoeke* eſt le nom d'une ville & d'un port conſidérable de cette contrée. On aſſure que ſes habitans ſont très-verſés dans la magie, & dans l'art déteſtable de préparer les poiſons.

Cumbava, Lamboc.

Cumbava & *Lamboc* ſont encore plus vers l'Oueſt, & touchent preſque à l'Iſle de Java. La premiere, qui relevoit autrefois des Royaumes de Boné & de Macaſſar, eſt aujourd'hui

ſous la dépendance des Hollandois. Elle produit de la cire, du riz, & d'excellens chevaux.

§. V.

Gilolo, autrement appellée Batochine. Iſles de Morotai.

Voilà les principales Iſles qui ſont au Midi & à l'Oueſt des Moluques. Celles de Gilolo & de Morotai s'étendent du côté de l'Eſt & du Septentrion. Gilolo, ſituée au Nord-Eſt de Ternate, eſt coupée par la ligne. Sa longueur eſt de ſoixante lieues, du Midi au Nord. Elle en a quinze de l'Eſt à l'Oueſt, dans ſa largeur commune. Deux golphes, qui la pénétrent du côté de l'Eſt, la diviſent en trois portions, qui ſemblent former trois Iſles différentes. L'une ſe nomme *Batochine*, l'autre *Gammocanora*, & la troiſiéme *Gilolo*. On donne indifféremment à l'Iſle le premier & le dernier de ces noms. La pointe de Batochine regarde le Septentrion. Ses habitans ſont des Sauvages, qui paſſent leur vie dans des lieux déſerts, ſans loix, ſans Souverains, & ſans demeures fixes. Gammocanora & Gilolo

Poſition de Gilolo.

Argenſola & ſon Continuateur. Salmon, état des Moluques.

ont des peuples plus policés, qui obéissent à des Rois, & qui habitent des bourgs bâtis sur le bord de la mer. Toutes ces nations s'entendent, quoiqu'il y ait quelque différence dans leur langage. Gammocanora a un volcan.

Les Isles de Mototai sont au Nord-Est de Gilolo. Elles sont habitées par des peuples aussi féroces que celui de Batochine. Ils n'ont point de Rois; mais chaque ville élit un chef, auquel ses habitans obéissent, sans lui payer aucun tribut. L'usage de l'or, de l'argent, des poids & des mesures leur est inconnu. Ils adorent le Diable sous diverses figures hideuses. Les Rois de Ternate & de Tidor ont d'anciennes prétentions sur toutes ces Isles.

ARTICLE III.

Traditions Moluquoises. Révolutions modernes causées par les Européens.

NOUS abandonnons sans regret les sombres détails qui ont fait la matiere des deux précédens articles, pour nous livrer à des recherches qui occuperont plus agréable-

ment le Lecteur. Elles embrasseront quelques particularités intéressantes concernant l'Histoire ancienne & moderne des Moluquois.

I.

Origine fabuleuse des Princes qui régnent aux Moluques. Découverte de ces Isles par les Portugais.

C'est une tradition reçue chez les Moluquois, & consignée dans leurs Livres sacrés, que les Souverains qui les gouvernent ont une origine miraculeuse. Cette tradition regarde particulierement les Sultans de Ternate, de Tidor, de Bachian, de Botton, & de Gilolo. *Bicocigara*, un des premiers Rois des Moluques, se promenant un jour dans une barque, le long de la côte de Bachian, apperçut entre les rochers quelques-unes de ces cannes que les Indiens appellent *Rotin.* Frappé de leur beauté il s'arrêta dans ce lieu, & commanda à ses gens de les couper. Mais à peine furent-elles séparées de leurs racines, qu'il en sortit du sang, & qu'on découvrit quatre œufs, qui ressembloient à des œufs de couleuvre. En même tems le

Tradition des Moluquois sur l'origine de leurs Souverains.

Argensola, Liv. I.

Roi entendit une voix qui lui dit : *Conserve soigneusement ces œufs, parce qu'il en naîtra quatre excellens Princes.* La chose s'accomplit quelques tems après, & ces œufs produisirent trois enfans mâles & une fille. Des trois Princes, l'un régna à Bachian, l'autre à Botton, le troisiéme dans les Isles de *Papua* ; & la Princesse épousa le Roi de Batochine. Voilà les fables que croyent ces Insulaires.

Succession de ces Prince.

Le Prince qui regna à Bachian eut une longue suite de successeurs, qui professerent tous l'idolâtrie, jusqu'au regne de *Tidor Bongue*, le quinziéme de ces Monarques, lequel embrassa l'Alcoran, vers la fin du XVe. siecle de l'Ere Chrétienne. *Boleife*, succéda à Tidor Bongue, & regna à Ternate. *Almanzor*, qui descendoit aussi des anciens Rois de Bachian, étoit dans le même tems Souverain de Tidor.

Les Portugais découvrent les Moluques.

Ce fut pendant le regne de ces deux Sultans que les Portugais découvrirent les Moluques en 1515, sous la conduite de François de *Serra*, un des compagnons d'Alfonse d'Albuquerque. Boleife, qui se piquoit d'avoir une profonde connoissance de l'avenir, avoit, dit-on, prédit leur ar-

rivée. Ils mouillerent d'abord à Amboine, où ils reçurent une ambassade de Boleife & d'Almanzor, qui étant alors en guerre, rechercherent avec empressement l'alliance de ces étrangers. François de Serra préféra l'amitié de Boleife, & bâtit un Fort à Telingamma, dans l'Isle de Ternate.

Boleife mourut quelque tems après, & laissa le trône à un fils en bas âge, nommé *Boyano*, dont il confia la tutelle à sa femme. *Daroes*, frere naturel de Boyano, fut aussi associé au Gouvernement. Mais les Portugais commencerent à vouloir dominer à Ternate, mortifierent en plusieurs occasions Daroes, & se saisirent de la personne du Roi, sous prétexte de veiller à sa conservation. Ils commirent dans le même tems plusieurs autres violences. Le Roi de Tidor, ayeul maternel du jeune Prince, étant tombé malade, pria Dom *Garcias*, leur Commandant de lui envoyer son Médecin. Ce Prince, dont ils avoient rejetté l'alliance, venoit d'accepter celle des Espagnols, qu'il avoit reçus dans son Isle. Dom Garcias ne lui pardonna point cette démarche, & le fit, dit-on, empoisonner par son Méde-

Ils sont reçus à Ternate.

Violences de Dom Garcias leur Commandant.

cin. Après la mort d'Almanzor, qui eut pour successeur *Cachil* (1) *Raxamira* son fils, il fit une irruption à Tidor, pilla & saccagea la principale ville, massacra sans distinction tous les habitans qui s'y trouverent, & força la plupart des Insulaires à se réfugier dans les montagnes. Tout le pays seroit tombé alors sous la domination du Portugal, si les Tidoriens n'eussent été secourus par le Roi d'Espagne.

Démêlés de Menezès avec le Régent du Royaume.

Sur ces entrefaites une maladie violente, & qu'on crut peu naturelle, emporta le jeune Roi de Ternate, que les Portugais tenoient enfermé dans leur Fort. Cachil *Dayolo*, son frere, lui succéda. Dom George de *Menezès*, qui avoit remplacé Dom Garcias dans le commandement des Moluques, crut devoir s'assurer aussi de la personne de ce jeune Prince, l'attira dans le Fort, & ne lui permit plus d'en sortir. Ce nouveau Commandant eut des démêlés très-vifs avec Daroes, Régent du Royaume. La querelle commença à l'occasion de quelques préférences que Menezès parut avoir pour Cachil *Bayaco*, homme

(1) C'est un titre qui revient à celui de Prince.

considérable par ſon crédit. Daroes en fut jaloux, ſuſcita un procès criminel à Bayaco, qui s'étoit retiré dans le Fort, & ſomma Menezès de le livrer aux Magiſtrats de Ternate, afin qu'il fût jugé ſelon les Loix de la nation. Cette demande, qui fut accompagnée de quelques menaces, embarraſſa Menezès & ſon Conſeil. Tandis qu'il délibéroit ſur les moyens d'appaiſer Daroes & de ſauver ſon ami, Bayaco, craignant que les Portugais ne l'abandonnaſſent dans ce preſſant danger, ſe précipita du haut d'une fenêtre.

Le Général Portugais, touché de la mort de ce Cachil, crut qu'il étoit de ſon honneur de la venger. Un prétexte aſſez leger lui en fournit les moyens. Les Mahométans, établis dans le voiſinage du Fort, ayant tué un pourceau, qui s'étoit approché de leur Moſquée, Menezès fit à ce ſujet de rigoureuſes perquiſitions. Les ſoupçons tomberent ſur un Prêtre Mahométan, nommé *Vaidua*, principal Miniſtre de cette Moſquée, & parent du Cachil Daroes. Il fut arrêté dans ſa maiſon, chargé de fers, conduit dans le Fort, Nouvelles violences des Portugais.

exposé aux insultes des gardes & des valets du Gouverneur, qui lui frotterent le menton & le visage avec des morceaux de lard. On assure que ces procédés se passerent en présence de Daroes & de quelques Grands du Royaume, qui s'étoient rendus au Fort pour demander l'élargissement de Vaidua. Menezès, après cette cruelle insulte, consentit à relâcher le prisonnier, moyennant des ôtages qu'il se fit livrer.

Les injustices les plus criantes succéderent bien-tôt à ces premieres vexations. Le Galion qui venoit tous les ans à Ternate pour apporter la paye des troupes Portugaises, ayant été retardé par le mauvais tems, la garnison du Fort se vit menacée d'une affreuse disette. Les soldats, pressés par le besoin, entrerent avec violence dans les boutiques & dans les plus riches magasins de la capitale, & prirent sans payer toutes les provisions qui leur manquoient. Ils se répandirent ensuite dans une petite Isle voisine, où ils saccagerent un gros bourg, nommé *Tabona*. Les habitans, irrités de ces insolences, attaquerent à leur tour les Portugais, en tuerent une

grande partie, & désarmerent le reste. Menezès instruit de cette émeute, entra dans un furieux emportement, & menaça Daroes de son indignation, s'il ne lui livroit les principaux auteurs du massacre. Le Cachil, quoïque persuadé de l'injustice de cette demande, jugea pourtant à propos de remettre entre les mains des Portugais le Commandant de Tabona, & deux des principaux habitans du lieu, croyant qu'une telle complaisance appaiseroit la colere de Menezès, & qu'après avoir retenu pendant quelques jours les prisonniers, il leur permettroit de retourner dans leur ville. Mais il connoissoit mal le génie cruel & vindicatif de ce Portugais. Lorsqu'on lui eut amené les trois Indiens, il fit couper les mains aux deux bourgeois, & les renvoya en cet état à Ternate. A l'égard du Gouverneur, on lâcha contre lui deux dogues furieux, qui le mirent en pieces.

Horrible cruauté de Menezès.

Quelques tems après, Cachil Daroes, qui, comme on l'a dit, exerçoit la fonction de Régent, *Tamarano*, grand Amiral, & *Boio*, Chef de la Justice, furent accusés par quelques gens obscurs d'avoir conspiré

contre les jours du jeune Roi. Sur cette dénonciation, Menezès les ayant attirés dans le Fort, les fit arrêter, & les condamna à une torture cruelle. Daroes eut ensuite la tête tranchée sur un échaffaut, qu'on dressa hors de l'enceinte du Château, dans un lieu éminent, afin que tout le peuple fût témoin de son supplice. Les deux autres furent aussi sacrifiés au ressentiment du Gouverneur.

Supplice de Daroes.

Ces sanglantes exécutions répandirent une telle frayeur dans Ternaté, que la Reine & tous les habitans de cette capitale prirent la fuite, & se réfugierent dans les montagnes. La Princesse, avant que de se retirer, envoya sommer Menezès de lui rendre son fils, qu'il tenoit comme prisonnier dans le Fort; & sur le refus qu'il fit de le livrer, elle défendit à tous ses sujets, sous peine de la vie, d'avoir aucune communication avec les Portugais.

Administration de Pereira.

Gonzalès Pereira qui fut envoyé aux Moluques pour remplacer Menezès se conduisit dans les commencemens avec une modération apparente qui lui gagna tous les cœurs. Les Indiens, séduits par ses promesses,

retournerent dans leurs anciennes habitations, & le calme fut rétabli dans tout le Royaume. Mais ce Général étoit chargé de quelques ordres secrets, qui replongerent Ternate dans de nouveaux troubles. Ses instructions portoient d'augmenter de plusieurs ouvrages les fortifications de Telingamma, de continuer d'y retenir, sous divers prétextes, le Sultan Dayolo; d'interdire à tous les habitans de l'Isle, même aux Portugais, la vente du clou de Girofle; d'enlever de leurs maisons les balances, les mesures, & généralement tous les instrumens de ce commerce, pour les faire brûler dans la place publique.

Le nouveau Gouverneur exécuta sans obstacle le premier article de ses instructions. En effet, ayant eu l'adresse de persuader à la Reine qu'il lui rendroit son fils aussi-tôt que les travaux du Fort seroient achevés, non-seulement elle ne s'opposa point à cette entreprise, mais elle lui envoya même des matériaux & des ouvriers. Mais quand il publia les ordres qui restreignoient aux seuls Facteurs du Roi son maître la vente du clou de girofle, cette déclaration causa

Ordres qui causent un soulevement général.

un soulevement général. Les Portugais s'assemblerent tumultueusement dans le Fort, & coururent en foule à la maison de Fernand *Lopez*, Grand Vicaire de l'Evêque, ayant à leur tête un des principaux officiers de la garnison nommé Vincent de *Fonseca*. Leur projet étoit de demander au Gouverneur la révocation de l'ordonnance, & de le menacer, en cas de refus, d'abandonner l'habitation de Ternate, pour se réfugier dans les Isles voisines, chez les Mores ou chez les Espagnols. Pereira crut en imposer aux rébelles en faisant arrêter Fonseca; mais cette démarche acheva de les aigrir, & les plus mutins se rendirent à Ternate, pour implorer le secours des Indiens. Ceux-ci, qui n'étoient pas moins irrités contre le Gouverneur, entrerent avec chaleur dans la même cause, & résolurent de profiter d'une occasion, qui pouvoit les affranchir de la tyrannie des Portugais. Il se tint un grand Conseil dans le Palais en présence de la Reine. La mort de Pereira & de tous les Européens qui gardoient la forteresse y fut résolue. On convint du tems, des moyens, & du lieu. Quand le jour

marqué pour l'exécution fut arrivé, les habitans de Ternate prirent les armes, vers l'heure de midi. Les uns se cacherent dans une Mosquée, qui étoit derriere le Fort, & les autres dans un bois voisin. Ils avoient ordre de sortir de leur retraite, & d'entrer dans la place au signal qu'on leur donneroit. Dans le même tems quelques Indiens s'étant mêlés parmi les ouvriers du Fort, pénétrerent jusqu'au palais du Gouverneur, forcerent les portes de son appartement, & le massacrerent. Il étoit si mal gardé, que les meurtriers ne furent découverts que par une femme qui se mit à crier de toute sa force, *les Mores, les Mores.* A ce bruit l'allarme se répandit dans le Château; toute la garnison se mit sous les armes, & les assassins prirent la fuite. Les Mores qui étoient en embuscade autour du Fort, voyant que les Portugais étoient sur leurs gardes, & ne recevant point le signal dont on étoit convenu, n'oserent attaquer la place, & se retirerent dans la ville.

Massacre du Gouverneur Portugais.

Vincent de Fonseca, un des principaux Auteurs du premier soulevement, fut tiré de sa prison, & substi-

Fonseca succéde à Pereira.

tué à Pereira, par le crédit du Grand Vicaire Lopez. Malgré ses liaisons avec les rebelles, il témoigna le même zéle que son prédécesseur pour l'exécution des ordres tyranniques du Conseil de Goa, & cette conduite le rendit également odieux aux Portugais & aux Indiens. Ces derniers déclarerent une guerre ouverte au Gouverneur, & firent des démarches auprès du Roi de Tidor & de plusieurs Princes voisins, pour les exciter à une ligue générale contre les Portugais. Fonseca, effrayé de ce complot, rétablit la liberté du commerce, & consentit enfin à la délivrance du Sultan, ce qui calma tous les troubles.

Caractere du Sultan Dayolo.

Dayolo, après une longue absence, fut reçu dans Ternate avec ces démonstrations de joie, dont le peuple est toujours prodigue envers les jeunes Souverains. Sa mere se désista de la régence, & lui mit dans les mains les rênes du Gouvernement. Mais à peine assis sur le trône, il y montra des vices qu'il avoit cachés dans l'obscurité d'une prison. On découvrit en lui une grande légereté d'esprit, une humeur inquiete & bizarre, de la fougue & de l'emportement

ment dans le caractere, un penchant invincible pour la débauche, des dispositions à la cruauté, & toutes les traces d'un mauvais naturel. Il se brouilla imprudemment avec les Portugais, qui, après lui avoir fait une guerre cruelle, dans laquelle ses propres sujets se tournerent contre lui, le forcerent de se réfugier à Tidor. Fonseca & les habitans de Ternate se réunirent alors pour placer sur le trône *Cachil Tabarija*, qui fut ensuite déposé, chargé de fers, & relégué à Goa. C'est ainsi que les Portugais se jouoient de ces Monarques. Sa déposition.

Cachil Aerio, frere naturel de Dayolo, mais beaucoup plus jeune, fut ensuite couronné. Il étoit né d'une mere idolâtre, à laquelle les Jésuites l'avoient enlevé, pour le faire conduire dans leur Collége de Goa, où ils l'avoient instruit des principes du Christianisme. Aerio étoit retourné depuis quelque tems à Ternate, & sa mere le tenoit caché dans une maison de plaisance, où elle tâchoit de lui faire oublier les impressions qu'il avoit reçues des Missionnaires. Le Gouverneur l'envoya chercher par une troupe de soldats; & sa mere, sur je ne Fortune d'Aerio. Argensola, *Ibid.*

ſai quels preſſentimens, ayant refuſé de le livrer, ces barbares la précipiterent par une fenêtre, & ſe ſaiſirent de ſon fils. Nous verrons que les preſſentimens de cette femme n'étoient que trop fondés.

Ligue générale contre les Portugais.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Ternate, Sultan Dayolo ſollicitoit à Tidor & dans les Iſles voiſines de puiſſans ſecours. La plupart des Rois des Moluques prirent ſa défenſe, & formerent une ligue redoutable, dont le Roi de Tidor fut déclaré le Chef. Les Princes confédérés leverent une armée de cinquante mille hommes, & mirent en mer une flotte nombreuſe, qui donna la chaſſe à tous les bâtimens Portugais, & qui bloqua le port de Telingamma. Dans le même tems les habitans de Ternate prirent les armes, abandonnerent leur ville après l'avoir brûlée, arracherent tous les arbres de girofle, réduiſirent en cendres pluſieurs villages Chrétiens, & porterent la déſolation dans toutes les campagnes, ſans épargner leurs propres habitations. La plupart des Portugais établis hors du Fort furent égorgés ou diſperſés, & ceux qui habitoient dans ſon enceinte furent tellement harcelés

Le même, liv. II.

par les Indiens, qu'ils ne pouvoient en sortir, soit pour couper du bois, soit pour faire de l'eau, sans s'exposer à une mort certaine. Le massacre ne fut pas moins général dans les autres Isles, & le zèle barbare des Musulmans détruisit à Tidor, à Bachian, & à Gilolo quantité de Chrétientés florissantes.

Arrivée d'Antoine de Galva.

Les Portugais de Ternate, bloqués par terre & par mer dans leur Fort de Telingamma, commençoient à manquer de vivres, lorsqu'on leur envoya de Malaca un convoi considérable, sous la conduite d'Antoine de *Galva*. Ce Général, étant à la hauteur des Moluques, rencontra la flotte ennemie, composée d'un grand nombre de galeres du pays, & de plusieurs jonques Chinoises. Il n'avoit à opposer à cette multitude de bâtimens qu'un galion de guerre, une patache, & un navire de transport, sur lequel on avoit embarqué quelques familles, destinées à repeupler l'habitation de Ternate. Mais son artillerie lui donnoit un grand avantage sur les Indiens, qui n'avoient d'autres armes que des fléches & quelques mousquets. Ceux-ci s'étant approchés de l'escadre Européenne, firent pleuvoir

ſur elle une grêle de traits, qui ne lui causerent pas un grand dommage, parce que le Général Portugais avoit eu la précaution de mettre ſes gens à couvert derriere des baſtingues. Quand les Indiens eurent épuiſé leurs fléches, Galva fit jouer ſon artillerie, leur tua beaucoup de monde, briſa ou coula à fond pluſieurs de leurs barques, & mit les autres en déroute. Il ne ſe mit pas en peine de les pourſuivre, parce que ſa préſence étoit néceſſaire à Ternate.

Il bat la flotte des Alliés.

Ses premiers ſoins, à ſon arrivée dans l'Iſle, furent de réparer les dommages que les Ternatois avoient cauſés aux habitations Portugaiſes, & d'établir en divers lieux les nouvelles familles qu'il avoit amenées de Malaca. Il tâcha en même tems de regagner la confiance & l'amitié des Inſulaires. Il ſuſpendit d'abord toutes les hoſtilités; il accorda une amniſtie à tous ceux qui voulurent la recevoir; il offrit en particulier à la Reine des conditions très-avantageuſes, & il envoya en divers quartiers des Religieux, pour engager les habitans à repeupler les villes & les bourgades qu'ils avoient abandonnées. Mais les Indiens, qui ſe rappelloient que ſon prédéceſſeur avoit

employé les mêmes artifices pour les tromper, rejetterent avec fierté toutes ces propositions. Il entreprit avec aussi peu de succès de gagner le Roi de Tidor & les autres Princes confédérés, auxquels il fit offrir des présens considérables. Ils ne répondirent à ces offres que par des insultes & des menaces. Galva, voyant leur obstination, résolut de porter la guerre à Tidor, & d'humilier l'orgueil de ces barbares, en les attaquant dans le centre de leurs forces. Il partit avec sa petite flotte, sur laquelle il fit embarquer quatre cens hommes, ne laissant que quelques soldats pour la garde du Fort. Il mouilla sans aucun obstacle dans la rade de Tidor, au mois de Décembre de l'année 1537, à une portée de mousquet de la capitale. Quand la nuit fut venue, il débarqua secrettement trois cens hommes, & s'étant mis à leur tête, il marcha par des chemins détournés, pour surprendre un Fort qui commandoit la ville, & qui formoit alors toute sa défense. Il avoit appris par ses espions que ce poste important étoit mal gardé. Il l'attaqua si brusquement, qu'après avoir culbuté quelques Indiens, qui se présenterent

pour le défendre, il entra dans la Place. Cachil Dayolo fut tué dans ce choc, qui ne couta aux Portugais qu'un seul homme. Antoine de Galva fit mettre le feu aux maisons du Fort, ce qui jetta une telle épouvante dans la ville, que ses habitans prirent la fuite, abandonnant aux vainqueurs toutes les richesses qu'elle renfermoit. Mais le Général Portugais, craignant que l'ardeur du pillage n'emportât trop loin ses soldats, & n'ayant pas assez de monde pour garder cette grande ville, se contenta d'en tirer quelques vivres, & livra le reste aux flammes.

Il prend & brûle Tidor.

Cette victoire répandit la terreur parmi les Princes ligués, & les rendit plus traitables. Le Roi de Tidor fit faire des propositions d'accommodement au Gouverneur, & conclut avec lui un Traité particulier, par lequel il s'engagea à livrer aux seuls Facteurs Portugais, à un prix invariable, tout le girofle qui croît sur ses terres. La Reine de Ternate, les Sultans de Bachian & de Gilolo, & les autres Rois des Moluques, obtinrent la paix aux mêmes conditions, & les Portugais devinrent plus puissans que jamais

dans toutes ces Isles. Leur Général s'engagea de son côté à rendre la liberté au Sultan Aerio, & remplit avec exactitude cette promesse : ce qui acheva de rétablir le calme dans ces quartiers. Il dissout la Ligue.

Aerio gouverna le Royaume de Ternate en Prince sage, intelligent, éclairé. Sa douceur & son affabilité le rendirent infiniment cher à ses sujets, & sa fidélité pour les engagemens qu'il avoit contracté avec le Portugal, lui concilia l'amitié d'Antoine de Galva, & des Gouverneurs qui lui succéderent, jusqu'à l'arrivée de Dom *Lopez Mesquita*, qui obtint le commandement des Moluques en 1570. Ce nouveau Général se livra imprudemment aux conseils de quelques Moines turbulens, qui l'indisposerent contre Aerio. Ils lui représenterent que ce Sultan abusoit du pouvoir que lui laissoient les Gouverneurs; qu'il étoit peu favorable aux Chrétiens; qu'il toléroit avec trop d'indulgence le libertinage de ses sujets, & qu'il s'abandonnoit lui-même à des débauches scandaleuses, qui nuisoient à la propagation de l'Evangile. Mesquita, rempli de ces impressions monachales, Administration de Dom Lopez Mesquita.

s'avisa de faire à ce sujet quelques remontrances au Sultan, & voyant qu'elles étoient mal reçues, il lui retrancha ses pensions, le menaçant, s'il ne changeoit de conduite, de le faire déposer par le Viceroi de Goa.

Il maltraite le Sultan de Ternate.

Il arriva sur ces entrefaites une chose, qui acheva d'aigrir l'esprit du Gouverneur. Cachil *Babu*, fils d'Aerio, & son héritier présomptif, eut la curiosité de visiter quelques Isles, qui relevoient de la souveraineté de Ternate. Dans ce voyage un Indien vint se jetter à ses pieds, & implorer sa justice contre un Portugais qui avoit enlevé sa fille. Babu, dans un premier mouvement de colere, ordonna que tous les Portugais du lieu fussent massacrés. Mais le Cadi s'opposa à l'exécution de cet ordre injuste, & le Roi n'en fut pas plutôt informé qu'il rappella son fils, le fit mettre aux arrêts, & n'accorda sa délivrance qu'aux généreuses sollicitations des personnes mêmes dont le Prince avoit ordonné le massacre.

Mesquita, malgré cette satisfaction éclatante, soupçonna la franchise du Monarque, & s'imagina, contre toute sorte de vraisemblance, que Babu n'avoit agi que par ses ordres. Quel-

ques Religieux emportés, confirmerent ces soupçons déraisonnables, & lui persuaderent que la gloire du ciel & les intérêts du Portugal demandoient qu'on s'assurât de la personne d'Aerio. Il chargea de l'exécution un Officier affidé, & le Sultan fut enlevé dans une petite maison de plaisance, où il avoit coutume de se retirer avec ses femmes pendant la chaleur du jour. Quelques tems après on lui ordonna de s'embarquer pour Goa, afin d'y rendre compte de sa conduite. Mais le vaisseau qui le conduisoit étoit à peine à la hauteur de Malaca, que le Sultan reçut une lettre, dans laquelle le Vice-roi de Goa le prioit de retourner sur ses pas, l'assurant qu'il étoit pleinement convaincu de son innocence, & qu'il vengeroit avec éclat l'affront que lui avoit fait le Gouverneur. Aerio fut donc ramené à Ternate, & Mesquita reçut ordre de se rendre lui-même à Goa, où le Conseil des Indes le condamna à un an de prison. Quand ce terme fut expiré, le Vice-roi le renvoya aux Moluques, en lui enjoignant de reprendre ses anciennes fonctions, & de se réconcilier

Il le fait enlever, & l'envoye à Goa.

avec le Roi de Ternate. Des personnes d'autorité ménagerent entre Aerio & Mesquita une entrevue, dans laquelle ils jurerent d'oublier leurs querelles passées, & de vivre désormais dans une parfaite union.

Ces promesses, faites en présence de plusieurs témoins respectables, furent si peu sinceres de la part de Mesquita, que cinq jours après l'entrevue il les viola de la maniere la plus odieuse. Ce scélérat, prétextant une indisposition, qui ne lui permettoit pas de se transporter au Palais, fit prier le Roi de se rendre au Fort, où il avoit des choses de la derniere importance à lui communiquer. On avertit Aerio de se défier de cette invitation, & que le dessein de Mesquita étoit de le faire assassiner par Antoine *Pimentel* son neveu. Mais il ne crut pas devoir ajouter foi à un tel avis. Quand il fut arrivé à la porte du Fort, on refusa de laisser entrer ses sangiacs & ses gardes, ce qui commença à lui donner des soupçons. Il ne laissa pas de s'avancer avec fermeté; mais il ne put retenir ses larmes en prenant congé de ses enfans. Comme il voulut se

Comment Aerio est massacré.

rendre au Palais du Gouverneur, pour se plaindre de la violence qu'on venoit de faire à ses gens, quelques Officiers l'en empêcherent, & lui firent entrevoir par leur embarras & par d'autres indices, qu'on avoit sur sa propre personne de plus dangereux desseins. Dans ce moment Pimentel parut, ayant à la main un poignard. Il déclara au Prince qu'il venoit lui ôter la vie par les ordres du Gouverneur, & qu'il s'acquittoit à regret d'une si funeste commission (1). Le Roi, sans paroître effrayé, dit à Pimentel & à ses gens qu'il leur étoit facile d'exécuter ce commandement; mais qu'ils prissent garde à ce qu'ils alloient faire, & qu'il trouveroit des vengeurs dans ses enfans, dans ses sujets, & dans tous les Princes du pays; que s'ils soupçonnoient sa fidélité, il leur étoit libre d'examiner sa conduite, puisqu'il étoit dans leurs mains; qu'au reste, s'ils regardoient sa mort comme un

(1) L'Historien des Moluques assure que Pimentel avoit cet ordre *par écrit*, & qu'il en montra l'original à plusieurs personnes. Il ajoute, comme un bruit qui se répandit assez généralement, *que les Religieux, offensés de la persécution qu'Aerio faisoit aux Chrétiens.... avoient conseillé qu'on le fit mourir.*

événement avantageux à leur colonie, ils pouvoient s'épargner un crime inutile, puisque dans l'âge où il étoit, la nature feroit bientôt ce qu'ils pourroient au plus avancer de quelques momens. Ces paroles ayant fait peu d'impression sur les meurtriers, il s'approcha d'un canon, sur lequel il apperçut les armes de Portugal, & le tenant embrassé : *Portugais*, s'écria-t-il, *respectez du moins ces armes ; voulez-vous massacrer le meilleur ami de votre Roi* ? On ajoute que pour derniere grace il demanda le tems de se faire baptiser : ce que Pimentel lui refusa. Ce barbare perça de plusieurs coups l'infortuné Monarque, qui reçut la mort sans se défendre. Son corps fut partagé en plusieurs quartiers, qu'on exposa à la vue du peuple sur les crenaux de la muraille.

Cet indigne assassinat, accompagné de toutes les circonstances qui peuvent inspirer l'horreur & l'exécration, excita un soulevement général contre le Gouverneur. Les femmes & les enfans du Monarque abandonnerent Ternate, & se retirerent dans les Isles voisines, où ils implorerent secrettement l'assistance de plusieurs

Princes. Ils porterent leurs plaintes jusqu'à Goa, où ils envoyerent un Ambassadeur, vêtu de blanc, ce qui est ici la marque du deuil, avec ordre de demander justice des attentats du Gouverneur, qui foulant aux pieds les engagemens les plus respectables, & abusant de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, avoit violé la foi publique & les droits sacrés de la nature.

Le Vice-roi reçut favorablement l'Ambassadeur, promit de punir les vexations de Mesquita, & fit partir pour Ternate *Nugno Pereira* de la *Cerda*, en qualité de Commandant. Celui-ci fit charger de fers l'ancien Gouverneur, qui fut envoyé à Goa, pour y être gardé, jusqu'à ce que la Cour de Portugal eût ordonné de son supplice. Cette satisfaction, beaucoup trop légere pour un forfait dont la punition ne pouvoit être assez prompte, ne fut point capable d'appaiser les troubles, ni de conjurer l'orage qui se formoit contre les Portugais. Sultan Babu, qui fut déclaré successeur d'Aerio, après avoir fait avec un profond mystere tous ses préparatifs, parut avec des forces considérables de-

vant la citadelle de Telingamma, & l'investit par terre & par mer. Le siége dura cinq ans, avec une opiniâtreté égale de part & d'autre, & cette alternative de bons & de mauvais succès qui prolonge les guerres. Enfin les assiégés furent réduits à capituler en 1575. Ils sortirent du Fort avec tous leurs effets, & se retirerent, les uns à Malaca, les autres à Amboine & dans les Isles voisines. Il ne resta dans Ternate que dix-huit familles Portugaises, qui ne purent s'embarquer avec les autres, & qui passerent quelque tems après à Tidor, où elles formerent un petit établissement, qui au bout de quelques années, eut le sort de celui de Telingamma. C'est ainsi que leur puissance s'éteignit aux Moluques.

Les Portugais sont chassés de Ternate.

Sultan Babu, après s'être emparé du Fort de Telingamma, porta la terreur dans la plupart des Isles qui étoient alliées ou sujettes du Portugal. Il fit une descente à Bachian, tua le Roi du pays dans un combat, prit son fils & ses principaux sangiacs, emporta d'assaut presque tous les Forts. Il passa ensuite à Tidor, qu'il assiégea; mais il y trouva tant de

Progrès du Sultan Babu.

résistance ; qu'il fut obligé de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce Monarque, aussi passionné pour les plaisirs que pour la gloire, mourut d'épuisement, à la fleur de son âge, dans les bras d'une de ses maîtresses. C'étoit un homme d'une constitution robuste, un peu replet, d'une humeur enjouée, fort curieux des nouveautés qui venoient d'Europe. Les Hollandois, qui parurent pour la premiere fois aux Moluques sous son regne, ayant tiré en sa présence quelques fusées, il fut si charmé de cette invention, qu'il voulut apprendre d'eux à composer ces feux d'artifice. Il y travailla de ses propres mains, & se persuadant qu'avec une certaine quantité de poudre il pourroit fendre le tronc d'un gros arbre, il ne se donna point de repos qu'il n'en eût fait l'épreuve. Il étoit brave, & il n'épargnoit nullement sa personne dans les occasions périlleuses. On le vit à Tidor sauter du rivage dans la mer, & gagner à la nage son vaisseau. Il étoit familier avec les étrangers, mais grave & févere avec ses sujets, sur-tout avec les Grands. Il avoit quarante femmes, distribuées

Sa mort & son caractere.

Continuateur d'Argensola.

dans les bourgs de son obéissance. Ses forces maritimes, fort supérieures à celles de ses voisins, consistoient en trente galeres, dont plusieurs étoient armées de pierriers, & avoient depuis quarante jusqu'à soixante rameurs.

II.

Invasion des Espagnols.

Les Portugais furent à peine établis aux Moluques, que les Espagnols leur en disputerent la possession. Fernand de Magellan, qui avoit suivi Albuquerque aux Indes, dans le tems de la découverte de Ternate, ayant abandonné le service du Portugal pour s'attacher à la Cour de Madrid, persuada à Charle-quint que les Moluques dépendoient des pays occidentaux dont les Espagnols s'attribuoient le domaine. On sait que ces deux peuples, qui depuis quelques années, se croisoient dans leurs découvertes, étoient convenus en 1494 de diviser le globe terrestre en deux portions égales, en tirant une ligne d'un pole à l'autre. Suivant ce partage, l'Hémisphere oriental devoit appartenir aux Portugais, & l'occidental offroit une

Argensola, *passim.*

libre carriere aux découvertes des Espagnols. Magellan n'eut pas de peine à persuader au Conseil de Madrid, que les Moluques étoient hors des limites accordées aux Portugais. On lui donna une escadre, avec laquelle il partit de San-Lucar au mois de Septembre de l'année 1519. Après avoir côtoyé le Brésil, il s'éleva jusqu'à la hauteur de cinquante-trois degrés de latitude méridionale, découvrit & traversa le fameux détroit qui porte son nom, entra dans la mer du Sud par ce canal, & remontant ensuite vers l'Equateur, se trouva fort près des Moluques, aux environs desquelles il tournoya, sans pouvoir les reconnoître. Il visita dans la même latitude plusieurs Isles, & il y soutint de rudes combats contre les Indiens, particulierement dans celle de *Zibu*, qui fait partie des *Philippines*, où il fut massacré avec une partie de ses gens. Les débris de son escadre prirent la route des Moluques; & aborderent heureusement à Tidor au mois de Novembre 1521. Le Roi Almanzor accueillit les Espagnols avec bonté, & leur accorda la liberté de s'établir dans toutes les terres de son obéissance. Ce

Les Espagnols sont reçus à Tidor.

fut alors que les Castillans commencerent à partager avec les Portugais les avantages du commerce des Moluques, & la jalousie excita entre ces deux peuples une guerre cruelle. Tandis que leurs Géographes & leurs Jurisconsultes disputoient en Europe par de vaines subtilités, leurs guerriers combattoient en Asie avec des armes plus réelles. Ternate & Tidor, les deux clefs des Moluques, étoient le principal théâtre de leurs contestations, qui se terminerent en 1529. On convint alors d'un accommodement, par lequel l'Empereur Charle-quint engagea au Roi de Portugal les Moluques pour la somme de trois cens cinquante mille ducats.

Ils engagent les Moluques pour une somme d'argent.

Les Portugais ne furent plus troublés dans la possession de ces Isles par les Castillans, jusqu'à l'époque de la réunion de leur couronne à celle d'Espagne, en 1582. Philippe II, sous prétexte de rétablir leur Comptoir de Ternate, se proposa d'envoyer de puissans armemens dans cette partie de l'Inde. Le premier qui partit des Philippines en 1589, fut composé de trois cens Espagnols & de quinze cens Indiens, commandés par Pierre *Sar-*

miento, aussi bon Général que Navigateur expérimenté. Son dessein étoit d'aborder directement à Ternate; mais il fut jetté par les vents dans la rade de Motir, où il prit plusieurs bâtimens ennemis. Les Insulaires se soumirent sans résistance, & prêterent serment de fidélité à l'Espagne. Sarmiento passa ensuite à Ternate, débarqua une partie de ses troupes, malgré l'opposition des habitans, assiégea le Fort de Telingamma, & poussa les premieres attaques avec beaucoup de vigueur. Mais les maladies qui désolerent son camp & sa flotte ne lui permirent pas de continuer cette entreprise, & le forcerent de reprendre la route des Philippines.

Expédition de Sarmiento.

Trois autres Généraux, Jean *Morones*, *Gomez Perez de las Marignas*, & André *Furtado* de *Mendoze* furent successivement envoyés à Ternate avec des forces considérables, & ne purent triompher de la résistance des Insulaires. L'honneur de cette conquête étoit réservé à Don *Pedro* d'*Acugna*, qui obtint le gouvernement des Philippines au commencement du dernier siécle. Il partit au mois de Janvier de l'an 1606, avec

Autres tentatives inutiles.

Conquête de Pedro d'Acugna.

une flotte de trente-six voiles, dont l'équipage montoit à plus de trois mille hommes. Après avoir joint ses forces à celles du Roi de Tidor, l'ancien allié des Portugais, il débarqua le premier jour d'Avril devant Ternate. Une partie de ses troupes défila le long du rivage, vers le Fort de Telingamma, & le reste s'ouvrit un chemin vers la ville, en côtoyant une montagne qui l'environne du côté du Nord. Cette manœuvre inquiéta le Roi de Ternate, qui craignant de se voir investi, ne fit aucun mouvement pour s'opposer à la descente. La ville & le Fort furent emportés d'assaut, & abandonnés au pillage. Quelques jours après les Espagnols s'emparerent aussi de la Forteresse de Gammalamma, dans laquelle le Roi s'étoit retiré avec ses femmes & les principaux sangiacs de sa Cour. Ce prince, que l'Histoire nomme *Zaide Buxei*, eut à peine le tems de s'embarquer sur quelques Carcoas, qui le conduisirent à force de rames dans l'Isle de Gilolo.

Dom Pedre prit possession de toutes ces places, où il fit arborer l'étendard & les armes du Roi d'Espagne. Il détacha deux de ses galeres,

commandées par *Villagra*, avec un grand nombre de bâtimens Indiens, sous la conduite du Roi de Tidor, pour donner la chasse au Sultan de Ternate & aux sangiacs Indiens, qui s'étoient réfugiés dans les Isles voisines. Cachil *Amuxa*, *Mosaquia*, & quelques autres Princes du sang royal, tomberent dans les mains de Villagra, & furent ramenés à Ternate. Ils proposerent à Dom Pedre, pour terminer une guerre également funeste aux deux Nations, d'engager le Roi à revenir dans ses Etats, & à se remettre au pouvoir des Espagnols, pourvû qu'on lui accordât des conditions supportables. Le Général accepta ces offres, & fit partir pour Gilolo, Mosaquia & le Capitaine Villagra. Ils s'abouchérent avec le Sultan, qui, sans autre assurance qu'une promesse par écrit, dans laquelle on s'engageoit à ne point attenter à ses jours, consentit à se rendre à Ternate avec son fils & les sangiacs de sa suite. Il y fut reçu par Dom Pedre, qui le conduisit dans un Palais qu'on avoit meublé magnifiquement. En quittant le Prince, le Général lui demanda la permission de laisser une garde auprès de sa personne, sous pré-

Le Roi de Ternate se remet entre les mains des Espagnols.

texte de le mettre à couvert des insultes des Tidoriens, qui étoient en grand nombre dans la ville.

Deux jours après on lui envoya quelques Officiers, pour entrer en négociation. Il se soumit à toutes les conditions qu'ils exigerent. Les principales furent qu'il remettroit au Roi d'Espagne les Forts de *Tacome* & de *Sula*, dans l'Isle de Ternate; ceux de Gilolo, de Machian, de Morotai, & généralement toutes les places qui étoient encore en sa puissance, avec l'artillerie, les armes, & les autres munitions qui s'y trouveroient; qu'il enverroit son fils & le Cachil Amuxa, avec un détachement de troupes Espagnoles, pour présider eux-mêmes à l'évacuation de tous ces Forts; qu'il rendroit outre cela tous les Chrétiens qu'il tenoit dans les fers, avec les renégats Portugais ou Espagnols, & tous les Hollandois qui étoient dans ses Etats.

Conditions qui lui sont imposées.

En exécution de ce Traité, le Capitaine Villagra se mit en mer, pour aller prendre possession des lieux qui devoient être remis aux Espagnols. Il étoit accompagné du Prince Amuxa, & du jeune Cachil *Gariolano*, fils du

Sultan. Les places lui furent livrées sans aucune opposition : tous les habitans se soumirent, arborerent l'étendart d'Espagne, & porterent eux-mêmes leur artillerie à la flotte.

Dom Pedre termina en moins de deux mois cette mémorable expédition. Avant que de quitter les Moluques, il voulut que les Souverains de ces Isles, & leurs principaux Cachils, reconnussent la domination de Philippe III, & lui prêtâssent serment de fidélité. Zaide Buxei Roi de Ternate, Gariolano son héritier présomptif, Cachil Mole Sultan de Tidor, Raxa Laudin Roi de Bachian, jurerent foi & hommage entre les mains du Gouverneur, avec leurs vassaux, promettant de livrer aux seuls Facteurs Espagnols leur girofle & leurs autres denrées, de ne point recevoir les Hollandois dans leurs ports, & de marcher en personne avec leurs gens & leurs vaisseaux, toutes les fois qu'ils en seroient requis par le Gouverneur des Philippines, ou par ses Lieutenans.

Le Général donna aussi des ordres pour la construction de deux nouveaux Forts, l'un à Ternate & l'autre à Tidor. Il nomma pour son Lieutenant

aux Moluques Jean d'*Esquivel*, Mestre-de-Camp, auquel il laissa des troupes, des canoniers, & des ouvriers de toute espece, avec deux bons brigantins, qu'il étoit facile d'armer en guerre. Il hésita quelque tems sur le traitement qu'il feroit au Roi de Ternate & aux Sangiacs qui étoient dans ses mains. Après avoir agité cette affaire dans plusieurs Conseils, il crut que la sûreté de sa nouvelle conquête demandoit qu'ils fussent transférés aux Philippines, & il les fit embarquer sur sa flotte. On laissa seulement au Prince la liberté de nommer quelques Cachils pour gouverner le Royaume en son absence. Dans le trajet, lorsqu'on étoit à la hauteur de Mindanao, Villagra fut averti que les Sangiacs qu'il avoit sur son bord cherchoient l'occasion de s'évader avec leur Roi. Il doubla leurs gardes, & fit enchaîner les plus hardis, du nombre desquels étoient Amuxa & Mosaquia, proches parens du Monarque. Mais on leur ôta leurs fers en approchant de Manille, où la flotte arriva heureusement le 9 de Juin. Dom Pedre ne jouit pas long-tems des fruits de cette victoire. La mort l'enleva vingt-deux jours

Il est transféré aux Philippines.

jours après son arrivée. On croit qu'il fut empoisonné par quelques personnes envieuses de ses succès, & mécontentes de son Gouvernement.

C'est ainsi que les Moluques tomberent au commencement du dernier siecle sous la domination des Espagnols. Ils n'en chasserent pas ouvertement les Portugais, qui étoient censés ne faire avec eux qu'un seul peuple : mais ils trouverent le moyen de leur enlever peu-à-peu tout le commerce de ces Isles, en y envoyant des Philippines de puissans armemens ; tandis que, par des voyes secretes, on lioit les mains aux Négocians de Goa & de Malaca, qui se dégouterent insensiblement de ce trafic. Nous allons voir comment les Espagnols furent eux-mêmes supplantés par un autre peuple plus actif & plus industrieux.

III.

Conquête des Hollandois.

Les Hollandois s'ouvrirent le chemin des Moluques en 1599, sous le regne de Sultan Babu, dans le tems que la puissance des Portugais étoit sur son déclin. Ils furent bien accueillis à Amboine & à Ternate, & ils établirent un petit Comptoir dans la dernie- Continuateur d'Argensola.

re de ces Isles. Ils passerent ensuite aux Isles de Banda, où ils bâtirent un Fort. L'année suivante ils conclurent un Traité avantageux avec les habitans d'Amboine, qui leur permirent aussi d'élever un Fort dans leur Isle.

Premiers établissemens des Hollandois.

Ces entreprises causerent de justes allarmes aux Portugais, qui avoient encore quelques établissemens dans ces quartiers. Dom André *Furtado* fut envoyé avec une flote de trente voiles, pour défendre leurs possessions. Après plusieurs combats, dont les succès ne furent pas heureux pour les Espagnols, *Vander Hagen*, Amiral de la flotte Hollandoise, assiégea leur Fort de *Hito*, dans l'Isle d'Amboine, le prit par composition, & ruina entierement leur Colonie. Il entreprit en 1605 de les chasser aussi de Tidor. Cent cinquante de ses soldats conduits par les Capitaines *Mol* & la *Perre*, descendirent sur le rivage, & brûlerent deux gros Bourgs qui appartenoient aux Portugais. Ils s'avancerent ensuite vers le Fort, que l'artillerie de leur flotte commença à canoner pour faciliter les approches. Lorsqu'elle eut fait une bréche, Mol prenant un drapeau, & marchant à la tête de sa troupe, escalada la muraille, & entra dans la

Succès de Vander Hagen.

place avec sept de ses gens. Mais les autres n'ayant pas eu la hardiesse de le suivre, il fut obligé de se retirer. Comme il descendoit par la bréche, il tomba, & se cassa une jambe. Les Hollandois étant retournés à l'assaut, furent repoussés par les Portugais qui les poursuivirent jusque dans le voisinage de leurs retranchemens. Mais un accident imprévu changea la face des choses. Un boulet ayant embrasé les poudres, qu'on gardoit dans une tour, d'où les assiégés faisoient un feu terrible sur les assaillans, cette partie du Fort sauta en l'air, & soixante-dix hommes périrent dans ses ruines. Ce malheur jetta les Portugais dans un tel accablement, qu'ils n'oserent plus se montrer sur leurs remparts. Les Hollandois entrerent dans la place, l'abandonnerent au pillage, & la démolirent.

Ces succès furent interrompus en 1606 par la fameuse expédition de Dom Pedro d'Acugna, ce brave Général Espagnol dont j'ai parlé. Il subjuga Ternate & Amboine; il rétablit les Portugais à Tidor, & ruina dans toutes ces Isles, le pouvoir naissant des Hollandois. Matelief & Van Caerden rétablirent un peu les affaires de la

Compagnie en 1607. L'un fit une descente à Ternate, & y fortifia la ville de Maleïo, dont les Insulaires lui ouvrirent les portes: l'autre conquit l'Isle de Machian. La Compagnie se procura en 1609 un autre établissement considérable aux Isles de Banda; & les Orancaies du pays, qui, trois ans auparavant, avoient massacré ses Facteurs, lui accorderent une paix avantageuse, par laquelle il se reconnurent ses vassaux, & lui céderent en toute propriété l'Isle de Nera. Dans le même tems les Hollandois conclurent une ligue étroite avec les principaux Cachils d'Amboine, & avec un Prince de l'Isle de Ternate, qui avoit pris la qualité de Roi, depuis que les Espagnols avoient conduit aux Philippines Zaïde Buxei, & le Prince Gariolano son fils. Ce fut alors qu'ils bâtirent une seconde Forteresse à Ternate, dans un lieu appellé *Tacomma*, qui servit de refuge à plusieurs familles du pays, & qui devint en peu de tems une habitation très-florissante. Ils conquirent la même année avec le secours des Ternatois, l'Isle de Bachian, où ils firent un massacre général des Esgnols. Ils y éleverent un Fort, nommé *Barneveld*, & ils y laisserent une bonne

Progrès de la Compagni Hollandoise.

garniſon, avec un vaiſſeau de guerre, pour s'oppoſer aux courſes des Eſpagnols. L'Iſle de Motir ſe ſoumit auſſi à leur domination, & ils y conſtruirent une Forteresſe qu'ils appellerent *Naſſau.*

Dans le cours heureux de ces conquêtes, il arriva à Ternates un événement tragique, qui cauſa une révolution dans le Gouvernement. Le jeune Cachil, qui avoit uſurpé la Royauté, depuis la détention de Zaide Buxei, poignarda la fille d'un Sangiac de Gilolo, qu'il avoit épouſee, & la fit jetter dans la mer. Le Sangiac, ancien vaſſal du Royaume de Ternate, fut ſi irrité de cette Barbarie, qu'il menaça de ſecouer le joug, & de ſe liguer avec les Eſpagnols, ſi les Cachils de l'Iſle ne lui procuroient une ſatisfaction éclatante, ſoit en faiſant mourir ce Prince coupable, ſoit en le chaſſant de ſes Etats. Les Hollandois, craignant les ſuites fâcheuſes de cette rupture, aſſemblerent les principaux Cachils de Ternate, de Machian, & des autres Iſles, pour délibérer ſur les moyens d'appaiſer le Sangiac. On conclut dans cette aſſemblée, que le Sultan, pour expier la faute qu'il avoit commiſe,

Révolution dans le Gouvernement de Ternate.

seroit privé pendant quelque tems des fonctions & des revenus de la Royauté, & que durant son interdiction le Royaume seroit gouverné par Cachil *Gougou*, oncle du jeune Prince.

Conquête de Solor & de Timor.

La treve qui fut conclue en 1608 entre la couronne d'Espagne & la République des Provinces-Unies, suspendit pour quelque tems en Europe & en Asie les hostilités des deux partis. Elles recommencerent bientôt aux Indes, où les Hollandois conquirent Solor & Timor. Jusques-là ils n'avoient eu d'autres concurrens aux Moluques que les Portugais & les Espagnols.

Concurrence des Anglois.

Les Anglois commencerent vers l'année 1615 à leur disputer le commerce de ces Isles. Après avoir employé inutilement la force ouverte, ils eurent recours à la voye des négociations. Leur Compagnie ayant imploré l'intercession de Jacques I, Roi de la Grande-Bretagne, ce Prince agit si puissamment auprès des Etats Généraux, que les marchands Anglois obtinrent par un Traité, conclu en 1619, ce qu'ils n'avoient pu se procurer par une longue guerre. Il fut stipulé par un des articles de cet accommodement, que le commerce des Moluques se feroit en commun par les deux

Nations; que la Compagnie d'Angleterre entreroit pour un tiers dans les frais des armemens, & qu'elle recueilleroit le tiers des profits. On établit à Batavia un Tribunal, composé de quelques Commissaires Anglois & Hollandois, & nommé le *Conseil de Défense*, parce qu'il étoit chargé de veiller aux intérêts respectifs des deux Nations.

La premiere affaire qui fut proposée dans ce Conseil, par le Gouverneur général de Batavia, fut la réduction des Isles de Banda, dont plusieurs s'étoient soustraites à la Jurisdiction de la Compagnie Hollandoise, pendant ses démêlés avec l'Angleterre. Les Commissaires Anglois approuverent l'expédition; mais ils déclarerent que leur Compagnie étoit actuellement dans l'impuissance de fournir son contingent de troupes & de vaisseaux. Sur cette déclaration, le Gouverneur leur signifia qu'il se chargeroit de l'entreprise à ses propres risques. Il partit en effet avec une forte escadre au commencement de l'année 1621, & le 27 de Février il alla mouiller dans la rade de Nera, sous le Fort Nassau. Les Anglois avoient aux environs de Ne-

ra, dans la petite Isle de Pulo-Rhun, un Comptoir & une Forteresse. Avertis des desseins du Général Hollandois, ils travaillerent sourdement à les traverser, exhorterent les Bandadois à se défendre, & leur envoyerent même secrettement quelques pieces de canon. Le Gouverneur de Batavia ayant tenté de faire une descente dans la partie méridionale de la grande Isle de Banda, fut repoussé par l'artillerie des Insulaires, qui étoit servie par un Canonier Anglois, que les Hollandois reconnurent. Après plusieurs efforts il débarqua enfin en deux endroits de l'Isle, s'avança jusqu'à Lontor, sa capitale, & la força de capituler. Toutes les autres Isles de ce petit Archipel suivirent l'exemple de leur Métropole, & rentrerent sous la domination des Hollandois. Le Gouverneur désarma les habitans de Pulo-Rhun, ce qui causa une mortification sensible aux Anglois. Mais cette offense fut peu de chose en comparaison du traitement qu'ils reçurent deux ans après à Amboine, à l'occasion d'une entreprise fort odieuse dont ils furent accusés.

Conspiration d'Amboine.

Un Japonnois, nommé *Stilo Veteri*, qui servoit dans les troupes de la Compagnie Hollandoise avec quelques au-

tres ſoldats de ſon pays, alla pluſieurs fois, & à des heures indues, viſiter les ouvrages de la Fortereſſe de Hito. Cette affectation le rendit ſuſpect au Gouverneur, qui le fit arrêter. Appliqué à la torture, il confeſſa que ſes camarades & lui à l'inſtigation des Facteurs Anglois, chez leſquels ils s'étoient pluſieurs fois aſſemblés, avoient complotés de ſurprendre le Fort.

Sur ſa dépoſition on ſaiſit les autres Japonnois, qui ayant été mis à la queſtion, confeſſerent les mêmes choſes que leur camarade. Ils chargerent unanimement Gabriel *Towrſon*, premier Commis de la loge Angloiſe, Abel *Price*, Chirurgien, & généralement tous les Officiers du Comptoir d'Amboine. Abel Price avoit été conduit depuis quelques jours dans les priſons du Fort, pour avoir mis le feu à la maiſon d'un Hollandois. Il déclara dans les tourmens, que par l'ordre de Towrſon, il avoit engagé les Japonnois dans ce complot. On arrêta enſuite tous les Facteurs du Comptoir, qu'on enferma dans le Fort, à l'exception de Towrſon qui fut laiſſé dans la Loge avec des gardes. Ils dépoſerent juridiquement que la plupart des

Commis Anglois, répandus dans les divers quartiers de l'Isle, s'étant rendus à la capitale dans les premiers jours de Janvier, Towrson les assembla dans sa maison, & leur fit jurer sur l'Evangile qu'ils garderoient un secret inviolable sur les choses qu'il alloit leur révéler; que chacun ayant prêté le serment, il leur déclara qu'il avoit projetté de surprendre le Fort d'Amboine; qu'il avoit mis dans ses intérêts tous les Japonnois qui étoient au service de la Compagnie Hollandoise; que les habitans de Louhou avoient promis de le seconder; que les Japonnois s'étoient engagés à lui livrer les bastions, à massacrer le Gouverneur, & à faire main-basse sur une partie de la garnison.

Les Commissaires chargés de l'instruction, se rendirent ensuite à la loge Angloise, pour interroger le premier Commis, qui suivant toutes les dépositions étoit le principal coupable. On lui demanda quel motif l'avoit engagé à tramer ce noir complot: *l'amour de la gloire, & l'envie de m'enrichir*, répondit l'Anglois: il ajouta, qu'après s'être emparé du Fort, son projet étoit de le remettre entre les mains de la

Compagnie Angloise, ou, à son refus, de le garder pour lui-même, & de s'y maintenir avec l'assistance des Princes Indiens. Mais sa fermeté l'abandonnant à la fin de l'interrogatoire, il versa quelques larmes, & poussant un profond soupir : *Plût à Dieu*, dit-il, *que ce fût à recommencer ; je ne m'embarquerois pas comme j'ai fait.* Towrson & les autres Anglois, au nombre de dix ou douze, furent condamnés à mort, & conduit au supplice le 9 Mars 1623.

Récit des Anglois.

Tels furent les faits que les Hollandois d'Amboine publierent alors, & qui furent insérés dans un Mémoire imprimé, qui parut en Hollande peu de tems après ce tragique événement. Les Anglois opposerent à cet Ecrit une Réponse très-forte, dans laquelle ils soutinrent que la conspiration d'Amboine étoit un crime imaginaire, dont on avoit chargé leurs compatriotes pour les exclure du commerce des Moluques ; qu'on n'avoit observé dans cette affaire aucune des formalités qui doivent être la régle des jugemens ; que les Anglois d'Amboine n'étoient point justiciables du Gouverneur Hollandois ; qu'un procès de cette

nature auroit dû être porté au Conseil de Défense, qui résidoit à Batavia; que les confessions prétendues des accusés avoient été extorquées par la rigueur des tourmens; que le jour de l'exécution, les Ministres Hollandois ayant exhorté ces malheureux à déclarer volontairement leurs crimes, ils répondirent tous, & affirmerent avec serment, qu'ils étoient innocens; qu'ils se demanderent pardon les uns aux autres des accusations dont ils s'étoient chargés, & qu'il y en eut plusieurs qui écrivirent cette rétractation sur les feuillets de leur Pseautier.

Suites de cette affaire.

Quoi qu'il en soit, cette affaire fit grand bruit, occasionna de cruelles représailles, & causa une rupture ouverte entre les deux peuples. Après plus de trente ans de contestations, une sentence d'arbitrage, prononcée par des Commissaires des deux partis, condamna la Compagnie Hollandoise à payer trois mille six cents quinze livres sterlings, qu'on distribua aux héritiers de ceux qui avoient été exécutés à Amboine.

Les affaires des Moluques demeurerent pendant plusieurs années dans une espece de langueur, les Hollan-

dois étant trop foibles pour s'y procurer de nouveaux établissemens aux dépens des Espagnols, & ceux-ci ne profitant pas assez de leurs forces pour chasser les Hollandois de leurs possessions. Les Indiens suivant leur génie inconstant & perfide, flattoient tour-à-tour ces deux peuples, qu'ils haïssoient également, & se déclaroient toujours en faveur de celui dont les armes étoient plus heureuses. En 1638 Antoine *Van Diemen*, Gouverneur de Batavia, ayant paru aux Moluques avec des forces considérables, les Hollandois commencerent à prendre une grande supériorité. Il conclut un Traité avantageux avec les Rois de Ternate, de Tidor, & de Gilolo, qui tournerent leurs armes contre les Espagnols, dont les possessions furent attaquées de toutes parts. La perte de Malaca, en 1641, porta un coup mortel à la puissance des Portugais, qui destitués de l'appui de l'Espagne, dont ils avoient secoué le joug, furent obligés de conclure avec la Hollande un Traité, qui ne leur laissa de toutes leurs anciennes possessions dans l'Inde que la ville de Goa ; & quelques petites places de peu d'importance. Les

Décadence des Espagnols & des Portugais.

Espagnols firent aussi leur paix en 1648, & parurent renoncer alors à l'espérance de se maintenir aux Moluques. Ils négligerent de renouveller les garnisons, de payer les troupes, & d'entretenir leurs anciens Forts, qui tomberent en ruine. La plupart des familles Castillanes, établies depuis cinquante ans dans ces quartiers, se retirerent successivement, & prirent la route des Philippines ou de la nouvelle Espagne. Ainsi les Hollandois demeurerent seuls possesseurs des Moluques.

Les Hollandois seuls possesseurs des Moluques.

Comment ils gouvernent ces Isles.

Si l'on en croit le continuateur d'Argensola, ils gouvernent ces Isles avec tant de modération, qu'on chercheroit inutilement dans toutes les Indes le modele d'une domination plus douce que la leur. Ils en tirent un profit considérable, mais qui n'est presque point à charge aux Habitans, & dont la Compagnie n'est redevable qu'à sa propre industrie & à ses travaux. Ils ont augmenté les richesses naturelles du territoire, non-seulement en multipliant les plantations de girofle & de muscade, mais en introduisant dans le pays plusieurs graines, & plusieurs plantes Européennes. Ils ont soin d'ail-

Continuateur d'Argensola, pag. 159.

leurs d'y porter tous les ans quantité de subsistances, & de pourvoir abondamment aux besoins des Insulaires. Ainsi le sort des Moluquois est en quelque sorte plus heureux qu'il ne l'étoit avant la conquête des Hollandois. Leur condition seroit encore meilleure, s'ils cultivoient leurs terres avec plus de soin, & s'ils imitoient l'industrie des Colons Européens, qu'on est obligé d'envoyer dans leurs Isles. Par-là ils soulageroient beaucoup leurs maîtres, & ils se procureroient à eux-mêmes plusieurs aisances. Mais rien n'est capable, dit l'Auteur, de réveiller leur paresse, & de leur faire préférer un honnête travail à une vie molle & oisive.

Malgré la douceur prétendue de cette domination, le même Ecrivain convient que les Hollandois n'ont pû réussir à se concilier l'amitié des Insulaires, & qu'on les regarde ici comme des *Maîtres superbes* & comme *des tyrans*, qui oppriment la liberté du commerce, qui disposent à leur gré du Sceptre & de la vie des Rois, & qui tiennent tous les Princes du pays dans un honteux esclavage. Il semble même passer condamnation sur

Mem. p. 355. & suiv.



une partie de ces reproches, & il fait une réflexion qui certainement ne tend pas à disculper les Hollandois. » Un Ecrivain, *dit-il*, du caractere d'Argensola, seroit assez homme à dire que sa nation en se proposant la conquête de ce beau pays, n'a point eu d'autre vue que de faire briller son désintéressement, sa grandeur d'ame, & son zele pour la propagation du Christianisme. Mais comme en Hollande on parle un peu plus naturellement, nous voulons bien avouer que nous n'imaginons pas qu'il se trouve sur la terre un Prince ou un Etat assez généreux, pour entreprendre une semblable expédition dans la seule vue d'obliger gratuitement des nations barbares; & si ce chimérique projet entre jamais dans l'esprit d'aucun peuple, ce ne sera pas en Hollande qu'on le verra éclore. »

FIN du cinquiéme Volume.

Le Privilége est au Tome I.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné; 1766.



